P192

N° 23 Prix : 1 fr. 50 7 Juin 1919

# La Revue hebdomadaire

ET

SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE NATIONALE PRÊT

*VINGT-HUITIÈME ANNÉE*

## SOMMAIRE


| | | |
|---|---|---|
| HENRI JOLY ..... de l'Académie des Sciences morales et politiques | Souvenirs bourguignons. (I) ..... | 3 |
| ROBERT-HUGH BENSON ..... | Le Poltron (I). (Traduit de l'anglais par M REYNALDO HAHN) ..... | 26 |
| CAPITAINE DE LAVERGNE ..... | Les Ailes pacifiques ..... | 55 |
| HENRI LAVEDAN ..... de l'Académie française. | La Belle Histoire de Geneviève (VI) ..... | 70 |
| ANDRÉ MICHEL ..... de l'Academie des Beaux-Arts | A propos des Expositions. | 110 |

*Les Faits et les Idées au jour le jour.*
*Memento bibliographique. — Vie pratique.*


*LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit*

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière (6e) — PARIS

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TÉLEPHONE : FLEURUS 12-53

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

# LE POLTRON

## PREMIÈRE PARTIE

### CHAPITRE PREMIER

I

Jimbo, le vieux fox-terrier, apparut sous la porte et resta quelques instants à cligner des yeux dans la lumière égale et dorée que le soleil couchant versait sur lui par-dessus le parc incliné. Il souffla deux ou trois fois, poussa un long soupir, et se coucha en travers du seuil, le museau sur les pattes, pour attendre le retour des cavaliers. Il savait que la cloche du dîner sonnerait bientôt le premier coup.

Le paysage qu'il contemplait est familier, en Angleterre, aux amateurs de châteaux : Jimbo était couché sous le portail central de Medhurst.

Devant lui, exactement au niveau de son nez, s'étendait, encadrée par les deux ailes et la façade de la vieille demeure, la vaste plate-forme pavée dont la ligne n'est rompue que par des saxifrages soigneusement plantés ou par les frondaisons qui surgissent entre les grandes pierres grises ; cette plate-forme se prolonge jusqu'à la terrasse en contre-bas que trois marches font communiquer avec l'allée principale. Elle était fort incommode, par les soirs pluvieux, la distance qui séparait le perron

et le portail ; mais une certaine distinction se manifestait dans ce hautain mépris du confort.

La maison est du plus pur style Charles Ier, excepté quelques pièces de l'aile Sud, qui sont Tudor. Elle est en pierre grise, noircie aujourd'hui par le temps, d'une architecture extrêmement correcte et riche, sobre et grave, sauf à l'endroit — juste au-dessus de la tête de Jimbo — où le linteau s'éploie en une triomphante et flamboyante sculpture : deux griffons qui s'entre-déchirent par-dessus le blason des Medd, le tout surmonté de guirlandes et de cordeaux, vagues symboles de gloire incohérente. Au nord de l'aile Nord, les vastes écuries, dominées par une tourelle où l'on sonne la cloche pour annoncer les repas ; au sud de l'aile Sud, la buanderie, cachée par des cyprès noirs et semblable à un petit temple païen.

C'est, dans son ensemble, un lieu formidable, d'aspect immémorial et formant un tout complet. Auprès de sa splendide et silencieuse aristocratie, les grands chênes du parc ont un air de *nouveaux riches* — et ils le sont en effet, car Medhurst, bâti et habité par des Medd, démoli puis rebâti par des Medd, encore et toujours, existait déjà depuis des siècles alors que ces chênes n'étaient que des glands ; et (ainsi que le sait fort bien le Collège Héraldique) il est fort probable qu'un Medd vivait là — de quelle manière ? seul un archéologue pourrait le dire — bien avant que le sang saxon fût souillé par le sang normand.

Il est à remarquer que les Medd n'ont jamais été Pairs (la Baronnie étant, bien entendu, tout à fait hors de question) ; mais il paraît incontestable que c'est parce qu'ils ont, d'un commun accord, décliné cet honneur. Vraisemblablement, ils ne voulurent pas l'accepter du Conquérant parvenu, et, après un tel refus, toute acceptation était impossible.

Sous le règne de Henry VIII, ils demeurèrent fidèles à la vieille religion ; aussi, la famille Medd fut-elle,

pendant celui d'Elisabeth, l'une des seules familles sous le toit desquelles cette souveraine ne passa pas au moins une nuit au cours de son existence. D'ailleurs, ils quittèrent l'Angleterre à cette époque, après avoir prudemment confié leur domaine à un petit-cousin protestant, dont l'héritier le leur restitua quand Charles Ier monta sur le trône. Puis, lorsque tout danger sembla plus ou moins écarté, Austin Medd, au moment de la conspiration de Titus Oates, qu'il semble n'avoir pas mise en doute, abjura solennellement sa religion avec autant de dignité que son grand-père en avait mis à la soutenir.

Or, quand un Medd a fait une chose, délibérément et fortement, les Medd qui lui succèdent ne sauraient, sans impiété, discuter l'opportunité de son acte ; et, depuis lors, deux ou trois traditions — des héritages moraux, pour ainsi dire — se transmettent de père en fils, à Medhurst : la réalité indiscutable de la conspiration de Titus Oates, la déloyauté essentielle du catholicisme, la sacrosainteté de l'Eglise nationale envisagée comme un fait constitutionnel ne peuvent être mises en doute par quiconque porte légitimement le nom de Medd.

Ainsi, la grande famille avait vécu, traversant les siècles avec une grâce solennelle, chaque génération grandissant dans l'ambiance d'une Maison et d'une tradition presque sans rivales dans toute l'Angleterre, puis s'effaçant avec la même dignité, pour finir, en bas du parc, dans l'Eglise normande dont les Medd ont empli depuis longtemps les caveaux de la chapelle Sud où furent suspendus, tour à tour, parmi les solives poussiéreuses, cent écussons qui, successivement, s'en sont détachés par lambeaux. Dans le village même — Medhurst Village, ainsi dénommé jalousement de crainte que la Maison vienne un jour à perdre l'honneur du nom originel — les Medd sont traités avec cette sorte de respect inéluctable et de familiarité qu'obtiennent de leurs sujets et de leurs fidèles les rois et les dieux. Les dynasties

s'élèvent et disparaissent, — mais les Medd demeurent toujours

Il existe plusieurs genres d'orgueil : l'orgueil bruyant de l'homme « fils de ses œuvres » ; l'orgueil éloquent de l'enthousiaste ; l'orgueil ferme et assuré du monarque ; mais il n'y a pas, dans tout l'univers, d'orgueil comparable à celui des Medd, silencieux comme la mort, ne demandant rien, mais conscient de pouvoir tout exiger. Les Medd ont produit des soldats, des prêtres, des juges, des hommes d'Etat, des évêques, des pasteurs, et les portraits de ces grands hommes peuplent le hall et les salons ; trois fois, ils ont consenti à tenir la Jarretière, et, plus récemment, s'y sont par deux fois refusés ; un Medd fut appelé, dans un moment critique, à gouverner un Etat, bien qu'étant de la branche cadette ; ils ont dépensé pour des rois des fortunes entières ; un Medd, deux fois au moins, a changé le sort d'une bataille dont l'enjeu était une couronne ; il existe à Medhurst des reliques que je n'ose même pas décrire parce qu'on ne voudrait pas me croire — des reliques dont la mention ne se rencontre dans aucun guide. Mais tout cela n'est, dans l'esprit des Medd, que poussière, comparé au seul fait d'avoir dans les veines du sang légitime des Medd... Et, en vérité, c'est fort compréhensible.

## II

La cloche de la tourelle sonna le premier coup du dîner ; aussitôt, en manière de réponse, un violent concert de croassements éclata au-dessus des grands ormes, par delà les écuries ; les corneilles qui s'installaient pour la nuit s'élevèrent et recommencèrent à tournoyer dans le ciel, comme si elles avaient été surprises ou, plus vraisemblablement, accomplissant quelque rite immémorial, transmis à travers la brume des siècles. Après quoi, elles se rassemblèrent à nouveau ; et Jumbo, qui avait levé une face interrogative, la laissa retomber sur ses pattes. Le

retard des cavaliers lui semblait fort anormal ; mais c'était néanmoins son devoir de rester là jusqu'à ce que les sabots des chevaux fissent entendre derrière la terrasse un vague et moelleux tonnerre. Ses fonctions consisteraient alors à aboyer trois ou quatre fois, les yeux fermés, puis à aller, en se dandinant, jusqu'au haut des marches ; à remuer la queue à l'approche du général Medd ; à accompagner celui-ci jusqu'à la porte du château, le précédant immédiatement, un peu sur la droite ; à entrer dans le hall, à se diriger vers la natte blanche tendue devant la cheminée, et à y demeurer jusqu'à ce que, tout le monde étant redescendu, on annonçât le dîner. Alors, de nouveau, il devait précéder les convives dans la salle à manger.

Il semblait sommeiller ; mais l'un de ses sourcils se soulevait à chaque bruit venant du château. Enfin, il leva la tête tout à fait : une femme de haute taille sortit, s'appuyant sur une canne.

« Eh bien, où sont-ils, Jimbo ? »

Il fit un petit grognement et replaça sa tête sur ses pattes.

Elle regarda d'un côté, puis de l'autre et aperçut, à l'une des fenêtres ouvertes, une vieille figure ridée, souriante et surmontée d'un bonnet blanc. Elle lui cria :

« Pas encore rentrés, Benty ! »

La vieille nourrice prononça quelques mots.

« Je n'entends pas, reprit la dame. Ça ne fait rien. Ils ne tarderont plus, maintenant. »

Elle avait grand air, debout dans la lumière douce. Près de cinquante ans, mais droite comme une jeune fille Il y avait un peu de gris dans sa chevelure sombre et quelques rides sur son visage clair ; sa bouche et son front étaient d'un beau dessin, ses yeux avaient un regard ferme et bon. Elle était en noir de la tête aux pieds : elle portait sur la poitrine une chaîne simple ornée de diamants et dans les cheveux une petite étoile. Mais elle

marchait avec une canne à rondelle de caoutchouc et, même ainsi, boitait, par suite d'un accident survenu bien des années auparavant, dans une chasse à courre.

Bien entendu, il ne pouvait être question de la comparer à un Medd. Mais elle était d'une très respectable famille du comté voisin, anoblie depuis cent cinquante ans ; et, après de longues délibérations, avait été choisie pour devenir la femme de John Medd, alors lieutenant, par le père de ce dernier, le vieil Augustin Medd, qui, lui-même, avait quitté l'armée peu de temps après la bataille de Waterloo. Son père à elle, Lord Debenham, s'était montré parfaitement satisfait : il n'espérait guère, en effet, une aussi brillante alliance pour Béatrice, la troisième de ses nombreuses filles. Et c'est ainsi que la jeune Lady Béatrice était venue, avec sa modeste dot, sa nourrice Mrs Bentham et sa calme beauté, prendre place au foyer des Medd. Elle avait mis au monde quatre enfants, deux garçons et deux filles, dont trois étaient vivants, une des filles et les deux garçons. Elle les avait excellemment élevés, à l'aide de gouvernantes, jusqu'à l'entrée des garçons au collège et elle avait retenu auprès d'elle, depuis lors, la dernière gouvernante de sa fille, une parente pauvre, personne extrêmement discrète nommée Miss Deverell, qui lui servait de dame de compagnie. Cette dernière sortit précisément de la maison pendant que la grande dame attendait devant la porte.

« Ils ne sont pas encore de retour ? demanda-t-elle, un peu agitée, s'efforçant de fixer le soleil couchant.

— Déjà huit heures moins vingt, dit Lady Béatrice.

— Ah ! les voilà. »

La molle rumeur des sabots, si familière à son oreille, si évocatrice du temps où elle prenait part elle-même aux cavalcades, se fit entendre vers la droite, dans la direction d'un long rayon que le soleil coulait dans le parc, augmenta, se rapprocha de plus en plus. Un groom, que Lady Béatrice avait aperçu attendant près des buis-

sons, s'élança dans l'allée ; au même instant, trois cavaliers parurent, s'engagèrent sur le gravier en trottant vers le château et disparurent de nouveau sous la terrasse, pour mettre pied à terre.

Deux têtes de jeunes filles émergèrent au-dessus de la balustrade, tandis que dans le même bruit de tonnerre deux grands garçons tournaient le coin en galopant. La procession était fermée par un autre groom, qui, sorti des écuries, courait à toutes jambes pour arriver en même temps que les chevaux.

« Eh bien, mes enfants, vous êtes en retard! »

John Medd qui s'avançait derrière les jeunes filles et précédé, selon l'étiquette, par Jimbo (lequel avait ponctuellement exécuté ses aboiements protocolaires), répondit à la question.

« Val a fait une chute, dit-il, et nous ne pouvions pas rattraper *Quentin*.

— Il ne s'est pas blessé ? demanda-t-elle avec une nuance d'inquiétude.

— Qui, Val ? Il s'est froissé un muscle, je crois ; mais ce n'est rien. Montons vite nous habiller. Allons, les jeunes filles... »

Et, avec une brusquerie affectueuse, il les poussa vers la porte.

Elle restait là, attendant les deux garçons ; Miss Devevell avait suivi hâtivement les jeunes filles, les adjurant de se hâter.

« Alors, Val, tu es tombé? » demanda Lady Béatrice à son fils qui traversait la terrasse.

C'était un garçon d'extérieur agréable ; il semblait avoir environ seize ans. Pas beau ; mais le long visage des Medd au profil un peu plat, et les cheveux en brosse. Il était pâle et sa mère remarqua qu'il boitait. Il s'arrêta pour épousseter ses genoux.

« Je me suis donné un petit effort, maman. C'est grotesque! *Quentin* s'est mis à ruer...

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE ST-DIÉ

— Il faudra prendre un bain chaud, ce soir. Demande à Benty de te donner quelque chose pour te frictionner... Eh bien, Austin ? »

Son fils aîné la salua cérémonieusement. Il avait deux ans de plus que son frère, mais lui ressemblait d'une façon frappante.

« Oui, maman ; *Quentin* l'a jeté par terre. C'était odieux ; nous ne pouvions pas rattraper cette sale bête. »

Il parlait d'un ton un peu protecteur. (Val, parfois en était agacé et le disait.) Sa mère se mit à rire.

« Eh bien, va vite t'habiller, mon fils. Il est presque huit heures. Vous me raconterez tout cela à table. »

Elle lui donna une petite tape sur l'épaule quand il passa devant elle. Elle était extraordinairement fière de lui, bien qu'elle prît grand soin de le dissimuler.

Elle resta encore un instant dehors, dans la lumière déclinante, jusqu'à ce que le pas des chevaux qu'on emmenait eût résonné dans la cour de l'écurie. Puis le soleil disparut derrière la colline, le vert de la pelouse devint plus sombre ; et elle rentra.

## III

Après le dîner, elle s'était assise un peu à l'écart, selon son habitude, près de la vaste cheminée, dans le fauteuil à haut dossier. Elle travaillait doucement à une broderie dont elle croyait avoir inventé le point, et levait de temps à autre un regard paisible. Nul besoin de causer, en somme : les deux jeunes filles étaient au piano et son mari, assis en face d'elle, feuilletait, en somnolant, un livre intitulé *L'Afghanistan au point de vue militaire.*

Le lieu où elle se trouvait mérite d'être décrit ; car ce hall portait les marques essentielles de l'esprit des Medd auquel elle avait si complètement assimilé sa vie.

Il était du style Charles Ier, pas Tudor (ainsi que nous

l'avons déjà dit), mais non moins beau pour cela. Il mesurait bien soixante pieds de long sur vingt de large, au-dessous d'un haut plafond majestueux. Lady Béatrice était assise face à la galerie surhaussée où scintillaient, dans un vol tumultueux de chérubins dodus, les tuyaux dorés d'un orgue, et qui reposait sur la grande cloison dont une extrémité aboutissait à la salle à manger, et l'autre aux cuisines. (Deux ou trois fois, son regard rencontra Val, appuyé sur la balustrade de cette galerie ; elle lui fit signe de descendre s'asseoir près d'elle ; mais il ne parut point la remarquer. Elle avait appris à fond l'art suprême des mères de garçons, et n'attacha pas d'importance à cela. Le hall avait des boiseries en chêne foncé de l'époque Jacobite, montant à seize pieds du parquet ; des bougies les éclairaient, placées dans des appliques qui projetaient la lumière sur le bas de la corniche.

Et, au-dessus, disposée en rangée solennelle, était accrochée la splendide collection des portraits — cette collection célèbre que le visiteur renseigné est toujours impatient de voir. Entre chaque portrait étaient pendus des étendards déchiquetés ; et, encore au-dessus, les trophées d'armes royalistes portées jadis à Naseby par la cavalerie de Medhurst. (Le Général avait toujours catégoriquement refusé de laisser éclairer tout cela au moyen de ces lampes électriques munies d'abat-jour, dont on commençait alors à faire usage.)

L'ameublement était extrêmement bien compris. Contre le mur il y avait, bien entendu, de lourdes tables reluisantes et des sièges de cérémonie ; mais les chaises longues, les petites tables et les vastes fauteuils en cuir rendaient le hall fort habitable. De grands vases pleins de roses, délice de la vue et de l'odorat, étaient posés çà et là ; il y avait des tapis, des peaux de bêtes, de longs candélabres et tous ces autres objets qu'on ne remarque pas mais qui constituent la différence entre le confort véritable et la froide ostentation. Les hautes fenêtres

étaient encore ouvertes à la brise d'été qui entrait tout imprégnée d'une odeur de réséda.

Donc, Lady Béatrice était assise là, contente et calme, dans cette atmosphère à laquelle elle contribuait elle-même pour une large part — cette atmosphère de distinction, de bien-être et, surtout, d'imposante beauté. Il avait fallu des années pour la composer, la distiller, la raffiner septante fois sept fois, et elle flottait, puissante, douce et délicate comme la senteur des pétales de roses séchés qui s'exhalait des bols de porcelaine chinoise.

De temps en temps, Lady Béatrice tournait les yeux vers le piano. Sa fille May accompagnait Gertie, qui maintenant chantait, — Gertrude Marjoribanks avec qui elle s'était liée d'amitié l'année précédente à Menton.

Elles étaient toutes deux charmantes, vraiment *jeunes filles*, — l'une blonde, comme toute véritable Medd, l'autre très brune avec une peau mate et des yeux noirs. Cette dernière jouait remarquablement bien du piano pour son âge, et avec une réelle délicatesse de sentiment. C'était son seul talent ou plutôt la seule chose à laquelle elle apportât toute son énergie ; il y en avait d'autres qu'elle faisait assez bien : elle montait à cheval, parlait deux ou trois langues étrangères, dessinait un peu et commençait à jouer la comédie. Mais, le piano était sa véritable passion ; elle s'y exerçait plusieurs heures chaque jour, s'y asseyait à tout moment.

« Gertie, dit Lady Béatrice quand la dernière vibration se fut évanouie, avez-vous jamais rencontré le Père Maple ?

— Non, qui est-ce ?

(Il y avait plaisir à voir ce jeune visage encore tout radieux de l'émoi musical.)

C'est le prêtre catholique d'ici; un grand musicien, je crois. »

La jeune fille se leva, fit le tour du piano et s'approcha.

« Je crois que May m'en a parlé. Il est très vieux, n'est-ce pas ? »

La grande dame sourit en piquant son aiguille dans l'étoffe.

« Il doit avoir cinquante ans, dit-elle. »

Gertie s'assit, nouant ses mains souples autour de ses genoux. Elle portait encore des jupes un peu courtes ; elle avait une grosse natte dans le dos ; mais on ne voyait plus trace en elle de cette gaucherie adolescente qui persistait chez May.

« Est-ce qu'il joue du piano, Lady Béatrice ?

— Oh, je crois bien ; mais il est compositeur aussi ; je crois qu'il compose de la musique religieuse. »

Gertie ne répondit rien. La musique religieuse l'ennuyait.

« Nous l'inviterons à dîner avant votre départ ; quand le professeur Mac-Intosh sera là. »

Lady Béatrice mit résolument de côté sa broderie et allongea le bras vers sa canne.

« Allons, mes chéries, il faut aller se coucher. Où sont les garçons ? »

Austin se leva d'un divan dissimulé dans un renfoncement.

« Me voilà, maman.

— Tu dormais, mon enfant ? »

Il secoua la tête.

« J'écoutais la musique.

— Et Val ?

— Il est sorti il y a dix minutes. »

Le Général, tout à coup, sursauta, ouvrit les yeux et se leva prestement, tandis que Miss Derevell commençait à remuer les bougeoirs, qui tintèrent les uns contre les autres.

## IV

Austin, dix minutes après, monta en sifflotant, sa bougie à la main.

Il avait atteint cet âge où il lui paraissait bienséant d'aller au fumoir et de s'y tenir quelques minutes pendant que son père s'installait et entamait un cigare. Il devait entrer à Cambridge en octobre et l'on avait décidé qu'avant cet événement il ne fumerait pas. Mais il fallait bien commencer à rompre la glace ; et, durant ces dernières vacances, il s'était mis à hanter le fumoir où, d'ailleurs, il se bornait, non sans quelque ostentation, à boire du soda près du grand plateau d'argent sur lequel étaient placés le carafon de whisky et les siphons. C'était comme une sorte de préambule aux futures vacances de Noël ; il boirait alors du whisky et fumerait des cigarettes avec son père.

Comme il arrivait en haut de l'escalier, le visage de la vieille bonne se montra dans l'entre-bâillement d'une porte.

« Eh bien, Benty ? (Chacun la saluait toujours d'un mot amical.)

— Master Val s'est fait mal à la jambe, dit-elle, je vais lui porter du liniment

— Fais attention qu'il ne le boive par mégarde, » dit le jeune homme en riant.

Et il l'embrassa.

Austin, il faut qu'on le sache bien, était un gentil garçon. Mais un peu gourmé. Il avait fait honorablement et même avec distinction ses quatre années d'Eton, s'était toujours bien conduit, avait représenté sa Maison aux matchs de cricket et son collège deux ou trois fois au football. Cette année-là, il avait chassé au chien courant, avait été admis en rhétorique et avait conquis, par sa respectabilité, le droit d'entrer à la chapelle la tête haute, les mains pendantes et le visage dépourvu de toute expression, en compagnie de cette élite restreinte et imposante qui pénètre au moment où les cloches cessent de sonner. Enfin, il avait été élu membre du « Pop » (1) et jouissait du privilège de tenir à la main,

(1) Cercle d'Eton, extrêmement fermé.

en certaines circonstances, une canne noueuse, assis sur le mur, devant la cour de l'école, pendant les récréations du dimanche.

Toutes ces distinctions, venant consacrer son caractère vraiment irréprochable, avaient rendu Austin un peu solennel et même légèrement dédaigneux. Non seulement il alimentait son amour-propre dans les satisfactions d'Eton, mais il en trouvait d'autres encore dans sa qualité de Medd et de fils aîné. Ces deux forces, agissant à tour de rôle, avaient amené des résultats inévitables, dont la conséquence (celle, du moins, qui importe au récit) était qu'il ne s'entendait pas très bien avec Val ; ce dernier, outre qu'il était son cadet à Medhurst, n'avait atteint, à Eton, que la Division supérieure et ne se distinguait par nulle autre casquette que celle des Lower Boats (1) : les deux frères, s'ils eussent entretenu des relations vraiment cordiales, n'auraient guère été des humains.

Leurs chambres, situées dans l'aile Nord, communiquaient par le couloir avec les vieilles nurseries où Mrs Bentham, après avoir présidé en déesse aux jeux des enfants, régnait maintenant dans toute sa splendeur. Leur petit salon commun avait vue de trois côtés : sur l'entrée du château, sur le parc et sur les buissons voisins des écuries. Il communiquait avec la chambre d'Austin, attenante à celle de Val, qui ouvrait aussi sur le couloir. L'étage entier de cette aile leur appartenait, à l'exception de deux chambres d'amis, utilisées seulement quand la maison était pleine.

Ces trois pièces étaient exactement telles qu'on peut les imaginer. Le petit salon, quelques années auparavant, avait servi de salle d'étude aux deux garçons ; un précepteur (qui depuis s'était acquis une grande notoriété comme correspondant de guerre) leur y avait administré les Principia latins (1re partie) et les œuvres de M. Tod-

(1) Catégorie secondaire dans le concours de canotage

hunter. C'est pourquoi l'on y voyait encore une grande table couverte d'un tapis de serge et trois ou quatre casiers à livres, ainsi qu'une petite armoire accrochée au mur et qui avait renfermé naguère des flacons à étiquettes rouges représentant la *pharmacie*. Mais Eton et Temple-Grove avaient transformé tout le reste de la pièce. Sur l'un des murs s'étalait une série de caricatures du *Vanity Fair* (1), dans un coin, une armoire peinte en jaune contenait des tiroirs remplis de papillons poussiéreux ou d'insectes et supportait des caisses en bois massif ; un autre mur était couvert de photographies de chez Hill et Saunders (2) dont les cadres étaient coiffés, à leurs coins, de casquettes aux couleurs vives ; enfin — ornement suprême — au-dessus de la glace étroite qui surmontait la cheminée, étaient pendus les statuts du « Pop », rouleau entouré d'un ruban bleu pâle. Il y avait aussi quelques menues timbales en argent posées sur des socles en velours bleu, sous des globes de verre et qui attestaient les succès de J. A. Medd au jeu de paume. Les rideaux et les meubles étaient en cretonne claire ; et une panoplie de masques et de fleurets appartenant à Austin occupait l'espace qui séparait entre les deux fenêtres ; Val avait fait un peu d'escrime, mais n'avait pas persisté : Austin était trop fort pour lui.

Austin, entrant sa bougie à la main et toujours sifflotant, s'attendait à trouver Val assis dans un fauteuil. Mais Val n'était pas là. Il passa donc dans sa chambre, échangea son habit contre un veston de polo, rose et blanc, puis revint. Mais Val n'était toujours pas là.

« Val ! »

Pas de réponse.

(1) Journal illustré hebdomadaire où paraissent régulièrement des caricatures d'hommes célèbres (politiciens, artistes, sportsmen, savants, etc ).

(2) Photographes ayant pour spécialité les groupes de sociétés sportives.

« Val ! »

Une porte s'ouvrit ; Val parut en pantalon et en bras de chemise. Il avait un air renfrogné et boitait.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi diable cries-tu comme ça ? »

Austin renifla dédaigneusement.

« Oh ! je n'ai pas besoin de toi. Je ne savais pas où tu étais, voilà tout.

— Je vais prendre un bain, si ça peut t'intéresser.

— Eh bien, vas-y. Va-le prendre, ton bain. Tu es d'une amabilité !... »

Val fit une moue ironique. (Les incidents de ce genre étaient fréquents.)

« Si tu veux tout savoir, dit-il avec aigreur, je me suis fait très mal.

— Très mal ? Mais, bon Dieu, tu es tombé sur les pieds et les mains, dans l'herbe !

— Je me suis sérieusement foulé la jambe, expliqua Val, avec une politesse glaciale. Je croyais l'avoir déjà dit. Et je vais prendre un bain. »

Austin le regarda en abaissant à demi les paupières. Puis, en silence, il ouvrit un tome du *Badminton* (1).

Val sortit en faisant claquer la porte. Et la porte de sa chambre claqua aussi.

Ces choses-là, encore une fois, survenaient assez fréquemment entre ces deux frères et aucun d'eux ne savait pourquoi. Chacun aurait affirmé que c'était de la faute de l'autre. Austin trouvait Val impertinent, suffisant et indocile. Val trouvait Austin agressif et compassé. Il y avait, naturellement, des « règles du jeu » et la première était que nul engagement d'hostilités ne devait avoir lieu en présence d'un tiers. Quand les rapports étaient tendus, le maximum de ce qu'on pouvait se permettre en public était un silence mortel et courtois. C'est ce qui avait été observé depuis la chute de Val dans l'après-midi. Austin

(1) Ouvrage traitant de tous les sports.

avait ricané discrètement et Val s'était excusé. Conséquence : Austin était resté silencieux, assis sur un sofa, après le dîner, et Val avait quitté le hall pour monter dans sa chambre, sans dire bonsoir à personne. Il y avait d'autres règles encore. L'une d'elles était qu'on ne devait jamais recourir à la force physique ; aucune lutte corporelle n'avait eu lieu depuis le jour — six ans auparavant — où Austin ayant tenté d'infliger à Val une torture récemment apprise, celui-ci l'avait frappé avec force au menton. Mais tous les autres moyens — excepté mentir et se plaindre aux autorités — étaient admis, y compris les insultes de tout genre, bien que les plus blessantes fussent toujours voilées sous une sorte de civilité impassible.

Ces engagements duraient un jour ou deux ; puis, un rapprochement était provoqué par celui qui se sentait en humeur de générosité et l'on faisait la paix.

Malgré le *Badminton*, les pensées d'Austin furent, quelques instants encore, occupées de la querelle. Il se rendait compte, pour la cinquantième fois et avec une extraordinaire netteté, qu'il avait toléré beaucoup trop longtemps cet état de choses et qu'il montrait infiniment trop de condescendance à l'égard de ce jeune frère insolent. Voyons ! les statuts du « Pop » étaient pendus là, symbolisant l'énorme distance qui existait entre lui et Val. A strictement parler, il avait le droit de bâtonner Val s'il le jugeait nécessaire — du moins, il l'avait eu pendant le dernier semestre d'Eton. Certes, un tel acte n'eût pas été convenable, mais ce droit, on aurait dû forcer son frère à le reconnaître : un petit nigaud qui n'était même pas capable de monter proprement à cheval, qui, cet après-midi, s'était laissé dévisser par le plus docile des bourrins, et au beau milieu d'un pré ! Quant à sa jambe, c'était de la blague. Personne ne s'était jamais fait mal en tombant ainsi ! Simple excuse imaginée par son frère pour se faire pardonner sa maladresse...

# CHAPITRE II

## I

Le lendemain matin, en se réveillant, Val se sentit extraordinairement malheureux. Bien qu'il fût de très bonne heure, la clarté grise de l'aube envahissait déjà la chambre. Tout d'abord il ne se rendit pas compte de ce qui causait sa détresse ; elle l'assaillit, l'enveloppa ou, pour parler comme les psychologues, surgit de son être subconscient, avant qu'il eût le temps d'en discerner la cause. Il resta une minute ou deux à se remémorer des faits. Et il lui apparut alors qu'il fallait régler l'affaire tout de suite. Il avait beaucoup de choses à examiner, à analyser, et il s'y mit sur-le-champ, avec la logique impitoyable, ardente et nette que possède l'esprit en ces heures de veille et qui échappe au contrôle et à la critique d'une raison élargie.

L'orage s'amoncelait depuis plus d'un an, depuis qu'en pleine partie de football, à haute voix et devant tout le monde, Val avait été traité de « capon ». Bien entendu, il avait repoussé cette accusation avec véhémence, et, par la suite, fait taire toute critique par l'ardeur forcenée de son jeu. Pourtant, quelques mois plus tard, on y avait fait allusion un jour qu'avec une dignité et une modération extrêmes — à ce qu'il lui semblait — il s'était dérobé à un combat. Et maintenant, de nouveau, le problème se posait.

Le sentiment dont il avait eu conscience quand, après sa chute, il était remonté à cheval pour rentrer, était une haine furieuse contre *Quentin ;* ce n'était pas de la peur, il se l'était répété cent fois pendant le retour et pendant ses silences d'après le dîner : c'était bien de la haine. Et même, pour se le prouver, il avait, à deux reprises,

cravaché rageusement *Quentin*. C'était ignominieux de se voir décollé par *Quentin !*. . Et cette haine avait fait place à une sensation de profond soulagement quand il avait mis enfin pied à terre et qu'il était rentré en boitant dans le château. Puis, une voix, faible encore, l'avait obsédé toute la soirée, lui insinuant qu'en réalité il avait peur de monter à nouveau *Quentin* et ne se plaignait de cette contusion insignifiante que pour avoir une raison de s'y refuser.

Il prépara donc son esprit à résoudre la question. Il se mit sur le dos, éprouva une commotion de joie en sentant sa jambe gauche réellement un peu ankylosée, croisa ses mains derrière sa tête et ferma les yeux.

Il envisagea franchement les choses, dans la claire lumière mentale qui s'éveille avec l'aurore ; et il lui parut absurde, tout simplement, d'avoir pu suspecter un seul instant son propre courage. Tous les arguments, sans exception, s'opposaient à une conclusion semblable. D'abord, il montait *Quentin* depuis trois ans ; il avait fait plusieurs chutes, dont deux assez sérieuses ; une fois même, le cheval avait roulé sur lui. Et pourtant jamais il n'avait eu la plus petite hésitation à le monter de nouveau.

« *Et le jour où tu n'as pas voulu sauter ?* » chuchota la voix intérieure.

Ah ! cette affaire du saut? Mais voyons, c'était stupide ! répliqua-t-il furieusement : Austin, montant un vieux cheval entraîné depuis des années à suivre les chiens dans les chasses à courre, avait défié Val, monté sur *Quentin* qui n'avait jamais franchi que des petites haies en pente, de sauter après lui une barrière en fer. Val, très calme, avait refusé. Et Austin, le soir, à dîner, ayant raconté l'histoire, s'était vu réprimander par son père pour avoir prétendu imposer à *Quentin* une chose pareille. — Oui, se disait Val à présent, j'ai eu parfaitement raison.

« *Est-ce bien à cause du cheval que tu as refusé ?*

— Evidemment ! Allait-il risquer d'abîmer *Quentin* pour une bêtise pareille ?

— *Eh bien ! et ta frousse à Eton ?*

— Il n'avait pas eu la « frousse ». Il était resté dehors à se balancer pour pouvoir mieux prendre son élan. D'ailleurs, n'avait-on pas ensuite applaudi son courage ?

— *Eh bien, arrivons au présent : vas-tu monter à cheval ce soir ?*

— Je verrai, dit Val. Il ne monterait certainement pas si vraiment il s'était endommagé la cuisse. (Il la palpa délicatement.) Quel plaisir y avait-il à monter dans de mauvaises conditions ? Il ne monterait certainement pas pour le simple agrément de se démontrer à soi-même qu'il n'avait pas peur ! Ce serait reconnaître la possibilité du contraire... Non ; si les autres montaient et si sa cuisse allait tout à fait bien, et... et s'il n'avait pas autre chose à faire, il monterait, évidemment, comme d'habitude. De penser seulement qu'il pouvait avoir peur, c'était absurde. La chute de la veille ne signifiait rien du tout ; il avait été désarçonné — d'une façon un peu ridicule, à vrai dire — parce qu'il était distrait et ne s'attendait pas à cette ruade joyeuse du cheval qui sentait soudain un gazon ferme sous ses pieds. Mais voyons ! s'il avait eu peur, il l'eût laissé voir alors, n'est-ce pas ? il ne se fût pas sur-le-champ remis en selle !

*En es-tu sûr ?... en es-tu bien sûr ?*

— Certainement ; absolument sûr ! Voilà qui était bien établi. Et maintenant, il allait dormir. »

Il décroisa ses mains et se tourna sur le côté. Mais aussitôt, la voix recommença :

« *Es-tu sûr... es-tu bien sûr que tu n'es pas poltron ?...* »

Quand l'horloge des écuries sonna six heures, il se leva, très agité, en jetant les jambes hors du lit, entièrement oublieux de sa jambe endolorie (dont il se souvint tout à coup cinq minutes plus tard) et alla au petit salon

chercher le *Badminton* (tome Equitation). Il le consulterait sans aucun parti-pris et se conformerait aux conseils de Badminton. Ainsi serait réglé, une fois pour toutes, le point de savoir s'il était froussard ou non. Si, étant donné les circonstances suivantes : un muscle froissé, un cheval fringant et un vague sentiment d'appréhension (tout à fait négligeable d'ailleurs), si, étant donné ces circonstances, le livre disait « Vous pouvez monter », il monterait, le soir, avec ou sans les autres. Sinon, non. En prenant le Badminton (après avoir jeté un regard autour de la pièce qui, dans la froide lumière du matin, avait un air familier et insolite à la fois) il vit un autre livre sur l'Equitation qu'il emporta également. Et une demi-heure après, pleinement rassuré, il posa les deux livres sur sa table de nuit et se rendormit, paisible.

Car il y avait lu qu'une contusion même légère des muscles... inférieurs de la cuisse devait être soignée, sous peine d'amener de sérieuses complications. Il avait laissé de côté comme tout à fait inapplicable à son cas une petite observation sur ce fait curieux qu'une chute, si elle se produisait assez lentement pour que le cavalier eût le temps de l'observer, l'impressionnait souvent bien plus qu'une chute vraiment dangereuse mais rapide. (Cela n'était que mentionné au bas d'une page, et n'avait, par conséquent, aucune importance.)

## II

L'emploi de la journée se réglait pendant le breakfast (1), le plus souvent vers la fin, car alors tout le

(1) Le petit dejeuner, en Angleterre, est un repas consistant. On y mange des œufs, du poisson grillé ou fumé, de la volaille, de la viande froide, des confitures, etc Ces mets sont posés sur des dressoirs ou chacun va se servir soi-même et dépose son assiette quand il a fini Aucun domestique ne paraît au breakfast Les convives arrivent quand il leur plait et quittent la table de même. Nul protocole.

monde était réuni. Des lois subtiles régissaient l'ordre et les heures des arrivées successives. Lady Béatrice, ainsi qu'il convenait, descendait la première, et on pouvait la voir, cinq minutes avant l'appel du gong, flâner gracieusement sur la terrasse avec sa canne. (Cela s'appelait « faire courir Jimbo », et se terminait d'ordinaire par la disparition de ce dernier, qui s'en allait par étapes vers les écuries, s'arrêtant à tous les saillants de la balustrade, des bornes et du perron, pour les flairer avec soin.) Après quoi, elle rentrait et faisait le thé dans une énorme théière en argent. Cinq minutes après, le Général arrivait en costume clair, tenant à la main la *Westminster Gazette* de la veille, — grand, maigre, le nez busqué, le teint frais. Il embrassait sa femme et allait au dressoir — (ce matin-là il la consulta au sujet d'une lettre qu'il avait reçue) — puis, s'étant servi, revenait vers la table en rapportant son assiette, et réclamait son thé. Quelques instants après entraient les jeunes filles, s'excusant d'être en retard. Miss Deverell assistait à tout cela, toujours ponctuelle, toujours présente, et toujours oubliée jusqu'au moment où elle disait une petite phrase malicieuse, souvent même mordante ; et l'on était alors tout surpris de n'avoir pas encore remarqué qu'elle était là. Elle était vêtue de noir et prenait place à la droite du Général, qui, en se levant pour aller remettre son assiette sur le buffet, ne manquait jamais d'emporter aussi celle de la vieille demoiselle, à qui il demandait « si elle désirait un peu de volaille ».

A neuf heures trois quarts, Austin descendait, silencieux, comme-il-faut et se glissait, inaperçu, dans la compagnie. Il mangeait vite, sans hésitation et finissait avant les autres. Enfin, Val apparaissait vers dix heures moins dix, silencieux, lui aussi, mais l'air un peu irritable. Il fourrageait parmi les plats et d'habitude mangeait beaucoup, sans se presser.

Ce matin-là, il descendit plus tard que d'ordinaire;

mais, comme il boitait très sensiblement, le Général, qui avait regardé la pendule — elle sonnait dix heures — crut devoir l'épargner et s'abstint de toute remarque. En outre, il avait autre chose à dire :

« Quels sont vos projets pour aujourd'hui ? demanda Lady Béatrice... Mais, tu boites, Val ! »

Les explications minutieuses de Val se perdirent dans un entre-croisement de phrases dont la conclusion fut qu'on monterait à cheval après le goûter, car le matin il faisait trop chaud et l'après-midi les jeunes filles avaient affaire au village.

« Voici... commença le Général.

— Je ne crois pas que je monterai à cheval, maman, dit Val en mangeant gravement de l'omelette ; je me suis contusionné pour de bon.

— Est-ce grave ? demanda son père.

— Veux-tu voir le médecin ? dit sa mère.

— Non, rien de grave ; un peu douloureux, c'est tout. Merci ; pas besoin du médecin — à moins que ..

— Voici, recommença le Général :

Mais il fut encore interrompu.

« Les médecins, hasarda May, prétendent que dans ces cas-là il faut recommencer tout de suite à monter à cheval.

— Je te remercie, rétorqua Val avec une aigreur réellement disproportionnée. J'aime mieux pas. »

Le Général frappa la table avec une lettre ouverte qu'il tenait à la main. Sa patience était à bout.

« Allons ! écoutez-moi, les garçons ! J'ai reçu une invitation pour vous. Et je crois que vous devriez l'accepter. (Val, il faut guérir ta jambe.) Les Meredith vous invitent à passer quinze jours en Suisse. »

Austin leva la tête.

« Pour quand, papa ?

— Pour le 1er septembre. Vous serez de retour juste à temps pour la rentrée de Val à Eton. Hein ?

— On fera des ascensions ? »

Le Général fit un signe affirmatif.

« Justement. Je veux que vous appreniez tous les deux. Vous avez tout le temps nécessaire pour préparer ce qu'il vous faut. »

Les jeunes filles poussèrent des exclamations d'envie. May résolut de parler à sa mère plus tard.

« J'avais un oncle, dit tranquillement Gertie, qui s'est tué en Suisse. Il est tombé...

— Voyons, Gertie, interrompit May, ne dites pas des choses pareilles !

— Mais c'est la vérité ! Il est tombé de deux mille pieds de haut.

— Est-ce qu'on a retrouvé son corps ?

— On a retrouvé... ce qui en restait. »

Val, en dépit des arguments et des assurances qu'il s'était prodigués dans sa chambre, éprouvait une étrange sensation de soulagement. Le 1er septembre, c'était dans une semaine et, selon toute probabilité, sa jambe endolorie continuerait jusque-là d'être endolorie. D'ailleurs, même dans le cas contraire, il n'aurait pu, sans imprudence, la surmener à la veille d'un départ pour la Suisse ? Et quand il reviendrait, le moment serait venu de rentrer à Eton.

Austin demandait des détails avec cette pondération et cet air désabusé que croient devoir prendre les jeunes gens de dix-neuf ans quand ils se sentent supérieurs. Il apprit que l'endroit choisi était le Riffel ; que « les Meredith », cela signifiait un père, une mère et un fils ; et que ce fils, âgé de vingt-deux ans, était déjà candidat au Club Alpin.

Val écoutait. Tout cela lui apparaissait comme fort agréable et il jugeait, en quelque sorte, très opportun qu'un nouveau sport vînt s'offrir à lui au moment précis où il commençait à être las du cheval. Il ne savait rien de l'Alpinisme, à part ce que lui en avait appris la biblio-

thèque du fumoir, mais ne doutait pas qu'il s'en tirerait honorablement. Il se dit même qu'il arriverait peut-être à égaler son frère, envers lequel, ce matin, il ne se sentait pas très bien disposé.

Le Général se leva.

« Il faudra vous occuper des chaussures et des vêtements, dit-il à sa femme. Moi, je vais écrire pour commander les autres objets.

— Quels objets, papa ? Des piolets et des cordes ? demanda Val avec animation.

— Oui ; — surtout des piolets. »

Quand Austin monta, dix minutes après, pour consulter le Badminton, il fut agacé de trouver Val déjà installé dans le meilleur fauteuil, ce livre sur les genoux. Il feignit de ne pas s'en apercevoir et de chercher quelque chose dans les casiers, en sifflotant d'une façon que Val jugeait particulièrement énervante ; puis, il se mit à retourner des livres qui étaient sur la table.

« Tu cherches quelque chose ? demanda enfin Val impatienté.

— Oui, le *Badminton*.... Ah ! c'est toi qui l'as !

— Tu ne t'en es pas aperçu en entrant ?

— Eh bien! quand tu n'en auras plus du tout besoin, dit Austin d'une voix pointue et en négligeant de répondre à cette question acerbe, peut-être voudras-tu bien me le donner. Il se trouve que ce livre m'appartient.

— Pas du tout !

— Si. »

Val, d'un air indulgent, comme s'il taquinait un enfant, examina la page de garde ; Austin sourit d'un air sarcastique. Val changea de visage. Il se leva brusquement et jeta le volume sur la table.

« Le voilà, ton livre, dit-il avec une ironie compassée. J'ignorais qu'il fût à toi. Je te demande bien pardon de l'avoir pris.

— Oh ! tu peux le garder si tu en as besoin, dit Austin, d'une voix de plus en plus pointue. Seulement...

— Pour rien au monde je ne voudrais t'en priver, dit Val, les traits altérés par la colère. Je... je vais aller m'asseoir dans le fumoir. Je ne veux pas te déranger. »

Il gagna la porte à grandes enjambées rapides.

« Ta jambe semble aller mieux, remarqua Austin, toujours calme en apparence. »

Val lui lança un regard venimeux.

« Mon pauvre vieux, lui dit-il, à ma place tu serais dans ton lit, à hurler ! »

Austin composa, avec une réussite absolue, un sourire affable et indulgent. La bouche de Val proféra un son qu'on peut transcrire ainsi : « Pfff ! » Et la porte se referma.

## III

C'était décidément une mauvaise journée pour Val. Les garçons de seize ans en ont ainsi parfois, surtout quand leurs centres nerveux sont un peu trop tendus ; la moindre chose suffit alors pour les bouleverser.

Il était tellement en colère qu'il se sentait complètement et définitivement rassuré quant à son courage. Il lui semblait extraordinaire d'avoir pu même le mettre en doute et, vers midi, il était presque décidé à monter à cheval. Mais il réfléchit que cela ne se pouvait pas, puisque c'était un fait concédé de tous (pour parler comme les théologiens) inclus lui-même, que la seule raison qu'il eû de ne pas monter était son muscle malade.

Il passa la matinée dans un état morbide, comme c'était son habitude dans ces cas-là. Il prit une canne à béquille, ainsi que l'exigeait l'état de sa jambe, et s'en fut boitant — même alors qu'il n'était plus en vue des fenêtres — à travers le jardin, vers les bois. Là, il s'assit.

C'était une de ces journées d'août, étouffantes, acca-

blantes, où l'été semble devoir être éternel et définitif. Pas un seul être visible ou vivant qui n'eût atteint son suprême degré de tension. Au-dessus de la tête de Val s'élevaient des hêtres géants, s'épandait tout un monde de verdure, laissant voir çà et là un petit morceau de ciel bleu et brûlant. Autour de lui, dans les taillis, chaque frondaison, chaque nervure était gonflée à éclater ; à ses pieds s'étendait une mousse pelucheuse et touffue. Perdu dans la tour immobile du feuillage, un pigeon des bois méditait tout haut, s'interrompant parfois, comme brusquement surpris, au début d'une phrase. Et l'essence et la signification de tout flottait dans l'air chaud de l'été, embaumé, transparent, pétillant d'une myriade d'existences, vibrant de bourdonnements innombrables comme une pédale qui résonne.

Val possédait cette vive imagination — inséparable des natures comme la sienne — qui ne se lasse jamais de créer ; et, dans ce royaume, bercé par le parfait équilibre de sa vie intérieure et de la vie qui l'entourait, couché sur ce banc de gazon ainsi que sur un lit, les mains croisées derrière sa tête, selon son habitude, il se mit à combiner la défaite de son frère. Ses matériaux, pour ainsi dire, consistaient en deux éléments : la supériorité d'Austin et la Suisse. Il se raccrochait à l'Alpinisme et, on le sait déjà, était convaincu (comme l'eût été tout garçon bien portant de son âge) qu'il ne tarderait pas à y exceller.

C'était là le point sur lequel il avait résolu qu'Austin devrait s'avouer vaincu. (Il se rappelait avec satisfaction que son frère, une fois, s'était refusé — il y avait dix ans — à le suivre sur le mur de l'écurie.)

Très bien. Donc, voilà qui était décidé.

Et il commença la construction du scénario.

Les premières scènes étaient presque trop vengeresses. Elles se déroulaient en cours d'une excursion et représentaient Austin comme un personnage tout petit, con-

templant d'en bas son frère qui s'élevait rapidement au-dessus d'un précipice insondable; puis on voyait Austin, les mains tremblantes, hissé par une corde, pendant que lui, Valentin, se tenait debout, imperturbable et dégagé, l'observant du haut d'un sommet; puis encore Austin effondré, inerte de terreur, sur un rebord inaccessible, implorant des yeux un secours, et lui, assis à califourchon sur une crête dans une attitude napoléonienne. La dernière scène se passait dans la salle à manger de l'hôtel où les gens se levaient en poussant des acclamations au moment où Valentin, le visage calme et grave, entrait, encore tout équipé, après avoir conquis un pic inexploré jusqu'alors.

Mais petit à petit, il devint plus généreux. Austin ne serait pas réduit à toute extrémité; il resterait simplement médiocre, tandis que des hommes barbus, hâlés par le soleil et le grand air, parleraient de son brillant jeune frère qui avait balayé tous les obstacles. La scène finale lui mit les larmes aux yeux et lui serra la gorge; c'était une explication entre les deux frères : Austin, enfin respectueux et humble, lui saisirait la main et lui avouerait qu'il ne l'avait jamais compris ni apprécié à sa juste valeur; tandis que lui, magnanime et conciliant, rappellerait à l'autre qu'au tennis, au cheval, à l'escrime — à tous les sports virils — Austin lui était indiscutablement supérieur. (Gertie Marjoribanks, décida-t-il entre parenthèses, serait présente à cet entretien.)

Val n'était point un sot. Mais il avait des nerfs, qu'on s'en souvienne bien, et de l'imagination; et il touchait à ses dix-sept ans.

## IV

A déjeuner, il fut silencieux; mais il ne donnait plus de signes d'irritation. C'était plutôt un silence bienveillant et gros de pensées, comme enchanté par des rêves.

Car ceux qui vivent surtout par l'imagination, qui créent plutôt qu'ils ne reçoivent, sont aussi aptes à reprendre de l'assurance qu'ils sont enclins à l'appréhension et au découragement. Il s'était maintenant reconstruit un monde et considérait tout, même Austin, avec sympathie.

Sa bonne humeur se manifesta par des paroles quand il entra dans le fumoir où Austin tournait autour du billard en cognant les billes les unes contre les autres.

« Je te fais cinquante points, lui dit-il. »

Austin accepta.

Vers la fin de la partie, qu'Austin gagna, bien que serré de très près par Val, ils avaient recommencé à causer librement ; et ils parlaient de la Suisse.

« Tu me diras quand tu n'auras plus besoin du *Badminton*, dit Val ; et, à propos, tu sais, j'ai été très ennuyé de l'affaire de ce matin, mais vraiment je ne savais pas que ce livre était à toi ; sans quoi je t'aurais demandé si...

— Bien, bien, murmura Austin, touché, en dépit de sa dignité. Tu pourras le garder toute la journée. »

Val prit sa canne, se traîna jusqu'à une chaise longue et s'y accroupit.

« Merci beaucoup. Je tiens à me faire une idée de tout ça. Tom Meredith est un vrai professionnel, je crois... Dis donc, penses-tu que nous ferons le Matterhorn ?

— Le Matterhorn ? Grands dieux, non !

— Pourquoi pas ? Il paraît que même les dames peuvent le faire. »

Il y eut une pause, pendant qu'Austin jouait soigneusement un coup — qu'il manqua.

« Je monte, dit il. Si tu veux, je te redescendrai le livre, puisque tu es éclopé.

— Très bien. Merci beaucoup.

On servit le thé dans le jardin, sous un cèdre et, à cinq

heures dix, on n'avait pas encore vu le moindre Val Austin l'appela deux ou trois fois en criant sous les fenêtres. L'autre parut enfin ; il arrivait en lisant, sa canne sous le bras. Il pensa toutefois à s'en servir pour descendre les marches du perron.

La conversation fut extrêmement gaie. Val tantôt s'y mêlait, tantôt demeurait silencieux, souriant et les yeux animés. Ces trois heures de lecture avaient vivifié son imagination. Déjà il parlait couramment d'*arêtes*, de *cheminées*, de *couloirs*. May témoignait un intérêt plein d'envie et poussait des soupirs ; elle avait « entrepris » sa mère, mais sans résultat ; tout ce qu'elle avait pu obtenir était que si les Marjoribanks l'invitaient l'année suivante et si rien ne s'y opposait, peut-être lui permettrait-on d'accepter. Entre temps, elle devait se rappeler qu'il était tout naturel que les garçons fissent certaines choses interdites aux jeunes filles.

Val, s'appuyant sur sa canne non sans quelque ostentation, assista, avec un sourire mélancolique, au départ des cavaliers, Même, il posa sa canne un instant pour aider Gertie à monter ; elle avait spécialement demandé qu'on lui donnât *Quentin*. Il resta à observer les cabrioles habituelles des chevaux au moment où ils foulaient le gazon au delà de l'allée ; il les suivit du regard pendant qu'ils disparaissaient un à un derrière la ligne d'horizon, dans un nuage de brins d'herbe envolés. Il admira l'extrême aisance aveo laquelle Gertie montait son cheval ; puis il retourna au *Badminton*.

ROBERT HUGH BENSON

*(A suivre.)*

*(Traduit de l'anglais* par M. REYNALDO HAHN).

P192

N° 24 Prix : 1 fr. 50 14 Juin 1919

# La Revue hebdomadaire

ET

SON SUPPLEMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE NATIONALE PRÊT

*VINGT-HUITIÈME ANNÉE*

## SOMMAIRE

HENRI LAVEDAN..... .
de l'Académie française

HENRI JOLY. ..... .....
de l'Académie des Sciences morales et politiques

ANDRÉ DUBOSCQ .. .....

ROBERT-HUGH BENSON .....

JEAN ALAZARD.. .....
Professeur à l'Institut français de Florence.

**La Belle Histoire de Geneviève** (VII) . . 141

**Souvenirs bourguignons** (II) . 176

**Les Chinois** . . 208

**Le Poltron** (II). (Traduit de l'anglais par M REYNALDO HAHN) . . . . 220

**L'Art italien à Trente et sur la côte orientale de l'Adriatique** .. .. 248

*Les Faits et les Idées au jour le jour*
*Memento bibliographique. — Vie mondaine.*

*LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit*

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garanciere (6e) — PARIS

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-53

# LE POLTRON

*(Suite)*

## CHAPITRE III

Le dîner dont avait parlé lady Beatrice eut lieu la veille du départ des deux garçons, si l'on peut appeler « dîner » une réunion où ne figurent que deux invités ; et quand Val descendit, encore un peu essoufflé de s'être habillé en hâte, il les trouva causant avec les jeunes filles tandis qu'Austin était pittoresquement assis par terre, sur la carpette, devant la cheminée. Il prononça les mots d'usage et se retira dans l'embrasure d'une fenêtre.

Val avait rencontré deux ou trois fois déjà le professeur Mac-Intosch, qui était un ami de collège de son père ; mais son aspect ne manquait jamais d'impressionner, d'inspirer une sorte de crainte respectueuse. Car, d'abord, il était grand, très voûté et portait des lunettes ; ensuite, son costume le signalait avec évidence comme un génie du plus haut rang. (Les admirateurs du professeur Mac-Intosch le tenaient pour inconscient d'une différence quelconque entre ses propres vêtements et ceux de tout le monde : il passait, du moins, pour ignorer que la tenue du soir fût habituellement déterminée par un autre code que celui du goût individuel.) Il portait un veston et un gilet en velours marron, un pantalon noir flottant et, suprême étrangeté, un bonnet en velours cramoisi rappe-

lant ceux des papes de la Renaissance. Son gilet fendu laissait voir un plastron ourlé que retenaient trois perles. Ses pieds étaient chaussés de bottines cirées à bouts carrés. Une tradition de la famille Medd voulait que le professeur possédât un savoir gigantesque. Il n'était titulaire d'aucune chaire dans aucune Université connue des Iles Britanniques ; mais il avait été jadis conférencier adjoint à l'Owen's College, à Manchester, où ses vues surprenantes et inorthodoxes avaient, semblait-il, éveillé la jalousie du monde scientifique ; à la suite de quoi Chicago s'était chargé d'honorer comme il le méritait cet homme dont son propre pays se montrait indigne. En ce qui concernait la spécialité du professeur, le général, questionné avec précision, eût certainement répondu de façon évasive : il ne se piquait nullement de culture, mais il avait toujours pensé que le professeur s'occupait surtout de « science ». On demeurait incertain sur la source à laquelle il avait puisé ces renseignements, mais les détracteurs du professeur n'hésitaient pas à déclarer que le seul admirateur du professeur Mac-Intosch était le professeur Mac-Intosch. Tout cela, d'ailleurs, n'était, dans l'esprit du Général, qu'une confirmation de l'éminence de son ami, car seul un grand homme pouvait déchaîner autant d'orages scientifiques et provoquer un pareil déversement d'amertume. Le professeur habitait Hendon, dans une petite villa, avec sa femme et passait, disait-on, la majeure partie de sa vie dans la salle de lecture du British Museum. Il avait publié deux ou trois brochures, sans nom d'éditeur, et travaillait à une œuvre colossale qui devait être le monument de sa vie incomprise (on n'en spécifiait point le sujet). Aussi, Val, assis près de la fenêtre, le regardait-il avec un respect mêlé d'effroi.

Le second invité, auquel il n'accorda qu'un regard, était le Père Maple, homme de petite taille, grisonnant, au teint pâle et aux yeux brillants ; il était vêtu comme

un simple clergyman, pantalon et longue redingote. Val, qui s'attendait à quelque chose de plus sensationnel, fut un peu déçu.

« Ainsi donc, jeunes gens, vous partez demain pour la Suisse ! » dit le professeur de sa voix cordiale. (Val était encore un peu trop jeune pour s'expliquer l'antipathie que lui inspirait cette cordialité, ou même pour se rendre compte qu'il l'éprouvait.)

Austin répondit affirmativement. Ils devaient prendre le train de sept heures quinze, pour attraper à Londres celui d'onze heures, partant de la gare Victoria.

« Ah ! murmura le professeur, qu'elles sont loin mes ascensions ! Plus de dix ans déjà !... Cher vieux Tyndall ! que de promenades et de causeries !

— Le professeur Tyndall ? demanda May, véritable adoratrice qui aurait douté de Dieu plutôt que de la supériorité du professeur Mac-Intosch...

— Oui, ma chère ! pauvre vieux Tyndall ! Je me rappelle qu'un jour, sur le glacier de l'Aletsch... »

Lady Beatrice entra dans un froufrou de soie, suivie de son mari et s'excusant d'être en retard, mais sans rien perdre pourtant de sa dignité. Sa femme de chambre était, paraît-il, seule coupable.

## I

Depuis quinze jours Val avait, si l'on peut dire, mangé, bu, humé de la Suisse et rien que de la Suisse. Son imagination était surchauffée, ainsi qu'il arrive à cet âge ; et Austin, lui aussi, était surexcité ; la venue du professeur à ce moment leur paraissait donc extraordinairement opportune. Aussi, avant qu'on eût fini le poisson, le sujet qui suscitait leur enthousiasme s'était-il emparé de toute la table — et le professeur s'était emparé du sujet. Il en usait souvent ainsi. Ses amis le proclamaient « un cau-

seur », ce qui, par une loi fatale, l'incitait aux monologues prolongés. Cette réputation et le silence religieux de ses admirateurs l'obligeaient positivement à profiter d'occasions comme celles-là pour développer un discours sur quel que sujet que ce fût. (Après quoi, ses amis disaient entre eux que « le professeur avait été très en forme ».) L'impression dominante, ce soir-là, était que le petit groupe de savants associé pendant si longtemps aux questions d'Alpinisme se trouvait réduit maintenant au seul professeur Mac-Intosch. Tyndall, Huxley, Hardy n'étaient plus ; Mac-Intosch seul demeurait. Il ne le disait pas ouvertement, mais on ne pouvait tirer de ses paroles aucune autre conclusion et, à mesure que les minutes s'écoulaient, il inspirait plus de considération et d'affectueuse ferveur. On avait aussi l'impression qu'il ne s'était guère effectué d'expédition sensationnelle sans qu'il y fût étroitement mêlé ; on apprit ainsi que, l'un des premiers, il avait rencontré la troupe — réduite, hélas ! — qui revenait de la première ascension au Matterhorn ; qu'il avait observé, à travers un télescope, la conquête du Finsterhaarborn par Hardy ; et qu'on ne pouvait citer de pic ou de défilé notoire qu'il n'eût lui-même gravi à un moment donné. Mais, encore une fois, ces choses, il ne les *disait* pas...

Il devint très éloquent vers la fin de son monologue, présenté sous forme de conférence paternelle, faite aux deux jeunes garçons, sur « l'équipement moral et mental du montagnard ».

« Vous pouvez m'en croire, jeunes gens, dit-il avec force, c'est faire preuve d'une folle témérité que de vouloir entreprendre des ascensions quand on n'a pas la tête solide et des nerfs appropriés. On ne doit pas plus s'enorgueillir de les posséder que rougir de ne les posséder point. (Pour ma part, je me sens à l'aise sur une « arête » autant que sur une grand'route ; mais là n'est pas la question.) Suivez mon conseil : si vous ne vous sentez

pas apte, ayez le courage de ne point tenter ce que vous ne pourriez réaliser ; il faut plus de courage pour refuser de faire une ascension que pour se montrer audacieux. Rappelez-vous cela. »

Il se tut pour introduire dans sa bouche une cuillerée de glace à la vanille ; et le prêtre, qui l'avait écouté attentivement, les yeux baissés, leva son regard sur lui.

« Alors, monsieur le professeur, vous croyez qu'on ne peut acquérir, par un effort de volonté, le calme nécessaire ?

— Certainement pas, Père Maple, certainement pas ! c'est une question purement physique. Je me rappelle avoir dû bander les yeux à un officier — c'était sur la Jungfrau — et le prendre par la main pour qu'il avançât. Et je ne parle pas du vertige ordinaire, je veux parler du « nerf », comme on dit, que bien des gens attribuent à une disposition morale et qui n'a rien à voir avec cela. C'est physique, comme toute chose, du reste ! Je ne blâmerais pas plus un homme d'avoir... d'avoir peur dans une descente dangereuse que de tomber dans un précipice si je l'y poussais.

— Pensez-vous que ce qu'on nomme communément des vertus je ne trouve pas d'autre mot soient purement le résultat de certaines conditions physiques ? »

Un large et indulgent sourire s'épanouit sur le visage du professeur :

« Ah! ah ! Père Maple, nous touchons ici un terrain délicat. (Il lança un regard sur les jeunes convives qui l'observaient.) Je suis un affreux matérialiste, vous savez, un affreux matérialiste ! »

Il acheva sa glace en silence et d'un air extrêmement discret.

« Et vous, euh... Monsieur Maple, que pensez-vous de tout cela ? demanda le général. (C'était un homme modeste et inintelligent ; toutes ces questions lui semblaient très importantes, très confuses ; d'ailleurs, il

éprouvait un mépris traditionnel pour les papistes, mais le dissimulait à merveille sous des empressements courtois.) Pour moi, un chien est un chien, voilà tout ! » (Il caressa sa moustache grise.)

Le prêtre, qui avait de nouveau baissé les yeux, le regarda en souriant.

« Je crains, dit-il, d'être en complet désaccord avec le professeur. Je tiens qu'un homme n'est que ce que fait de lui sa volonté ; ou plutôt qu'il devient tel. Et que des qualités comme la maîtrise de soi-même et le courage peuvent assurément s'acquérir. »

Val commença soudain à s'énerver. Cette conversation lui paraissait prodigieusement ennuyeuse.

« Parlez-nous encore de la façon dont on taille les marches dans la neige », dit-il timidement au professeur.

## II

La soirée qui précède un jour dont on attend quelque chose d'agréable ou d'exceptionnel a toujours un effet stimulant sur les esprits imaginatifs et, en sortant de table, les deux frères étaient dans un état voisin de l'exaltation. Val, tout de suite, disparut pour aller jeter un coup d'œil aux bagages qui encombraient déjà le petit salon du premier.

Il monta quatre à quatre, franchit le palier et le couloir en courant et se planta devant les paquets, à considérer une fois de plus les piolets dans leurs gaines de cuir, les parapluies et les cannes attachés en faisceaux, les deux valises encore ouvertes attendant les derniers emballages du matin, les couvertures roulées, au milieu desquelles il le savait — reposait l'écheveau de corde. Il ne pouvait croire que ce fût vraiment la veille du départ...

Il redescendit plus lentement après être revenu sur ses

pas pour s'assurer que ses bottines étaient bien dans la valise, ces bottines lourdes de la graisse dont il les avait enduites copieusement lui-même et que, selon les instructions du *Badminton*, il avait déjà portées pendant deux ou trois jours. En rentrant dans le hall il entendit le son du piano. Cela le contraria . il ne pourrait pas, si l'on faisait de la musique, interroger le professeur sur la question des *couloirs*. Mais, du moins, il pourrait réfléchir en paix ; il se glissa donc sans bruit, traversa le hall sur la pointe du pied et s'assit sur un canapé derrière le fauteuil de sa mère.

Dans les moments d'exaltation, les choses extérieures prennent une valeur tout à fait disproportionnée à leur importance véritable et les choses les plus habituelles nous apparaissent dans une lumière inconnue. Il advint donc que Val, ayant devant les yeux une scène qu'il avait vue et revue sans cesse toute sa vie durant, y découvrit dans deux ou trois détails infimes changés, une signification qui, en réalité, n'avait nul rapport avec leur essence.

C'était le prêtre qui jouait, l'homme dont un musicien profane avait dit, vingt ans auparavant, que l'Eglise ne gagnait en lui qu'un nouveau marchand de sacrements tandis que le monde perdait un artiste. Et, bien que Val ne comprît rien à la musique, il ne pouvait, étant donné les circonstances, manquer d'être considérablement impressionné par cette performance exquise. Tout d'abord, il observa le visage de l'exécutant, maigre, calme, attentif, sur lequel tombait la lueur des bougies, muant en pur argent les cheveux gris qui entouraient les oreilles et les tempes. Mais il ne pensait qu'aux ascensions. Une idée traversa son esprit : l'étonnement qu'un homme qui ne partait pas le lendemain pour la Suisse pût avoir dans la physionomie une telle expression de contentement. Et, pendant ce temps, la musique faisait son œuvre.

Val ne savait pas et ne sut jamais quelle était cette musique. Mais un certain « motif » commença graduellement à colorer ses pensées. Il se prit peu à peu à le chercher, à le guetter, heureux de le retrouver quand il reparaissait en insistant doucement comme un ami qui intervient et persuade avec un tact infini. Tantôt cette phrase était simple et claire, comme parlant seule dans le silence ; tantôt elle perçait à travers l'enchevêtrement d'une controverse. Soudain, elle retentit au milieu des clameurs d'une mer orageuse, puis, de nouveau, se mit à parler tout bas, tendre et invincible.

Ainsi, la musique faisait son œuvre. Val ne put jamais préciser, plus tard, à quel moment Gertie Marjoribanks lui apparut sous un aspect nouveau. Les assistants étaient tous silencieux. Lady Beatrice tenait fermé sur ses genoux son éventail de plumes ; Val apercevait ses doigts chargés de bagues. Son père était assis en face, une de ses longues jambes passée sur l'autre, pointant vers le plafond un long pied au bout duquel se balançait un escarpin, les mains croisées derrière la tête, le visage grave et calme ; Austin se perdait dans l'ombre de la fenêtre, presque invisible ; Miss Deverell, installée un peu plus loin, près d'une lampe, avait abandonné son ouvrage et, rejetée en arrière, écoutait. Au-dessus d'eux, tout autour d'eux, régnait la sombre beauté du vieux salon.

Et Val eut conscience qu'il regardait fixement Gertie Marjoribanks, comme s'il la voyait pour la première fois.

Elle était assise de profil, dans une attitude qui sembla au jeune homme la chose la plus belle qu'il eût jamais vue (bien entendu ce n'est pas ainsi qu'il l'aurait définie) : un peu penchée en avant, ses mains fines et blanches jointes autour de son genou, son visage qu'ombrageaient ses cheveux noirs, tendu et un peu levé, les lèvres entr'ouvertes, laissant passer un souffle calme. Mais ce qui, dans son visage, donnait à Val une telle sensation de beauté, c'était — dans la mesure où il pouvait

la discerner — une expression de sincère et complète extase ; la douceur et la délicatesse de la musique avaient pénétré en elle et l'avaient métamorphosée... Val subissait pour la première fois une initiation mystérieuse. Il sentait qu'il s'était passé quelque chose, et qu'autour de lui tout en était transformé. Il continuait de regarder cette svelte et brune jeune fille, plus jeune que lui d'un an, dans sa robe blanche, ses bras ronds entourant son genou ; en ces dernières minutes, elle avait perdu toute parcelle de cette légère affectation dont les jeunes filles ne sont presque jamais exemptes, et son être entier était possédé par la sonorité délicieuse qui emplissait la pièce... Val examinait minutieusement son visage, ses mains, ses bras, ses pieds, son épaisse chevelure... Et, tout à coup, nettement, il se sentit traversé par un élancement douloureux : il venait de se rappeler que le coupé l'attendrait le lendemain matin à six heures et demie pour le conduire à la gare.

Comme il se retournait, un peu nerveux, sur son siège, la musique cessa

## III

Le sobriquet le plus cruel qu'on ait jamais donné à une chose vraiment admirable est celui de *calf-love* (1). Certes, on peut sourire de ses gaucheries, de ses naïvetés, de ses brusqueries, mais elles résultent simplement de ce que les moyens d'expression dont dispose cet amour ne sont pas adéquats à ce qu'ils veulent exprimer. Un garçon qui aime pour la première fois a, évidemment, des dehors maladroits et heurtés ; intérieurement, il est sentimental et infatué ; mais ces défauts n'entachent pas

(1) Traduction littérale : amour de veau. C'est ainsi qu'on appelle, par raillerie, le premier amour d'un tout jeune homme.

plus la simplicité, la noblesse et la pureté merveilleuses de la passion, qu'un harmonium grinçant n'affecte la beauté de ce qu'il chante.

La première maladresse de Val advint, ce soir-là, au moment où chacun prenait son bougeoir pour monter dans sa chambre.

Le prêtre avait reçu les remerciements de chacun (le professeur lui-même avait eu la bonté de lui dire « qu'au temps où il s'occupait de musique il n'avait jamais entendu mieux jouer ce morceau ») ; le général l'avait accompagné jusqu'au porche et Austin jusqu'au bas du perron. Puis, après quelques paroles échangées, on était allé dans la galerie, où se trouvaient rangés les bougeoirs en argent.

Val attendait cet instant. Il avait tout projeté pendant que le prêtre jouait et manifesta un empressement qui lui valut de sa mère un sourire approbateur (lady Beatrice avait eu fort à faire pour styler son fils cadet). Gertie arriva pour prendre sa bougie et déjà Val lui en avait réservé une dont la bobèche ne cliquetait pas. Il la lui tendit avant de l'allumer, pour avoir le plaisir de tenir le bougeoir d'un côté pendant qu'elle le tiendrait de l'autre. Puis il approcha le rat-de-cave et ses doigts touchèrent les doigts de Gertie. Le choc fut tel qu'il lâcha le côté qu'il tenait, et le bougeoir, sans la bobèche, heureusement, tomba par terre avec fracas. Il se baissa pour la ramasser, et, dans son trouble, saisit le soulier de Gertie, ce qui lui causa un second choc.

« Oh ! mon cher Val ! » dit sa mère.

— Pardon, maman. »

Il se redressa et sentit, avec horreur, qu'il devenait écarlate.

« Tu oublies la bobèche, mon garçon ! » dit son père derrière lui.

Cette lacune réparée, Val débita tout d'un trait la phrase qu'il avait préméditée :

« Bonsoir, Miss Gertie, et au revoir. Je ne vous verrai pas demain matin, — à moins que vous ne soyez levée à six heures et demie. »

Il savait qu'il n'y fallait pas compter ; pourtant, il avait décidé de dire cela. C'eût été si bon de lui dire encore au revoir ! Mais il trouvait la proposition excessivement hardie.

« Comment ! s'exclama May, à six heures et demie ! ! !

Eh bien, alors, au revoir, Miss Gertie, répéta Val. »

Et pendant une seconde vibrante, leurs yeux se rencontrèrent...

## IV

Il y eut, cette nuit-là, un indescriptible conflit dans le cœur de Val : un garçon exalté par l'amour pose intérieurement et se joue à soi même la comédie d'une manière presque inconcevable. Il combine des rencontres entre lui et celle qu'il aime, rédige des conversations, joue des drames, et tout cela, dans des mises en scène où son imagination excelle à utiliser le matériel dont il dispose, avec un relief et une puissance dramatique dont il serait, à froid, parfaitement incapable. Chose curieuse, ces drames s'achèvent d'ordinaire en tragédies si touchantes, si poignantes, qu'elles font venir les larmes aux yeux de l'auteur : Val ne fit pas exception à la règle. Plus d'une fois, cette nuit-là, avant de s'endormir, il fut positivement sur le point de sangloter en se figurant quelque exquise scène d'adieux, ou bien une rencontre, quelques années plus tard, entre *elle*, heureuse, riche, éclatante, et lui, vagabond au visage triste.

Toutefois, ces dénouements ne lui vinrent à l'esprit qu'après l'épuisement des situations plus simples, après qu'il fut mort dans les Alpes, s'étant dépouillé de son veston et de son gilet pour en couvrir sa bien-aimée ; après qu'il eut, avec effort, rapporté le corps inanimé de

Gertie et fut tombé lui-même, expirant, au clair de lune, pendant qu'une foule l'acclamait...

Il s'éveilla en sursaut . le grand jour entrait à flots dans sa chambre et Charles, le domestique, se tenait près du lit :

« Il est cinq heures et demie, master Val, et M. Austin va prendre son bain. »

Il resta étendu quelques minutes à se remémorer ses émotions.

Il y avait eu, la veille, quelque chose de dramatique, de déchirant, dans la pensée de ce départ matinal (qui aurait lieu tandis qu'elle reposerait encore, calme et belle) vers les dangers des hautes Alpes ; mais le dramatique s'était effacé, faisant place à la tristesse. Il lui apparut soudain que s'il n'avait pas vu plus tôt combien elle était adorable, ce ne pouvait être que par une méchanceté de la Providence. Suis-je donc idiot ? ou aveugle ? se disait-il. Ah ! ce qu'auraient pu être ces trois semaines, ces longs après-midi, ces cavalcades ! Dire qu'il avait laissé à Austin le soin d'ouvrir des palissades ! qu'il avait laissé May aller se promener avec elle dans les bois au lieu de l'accompagner lui-même !... Et il n'avait plus monté à cheval depuis quinze jours ! Puis il tressaillait en se rappelant la catastrophe du soir précédent : le bougeoir par terre, ses gestes malheureux...

Ce fut un Val grave et maussade qui, avant de descendre déjeuner, entra chez sa mère pour lui dire au revoir et qui, en passant devant la porte de la bien-aimée, fit un peu plus de bruit qu'il n'était nécessaire. Arrivé au bout du couloir, il se retourna... Si cette porte allait s'ouvrir, laissant apercevoir un visage encore tout rose de sommeil..

« Il faut te grouiller ! dit Austin, la bouche pleine. La voiture sera là dans dix minutes. »

Val ne répondit pas. Il inspecta le jambon en fronçant les sourcils d'un air terrible. Qu'avait-il besoin de jam-

bon ? Intérieurement, il arrangeait avec soin la situation : il se voyait à présent sous les traits d'un amant romantique, contraint par le devoir à s'en aller au loin braver des périls indicibles. Il irait, ferait des prodiges, puis reviendrait, quinze jours après, hâlé, résolu, mais infiniment modeste et... et la retrouverait sans doute, retenue à Medhurst par quelque circonstance imprévue. Et sinon, elle lirait les journaux qui, d'ici là, donneraient des nouvelles sensationnelles venant de la Suisse.

« Voilà la voiture, dit Austin. Tes affaires sont-elles descendues ?

— Je pense que oui. Charles a dû...

— Bon Dieu ! si tu te fies à Charles !

— Occupe-toi des tiennes, veux-tu ? » dit Val agressivement.

Or, ce qui semblait impossible arriva.

Il était là, nu-tête, en complet gris, sur le perron, et, il faut bien le dire, dans une attitude un peu voulue, pendant qu'Austin, toujours pratique et actif, comptait les paquets que Charles disposait sur la voiture. Val avait la jambe gauche légèrement portée en avant, la main droite sur la hanche, serrant son chapeau, et tenait dans l'autre une canne ; il sentait que le soleil matinal l'éclairait par-dessus les buissons et que, ressemblant vaguement au jeune Bonaparte, il était à l'endroit précis où sa silhouette devait produire le meilleur effet. Alors, tout le poignant de sa situation l'étreignit avec une violence nouvelle. *Elle* dormait, et lui, avant d'aller lutter contre les forces de la nature, s'imprégnait de tout ce qu'il lui fallait quitter.

Il contempla une dernière fois la maison endormie, portant son regard lentement le long de la façade, depuis l'aile Nord où était sa propre chambre jusqu'à l'aile Sud où logeaient les jeunes filles. Et comme ses yeux se posaient en cet endroit, l'impossible — son dernier espoir

— se réalisa. Un rideau fut soulevé, puis retomba ; mais non sans que Val eût pu distinguer, comme dans un éclair, un visage entouré de cheveux noirs dénoués...

« Quand tu auras fini de rester là sans rien faire, dit Austin de l'intérieur du coupé, avec une vivacité extrême (souvenez-vous qu'il avait dû s'occuper de tout), peut-être pourrons-nous partir. Nous sommes déjà en retard de dix minutes ! »

Les deux frères ne se parlèrent plus jusqu'à la gare.

## CHAPITRE IV

« Dites donc, les gars, dit Tom Meredith, il fait rudement chaud ! » Et il s'assit à l'angle du chemin en s'essuyant la figure avec son mouchoir.

C'était presque incroyable ! Quarante-huit heures avant, ils étaient encore à la gare Victoria, dans le tumulte du départ, au milieu de porteurs chargés de malles, de femmes nerveuses et criardes, et de messieurs à l'air furibond, tous gens civilisés d'habitude, mais que l'agitation et l'anxiété avaient rendus à l'état de barbarie primitive. Et maintenant, les trois jeunes gens arrivaient au Riffel, venant à pied de Zermatt. Les parents suivaient à dos de mulets.

Ils avaient effectué le voyage aussi rapidement qu'on le pouvait à cette époque. La veille, ils avaient traversé la vallée du Rhône, passant dans des petites gares ensoleillées dont les fenêtres à volets verts regardaient, du fond de la vallée étouffante, les collines striées de glace qui l'encadraient et qui elles-mêmes aspiraient vers de vastes escarpements bruns ou noirs, au delà desquels on apercevait, par moments, les neiges sereines, éblouissantes de blancheur dans l'azur du ciel. Puis, sans perdre de temps, ils avaient poussé jusqu'à Zermatt.

Tom Meredith était de ces jeunes gens avec lesquels les garçons plus jeunes se lient facilement. Son extérieur, sa façon de parler étaient attirants ; il s'exprimait par petites phrases brèves, brusques, en un langage vif et coloré, très différent des périodes du professeur Mac-Intosch, qui avait discouru, trois jours auparavant sur les mêmes sujets. C'était un jeune homme mince, musclé, vigoureux, au visage maigre, aux pommettes saillantes, aux yeux clairs et scrutateurs, sous un front un peu proéminent. Son teint hâlé — même par le soleil d'Angleterre — était de la couleur qui convenait à son âge et à ses goûts ; ses mains étaient nerveuses et robustes.

Il avait, à cette heure, une notion de la vie particulièrement stimulante. Val, l'ayant obstinément interrogé, savait que Tom avait joué au football pendant deux ans pour Rugby et un an pour Oxford. Mais ce qui l'impressionnait le plus, c'était l'indifférence que Tom professait envers ces jeux. Il les tenait pour des récréations, n'accordant d'importance qu'à l'alpinisme, parce qu'il vous place en face de faits véritables et non de situations artificielles. L'alpinisme, disait-il, était aux jeux ce que le duel est à l'escrime. Aussi, Tom se montrait-il inépuisable sur le sujet de l'alpinisme. Pendant le voyage il avait bien, de temps à autre, regardé machinalement, par la portière, les petits villages qu'on rencontrait et, parfois, rompu les silences qui s'intercalaient dans la conversation pour faire remarquer à ses compagnons l'obésité d'un chef de gare ou pour dire qu'il croyait qu'il y avait une cathédrale à Sion ; mais il avait discerné et montré de son doigt maigre le Weisshorn alors qu'on n'en pouvait distinguer qu'un peu de blanc, apparu furtivement entre deux collines. Et tout le reste du temps, jusqu'à ce que sa mère fût assoupie, il avait parlé, sans se lasser, de questions techniques. Val était entré dans sa chambre, le soir, pour l'écouter encore, et Tom, assis dans son lit, avait continué.

Maintenant Val était trop en sueur, trop essoufflé pour poser des questions (ils avaient marché pendant cinquante minutes sans arrêt) ; il s'assit, lui aussi, et sortit son mouchoir. Austin respirait un peu fort (quoique toujours digne et réservé) à l'ombre d'un rocher.

## I

Le paysage que Val avait devant les yeux est certainement l'un des plus beaux du monde. Les trois jeunes gens émergeaient d'un bois de sapins et n'étaient plus séparés que par une petite pente du vaste plateau sur lequel est situé l'hôtel de la Riffelalp. Au-dessous d'eux s'étendait la vallée qu'ils venaient de franchir ; ils la contemplaient par-dessus les arbres et leur regard allait jusqu'à Zermatt, petit jouet d'enfant niché là-bas, à droite. En face d'eux, s'élevaient les hauts bastions de rochers et de sapins dont le faîte, qui semblait s'effriter, atteignait les gigantesques fortifications des montagnes proprement dites : d'abord les aiguilles, puis les pylônes bordés d'un blanc délicat, et enfin la majesté formidable des neiges éternelles. Au-dessus planait le ciel bleu et brillant dont l'intensité calcinait les yeux, tandis que le sombre murmure des bois hantés de mouches et le grondement lointain des torrents faisait paraître plus incommensurable encore l'immensité du silence et de l'espace.

« Eh ! mais, fit Val tout à coup.

Tom étendit la main.

« Le voilà... c'est lui. »

Val acquiesça de la tête.

En effet, colossal, isolé, bâti, comme sur des fondations, sur la haute ligne dont les autres pics semblaient n'être que le prolongement, trônait, tout contre le ciel, cet énorme lingot de roc, si escarpé que la neige ne s'y pose qu'en plaques et en traînées, et qu'on appelle le Matter-

horn ; ce monstre qui dispose à lui seul d'un petit cimetière près de Zermatt, où dorment, ennoblis par leur destin, les « victimes du Matterhorn ».

« Et alors, nous y monterons avant de partir ?

— Nous tâcherons, dit Tom. »

Val ouvrait de grands yeux. Pourtant, ce pic lui était déjà familier. Il avait lu tout ce qui le concernait et suivi, haletant, le récit des aventures de M. Whymper ; il s'était même formé une opinion sur la fameuse question de savoir si la corde qui, en cédant, avait coûté la vie à quatre personnes, s'était rompue d'elle-même ou si on l'avait intentionnellement coupée. Et puis, Tom lui avait beaucoup parlé de ce pic célèbre ; et enfin, il voyait maintenant, par lui-même, quel géant orgueilleux c'était, arc-bouté, eût-on dit, sur des griffes puissantes et comme haussant un peu sa tête pointue pour épier les audacieux qui s'apprêteraient à l'attaquer. Aussi, était-ce sur le Matterhorn qu'il avait concentré ses pensées ; il l'assimilait à un symbole de tout ce qu'il se proposait de faire dans la vie.

« Est-ce vrai, demanda-t-il soudain, qu'on y a mis des chaînes partout ?

— Ça ne sert à rien, répondit Tom. La foudre les fait fondre en moins de deux ans. D'ailleurs, ça ne facilite pas du tout l'ascension. Et puis, on n'en a pas besoin.

— Est-ce que nous montons demain au Riffelhorn ?

— Cet après-midi si vous voulez.

— Dites-nous un peu ce que c'est.

— Il faut nous remettre en route. Je vous dirai ça en marchant... — Regardez ; n'est-ce pas eux qui arrivent là-bas ? »

Il se leva, indiquant du doigt les pentes où, à cinq cents pieds au-dessous d'eux, et encore minuscule, avançait et sortait de l'ombre des arbres la petite procession de mulets et de porteurs qui escortait les parents Meredith. M. Meredith, très catégorique, avait déclaré qu'il n'irait

à pied que quand il lui serait impossible de faire autrement, et à la condition que la route fût plate et pas trop longue. Les garçons pourraient se tuer si ça leur faisait plaisir ; mais non lui demander d'en faire autant.

« Oui, ce sont eux. Allons ! » dit Val en se levant.

Le Riffelhorn semblait avoir été dessiné par une Providence indulgente pour servir de gymnase aux ascensionnistes. C'était un petit pic jailli du Gorner Grat et pointant au-dessus du glacier de Gorner ; il était entouré de précipices suffisamment profonds pour donner le vertige (celui qui le séparait du glacier avait bien mille pieds de hauteur) ; le rocher en était d'excellente matière et, en outre, on pouvait accéder au sommet de six façons différentes, à savoir par le chemin ordinaire, par la « ligne d'horizon », par la montée partant du glacier, par celle qui partait du Gorner, et par deux autres du côté qui faisait face au Matterhorn — ces deux dernières fort courtes mais excessivement roides. La montée dite « cheminée de Matterhorn » n'avait que deux prises pour le pied sur une surface de quinze mètres.

« Alors, comment monte-t-on ? demanda Val tout essoufflé, car ils allaient bon train.

— Par les épaules et les genoux, dit Tom, de l'air le plus naturel ; du bas jusqu'en haut de la cheminée.

— Vous l'avez déjà fait !

— Oh ! je vous crois !

— Et si on tombe ?

— Eh bien, je suppose qu'on tombe sur le glacier. Mais, bien entendu, on a une corde. »

## II

La table d'hôte de l'hôtel de la Riffelalp se distingue entre toutes par les contrastes qu'elle présente ; elle réunit des

spécimens de tous les types les plus actifs et les plus passifs de la race humaine. On y voit des dames grandes et majestueuses, aux yeux « faits », en jupes de soie et que leurs ombrelles élégantes attendent dans un coin ; des athlètes maigres, grillés par le hâle et qui, après avoir fait, la veille, l'ascension du Mont Rose, se préparent à entreprendre le lendemain celle du Mont Blanc. Le teint des premières est souvent d'une conservation parfaite : elles sont montées en chaise à porteur et, en fait de marche, se sont bornées à une promenade de quatre cents mètres sur le sentier bien nivelé qui conduit au glacier du Findelen ; quant au teint des athlètes, autant n'en point parler ; chez les plus favorisés, il est d'une riche nuance mordorée et, chez les autres, de couleur olivâtre autour d'un nez rose qui pèle et de deux yeux plissés. Les trois Meredith et les deux Medd s'étaient mis au bout d'une des longues tables. Les parents de Tom avaient pris leur temps, et nulle trace de fatigue n'apparaissait sur le visage rond de Mme Meredith — dame un peu grasse, à physionomie avenante — ni chez son mari, homme grand et sec, ayant exactement l'air de ce qu'il était, un juriste, avec des yeux vifs et spirituels sous un front haut, et vêtu d'un complet gris à jaquette, de coupe soignée. Il était Conseiller du Roi et occupait au barreau une situation importante.

« Allons, Tom, dis-nous un peu, qui y a-t-il ici en fait d'alpinistes ? »

Tom inspecta les convives et les nomma. C'était une pièce vaste et haute, percée de larges fenêtres donnant sur le côté de la vallée qui confinait au Matterhorn. Le monstre était là, gardé à sa base sur le petit Hörnli tout noir, tel un géant assis ayant un chien entre ses genoux. L'ensemble du panorama était sublime Mais Val ne s'en souciait guère Ce qui le fascinait, c'était la présence à cette table de deux alpinistes au moins dont il avait lu les exploits dans des livres ; notamment de James

Armstrong, secrétaire du Club Alpin. (Tom le salua de la tête et reçut en retour un signe amical, ce qui causa à Val infiniment d'envie.)

« Et vous, jeunes gens, qu'allez-vous faire cet après-midi ?

— Le Riffelhorn, papa. »

Mme Meredith regarda Val.

« Vous n'avez pas l'air très fort, monsieur Val, dit-elle. Etes-vous sûr que...

— Oh, je me porte très bien, merci. »

Il avait pris fermement un parti : il ne voulait pas de sollicitude maternelle.

« Et vous serez de retour... ?

— Pour le dîner, certainement, répondit Tom.

Vous allez seuls, tous les trois ?

Oh, nous prendrons le chemin le plus commode — à moins qu'Armstrong ne vienne avec nous. Je le lui demanderai tout à l'heure Tiens, le voilà. »

C'était un homme sympathique et d'extérieur agréable; il vint s'asseoir près d'eux. Mais pour un secrétaire de Club Alpin il avait un aspect bien normal et, certes, avec son front chauve et ses favoris courts, on l'eût pris plutôt pour un clergyman. Il n'était pas même en knickerbockers, mais portait un complet en flanelle grise, avait une fleur de gentiane à la boutonnière et tenait à la main un chapeau de paille. Il se mouvait avec aisance et lenteur comme si ses membres eussent été mollement attachés à son tronc.

« Et par quoi commencerez-vous, Tom, demanda-t-il, après les politesses d'usage. — Par le Mont Rose, entre le thé et le dîner ?

— Par le Riffelhorn, dit Tom avec décision. Nous partons dans dix minutes. Si vous veniez ? »

Le secrétaire sourit.

« Mais vous avez déjà fait la trotte à pied depuis Zermatt ce matin. Et vos amis ?

— Ils viennent aussi.

— Messieurs, dit l'autre gravement en s'adressant aux deux frères, je vous mets en garde contre M. Thomas Meredith. J'espère que vous ne vous laisserez pas tyranniser par lui. N'aimeriez-vous pas mieux aujourd'hui rester tranquillement assis dans la véranda ?

Val protesta avec véhémence. (Au fond, il approuvait pleinement cet homme ironique.)

— Bien, bien. Alors, c'est le Riffelhorn. Côté du glacier ? »

Tom expliqua que ses amis n'étant encore jamais venus en Suisse il avait proposé le chemin le plus facile, mais que si M. Armstrong les accompagnait, ils emporteraient une corde et prendraient par la « ligne d'horizon ». M. Armstrong renifla.

« Vous allez faire des bêtises, je vois ça. Oui, j'irai avec vous, si vous me laissez d'abord le temps de fumer un cigare et si vous promettez de ne pas marcher trop vite. Je pense, en effet, que nous pourrions prendre, alors, par la « ligne d'horizon ».

Il regarda leurs trois visages avec un sourire confiant qui fit bondir de joie le cœur de Val.

## III

Une marmotte broutait au pied du Riffel, à trente mètres environ du petit lac où gît, renversé, le Matterhorn.

Il régnait dans ce vallon une paix infinie. De tous côtés s'amoncelaient des mottes de terre éboulée, des rochers, du gazon, des frondaisons grimpantes au milieu desquels prenait naissance le sentier qui montait vers le Gorner Grat. Au-dessus, le ciel formait un dôme dont le flamboiement bleu s'assombrissait par endroits. Et cet ensemble était à lui seul un petit univers indépendant ; car les

rochers de fer du Riffelhorn, noirs sur le ciel fulgurant, paraissaient éloignés de la terre autant que le soleil. Pas un son ; la brise était tombée ; et pas une ride sur l'eau. Le bruit menu que faisait la marmotte en déchirant et en broyant l'herbe avec ses dents rompait seul le silence. Une fois, elle entendit sa compagne qui se traînait dans un repli de terrain à la recherche d'une pâture plus juteuse ; puis, de nouveau, le silence... L'isolement était si complet, les espaces étaient si vastes, que la moindre interruption eût semblé tenir du miracle ; car la marmotte tenait enfermé dans son petit cerveau un monde conscient, aussi bien arrondi, aussi exempt d'inquiétude que le vallon où elle broutait et que la terre où elle vivait. Une éternité la séparait de cette chaude matinée pendant laquelle elle était venue respirer, manger et boire ; et une autre éternité la séparait du moment où, le soir venu, elle regagnerait son obscurité protectrice et son refuge calfeutré. Le soleil, pareil à une mare de feu, se mouvait là-haut, traversant le ciel comme le Destin. La marmotte portait en elle-même son propre univers, auquel correspondaient ses instincts ; en elle-même aussi les raisons qui l'avaient attirée au dehors quelques heures auparavant et qui la feraient s'en retourner quelques heures plus tard ; et elle portait en elle-même, enfin, ce qu'elle pourrait opposer à l'Inattendu, s'il survenait, et qui lui permettrait de s'adapter à son univers brisé.

Or, l'Inattendu se présenta, comme toujours ; et, dans la vie de la marmotte, intervint un phénomène qui se produisait à la venue de chaque touriste, et que, chaque fois pourtant, elle oubliait. Cela commença par un frémissement de la terre, mais si subtil et d'une origine si lointaine que ce fut à peine si la marmotte leva de dessus l'herbe son menton brun. Puis il cessa peu à peu. Puis il se fit sentir à nouveau.

Très vite elle se redressa.

Tout était calme. Rien n'altérait la grande voûte bleue. Le Matterhorn demeurait immobile dans son miroir irréprochable.

Nulle voix, nul cri ne troublait le lourd et chaud silence. Mais le Destin approchait. Cinq minutes s'écoulèrent. La marmotte entendit un appel perçant, un bruit de course précipitée : sa compagne s'enfuyait. Près du lac, un autre corps brun passa dans l'herbe et disparut : ses sœurs rentraient sous terre.

Pourtant, elle attendit, les oreilles toutes droites, en remuant doucement le museau. A dix mètres, tout contre l'horizon enflammé, un chapeau blanc se balança. Alors, elle siffla à son tour, et s'en alla.

Son petit Monde était anéanti. Et, au-dessous, dans la sécurité des ténèbres, elle entreprit de s'adapter à ce qui l'environnait.

Ce fut environ deux heures et demie après la *table d'hôte*, que Val se prit soudain à regretter d'avoir vu le jour. Ce moment-là arrive tôt ou tard pour tout être vivant qui fait l'ascension d'une montagne. Il surgit d'un ensemble de circonstances et, généralement, s'évanouit comme il est venu, avec une rapidité surprenante. Le cas de Val était typique. Ils s'étaient mis en route moins d'une demi-heure après un repas copieux, précédé d'une longue marche en pleine chaleur, et l'ascension de la base du Riffelhorn semblait interminable à un esprit familiarisé seulement jusqu'alors avec les distances et les pentes d'Angleterre. Le soleil brûlant leur tombait verticalement sur le dos pendant qu'ils grimpaient, et Val désespérait même d'atteindre le plateau inférieur du Gorner Grat. Quand on y fut parvenu enfin, il fallut faire un long trajet sur de la terre écroulée, où Val aperçut pour la première fois une marmotte ; puis, quand ils furent arrivés aux premiers escarpements, à l'endroit où

le Riffelhorn dressait son pic mince au-dessus de leurs têtes, et alors que Val espérait pouvoir se coucher tout de son long pour souffler et pour boire, Tom s'était écrié, les yeux brillants :

« Ah ! maintenant, nous allons commencer ! »

Val, déçu, regarda Austin et fut exaspéré de son calme. Evidemment, jamais son frère n'avait eu aussi chaud ; il était très rouge, la sueur dégouttait de son nez et de son menton ; mais il ne semblait pas exténué ; il ne protestait pas. Allons ! très bien ! Val ne protesterait pas non plus.

Sans ajouter un seul mot, Tom, agrippant le rocher, était monté d'environ quatre pieds. Austin le suivit, puis Val ; puis, un peu en arrière M. Armstrong, qui avait fait une pause afin d'arranger délicatement son mouchoir sous son chapeau et sur sa nuque. Il était toujours en pantalon de flanelle grise...

La montée ne semblait pas particulièrement difficile. Val, qui voyait tout cela pour la première fois, trouvait étrange qu'on ne se servît point de la corde, car, avant que se fût écoulé un quart d'heure, on 'aurait à droite une paroi rocailleuse où l'on ne pouvait manquer de se tuer en tombant. Mais il s'affermit par un acte de foi intérieur envers Tom Meredith, et continua. Somme toute, il était content de sa prouesse et content aussi qu'on n'eût point reparlé de la corde.

Puis vint l'instant où, subitement et violemment, il regretta d'être vivant ou plutôt d'avoir jamais vu le jour, car la mort, soudaine et brutale, lui apparaissait comme la seule perspective à envisager.

Ils avaient atteint le pied d'un petit mur de roc, haut de douze pieds, que fendait dans sa hauteur une craquelure profonde, mais pas assez profonde pour qu'on pût y pénétrer. Val eut l'impression que ce mur était absolument infranchissable. Tom se retourna.

« Ecoutez, dit-il. Vous feriez bien de regarder mes pieds. C'est le seul moment un peu intéressant et si on ne

part pas du bon pied, on a de la peine à s'en tirer. »

Val le considéra avec horreur, mais ne dit rien. Il lui semblait qu'ils avaient fait des choses non seulement « intéressantes », mais même assez difficiles. Il jeta les yeux sur le versant de rochers qu'ils venaient de gravir ; le premier plan s'arrêtait à pic à quinze pieds au-dessous, et, au delà, on n'apercevait de terrain solide qu'à trois cents pieds environ. Or, il fallait maintenant escalader un mur perpendiculaire ! Tomber, c'était la mort certaine. On heurterait d'abord la pente, on roulerait pendant quelques mètres, on retomberait et on rebondirait pour atterrir... oui... cent mètres plus bas. Il voyait tout cela clairement et s'étonnait que... Il lança un regard à M. Armstrong.

Ce dernier avait encore entre les lèvres un brin d'herbe cueilli au pied du pic ; il le tortillait avec sa langue.

« Tom, c'est le chemin que vous prenez habituellement, n'est-ce pas ?

— Avec une petite variante ; nous retrouverons là-haut le vrai chemin.

— C'est bien ce que je pensais. »

Val rejeta la tête en arrière pour observer Tom qui, maintenant, avait l'air d'une araignée colossale montant le long d'un mur et y adhérant par quelque mystérieux procédé de succion. Son tronc n'existait plus ; on ne voyait plus que quatre membres d'une longueur insoupçonnée qui grimpaient en se contorsionnant. Val regarda Austin : Austin, silencieux et paraissant calme, suivait attentivement du regard les pieds et les mains de Tom.

Alors, il parcourut des yeux avec désolation les vastes espaces qui l'entouraient, l'abîme, le ciel énorme, dur et tout proche, surplombant les rochers rougeâtres. « Je ne suis qu'un imbécile, pensait-il — car il n'en était pas encore à l'épouvante — un imbécile et rien de plus »

« Allons, venez ! dit une voix — celle de Tom, qui, juché sur le sommet du mur, les regardait en ricanant

comme une gargouille. Sa figure, à contre-jour sur ce terrible ciel bleu, était noire et sinistre — sinistre jusque dans sa joyeuse expression de contentement physique. C'était le tour d'Austin ; et, comme fasciné, Val voyait monter son frère que guidaient les conseils de l'autre : « Le pied droit là... à présent la main gauche ici ; ...oui, lâchez la main droite... » jusqu'à ce que, tiré par Tom, Austin se fût hissé par-dessus le mur et eût disparu. Et alors, il comprit que c'était à son tour de se mettre en mouvement.

« Quel pied d'abord ? » balbutia-t-il...

Le mauvais moment arriva quand il fut parvenu à mi-hauteur. Jusque-là, il avait obéi simplement, aveuglément, avec un sens de la fatalité plus lourd encore que son désespoir. Il s'était vu monter... monter, exactement comme Tom le lui disait — une seconde, même, il frissonna d'allégresse en se disant que pour ses débuts il s en tirait merveilleusement. Et, soudain, la joie fit place à horreur.

Il se trompa dans la manœuvre ; voyant un coin de rocher qui semblait s'offrir tout naturellement à sa main droite, il le saisit et lâcha la main gauche ; sa position s'en trouva faussée et pendant cinq secondes il eut l'impression d'être suspendu par une seule main et un seul pied — qui glissait. Il ne pouvait parler... personne ne parlait...

Une angoisse atroce l'étreignit. Il perçut, comme dans une vision, les rochers au-dessous de lui, et, au-dessous des rochers, le vide. Il eut la certitude que nulle puissance humaine ne pouvait le sauver ; et cette idée « Pourquoi suis-je de ce monde ! » explosa en lui comme une charge de poudre, avec une force inexprimable. Pourquoi était-il de ce monde ? Lui aussi voyait son univers brisé en morceaux.

« Allez. Je vous tiens, dit une voix grave et tranquille.

Oui, allez. Faites ce que je vous dis. Mettez votre main droite dix centimètres plus haut. »

Il sentit quelque chose de ferme qui lui serrait la cheville. Il obéit : ses genoux tremblaient violemment ; mais ce qui restait à faire était facile ; à son tour, il se hissa, tiré par l'épaule, et se trouva debout sur une plate-forme à côté d'Austin Puis, le visage grave de M. Armstrong émergea par-dessus la crête, serein, rassurant, le petit brin d'herbe entre les lèvres.

## IV

En redescendant, une heure plus tard, Val débordait d'une joie proportionnée à l'angoisse qu'il avait ressentie. Il lui semblait s'être admirablement comporté. Certes, il avait passé par un moment affreux ; mais il n'en avait rien laissé voir — et c'était en cela, exactement, que consistait le courage A vrai dire, il s'était plus distingué qu'Austin, car Austin, ayant entendu et ponctuellement suivi les instructions de Tom, n'avait pas eu grand'peine à bien faire. Lui, au contraire, s'était mis dans un cas difficile et en avait triomphé.

Son joyeux orgueil était excusable. L'air sublime qu'il avait respiré le grisait comme du vin ; ses muscles avaient fourni leur plein jeu. Et, après tout, il avait effectué, pour son premier essai, une ascension véritable ! Armstrong lui-même n'avait-il pas implicitement reconnu qu'elle demandait un réel effort après la longue marche du matin ?

« Je croyais, dit-il à Tom en se dirigeant vers l'hôtel, que sur le Riffelhorn on se servait toujours de la corde.

— En général, oui. Mais moi je m'en suis déjà passé.

— Je suis content que nous ne nous en soyons pas servis.

— Comment ? »

Val répéta.

« Mais, aussi, nous n'avons pas pris la « ligne d'horizon ».

— Ah ? Ce n'était pas...

— Mais non, voyons ! Nous avons pris le chemin que prennent les dames ; excepté à ce petit bout de mur, où on vous a poussé.

— Et, ce chemin-là, c'est le plus facile ?

— Bien sûr, mon vieux ! Armstrong a trouvé qu'il valait mieux ne pas prendre l'autre avant que vous n'ayez vu, tous les deux, ce que vous étiez capables de faire.

— Ah ? »

Il y eut un silence. Après quoi, Val posa la question qui le tentait depuis une heure :

« Et... enfin... est-ce que je..., est-ce que nous ne nous en sommes pas trop mal tirés ?

— Mais non, répondit Tom avec indifférence. »

ROBERT-HUGH BENSON.

*(A suivre.)*

*(Traduit de l'anglais* par M. REYNALDO HAHN).

N° 25 Prix : 1 fr. 50 24 Juin 1949

# La Revue hebdomadaire

ET

## SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE NATIONALE PRÊT

*VINGT-HUITIÈME ANNÉE*

## SOMMAIRE


| | | |
|---|---|---|
| ROBERT-HUGH BENSON..... | **Le Poltron** (III). (Traduit de l'anglais par M REYNALDO HAHN)..... | 281 |
| ÉMILE MAGNE..... | **Les Feux de la Saint-Jean** | 299 |
| HENRI LAVEDAN..... de l'Académie française. | **La Belle Histoire de Geneviève** (VIII)..... | 317 |
| HENRI JOLY ..... de l'Académie des Sciences morales et politiques. | **Souvenirs bourguignons** (III) *(fin)*. . ... . . | 348 |
| COMMANDANT G. REYNAUD. ... | **La Femme et le mariage après la guerre** ..... | 382 |

*Les Faits et les Idées au jour le jour.*
*Memento bibliographique. — Vie mondaine.*


*LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit*

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garanciere (6e) — PARIS

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TÉLEPHONE . FLEURUS 12-53

# LE POLTRON

*(Suite)*

## CHAPITRE V

On regretta que ce fût le lendemain dimanche ; car, au Riffelalp, une convention voulait (du moins en ce temps-là) qu'on s'abstînt, le dimanche, de toute grande excursion. De plus, il était difficile de se procurer des guides, ceux-ci tenant essentiellement à ne pas manquer la messe du matin. Cette convention était rendue plus stricte encore par le nombre presque incroyable des pasteurs résidant à l'hôtel. Il y avait, toute proche, une petite église en fer-blanc, fréquentée par les Anglais avec un zèle dont beaucoup d'entre eux ne faisaient peut-être pas toujours preuve dans leur pays. Austin et Val avaient entendu, de la vaste chambre qu'ils occupaient, la cloche qui, d'une sonnerie rapide, appelait les fidèles un peu avant huit heures, et, après quelques mots échangés, s'étaient rendormis. Mais, trois heures plus tard, ils avaient, ainsi que les parents Meredith, obéi à un second appel et ils se trouvaient maintenant dans l'église, où régnait une température de trente degrés. Un harmonium tenu par une dame qui en piétinait les pédales de façon à le faire paraître toujours essoufflé, les accueillit pendant qu'ils allaient s'asseoir.

Val offrait le type accompli de ce qu'il devait être. Il

avait reçu la confirmation récemment, à Eton ; il considérait cela comme une cérémonie convenable, de signification inconnue mais vaguement spirituelle, y voyait une sorte d'avènement religieux à la majorité. Il n'avait pas de doutes quant à l'existence de Dieu et acceptait la religion chrétienne comme il acceptait la gravitation des étoiles et la Constitution britannique. Voilà tout.

Donc dès qu'il se fut assis, après avoir tiré son pantalon à l'endroit des genoux, il se mit à examiner avec soin l'assistance. Il espérait identifier les alpinistes qui s'y trouvaient et, vers la fin de l'absolution(lue par un doyen au teint de brique, à la petite moustache grise, à la voix expressivement éloquente), il en avait découvert une demi-douzaine. (Tom lui avait promis de le présenter à quelques-uns d'entre eux après la messe.) Il était, ce matin-là, plus enthousiasmé que jamais, sentant qu'il avait fait, la veille, un premier pas dans les sentiers de l'expérience. Toute la nuit, il avait rêvé d'ascensions, et l'église, avec son ambiance propice aux légères songeries, était exactement le milieu qu'il lui fallait pour supputer ses exploits futurs. Aussi, vers la fin des psaumes, lus par l'éloquent doyen et par la congrégation et se terminant tous par le *Gloria Patri* qu'accompagnait l'harmonium haletant, Val arrivait-il à mi-hauteur du Matterhorn. Gertie, maintenant, était avec lui, svelte et gracieuse, portant une jupe courte d'alpiniste, une jaquette et des gantelets. Ils n'avaient pas de guide. Ils faisaient seuls, tous deux, cette ascension... Et il lui montrait où il fallait poser les pieds et les mains... Car, à travers toutes les préoccupations extérieures, Gertie demeurait constamment présente à son esprit subconscient. Il eut plus d'un frisson d'extase, pendant un copieux sermon sur Ahab, en repensant au rideau qu'elle avait soulevé pour le voir... pour les voir partir...

## I

Malheureusement, c'était le dimanche des Litanies, et cet exercice religieux, s'ajoutant à l'extrême chaleur qu'il faisait dans l'église et aux fatigues de la veille, eut aisément raison de Val. En effet, au moment où furent mentionnés « les fruits bienfaisants de la terre », il recommença de s'interroger sévèrement : y avait-il oui ou non, chez lui, une légère tendance à la faiblesse ? Il est très malaisé de chasser les fantômes intérieurs. Il croyait avoir chassé à jamais le sien et pourtant, il sentait ce fantôme qui le regardait encore. Il alla jusqu'à se demander si la suprême angoisse éprouvée, la veille, pendant cinq secondes, n'était pas un symptôme de faiblesse. Non qu'il eût le moindre doute au sujet de sa conduite future ; cette question avait été bien réglée d'abord pendant la descente du Riffelhorn, puis, surtout, après quelques verres d'asti spumante, et enfin, radicalement, cette fois, pendant les minutes délicieuses où, après s'être glissé dans la fraîcheur des draps, il attendait le sommeil. A l'avenir, rien ne pourrait plus le troubler ; il serait, désormais, toujours irréprochable. Seulement, dans cette atmosphère lourde, bercé par le rythme des litanies, il lui parut sage de se remémorer une dernière fois le passé et de bien s'assurer que ses craintes n'avaient été qu'intérieures. Le courage, se disait-il, consistait à négliger ces défaillances-là.

## II

En vérité, cela valait presque la peine d'être allé à l'église, pour le plaisir de retrouver, en sortant, l'air délicieusement embaumé de sapin, la brise et le bleu paysage. M. Meredith poussa un long soupir de béatitude.

« Voilà bien la quatrième fois, à ma connaissance, dit-il,

que cet homme prêche sur le texte : « Pourquoi sautez-vous ainsi, ô montagnes ? » Or, c'est une chose, je vous assure, que je ne leur ai jamais vu faire. »

M. Meredith présentait une image pour ainsi dire parfaite du gentleman anglais bien pensant durant une période de vacances. Il portait ce matin-là un autre complet gris à jaquette, de coupe un peu plus large ; sur sa tête intelligente, un fin panama garni d'un ruban noir et, sans doute, par respect, pour le jour sacré, des guêtres blanches sur ses bottines jaunes. Il avait quêté à l'église d'un air humble et entendu tout à la fois et sentait qu'il avait fait son devoir, convenablement et même largement, pour une durée de sept jours. En temps ordinaire, il n'allait pas souvent à l'église.

Mais le sermon du doyen (un peu long, à vrai dire, étant donnée la grande chaleur), avait, en dépit de sa coulante verbosité, rendu un peu grincheux cet auditeur de choix.

« Chaque fois que j'entends prêcher cet homme-là, je sens que je suis bien un profane — de l'espèce croyante, naturellement ; oui, quand il commence à... — Tiens ! monsieur le doyen, comment allez-vous ? »

Il se retourna tout souriant vers son pasteur qui le saluait d'une voix virile.

« Je parlais justement de votre excellent sermon, continua-t-il ; vous avez pris là un texte particulièrement riche.

— Vous savez, dit le doyen, je m'efforce toujours d'adapter mon sujet aux circonstances... Ainsi donc, voilà vos jeunes gens !... — Bonjour, madame Meredith. »

Il tapa vigoureusement sur l'épaule de Val. Il était toujours plein de tact, mâle et jovial envers les hommes, déférent envers les femmes.

Et, M. Meredith lui ayant répondu, il reprit en s'adressant aux deux frères :

« Ah ! oui, ah ! vraiment ? de Medhurst, n'est-ce pas ? J'ai rencontré Monsieur votre père il y a deux ans. »

Val prenait un air sombre et poli, comme font les garçons de seize ans.

« Et, alors, vous êtes venus accomplir de grandes choses, poursuivit le doyen, en lui tapant de nouveau sur l'épaule. »

La haine de Val atteignit un degré culminant, mais il sourit avec réserve et ne répondit rien.

— Val, dit une voix.

C'était Tom accompagné de deux jeunes gens à longues jambes.

Val s'écarta du doyen en le saluant. Rapidement, sans façon, Tom présenta ses amis les uns aux autres.

« Messieurs Ratcliffe... Valentin Medd... Dites donc, Val, ils veulent que nous allions en excursion avec eux, jeudi. »

Jack Ratcliffe précisa. Il s'agissait d'une expédition relativement simple. On commencerait par l'ascension du Theodulhorn, puis on longerait l'arête de glace qui relie ce pic au pied du Matterhorn et enfin on gagnerait, par les pentes inférieures, le bas du Hörnli ; on s'arrêterait à l'hôtel Schwartz-Sée pour déjeuner et l'on serait de retour au Riffelalp dans l'après-midi.

« Tenez, dit Jack, je peux vous montrer ça d'ici. Suivez-moi. »

Ils contournèrent l'hôtel, allèrent jusqu'à la terrasse crénelée qui donne sur la vallée, et Jack étendit le bras, indiquant l'itinéraire. Même de loin, ç'avait l'air d'un assez long trajet ; c'était une immense muraille de neige à crête aiguë et dentelée.

« Il faudra partir à quatre heures du matin, pas plus tard, car il y a du chemin à faire. Il y a une vue magnifique. Etes-vous entraînés ?

— Nous le serons d'ici jeudi.

— Alors vous viendrez ? Nous ne prendrons qu'un seul guide. Moi, je serai en tête. C'est entendu ? »

Il parlait par phrases rapides, saccadées. Visiblement, c'était « un type calé ».

« Oui, nous viendrons, je crois bien ! dit Tom, je n'ai jamais été par là. — Vous et Austin aussi, hein ? »

Val acquiesça.

« Parbleu !... si vous pensez que nous soyons capables de le faire, ajouta-t-il dans un sursaut de modestie.

— Oh ! certainement ! C'est une ascension pour les dames. Un peu longue, voilà tout. »

Dans l'après-midi ils s'imposèrent tous trois une « promenade d'entraînement » sur le Gorner Grat. L'existence civilisée en Angleterre favorise dans le corps humain des dépôts d'une substance presque entièrement inutile aux exploits athlétiques. Elle permet aussi à certains muscles, indispensables dans les grandes marches — notamment à ceux de la cuisse — de s'atrophier lentement. C'était pour éliminer l'une et pour développer les autres que ces trois jeunes gens en pantalons de flanelle, en chaussures lourdes et portant leur veston sur le bras, avaient d'abord monté, presque en silence tant ils marchaient vite, le chemin en zig zag allant au Riffelberg, puis, laissant à leur droite le Riffelhorn, déjà vaincu, s'engageaient sur cette croupe énorme et plate qui mène, sans rien de sensationnel, jusqu'aux hauteurs du Gorner.

Du sommet, la vue est superbe. On est complètement entouré de gigantesques pics neigeux ; on les parcourt en un seul regard, du Mont Rose au Matterhorn, puis du Matterhorn au Weisshorn, et ainsi de suite, en passant par le Dôme, jusqu'au point de départ. Il est là, ce groupe éternel de colosses, flamboiement de blancheur dans le soleil, adossés à un ciel qui, vers le zénith, va s'assombrissant presque jusqu'au noir, tant l'air est léger, tant le bleu est violent. Plus bas, le grand glacier sommeille

sous des plaines de neige où les pics prennent racine et bouleversées comme si des enfants monstrueux y avaient pris leurs ébats. Pourtant, les distances sont telles qu'une procession nombreuse traversant le glacier fait, sur le fond blanc, l'effet d'un petit brin de fil noir.

— Cinquante minutes depuis la dernière pause, dit Tom en touchant le tumulus. Ce n'est pas merveilleux ! Allons, il faut que nous fassions cette descente-là en vingt minutes. Je vous dirai le nom des pics plus tard, quand nous serons rentrés.

## III

La conversation, ce soir-là, fut des plus animées. Ils étaient assis tous les cinq sur la terrasse autour d'une petite table et discutaient alpinisme. Sur la table, il y avait cinq verres, une bouteille et trois siphons, et Jack Ratcliffe fut presque éloquent lorsqu'il en vint à parler des effets pernicieux de l'alcool pris en chemin, sauf dans les cas d'épuisement véritable. Le soir, disait-il, un verre ou deux n'avaient jamais fait de mal à personne. Et Val, qui prenait le premier *whisky and soda* de sa vie, acquiesçait, tout en dissimulant les hauts-le-cœur que lui causait le goût nauséabond du breuvage. Austin buvait du soda pur et considérait son jeune frère éperdu avec une expression de sévérité discrète. Val sentait grandir son enthousiasme de minute en minute.

Il retomba enfin dans un complet silence, et, les yeux fixés sur Jack dont le visage s'illuminait dans l'obscurité chaque fois qu'il tirait une bouffée de sa cigarette, il construisait encore des rêves, où Gertie et les montagnes revenaient sans cesse. Il se trouvait après le repas et le vin dans une disposition agréable, accentuée, échauffée encore par la boisson déplaisante qu'il venait d'avaler. Ses muscles se détendaient après deux jours d'exercice continu et il songeait, avec une ardeur que n'altérait pas,

cette fois, la plus faible appréhension, à la partie projetée pour le lendemain sur le glacier du Gorner. (Tom, pendant le retour du Gorner Grat, avait dit d'une voix entrecoupée par la marche : « Vous savez, il faudra vous essayer un peu sur la glace d'ici jeudi. »)

La terrasse se vidait peu à peu et Val commençait à éprouver de la somnolence, quand on se mit à discuter le sujet qui le hantait depuis la veille sans qu'il osât y faire allusion.

Ils étaient restés une minute sans parler. Jim Ratcliffe, jeune homme de vingt-cinq ans, un peu gras mais tout de même « rudement costaud », comme disait Tom, avait vidé sa pipe et s'était levé.

Le grand silence de la nuit était descendu. Le murmure des torrents, libérés, le matin, par le soleil et qui, tout le jour, s'étaient épanchés par dix mille canaux dans la vallée de Zermatt, subissaient à nouveau les entraves du gel, là-haut, à quatre ou cinq mille pieds du Riffelalp. Le monde avait disparu aux yeux des hommes, ou plutôt se repliait sous le manteau de la nuit, de sorte que les lignes ténébreuses des montagnes lointaines semblaient toutes proches.

Seul, se détachait, dominateur et terrible, étincelant sous les étoiles qu'il faisait pâlir, plus majestueux, plus inaccessible que jamais, ce bloc immense qu'on nomme le Matterhorn.

Tom prononça quelques mots. Et les phrases, alors, se succédèrent avec agitation.

« Dites donc, Jack, ces deux-là veulent faire le Matterhorn avant leur départ.

— Eh bien, pourquoi pas ?

— Vous croyez ? C'est la première fois qu'ils viennent en Suisse.

— Qu'est-ce que ça fait ? Ça ira tout seul. Quels guides prendrez-vous ?

— J'avais pensé à Ulrich Edersheim et à Henri Almer, s'ils sont libres.

— Vous aurez de la chance si vous les attrapez.

— Faut-il s'en occuper tout de suite ?

— Vous devriez en parler à Armstrong ; je crois qu'il a engagé Ulrich pour toute la saison. »

La voix calme d'Austin se fit entendre dans l'ombre.

« Si vous pensez qu'il puisse y avoir des risques... »

— Mon cher, il faut décider ça tout de suite si nous voulons avoir des guides. Rappelez-vous qu'il n'y a plus que quinze jours.

— Pensez-vous que nous soyons capables d'entreprendre ça ? » poursuivit Austin avec sérieux.

Il y eut à peine une seconde d'hésitation chez Tom.

Mais sa réponse fut si encourageante qu'elle dissipa toute incertitude.

« J'en suis absolument convaincu ; oui, tous les deux. Vous avez très bien grimpé hier. Eh bien, sur le Matterhorn, c'est la même chose, seulement on le fait pendant huit heures au lieu d'une demi-heure...

— Mais voyons, Austin, bien sûr ! interrompit Val sur un ton de protestation indignée. En tout cas, si nous n'y arrivons pas, ce sera de notre faute, nous avons tout le temps nécessaire pour apprendre.

— Parfaitement, affirma Tom. Mais il faut travailler ferme, vous exercer sur la glace.

— Qu'est-ce qu'on décide pour demain ?

— C'est tout décidé ; une bonne promenade bien tranquille sur le Gorner. Départ à dix heures. Nous tâcherons d'emmener Armstrong. »

## IV

Les parents Meredith avaient sur la Suisse des idées entièrement opposées à celles de ces jeunes gens et, en vérité, défendables.

Pour eux, la Suisse représentait avant tout un incomparable repos, des perspectives grandioses, un air pur, un bon climat et l'oisiveté.

Il leur fallait un hôtel pouvant satisfaire à toutes les exigences modernes du confort : spacieux, coûteux, entouré de promenades à surfaces planes ; fréquenté par les gens comme il faut, et un peu, mais pas trop, par les autres ; pourvu d'un ascenseur, d'un cuisinier français, de plusieurs salles de bains, et, pour Mrs Meredith, tout au moins, d'une chapelle anglaise avec un chapelain ayant, autant que possible, quelque notoriété en Angleterre. Ces diverses conditions se trouvaient réunies à l'Hôtel de la Riffelalp.

On déjeunait à loisir, vers neuf heures ; on lisait les journaux en fumant un cigare, et on contemplait le paysage jusqu'au moment du lunch. On sommeillait ensuite une heure ou deux ; après quoi, muni ou non d'un panier à thé, on faisait lentement une promenade de deux ou trois kilomètres dans d'exquises forêts de sapins ; on contemplait d'autres paysages, on respirait un air de qualité supérieure, et, sans se presser, on rentrait s'habiller pour le dîner. On dînait, on passait la soirée en causeries paisibles, spirituelles, agrémentées de *whisky and soda* et de trois bons cigares ; puis, on montait se coucher. Existence irréprochable et parfaitement combinée pour le délassement d'un avocat très occupé dont la somme régulière de travail était de nature à déconcerter ces philanthropes démagogues qui, déjà, commençaient à prêcher l'évangile du moindre effort.

Il y a peu de gens d'un commerce aussi agréable que les avocats éminents quand ils sont en vacances. M. Meredith en offrait la preuve absolue. C'était, dans toute la force du terme, un gentleman. Il était sagace, tolérant, humoristique avec une pointe de scepticisme et possédait, sous des dehors scrupuleusement conventionnels, un esprit original. Son aspect correspondait en tous points

à sa nature. Sa figure rasée avait une expression aimable et fine ; toute sa personne dénotait la fermeté, la modération et la bienveillance. Ses vieux amis savaient pouvoir invariablement compter sur lui et ses nouvelles connaissances ne tardaient pas à se considérer comme ses amis. Il contait à merveille et savait accorder une attention curieuse et minutieuse à tout ce qu'on lui disait ; chacun, jusqu'au pire « raseur » de l'hôtel, trouvait en lui un interlocuteur sympathique. Il s'intéressait sans passion, mais très sincèrement, aux préoccupations des alpinistes. Et, ce lundi-là, il en parlait, assis sur la terrasse, à l'heure du thé, avec un juge et l'éloquent doyen, tandis que Mrs Meredith s'entretenait avec des vieilles dames, dans le salon.

« Je ne suis pas ascensionniste, disait-il ; mais il m'arrive, je crois, de pénétrer, par instants, le secret divin de l'alpinisme. Ainsi, mon fils Tom, je l'envie quelquefois. »

Le juge approuva de la tête.

« Je vous comprends. A propos, votre fils s'est engagé à me rapporter une pierre du sommet du Matterhorn.

— Vous êtes trop bon de...

— Pas du tout ; je suis parfaitement sincère. Je la placerai dans une vitrine, avec une étiquette mentionnant la date et les circonstances de l'ascension.

— Eh bien, voilà un exemple qui confirme ce que je voulais dire. Objectivement, n'importe quelle pierre ferait le même effet. Et pourtant, il y a un je ne sais quoi... Tenez : un de mes amis m'avait promis de me rapporter une feuille de lierre de la tombe de Wagner, pour une wagnérienne enthousiaste. Mais il ne se rappela sa promesse que plusieurs heures après avoir quitté Bayreuth. Alors il me cueillit une feuille de lierre à la première gare venue.

— Nul doute que l'effet fut le même, dit en souriant le doyen.

— Vous croyez ? dit le juge, en regardant malicieusement l'ecclésiastique. Eh bien moi, j'appelle cela un sacrilège. Peu importe que l'adoratrice de Wagner n'ait jamais su la vérité ; c'était, en soi, un crime moral.

— Donc, poursuivit M. Meredith, l'alpinisme est, selon moi, une chose infiniment subtile. — D'ailleurs tous les sports sont subtils ; ils prouvent que deux et deux font cinq aussi souvent qu'ils font quatre. Analysez, par exemple, la chasse. Elle consiste en deux éléments, pas plus : l'adresse et le meurtre. Or, ni l'un ni l'autre ne suffit par lui-même. Il n'y a pas d'homme raisonnable qui puisse prendre plaisir à tirer sur des pigeons en carton, soigneusement dissimulés ; de même, on ne saurait trouver d'amusement à tuer des cochons. Mais joignez les deux éléments, et vous avez un sport. »

Le doyen, afin de montrer qu'il était capable de prendre part, avec agrément, à une conversation profane, fit une citation inadéquate.

« Parfaitement, dit l'avocat. Eh bien, dans l'alpinisme...

— Oui, c'est cela, interrompit le juge en posant avec précaution la cendre de son cigare sur le rebord de la balustrade, analysez un peu l'alpinisme ; c'est une question qui m'échappe un peu.

— D'abord, il y a l'adresse. Appelez-la, si vous voulez, la gymnastique — une gymnastique compliquée, pleine d'imprévu. Et puis, il y a le danger.

— Vous croyez que le danger...

— Certainement. Personne ne ferait d'ascensions s'il y avait des filets tendus partout. Mais combinez l'adresse et le danger, et vous avez un vrai sport. Ah ! j'oubliais l'endurance. Elle en fait partie, sans le moindre doute. On n'apporterait pas une ardeur véritable à vouloir monter simplement sur un toit. Il faut que la prouesse soit assez fatigante pour mettre à l'épreuve, si j'ose dire, les racines mêmes du caractère.

— Vous oubliez, commença le doyen, les vues magnifiques dont l'attrait...

— Excusez-moi. J'ai la conviction que les vues n'entrent pour rien dans l'affaire. J'ai interrogé mon fils avec soin là-dessus. Bien entendu, il prétend que oui ; mais, de toute évidence, cela n'est pas. Hier encore, ils sont montés tous les trois au sommet du Gorner Grat. Après le dîner, je les entendais énumérer, en les identifiant sur une carte, les pics qu'ils avaient dû rencontrer ; mais ils ne les avaient pas du tout regardés.

— Alors, demanda le juge, vous pensez que le fait d'ascensionner est une preuve de caractère ?

— L'une des meilleures que je connaisse. Et l'alpinisme est un admirable exercice moral. La fatigue a vite fait d'effacer les qualités purement voyantes, superficielles, et de montrer à nu les traits véritables. Et puis, le danger — car il existe toujours plus ou moins — met à l'épreuve la fidélité d'un homme envers son idéal. Les poltrons, au moment critique, reculent, ou sont trop audacieux, deux choses que détestent également les vrais alpinistes. Si j'en crois, Armstrong, celui qui, dans les endroits périlleux, ne veut pas se laisser attacher, est aussi peureux que celui qui refuse d'aller de l'avant.

— A propos, dit le juge, ces deux Medd qui sont avec vous, ce sont bien les Medd de Medhurst, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ces gens-là ont de la race. Je trouve extraordinaire qu'on puisse nier l'hérédité ; et, en ce qui touche certaines vertus, telles que le courage et l'honneur, j'aurais une confiance absolue en ces deux garçons-là. Je ne dis pas en matière de sagesse, de jugement : cela vient plus tard, avec l'expérience ; mais, pour les vieilles vertus chevaleresques, ces familles-là sont sans rivales. Je suis un plébéien; mais je respecte la naissance et les traditions de noblesse quand j'en constate les bons effets.

— Pourtant, beaucoup de ces gens-là épousent aujour-

d'hui des chanteuses d'opérette, des cabotines de bas étage...

— Eh ! bien, mais, je pense qu'un peu de ce sang-là n'est pas à dédaigner. Ces femmes sont courageuses aussi, vous savez ! Il me paraît difficile de pousser l'audace plus loin qu'elles ne le font : songez donc ! danser dans un costume des plus insuffisants, sur une scène éclairée, devant des étrangers dont l'opinion décidera de tout votre avenir !... Mais les Medd n'ont pas donné là dedans. Ils font partie du petit nombre qui sont vraiment l'orgueil de notre pays. Je ne les échangerais pas contre toutes les démocraties du monde !

— M. Meredith, voilà vos jeunes gens qui reviennent, je crois, observa le doyen, dont le visage commençait à trahir une légère désapprobation. (Il estimait que le sujet des chanteuses d'opérette convenait peu à des gens comme il faut.)

L'avocat leva lentement les yeux au-dessus de la balustrade.

« Oui, ce sont eux, dit-il. Voyez donc quelle merveilleuse démarche ils ont en montant la colline. Mon fils m'en a expliqué le secret : on ne doit pas lever les pieds ; on doit les ramener en avant par une sorte de balancement ; on évite ainsi, à la longue, une grande somme de fatigue. Et quelle attention; quelle persévérance il faut pour maintenir cette allure !

— Ils sont en vue de l'hôtel... remarqua sceptiquement le juge. »

Ils avançaient, l'air insociable, mais extrêmement appliqué — minces, musculeux, vêtus du costume le plus pittoresque peut-être qu'on ait connu depuis l'antiquité grecque : knickerbockers bien coupés, veston, casquette, guêtres courtes et bottines larges, logiques, bien adaptées au pied. Chacun d'eux tenait à la main un piolet dont la panne brillait comme de l'argent dans la lumière décli-

nante ; Tom, qui marchait en tête, portait une corde roulée en bandoulière ; la réverbération du soleil sur la glace avait donné à leur teint une patine bronzée. Et ils approchaient, comme l'avait fait remarquer M. Meredith, avec ce balancement robuste et régulier qui, pour l'alpiniste, est une condition essentielle de l'endurance. Austin venait en second, puis, un peu en arrière, Val, qui marchait sur le bord du chemin ; et, en dernier, leur compagnon plus âgé, Armstrong.

Comme ils atteignaient le bas de la terrasse, une voix leur cria par-dessus la balustrade :

« Bonne journée ?

— Mais oui, très bonne, répondit Tom. »

M. Meredith, qui s'était penché pour les regarder, se redressa.

« Qu'est-ce qui se passe ? dit-il. Ces garçons-là viennent de se disputer : je connais mon Tom. Il faut que j'interroge Armstrong. »

## V

« De l'inexpérience, je vous assure, pas autre chose, dit ce dernier. »

Il était assis dans l'ombre avec M. Meredith à l'extrémité de la grande véranda.

« Inexpérience, répéta-t-il ; ignorance du danger. »

L'avocat versa du soda dans son long verre.

« Si je comprends bien, l'origine de la faute était dans l'insubordination ? L'étourderie n'est venue qu'après ?

— Mon Dieu, oui. Nous étions arrivés au pied des séracs.

— Expliquez-moi, je vous prie...

— Les séracs sont formés par les parties écroulées et rompues du glacier, par la chute d'eau, pour ainsi dire. Eh bien, je n'aurais jamais l'idée de franchir ces séracs sans corde, quelque expérimentés que puissent être mes

compagnons. Une glissade et, neuf fois sur dix, c'est la mort. Ce danger, évidemment, ne se voit pas; on ne voit pas de trou, de précipice. Mais il y a d'abord les crevasses — quelques-unes vont jusqu'au lit du glacier, parfois à une profondeur de huit cents mètres ; et puis, il y a le danger possible d'une aiguille de glace venant à se détacher.

— Je comprends.

— Eh bien, M. Val a refusé de s'attacher à la corde. Pendant que je la préparais, il est parti en avant, chose absolument interdite, et il est monté sur une arête. Je lui ai crié de revenir, mais il m'a répondu qu'il était très bien là, et nous avons ergoté, lui sur son arête, et moi tripotant toujours ma corde. Après quoi, il a continué d'avancer, en riant très fort et en déclarant que c'était « facile comme tout ».

— En somme, il a nettement désobéi.

— Non, pas nettement. Indirectement. Je n'osais pas lui donner l'ordre formel de revenir car il se trouvait dans un endroit tout à fait mauvais, quoiqu'il ne s'en rendît pas compte. (Et je dois avouer qu'il l'avait bien escaladé.) Mais, vous comprenez, ces incidents-là ne doivent pas se produire. Je le lui ai déclaré très clairement — et il m'a fait l'honneur de me bouder ! »

M. Meredith but ce qui restait dans son verre.

« Eh bien, qu'est-ce qu'il faut que je lui dise ? Dois-je lui interdire les ascensions ?

— Oh ! non, grands dieux. Il n'a péché que par ignorance. Et maintenant, il le sait. Son frère le lui a fait comprendre, allez ! On peut toujours s'en rapporter à un frère pour la franchise brutale.

— Et Tom ?

— Tom prenait des airs de Rhadamante ; je crois même que M. Val ne les a pas beaucoup goûtés... Non, dites-lui doucement, en passant (comme vous saurez le faire) qu'un véritable alpiniste ne désobéit jamais au

chef de l'expédition, et que vous êtes sûr qu'il ne recommencera pas.

— Alors, il a du courage ?

— Mais oui, certainement.

— Bien. C'est entendu ; je vais tâcher de le happer avant qu'il aille se coucher. »

Quand Val parut dans le corridor où l'attendait M. Meredith, il avait un air animé, joyeux, une jolie tournure élégante avec son plastron blanc, son visage hâlé aux yeux vifs et il affectait une aisance exagérée.

« Vous avez à me parler, monsieur ?

— Oui, mon garçon. Asseyez-vous... Il s'agit de l'excursion de cet après-midi. Vous savez, n'est-ce pas, que je me suis engagé à veiller sur vous. (Il leva sur Val, qui se tenait immobile dans une attitude digne et détachée, son regard doux et pénétrant.)

— Eh bien, je voulais vous expliquer une chose que peut-être vous ignorez. Dans ces expéditions de montagne, une personne assume la tâche de guider les autres. Je viens de causer avec M. Armstrong qui, vous le savez, est un alpiniste remarquable et nullement timoré. Il m'a dit que vous paraissiez n'avoir pas compris la nécessité de la corde et pensiez pouvoir vous en passer. Evidemment, vous n'aviez pas tort et vous l'avez prouvé. Il n'en est pas moins vrai que les ascensionnistes sont tenus d'observer la discipline... »

Il s'arrêta, espérant constater que Val ne boudait plus. Mais celui-ci demeurait impassible et silencieux.

« Eh bien, reprit un peu plus froidement M. Meredith, vous voudrez bien me promettre que ce qui s'est passé aujourd'hui ne se renouvellera pas, Je ne vous demande pas de m'en donner votre parole ; je suis persuadé que ce n'est pas nécessaire. Mais, je vous le répète, il ne faut pas que pareil fait se renouvelle. Je suis responsable de vous tant que vous êtes sous ma garde. Et dans les excursions, alors que je ne suis pas auprès de vous, il faut,

s'il vous plaît, que vous considériez le chef de l'expédition, quel qu'il soit, comme votre officier. S'il vous arrivait jamais d'en diriger une vous-même, vous exigeriez de vos compagnons la même docilité. »

Il y eut un nouveau silence. Val, visiblement, boudait de plus en plus. Il ne fit pas le moindre mouvement ; les paupières à demi baissées, il avait un air d'extrême insolence. Un sentiment fait à la fois de pitié et d'irritation gonfla le cœur du vieil avocat ; il se rendait compte que ses paroles avaient provoqué chez le jeune homme une humiliation et une rage que le savoir-vivre l'empêchait de manifester.

« Ecoutez, mon enfant, il est désagréable, je le sais, d'être trouvé en faute. Aussi, je tiens à ajouter que, d'autre part, M. Armstrong a fait votre éloge ; il m'a dit que vous aviez fait preuve d'adresse et de courage... »

Il s'interrompit, surpris de la vive rougeur et de la joie profonde qui se répandaient sur le visage du jeune homme. Val se tourna vers lui, souriant et les yeux pleins de larmes.

« Merci, monsieur... Et je vous demande bien pardon. Je viens de me conduire comme une brute avec vous. »

Le vieillard lui tendit la main, très ému.

Val la prit.

« Ça va bien, mon enfant, ça va bien. »

Il resta quelques instants à réfléchir, après que Val eut pris congé de lui.

« Drôle de garçon, se dit-il ; un vrai paquet de nerfs ! »

ROBERT-HUGH BENSON.

*(A suivre.)*

*(Traduit de l'anglais* par M. REYNALDO HAHN).

P192

N° 26 Prix : 1 fr. 50 28 Juin 1919

# La Revue hebdomadaire

ET

## SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

BIBLIOTHÈQUE

*VINGT-HUITIÈME ANNÉE*

## SOMMAIRE


| | | |
|---|---|---|
| CHARLES DE POMAIROLS... .. | **Paysages et Paysans.....** | 421 |
| JOSEPH REINACH .. .. .. .. | **Le Chemin des Dames....** | 449 |
| HENRI LAVEDAN.... ..... de l'Académie française | **La Belle Histoire de Geneviève (IX).....** | 465 |
| LOUIS BATIFFOL ..... | **L'Alsace six mois après son retour à la France.** | 482 |
| ROBERT-HUGH BENSON ..... | **Le Poltron (IV).** (Traduit de l'anglais par M REYNALDO HAHN). ... . . . . | 500 |
| LOUIS FARGES... ..... Ministre plénipotentiaire en retraite. | **L'Union suisse des paysans : un exemple d'organisation professionnelle.** | 528 |

*Les Faits et les Idées au jour le jour.*
*Memento bibliographique. — Vie pratique.*


*LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit*

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garanciere (6e) — PARIS

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-53

# LE POLTRON

*(Suite)*

## CHAPITRE VI

### I

« Est-ce que ça te regarde ? dit Val avec froideur. Et du reste... »

Il s'arrêta brusquement pour laisser à un domestique qui entrait le temps d'emporter un verre et des plateaux.

Les deux frères causaient dans le fumoir désert, avec cette franchise débridée à laquelle on ne se risque, entre amis, que lorsque les derniers liens d'affection sont près de se rompre.

Austin avait commencé par une phrase si laborieusement circonspecte qu'elle eut pour résultat inévitable de provoquer l'irritation de Val ; tout en la prononçant, il s'adonnait à l'ajustement méticuleux de quelques brins de tabac échappés d'une cigarette ; et Austin aurait affirmé qu'il avait été poussé à la dire par l'air nonchalant affecté par Val à son entrée. Le frère aîné, parfois, ne pouvait retenir ses critiques, bien qu'il en sût depuis longtemps l'inutilité ; il était de ces gens qui, à proprement parler, ont toujours raison et possèdent le don surprenant de discerner le moment où les autres sont dans leur tort ; eux, quand ils ont tort, cela n'a pas d'importance. Il venait de faire remarquer pour la seconde fois que « c'était très joli de dire ceci ou cela », mais qu'un fait demeurait certain : Val, cet après-midi, n'avait pas

observé la règle. Puis il avait ajouté, avec une humilité exaspérante :

« Tout comme toi, mon cher, j'ai beaucoup de choses à apprendre ; moi aussi, je suis obligé de faire exactement ce qu'on me dit. »

Quand le garçon fut sorti (en bâillant, pour indiquer qu'il était près de minuit), Val termina sa phrase :

« Du reste, j'ai parlé de tout ça avec le père Meredith. Je ne vois pas la nécessité d'y revenir, surtout avec toi... »

Austin ferma les yeux à demi, comme résigné.

« Et pourquoi pas « avec moi » ?

— Parce que, tu viens de le dire toi-même, tu n'y entends rien. »

C'était vrai. Austin, tout d'abord, eut l'intention de ne pas répondre. Mais Val, assis sur le bord de la table, balançait ses jambes d'un air tel, qu'il n'y avait plus moyen de garder le silence.

« J'en sais assez, du moins, pour... pour me conduire convenablement, sur la glace, envers un homme comme Armstrong. Tu m'as fait honte, positivement. »

Val tourna sur lui une figure insolente.

« Tu es vraiment trop bon, mon vieux ; mais tu ferais mieux de garder ta honte pour le jour où tu en auras besoin toi-même. »

Austin se leva, très digne.

« Après cela, je n'ai plus rien à te répondre. Pourtant, rappelle-toi que je suis, dans une certaine mesure, responsable de ce qui peut t'arriver ; je ne veux pas être obligé d'écrire à la maison que...

— Toi, responsable ? demanda Val en feignant une stupéfaction candide. Je croyais que c'était Meredith. »

Austin alla vers la porte. Avant de l'ouvrir, il se retourna.

« Tu ne te rends pas compte, sans doute, que tu empêches les domestiques d'aller se coucher. Tout le monde est déjà monté. »

Val répondit sans le regarder :

« Eh bien, fais-en autant ; si tu veillais trop tard, ça pourrait nuire à ton beau physique. »

## II

Cinq minutes après, Val monta à son tour.

Il avait eu l'avantage dans ce dernier petit engagement. En général, c'était lui qui, le premier, se fâchait et quittait la place. Mais cette fois, encore tout vibrant de son entrevue avec le « père Meredith », il avait porté des coups plus forts, plus précis que d'habitude, et sans flancher.

Pourtant, quand il atteignit la chambre qu'il partageait avec son frère, c'en était fait de son assurance. Il se sentait repris d'une incertitude et d'un malaise éprouvés déjà sur le glacier en constatant que son audacieuse étourderie n'avait pas suscité d'admiration. Il se figurait tout d'abord avoir été si bien!... Un spasme l'avait saisi et il avait poussé de l'avant, sachant parfaitement qu'il avait tort, mais, néanmoins, entraîné par un vague désir de se prouver à soi-même le courage qu'il souhaitait d'avoir. Il avait gravi le sérac adroitement, rapidement, jusqu'à la crête et, là, s'était balancé avec un sentiment de triomphe. Puis, peu à peu, il avait compris la gravité de sa faute.

Austin lisait résolument dans son lit. Une tête brune un peu haussée, une épaule soulevée, un volume de l'édition Tauchnitz révélèrent à Val que son frère ne dormait pas. Il se mit à siffloter. La tête s'agita impatiemment sur l'oreiller. Val sourit et cessa de siffler.

« Je te demande pardon », dit-il avec une politesse laborieuse.

Il se déshabilla, se coucha ; des velléités lui venaient d'être généreux. Il se blottit dans ses draps.

« Dis donc, mon vieux, quand tu auras fini de lire, tu éteindras la lumière ; moi, je vais dormir. »

— Tu peux l'éteindre tout de suite. Je t'attendais, voilà tout.

— Bien vrai ? Je peux attendre un peu, si tu veux.

— Non, ça va bien. »

Val se dressa dans le lit, tourna le bouton et se renfonça sous les couvertures.

« Dis donc, Austin ?

— Quoi ?

— Je regrette d'avoir été si désagréable tout à l'heure, dit Val avec effort.

— Bon, bon, ça va bien, répondit une voix froide.

(Un des statuts les plus sévères de la guerre fraternelle voulait que les excuses fussent acceptées sur-le-champ et que l'offensé ne parlât pas de l'agression.)

Mais Val se sentait décidément très généreux.

« Oui, vraiment, je le regrette. Et j'étais tout à fait dans mon tort cet après-midi. »

Austin était encore un peu ulcéré ; il ne put se tenir de sermonner.

« Je suis heureux que tu t'en rendes compte, fit sa voix dans l'obscurité. C'est très important, tu sais, de ne pas...

— Mais puisque je t'ai dit que je regrettais ! Veux-tu que je te le répète ? »

Et, après un silence :

« Je croyais, tu sais, que cet endroit n'était pas dangereux Mais je comprends maintenant que la question n'est pas là. Le père Meredith m'a donné mon compte, je t'en réponds... Dis donc, est-ce que tu crois què Tom était contrarié ?

— Tu veux le savoir ? Tout à l'heure tu t'es fâché parce que je te disais que...

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Val en brisant le cours de cette phrase entortillée ; je te pose une question. »

Austin renifla : ce fut très distinct, dans l'ombre.

« Eh bien..., oui, il était contrarié, puisque tu tiens à le savoir. Il a dit... »

Austin se tut. Il aimait harceler l'adversaire.

« Quoi ? qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Val brusquement.

— Il a dit que c'était imprudent de faire des ascensions avec des gens qui n'obéissaient pas.

— Il a dit ça ?

— Puisque je te le dis. »

Un silence.

« Austin.

— Quoi ?

— Est-ce que je ne devrais pas lui faire des excuses ?

— Je ne crois pas que ça servirait à grand'chose. Ce qu'il faut, surtout, c'est ne pas recommencer. »

Il y eut dans l'obscurité un bruissement où se manifestaient l'impatience, l'indignation.

« Dieu de Dieu, Austin ! tu ne peux donc pas ouvrir la bouche sans prêcher ! Dois-je te dire encore... »

Une voix calme lui imposa silence.

« Je crois que tu ferais bien de dormir. Tu n'es pas en état de parler de ça ce soir. Bonsoir, Val. »

Un ronflement plein d'insolence lui répondit.

## III

Tom, le lendemain, entra dans la véranda où l'attendait son petit déjeuner. Val, en knickerbockers et en chapeau de paille, se leva et vint à lui.

« Bonjour, Tom. Vous allez déjeuner ? »

Tom acquiesça.

« Est-ce que je peux m'asseoir près de vous ? je voudrais vous parler. »

Il alluma une cigarette.

« Tom, je voulais vous dire que j'étais embêté de l'affaire d'hier... vous savez bien, mon refus d'obéissance... Je ne me rendais pas compte que c'était si important.

— Ça va bien, mon vieux, dit Tom mal à son aise. (Il n'aimait pas qu'on dît de ces choses-là.)

— Non, vraiment, je ne savais pas. Je croyais que l'endroit où nous étions n'était pas dangereux... oui, poursuivit Val ardemment... oui, je devine ce que vous allez dire : que la question n'est pas là. Maintenant, je le sais. »

Tom, au comble de l'embarras, se mit à beurrer son pain. Il ne concevait pas qu'on pût faire tant d'histoires. Certes, Val avait commis une faute, mais on le lui avait dit, il ne recommencerait plus, et voilà tout.

Val tira rapidement trois bouffées de sa cigarette.

« Alors, vous voudrez bien que j'aille encore avec vous ?

— Mais naturellement, voyons, mon pauvre vieux ! Comment pouvez-vous croire...

— Vous n'avez pas dit à Austin que c'était imprudent de faire des ascensions avec des gens qui n'obéissaient pas ? »

Le pauvre Tom fouilla dans sa mémoire. (En vérité, ce jeune admirateur devenait un peu agaçant !)

« Heu... je ne me rappelle pas.

— Vous ne l'avez pas dit ?

— Je ne crois pas. »

Val se leva.

« En tout cas, je... » — il s'arrêta. « Enfin... je regrette beaucoup et j'ai pensé que je devais vous le dire. Et je vous promets de ne plus recommencer.

— Très bien, murmura Tom.

— Je vous verrai tout à l'heure », dit Val en sortant.

« Austin, prononça-t-il d'une voix grave quelques

minutes après, dans le fumoir. Je voudrais te parler. Peux-tu venir ? »

Austin soupira avec effort et le suivit.

Val, de l'air d'un homme qui conduit un criminel à l'échafaud, descendit quelques marches et se dirigea vers un coin discret de la terrasse ensoleillée. Là, il se retourna.

« Tu m'as dit, n'est-ce pas, hier soir, que Tom avait déclaré ne plus vouloir faire d'ascensions avec des gens qui n'obéissaient pas. Me l'as-tu dit, oui ou non ? »

Austin soupira et s'assit sur la balustrade.

« Non.

— Si.

— Je t'ai dit que Tom avait dit (il se prit la tête à deux mains avec une expression d'ahurissement résigné), que Tom avait dit qu'il n'était pas prudent d'aller en expédition avec des gens qui n'obéissaient pas.

— Ça revient exactement au même.

— Je ne trouve pas, répondit l'autre avec lassitude.

— En tout cas, il ne l'a pas dit ; ni rien de semblable. Je viens de le lui demander.

— C'est qu'il l'a oublié. Je te répète qu'il me l'a dit, dans le fumoir, tout de suite après le dîner.

— Y avait-il quelqu'un avec vous ?

— Je ne crois pas. »

Val ricana.

« Très commode, dit-il. Quoi qu'il en soit, Tom prétend qu'il ne t'a rien dit du tout. Il dit qu'il sera ravi de continuer à faire des ascensions avec moi, et tout ce que tu m'as raconté hier soir à propos de lui, c'était de la blague... Du moins, expliqua Val avec une courtoisie agressive, tu dois avoir mal compris... Voilà ! termina-t-il faiblement.

— Et c'est pour me dire ça que tu m'as fait venir ici ?

— Il me semble que c'en valait bien la peine.

— Et moi, ça me paraît singulièrement insignifiant,

répliqua Austin en se levant. Je t'ai rapporté mot pour mot les paroles de Tom, ni plus ni moins. Et tu me traînes jusqu'ici pour me faire des tas d'explications, tout comme... tout comme une femme... Si tu as fini, je te demanderai la permission de rentrer. »

Et il s'éloigna d'un pas majestueux et indolent.

C'était vraiment là le côté terrible de Val et qui le caractérisait tout entier. Ses nerfs étaient tendus comme des cordes de violon que le moindre frôlement fait résonner toutes ensemble. Et une fois incitées, les vibrations ne s'arrêtaient plus ; et il plongeait alors jusqu'au fond de son être ; et il disséquait des petites phrases qui ne signifiaient rien ; et il se torturait, et il torturait les autres ; il se ressaisissait, se calmait un instant, puis recommençait. Enfin, le silence se faisait en lui et alors, ces mêmes nerfs lui suggéraient des rêveries, des visions, des situations dramatiques, des émotions aiguës que ne justifiaient pas les événements.

C'est ainsi que quelques heures plus tard, comme les trois jeunes gens se mettaient en marche vers le glacier de Findelen, d'un pas alerte qu'accompagnait le balancement des cordes et des piolets, la paix était revenue dans l'âme de Val. Austin commençait à retrouver son équilibre ; et Tom se disait qu'on se lassait des meilleures choses — même d'admirer les Alpes et d'y accomplir des exploits.

## CHAPITRE VII

### I

« Maintenant, dit Armstrong qui était en arrière, silence pendant que nous traversons. C'est le seul passage vraiment scabreux et en parlant on risque de faire tomber de la glace. »

Ils marchaient depuis près de huit heures déjà, s'étant mis en route avant l'aube. L'illustre Ulrich en personne les conduisait. C'était un petit homme, si maigre qu'on eût dit un mannequin mal fait, vêtu d'habits trop larges ; il avait une barbe rugueuse, un teint hâlé couleur de vieux chêne, des yeux minces et brillants, un nez camus et une bouche souriante. Il portait un pantalon serré au-dessous du genou par une ficelle et un vieux veston qu'il endossait depuis douze ans pour toutes ses expéditions.

Le jour n'était pas encore levé qu'ils avaient gravi les premières pentes du Gornet Grat et gagné le glacier : trajet simple et facile ; il n'avait pas même été question de la corde. Là, ils avaient vu se métamorphoser le ciel et s'évanouir les étoiles ; la divine lueur rose et dorée de l'aurore descendait du haut des pics, en rampant, pour venir à leur rencontre. Quand ils atteignirent le Théodulhorn — point culminant du long mur de glace qui, du côté droit, aboutissait au Matterhorn — il faisait grand jour ; et des milliers de ruisseaux rendus à la vie mêlaient leur voix à ce chœur profond et murmurant qui chante jusqu'au soir dans des vallées de glace et de lumière.

Du Théodule, ils contemplèrent d'abord les pics élevés qui les entouraient : le Breithorn, les Jumeaux, les énormes masses du Mont Rose, le Matterhorn, le Gobelhorn, le Mont Blanc. En face d'eux, le Riffelhorn avait l'aspect d'un petit château en ruines. Puis, ils avaient examiné le chemin où ils allaient s'engager. C'était la longue arête qui monte du point où ils se trouvaient jusqu'à la base du géant, une vraie lame de couteau, ébréchée, dentelée, mais d'un parcours facile — si, toutefois, l'on fait abstraction de la fatigue. Or, le soleil les brûlait comme sortant d'une fournaise grande ouverte ; la glace, presque partout, était convertie en une neige où le voyageur imprudent eût enfoncé jusqu'aux genoux ; le

vent qui leur fouettait le visage les rafraîchissait, mais les épuisait aussi en les obligeant à lutter contre lui. Deux fois, ils s'étaient arrêtés pour manger et deux fois Val s'était dit qu'il aimait mieux mourir que de continuer. Mais il s'était abstenu de toute parole inutile et deux fois, le visage impassible, s'était docilement remis en chemin derrière Ulrich, qui ouvrait la marche. Une sorte de fureur, engendrée par la fatigue et la monotonie, le saisissait par moment, à voir les jambes infatigables du guide, qui se mouvaient devant lui, indépendantes l'une de l'autre et pourtant associées en une même rapidité harmonieuse qui désespérait leur observateur. Il lui semblait que si ce petit corps malingre était brusquement enlevé par la peau du cou, les jambes continueraient à remuer en l'air comme des ciseaux automatiques. Derrière Val, venait Tom Meredith, puis les deux Ratcliffe, puis Austin et enfin Armstrong. A vrai dire ils étaient trop nombreux pour une seule corde ; mais l'absence de tout danger réel justifiait qu'on s'en contentât.

Il est extrêmement difficile de diagnostiquer avec exactitude les effets psychologiques produits par une longue expédition dont la plus grande partie s'effectue sur le bord de gigantesques précipices, alors que la mort, quatre heures durant, tient son œil fixé sur les voyageurs. Il serait absurde de dire que ceux-ci n'étaient séparés d'elle que par trois mètres ; bien d'autres choses les en séparaient encore : la corde ; la prudence instinctive ; la vigilance expérimentée d'un homme à chaque bout de la corde. Mais ces choses-là n'ont que peu de poids pour un esprit imaginatif, surtout s'il habite le corps d'un garçon de seize ans accablé de fatigue... Il serait tout à fait faux de dire que Val eût montré ou même ressenti la plus petite défaillance. Sa tension nerveuse s'était manifestée tout d'abord au passage du Bergschrand, dans la montée du Théodule. Retenant son souffle, comme pour s'alléger,

se mordant la lèvre, regardant droit devant lui mais apercevant néanmoins de chaque côté des profondeurs bleues, il avait franchi, d'un pas vif et sans prononcer un seul mot, le pont de neige suspendu au-dessus du ravin. Mais depuis, il avait plongé du regard pendant plus de quatre heures dans des gouffres plus terrifiants encore ; il avait, durant une halte, entendu de la bouche d'Armstrong un récit laconique et par là même plus impressionnant — de la fameuse tragédie du Matterhorn, où, sur sept explorateurs, quatre s'étaient tués dans la descente : les victimes « avaient glissé sur le dos, les mains tendues », puis, l'une après l'autre, étaient tombées de cette hauteur incalculable, comme des cailloux ; et, naturellement, il s'était, à cinq ou six reprises, représenté les détails probables d'une chute au cas où la corde viendrait à se desserrer autour de lui, ou à se rompre ; il avait sans cesse devant les yeux la vision de cette glissade « les mains tendues... »

Et puis, il était excessivement las. Ainsi que l'avait dit M. Meredith, il se trouvait dépouillé des apparences superficielles, de ces aspirations, de ces velléités dont l'ensemble incoordonné ne constitue pas encore un caractère ; il ne lui restait plus, pour soutenir son être physique, que le *moi* nu et chétif qui lui était échu à sa naissance et qu'avaient à peine modifié ses seize années...

Ils faisaient face au Matterhorn, maintenant, ou plutôt se trouvaient au-dessous, petites taches de vie, infimes, négligeables, au milieu de toute cette mort étincelante et livide ; dominés, écrasés par le monstre inconcevablement énorme, terrifiant, qui atteignait le zénith et supprimait une moitié de l'univers visible ; partout ils voyaient de gigantesques rochers frottés de neige çà et là ; des creux, de larges vallons, des pics hostiles et menaçants, et, à leurs pieds, arrondie en forme de croupe, la grande paroi qu'ils devaient suivre en descendant pour remonter ensuite jusqu'au-dessus du Hornli, qui, tel un chien de

garde, le dos tourné vers eux, semblait fouiller du regard la zone lointaine où, dissimulé par des coteaux et des forêts, gisait, plat et bien abrité, le petit village de Zermatt. Plus d'une fois le jeune homme, en considérant tout cela, avait éprouvé un spasme d'envie à l'égard des touristes plus prudents... Il fixait des yeux ce creux en forme de croupe et soudain eut conscience qu'un changement allait survenir.

Mais pourquoi en fut-il profondément impressionné ? Peut-être à cause de l'absence de chemin tracé, comme il en existait sur l'arête qu'ils venaient de franchir ; peut-être parce que le Matterhorn surplombait, horrible, ce parcours circulaire ; en fait, c'était la base même du Matterhorn qu'il leur fallait traverser. Les périls, ici, étaient flagrants. Sur l'arête, du moins, nulle menace ne venait d'en haut. Ici, d'incalculables amoncellements s'élevaient jusque dans le ciel, formant le mur de roc et de glace qu'il y avait à gravir. La mort de quiconque tomberait, s'effectuerait aux yeux de tous — pas de rebord compatissant pour la dérober aux regards, car au fond de cette soucoupe penchée où ils allaient s'engager, on voyait saillir des masses de glace craquelée et sillonnée de raies bleues par où se révélaient de larges ouvertures confinant aux entrailles mêmes de la terre. Il était facile de prévoir le drame : s'ils tombaient tous, ou si l'un d'eux seulement se détachait, les mêmes détails se reproduiraient : ils « glisseraient sur le dos, les mains tendues », pas très vite, d'abord, mais irrésistiblement, puis, de plus en plus vite jusqu'à ce que...

Ce fut à ce moment qu'Armstrong recommanda de ne pas parler.

« Et rappelez-vous, dit Tom, qu'il faut planter le piolet au-dessus de soi et non au-dessous ; ne vous appuyez pas trop fort dessus.

— Attendez ! dit Val. Que dois-je faire si je glisse ?

— Il ne faut pas glisser.

— Mais pourtant, si...

— Il ne faut pas. »

Val serra les dents avec une sorte de désespoir.

Ulrich se retourna, souriant, hochant la tête. Il portait de grosses lunettes noires qui lui donnaient un aspect effrayant, implacable, énigmatique. On ne voyait sourire que ses lèvres. Il leva son bâton puis tailla une marche devant lui, dans la déclivité.

— *Vorwærts !* cria-t-il ; et il enjamba le rebord.

## II

Austin, qui suivait patiemment Jack Ratcliffe, éprouvait moins de difficulté qu'il n'aurait cru à marcher sur la glace...

Imaginez une soucoupe tenue presque verticalement, dont le côté inférieur reposerait sur un petit tas de glace et de cailloux, dix fois grand comme elle et dont le haut serait appuyé à un monticule conique, irrégulier, haut d'un mètre et demi environ, couvert, sur ses versants, de neige et de pierres. Maintenant, donnez à la soucoupe un kilomètre de diamètre, et agrandissez tout le reste en proportion ; dites-vous qu'elle est faite de glace solide avec, çà et là, de la neige éparse que le vent fait voler ; figurez-vous un groupe de quelques hommes la traversant de gauche à droite, allant du haut vers le bas, et vous aurez une idée assez juste de la situation de nos amis. Il faut vous rappeler que la surface de la soucoupe est extrêmement irrégulière, hérissée de rochers et que la glace même dont elle est formée offre par endroits des protubérances rondes ou anguleuses...

Donc, la descente ne semblait guère difficile à Austin. Il s'agissait de placer les pieds sur les marches taillées par Ulrich et de les poser avec soin car la moindre glissade eût mis tout le monde en danger ; mais on pouvait prendre son temps, car la marche dépendait d'Ulrich

que sa besogne contraignait à n'avancer que lentement ; Austin avait devant lui Jack et l'imitait dans sa manière de tenir le piolet : il le serrait très fort dans ses deux mains, le bout tranchant un peu élevé, tourné à gauche, le ramenait à droite avant chaque pas et, pour maintenir son équilibre, s'appuyait dessus pendant qu'il posait son pied. Il trouvait tout cela fort aisé, en comparaison, par exemple, de certains exercices de gymnastique. Néanmoins, à mesure que les minutes s'écoulaient, il avait la sensation d'un effort. Faire un pas est en soi un acte des plus simples, comme d'attraper une balle ; mais attraper une balle cinq cents fois de suite équivaut à un total bien plus considérable que cinq cents risques courus chacun isolément. Et puis, il y avait encore ceci : l'idée bien ancrée qu'on ne devait pas se permettre une seule erreur dans cette opération si simple répétée cinq cents fois.

D'autres considérations s'offraient à l'esprit d'Austin. D'abord, les marches étaient toutes dissemblables et séparées l'une de l'autre par une distance un peu trop grande pour ses enjambées. On était parti en retard ; le soleil réchauffait depuis longtemps ce berceau d'avalanches et Ulrich, à n'en pas douter, jugeait prudent de ne pas perdre trop de temps à tailler des marches ; aux endroits où la neige était épaisse, il n'en taillait pas du tout. En outre, la contemplation attentive des marches (celle qu'on occupait et celle qu'on devait atteindre) avait, à la longue, un effet psychologique ; elles semblaient si hautes, si éloignées l'une de l'autre, les conséquences fatales d'un faux pas étaient si évidentes !... On sentait constamment comme la menace d'un coup qui n'arrivait pas... Et l'intellect répétait sans cesse, comme un refrain : « Souviens-toi que tu es sur de la glace — *sur de la glace.* Et que la glace est notoirement une matière glissante... Toutes ces idées assaillaient les nerfs à la fois dans le silence absolu qu'Armstrong avait prescrit ; alors, Austin se dit qu'il valait mieux penser à autre chose.

Or, les sujets de réflexion ne manquaient pas.

Il s'imposa d'observer l'effet du soleil sur les hachures de la glace, l'éclat délicieusement suave de cette poussière de diamants ; et il songeait à des boissons fraîches dans de hauts gobelets ; il aurait payé cent livres une de ces boissons-là ! A la dernière pause, il avait fait fondre un peu de neige dans du cognac et de l'eau ; mais au lieu de le rafraîchir, elle lui avait brûlé le palais. Une image extrêmement nette flottait devant ses yeux : le fumoir de Medhurst, le plateau chargé de siphons, de glace, le carafon de citronnade...

Il remarqua le tissu d'un des bas de Jack Ratcliffe, qui émergeait, tendu par un muscle massif, entre une guêtre jaune légèrement déformée et les plis mouillés d'une culotte en grosse serge. Il se dit que ces bas-là se faisaient en Ecosse. On bien venaient-ils de Paisley ? .. Non ; c'étaient des châles qu'on faisait à Paisley...

Puis, une ou deux fois, il regarda Val, se demandant comment il supportait tout cela. Par moment, il apercevait sa casquette ornée d'une mouche à saumons (il avait trouvé ridicule cette idée de porter une mouche à saumons en Suisse). Val semblait en bonne forme... à n'en pas douter ; l'incident du lundi l'avait maté : il avait très peu parlé depuis le départ, s'était montré d'une scrupuleuse obéissance...

Il fallut faire une enjambée plus longue que les autres. Austin hésita quelques secondes, puis, de toutes ses forces, enfonça son piolet et sauta : pendant un instant perceptible, aucun de ses deux pieds ne reposa sur la glace. Il atteignit la marche et demeura en équilibre, avec une sensation de faible picotement à la lèvre supérieure et au front. Il se surprit à se demander comment Val s'en était tiré. Il découvrit aussi en soi-même un désir, extraordinairement vif, de se retrouver sur les rochers, là-bas, en face, à un demi-mille de distance encore. Ils étaient arrivés au premier tiers de la pente, qui se faisait plus

roide, plus accidentée. Ils avaient un peu dévié dans leur trajet, allaient plus directement vers le bas. Tout d'abord, Austin se demanda pourquoi. Mais, pendant les arrêts, tandis que les autres avançaient et qu'il se tenait immobile, ancré par sa hachette, il remarqua que cette manœuvre avait pour but de les faire passer sous un bloc de glace suspendu à un rocher saillant. Et, à mesure qu'ils s'en approchaient, il vit et comprit. Bien que novice, il comprit que c'était le passage le plus difficile qu'ils eussent encore rencontré ; non seulement le plus difficile, mais aussi le plus dangereux — et le plus terrifiant. Voici pourquoi. Au beau milieu du trajet suivi jusqu'alors, cette masse se projetait en avant, haute de quinze à vingt pieds, semblable à un morceau de falaise brisée arrêté brusquement dans sa chute. Sur cette masse, étaient entassées de la neige et des pierres, formant un monceau assez grand pour cacher à ceux qui le voyaient d'en bas l'extrême pic du Matterhorn. Des yeux inexpérimentés l'eussent pris pour la crête d'une avalanche soudaine retenue dans la violence de son cours. Au-dessous, décrivant une courbe précipitée, courait un canal de glace, profond de quinze pieds, large de vingt pieds, lisse comme du verre, et qui, décrivant un angle beaucoup plus aigu que celui du parcours qu'on avait à effectuer, allait se perdre trois cents pieds plus bas environ, dans les pentes confondues de la muraille de glace.

On pouvait le franchir de deux façons : soit en le suivant dans sa descente pour le traverser et le remonter ; soit en gravissant le rocher protubérant. Dans le premier cas on était aux prises avec une paroi de glace ; dans le second, cette même paroi fort abrupte, ou plutôt ce canal, se trouvait immédiatement en dessous. Et dans les deux cas, une chute présentait la plus extrême gravité...

Austin se demandait ce qu'on pouvait bien attendre ainsi. Devant lui et placé un peu plus haut, John Ratcliffe, droit comme un pilier, les deux pieds sur la marche,

tenait son piolet fiché dans la glace ; devant John, Jim était également immobile, et au delà de Jim, apparaissaient la tête et l'épaule gauche de Tom Meredith. Nul ne bougeait. Austin entendait Armstrong qui, derrière lui, chuchotait à part soi et s'énervait. Ulrich, à n'en pas douter, se livrait à une reconnaissance, à une estimation des deux chemins : Austin percevait le bruit de sa hachette. Puis une décision fut prise, sembla-t-il, et Austin eut un soupir de soulagement (tout valait mieux que cette attente), car il vit soudain, tourné vers la gauche, le profil barbu du guide, que suivirent aussitôt ses larges épaules. Ils allaient donc franchir le rocher. La pente était si roide qu'Austin ne voyait d'Ulrich que le haut de son corps ; ce petit homme alerte et actif était planté face au rocher dont il frappait le bord avec sa hachette ; entre chaque coup, on entendait le bruit clair des morceaux de glace tombant dans le canal. Soudain, il apparut tout entier, ayant grimpé prestement sur la large marche qu'il venait de tailler ; puis, il attaqua de son ustensile le point suivant... Austin se mit à étudier plus attentivement le parcours probable qu'on allait entreprendre. Il y avait d'abord la grosse bosse de glace sur laquelle se tenait maintenant Ulrich et qu'on franchirait en quatre enjambées. Derrière elle, il n'apercevait qu'un haut rebord de rocher surplombant le canal ; il leur faudrait passer par-dessus ou par-dessous ce rocher au delà duquel il y avait encore de la glace...

Il suivait des yeux, comme en rêve, Ulrich qui gravissait lentement le bloc ; il vit aussi Val s'effaçant sur la gauche afin de laisser au guide plus de place pour la corde, puis se tenant immobile, baissant la tête, et visible seulement jusqu'aux genoux, tout comme Ulrich quelques instants auparavant. Les autres n'avaient pas bougé.

Ulrich se retourna, indiqua, par un signe, qu'on se mettait en mouvement et rassembla la corde dans ses

deux mains. Il faisait une silhouette pittoresque sur le fond lumineux, debout, les jambes écartées, penchant vers le sol sa figure attentive au profil d'oiseau.

Val monta, en s'aidant de son piolet ; Tom Meredith occupa immédiatement la place laissée vacante ; et Austin se prépara. Derrière lui, le piolet de M. Armstrong tourmentait la glace.

Comme Austin, arrivé au pied du bloc, se retournait pour regarder encore le canal perfide qui serpentait vers la droite, il entendit M. Armstrong qui le suivait de près, chuchoter quelques mots rapides en allemand ; et, par-dessus les épaules des trois autres, qui étaient montés sur le bloc, il vit poindre le visage d'Ulrich. Un court dialogue eut lieu à voix basse entre ce dernier et Armstrong ; Ulrich approuva de la tête à deux ou trois reprises et disparut.

« Ecoutez-moi, jeunes gens, chuchota Armstrong. Il faut que nous sautions. Vous le premier, Val. Regardez bien Ulrich ; faites exactement comme lui ; mettez les pieds à la même place et sautez quand il vous le dira. Les autres, tenez ferme. Il ne faut faire ici aucune faute... Attendez, et que personne ne bouge avant que l'ordre en soit donné. »

Il fit signe à Austin de s'écarter et le dépassa avec une agilité extraordinaire chez un homme aussi lourd. Il s'insinua tout contre le bloc protubérant, tailla deux petits trous où il incrusta ses talons et s'assujettit à sa place au moyen de la corde qu'il tenait à deux mains. Austin comprit qu'il prenait ses précautions pour le cas où une même chute les entraînerait tous. Mais le jeune homme ne pouvait encore se persuader que le bond prescrit fût possible.

« Allons-y, chuchota l'autre vivement. Serrez bien la corde. En avant, Jack. »

Accroupi au-dessous du bloc, solidement appuyé sur son piolet, les deux talons joints dans une craquelure de

la glace, Austin entendait les préparatifs qui se faisaient au-dessus de sa tête et un murmure de mots échangés.

La situation était des plus nettes.

Il se rappelait avoir vu, au delà du rocher, de la glace bosselée, pareille à celle qu'ils venaient de parcourir. Or le rocher était perpendiculaire, et, rongé par la glace et la neige, n'offrait aucun point d'appui pour la main ou le pied ; en outre, il était suspendu exactement au-dessous du canal. On ne pouvait envisager que deux autres systèmes : ou bien traverser le canal, ou bien trouver, beaucoup plus haut, un chemin détourné. Mais on avait opté pour la solution intermédiaire, qui, apparemment, impliquait un saut. Un saut formidable : il s'agissait de prendre son élan sur la glace et de bondir par-dessus le rocher pour retomber, sur la glace encore, de l'autre côté. Et là, on aurait, pour se réconforter, la vue réjouissante d'un canal de glace, luisant et presque à pic .. Eh bien, quoi ? tout cela était probablement fort naturel... Il éprouvait une certaine difficulté à avaler ; il essaya de se mouiller les lèvres... Qu'elle était belle, la vallée, dans le fond, tout là-bas, loin de la neige...

Ulrich sauta.

Chacun s'agrippa fortement à sa place pour le cas où il glisserait ; mais le bruit de ses pieds retombant sur la glace fut net, clair, ne décelant aucune instabilité.

Austin ne pouvait voir ce qui se passait Il observait avec une grande attention les chaussures de John Ratcliffe, implantées dans la glace à quelques centimètres de sa propre tête

« Val, attendez, chuchota la voix de Tom, Ulrich n'est pas prêt.

— Là, allez-y ! »

Il y eut un silence

« A gauche le piolet... Les deux pieds bien ensemble... allez-y, bon Dieu ! »

Austin attendait.

« Allez... allez... chuchota M. Armstrong comme se parlant à soi-même. »

Austin attendait... Pourquoi Val était-il si long ?...

Tout à coup, Armstrong s'élança ; sans prononcer un mot d'excuse, il passa brusquement devant Austin, et grimpa sur la première marche taillée dans le bloc.

« Voulez-vous bien... » dit-il en un chuchotement irrité.

Mais quelque chose l'interrompit : soudain, sans que rien l'eût fait prévoir, un cri gémissant s'éleva, un cri désespéré où, tout d'abord, Austin ne reconnut pas la voix de son frère.

« Je ne peux pas ! Je ne peux pas, gémissait la voix. Ce n'est pas la peine. Je ne peux pas. C'est trop loin. Je ne peux pas... Oh !...

— Val, sautez à l'instant. Ne faites pas l'imbécile ! commanda brièvement Armstrong au-dessus de la tête d'Austin.

— Ecoutez, mon vieux..., commença persuasivement Tom.

— Laissez-moi faire, monsieur ! fit l'autre voix, tranchante, impérative. Tenez-vous droit, Val. C'est honteux !... Voulez-vous sauter ? Si vous ne sautez pas, je vais dire à Ulrich de vous tirer.

— Je ne peux pas... Je ne peux pas... Non ! Oh ! non... »

Austin croyait être en proie à un rêve incroyable. Rien de tout cela ne lui semblait réel, excepté la neige piquante où il enfonçait ses doigts et les deux guêtres de l'homme qui se tenaient maintenant à la place de Tom — ces petits détails vulgaires qui n'excédaient pas l'atteinte de ses sens.

Les deux jambes guêtrées se mirent en action, violemment, furieusement. Un mouvement se produisit là-haut, un bruit de hachettes enfoncées : on se rangeait pour laisser passer Armstrong ; et la voix impitoyable recommença :

« Faut-il vous donner des coups de botte pour vous faire sauter, monsieur ? Je vous jure que je vous en donnerai si vous ne sautez pas... Tenez-vous droit, vous dis-je. Ne restez pas accroupi comme ça. Allez, sautez ! »

Puis, de nouveau, un silence.

Il sembla plus tard à Austin qu'une demi-heure au moins s'était écoulée entre ce moment-là et celui où ils se mirent à rebrousser chemin ; Armstrong en tête, pâle de colère, et laissant aller ses membres comme un homme exaspéré au point d'oublier toute prudence ; ensuite les trois amis avec des visages calmes et préoccupés à la fois ; et en dernier, Val... Val qui n'était pas reconnaissable. Un bout de corde traînait misérablement derrière lui. Mais, en réalité, il ne s'était pas écoulé plus de dix minutes.

Ulrich, deux ou trois fois, en une sorte d'allemand inintelligible, était intervenu de derrière le rocher où il attendait. Ce lamentable charabia avait fini par donner lieu à un dialogue entre le guide et Armstrong. Puis, de nouveaux mouvements s'étaient produits et Ulrich avait alors dénoué la corde autour de sa ceinture, car il ne pouvait revenir en arrière et se joindre aux autres.

Austin, quand Tom passa, lui toucha le bras :

« Qu'est-ce que nous allons faire ? »

Tom leva la tête ; ses yeux disaient beaucoup de choses.

« Armstrong va nous faire passer par en haut, répondit-il. »

## III

« Il y a des gens ainsi faits, dit Armstrong avec bonne humeur. On ne peut guère leur en vouloir. C'est de la faiblesse nerveuse. »

Dans le salon occupé par les Meredith, les parents de Tom et le secrétaire du Club Alpin tenaient ensemble un petit conseil.

Les excursionnistes étaient rentrés juste à point pour la table d'hôte, à cause du retard imprévu occasionné par le fâcheux petit incident ; mais le reste de l'expédition s'était bien passé. Après avoir rebroussé chemin assez longtemps, ils étaient montés plus haut afin d'éviter l'obstacle devant lequel Val et ses nerfs avaient capitulé.

Ulrich, venu seul à leur rencontre, s'était rattaché à la corde avec eux, et ils avaient gagné avec assurance et rapidité le sentier supérieur du Hörnli. Le reste n'avait présenté aucune difficulté.

« Mais, n'est-ce pas, un profane appellerait cela tout simplement avoir le trac ? observa l'avocat de cette voix froide et indifférente que les « parties adverses » connaissaient si bien. Et je pense que vous le lui avez dit.

— Certes, je le lui ai dit au moment où cela me paraissait utile. Parfois un vif sentiment de honte peut avoir raison de l'appréhension nerveuse. J'ai déjà eu l'occasion de le constater.

— Vous aviez déjà vu des cas de ce genre ?

— Oui, quatre fois. Les deux premières, l'homme formellement accusé d'avoir peur s'est dominé presque instantanément. La troisième fois, c'était une femme ; elle a piqué une attaque de nerfs, puis s'est laissé traîner comme un colis. Et la quatrième fois, il a fallu renoncer.

— Comment cela ?

— Nous en sommes arrivés à administrer des coups de pied. Nous étions tous en danger par la faute d'un seul — et il n'y avait pas d'autre chemin.

— Mais vous dites avoir échoué...

— En effet. Nous avons dû passer la nuit sur le rocher et redescendre le lendemain par où nous étions venus.

— Et pourquoi n'avez-vous pas essayé de ce système avec Val ? »

Le secrétaire hésita un instant.

« J'ai bien failli le faire. Mais je n'ai pas pu ! Il y avait

dans son regard une telle détresse... Et puis, enfin, nous pouvions prendre une autre route. »

Il y eut un silence et Mrs. Meredith se remit à son ouvrage.

« J'espère, dit Meredith, que vous lui avez parlé au retour ?

— Oui. Comme il marchait un peu en arrière, je me suis attardé sous prétexte d'arranger ma bottine — et je l'ai arrêté au passage.

— Eh bien ? »

Armstrong se mit à bourrer sa pipe.

« J'ai peut-être été faible, répondit-il d'un air pensif. Bien entendu, je lui ai déclaré qu'il ne devait plus entreprendre de grandes expéditions. Mais à part cela, je me suis montré aussi modéré que possible.

— Que lui avez-vous dit ?

— Je lui ai dit de ne pas se mortifier ; que certaines personnes n'avaient pas la tête assez solide pour faire de l'alpinisme. (J'ai connu un officier décoré de la Victoria Cross qui devenait vert dès qu'il regardait un précipice.) J'ai ajouté que je regrettais de lui causer une déception, mais qu'il devait se compter parmi ces personnes-là.

— Et alors ?

— Il m'a paru très remonté, répondit l'autre un peu sèchement, tout en allumant sa pipe. Oui, très remonté — très content. C'est un garçon sensitif et... et qui me fait de la peine, ajouta-t-il en appuyant.

— Est-ce que vous croyez un seul mot de tout ce que vous venez de me dire ? demanda finement l'avocat. »

Armstrong se mit à rire de bon cœur.

« Eh bien, oui, je vous assure. Du moins, c'est vrai pour bien des gens. Mais il y a aussi ceux qui sont juste sur la limite, sur la frontière, ceux qui, d'abord, n'ont pas la tête très ferme et qui, en outre, font craindre continuellement que leur volonté ne soit pas la plus forte...

— Et Val est de ceux-là ?

— Je n'ai pas le droit de l'affirmer. Rappelez-vous que l'autre jour il s'est montré audacieux. Il est très possible que ce qu'on exigeait aujourd'hui de lui fût vraiment au-dessus de ce que sa tête peut endurer — qu'aucun effort d'énergie ne pût surmonter le vertige.

— Etait-ce un endroit réellement dangereux ?

— C'était ce qu'on peut appeler un endroit désagréable; mais pas dangereux du tout, à la condition de bien s'y prendre , et ce qu'il y avait à faire ne dépassait les moyens d'aucun de ceux qui étaient là.

— Décrivez le-moi.

— Eh bien, continua le secrétaire en tirant des bouffées de sa pipe, il s'agissait d'un saut de dix pieds, vers le bas, avec un bon terrain pour l'élan comme pour l'arrivée. La seule chose ennuyeuse, c'était le rocher ; il donnait l'impression qu'on pouvait le heurter ; mais, par contre, il y avait la corde. On est toujours excusable de commettre une maladresse ; mais n'oubliez pas que nous étions tous attachés ; tout au plus, risquait-on de se cogner un peu.

— Ainsi, vous êtes bien sûr que ce garçon eût été capable de faire le saut en question ? »

Armstrong leva rapidement les yeux vers lui.

« Je ne lui aurais pas demandé de sauter, sans cela, répondit-il avec calme. Oui, capable physiquement. Mais moralement, il semble que non... »

L'avocat se leva, alla vers la table et déboucha un carafon.

« Un peu de whisky ? » dit il.

## IV

Austin, ce soir-là, en se couchant, était en proie à un singulier mélange de sentiments où dominaient tour à tour une honte objective, une sorte de pitié et une légère notion de triomphe La première lui était suggérée par

son Meddisme, si l'on peut dire ; la seconde, par l'humanité, et quant à la troisième, son cœur de frère aîné pouvait-il en être tout à fait exempt ?

Il avait eu tout le temps nécessaire pour se composer une attitude, n'ayant pas échangé cinq mots avec Val depuis la catastrophe. Sitôt rentré, celui-ci était monté dans la chambre, avait happé un peignoir de bain et s'était éclipsé jusqu'à la fin du dîner. Depuis, Austin avait tenu avec Tom et les Ratcliffe, sur la terrasse, un conclave solennel où l'on avait discuté sur le Matterhorn et débattu la façon dont on s'y prendrait pour notifier à Val qu'il ne devait plus les accompagner en excursion. La conclusion adoptée par Austin était de la catégorie « Pauvre vieux ! » ; il se proposa d'être magnanime, d'attribuer la déplorable aventure de Val à des causes purement physiques et de résoudre ainsi, délicatement, l'affaire du Matterhorn. Cette conclusion-là avait été, tout compte fait, celle des Ratcliffe. Eux aussi avaient relaté des cas, rencontrés au cours de leur longue expérience et assimilables à celui de Val ; eux aussi avaient cité l'exemple de l'officier décoré de la Victoria Cross, qui ne pouvait supporter la vue d'un précipice. Tom s'était montré plus réservé, fumant beaucoup, parlant très peu. Questionné directement par Austin, il avait convenu, poliment et laconiquement, que la « théorie du manque de ressort physique » était de beaucoup la plus vraisemblable. En résumé, conversation sinon dénuée de quelque condescendance, du moins excessivement indulgente ; et c'était précisément cet alliage d'indulgence et de supériorité, réchauffé par une bouteille de vin mousseux, qu'Austin portait en lui quand il pénétra dans la grande chambre qu'il occupait avec son frère.

Val était déjà couché, plongé, tout comme Austin quelques jours auparavant, dans la lecture d'un roman ;

étendu sur le dos, il tenait son livre levé à la hauteur de ses yeux. Il grommela un mot d'accueil et continua sa lecture. Puis, au moment où Austin, ayant achevé ses prières, commençait à se déshabiller, Val ferma le livre assez brusquement pour attirer son attention, fit une sorte de cabriole en se blotissant dans les draps et, d'une voix assurée, joyeuse, il entama le sujet.

« Dis donc, Austin, ai-je été assez grotesque aujourd'hui !

— Oh ! tu sais... » commença Austin, pris au dépourvu. Mais il n'eut pas besoin de se lancer dans des commentaires : Val continua aussitôt avec une volubilité suspecte, et comme pour en finir :

— Oui, absolument grotesque. J'en suis honteux. Et j'ai longuement causé avec Armstrong ; il est d'avis que je ne dois pas m'attaquer au Matterhorn. Il dit qu'il a connu des gens dans le même cas que moi. Entre autres, un officier décoré de la Victoria Cross et qui devenait vert dès qu'il regardait le fond d'un précipice... Je suis très ennuyé, mon vieux, de m'être donné en spectacle comme ça. Je n'aurais même pas dû essayer. Mais, tu comprends, je ne pouvais pas savoir, avant d'avoir essayé, si j'aurais le vertige ou non. Eh bien, décidément, il paraît que je l'ai. Ça tranche la question. »

Austin se sentit envahi d'une violente irritation. C'étaient là exactement les mots qu'il se proposait de dire lui-même ; mais toute sa pitié l'abandonna dès qu'il les entendit prononcer par Val. Il plia son smoking sur sa chaise, puis son gilet.

Val continua.

« Je t'envierai énormément, tu sais, mon vieux, quand tu monteras au Matterhorn. Mais Armstrong croit comme moi que je ne dois même pas y songer.

— Nous aussi, répondit Austin, cruellement.

— Vous ? qui *vous ?*

— Tom, les Ratcliffe et moi. »

Val avala sa salive. Mais il poursuivit sans sourciller.

« Ah ! j'en étais sûr, que vous parliez de ça ! Evidemment, c'est la seule solution. Je suis rudement embêté... surtout quand je pense que nous sommes venus exprès... Mais c'est bien ton avis, n'est-ce pas, que je ferais mieux de m'en tenir là ? »

Austin se retourna pour prendre son pyjama.

« Oui, dit-il. C'est dommage que tu ne l'aies pas découvert plus tôt. »

De nouveau, il y eut un arrêt dans le colloque ; et, cette fois encore, le jeune homme tint la pose admirablement.

« C'est vrai, dit-il. Mais je ne pouvais pas le savoir avant d'avoir essayé dans un endroit vraiment mauvais ; et...

— Tom dit que cet endroit n'était pas mauvais du tout. Il n'y avait pas le moindre danger, tu sais. »

Val se mit à rire. Et Austin, bien que peu perceptif, reconnut que le rire venait de la gorge et non du cœur.

« En tout cas, il était bien assez dangereux pour moi. Il avait *l'air* dangereux ; et Armstrong dit que c'est justement ça qui est mauvais quand on n'a pas la tête forte. »

Austin entra dans son lit et tira les couvertures jusqu'à son menton.

« C'est possible... ça ne te fait rien d'éteindre ? je voudrais dormir. »

Le commutateur était près du lit de Val et la lumière s'éteignit avec une étonnante promptitude.

« Dis donc, Austin, tu tiens à dormir tout de suite ?

— Oui.

— Tu ne veux pas causer un peu ? reprit la voix dans l'obscurité, avec un tremblement à peine sensible.

— Mon cher, nous aurons tout le temps de causer demain... Bonsoir. »

Val ne répondit rien.

« Bonsoir », répéta Austin pris de remords.

Le silence persista.

« Sale boudeur ! » se dit Austin sous ses couvertures. Il éprouvait le besoin de se raffermir un peu.

Il s'éveilla dans la nuit, au milieu d'un rêve tumultueux, plein de pics chancelants, de gouffres verdâtres et se retourna dans son lit. Il écouta, guettant la respiration de Val. Il ne l'entendit pas ; et, par une intuition indiscutable, il comprit que Val, lui aussi, était éveillé, en proie au chagrin, tourmenté par le mépris de soi-même. Il comprit, en ces quelques minutes (durant lesquelles son amour-propre ne lui permit pas de rompre le silence), qu'il avait eu raison de penser que l'attitude de son frère était bien une *attitude* et rien de plus, une pose où il s'était raidi, puisque tout son aplomb tombait en même temps qu'elle. Mais il garda le silence. Il se dit que cette humiliation serait profitable à son frère, qu'elle le rendrait peut-être moins suffisant. Il s'abstint de parler et bientôt se rendormit.

Quand il rouvrit les yeux, il faisait grand jour et Val n'était plus là. Austin, après s'être habillé, regarda par la fenêtre. Val, sur la terrasse, en plein soleil, parlait avec ardeur et même, lui sembla-t-il, avec éloquence, à Tom et aux deux Ratcliffe. A cette vue, le cœur d'Austin redevint dur.

En passant devant le lit de son frère, il remarqua que la taie d'oreiller n'était pas fripée ; Val, c'était flagrant, avait retourné son oreiller pour une raison quelconque. Austin examina l'autre côté et vit qu'il portait des traces de larmes. Il le considéra quelques instants. Puis, il le replaça soigneusement tel qu'il l'avait trouvé et descendit déjeuner.

ROBERT-HUGH BENSON.

*(A suivre.)*

*(Traduit de l'anglais* par M. REYNALDO HAHN).

P192

N° 27 Prix : 1 fr. 50 5 Juillet 1919

# La Revue hebdomadaire

ET

## SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE NATIONALE PRÊT

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE ST-DIÉ (Vosges)

*VINGT-HUITIÈME ANNÉE*

## SOMMAIRE


| | | |
|---|---|---|
| FERNAND LAUDET, de l'Institut. | La Paix | 3 |
| HENRI LAVEDAN, de l'Académie française. | La Belle Histoire de Geneviève (X) *(fin)* | 7 |
| G. FAGNIEZ, de l'Institut. | Deux peuples et trois générations | 31 |
| CHRISTIAN SCHEFER | La Grande-Chartreuse et la guerre | 54 |
| ROBERT-HUGH BENSON | Le Poltron (V). (Traduit de l'anglais par M. REYNALDO HAHN) | 65 |
| HENRY BORDEAUX, de l'Académie française. | La Vie au théâtre | 88 |
| JEAN CHANTAVOINE | Chronique musicale | 108 |

*Les Faits et les Idées au jour le jour.*
*Memento bibliographique. — Vie sportive.*


Per. 16°

*LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit*

**LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière (6e) — PARIS**

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TÉLEPHONE : FLEURUS 12-53

49

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

# LE POLTRON

*(Suite)*

## CHAPITRE VIII

### I

« Vous comprenez, je n'avais pas la tête assez solide, expliqua Val pour la dixième fois, — cette fois-ci c'était à sa mère, — avec un mélange d'aisance et d'humilité qui allait en s'accentuant ; Armstrong dit... » (et ici intervenait *da capo* l'histoire de l'officier qui devenait vert).

Le retour du foyer ne ressemblait guère au triomphe envisagé par Val. En tout cas, ce qu'il pouvait avoir de triomphal ne reposait que sur Austin, qui s'était acquitté avec distinction de l'ascension du Matterhorn. Les deux frères n'avaient pas beaucoup parlé durant le retour, Val absorbé dans la lecture de Tauchnitz, Austin causant presque tout le temps à voix basse avec Tom. A Douvres, ils avaient pris congé des Meredith, et depuis lors, le silence, entre eux, s'était appesanti. De retour chez eux maintenant, ils soupaient dans la salle à manger. Leur mère et leur sœur écoutaient leurs récits ; le général et miss Deverell jouaient au trictrac dans le hall. Gertie (Val l'avait appris dix minutes après son arrivée, sans prononcer son nom), était repartie depuis huit jours.

« Pauvre garçon, dit lady Beatrice.

— Comme c'est dommage ! dit May.

— Parle-nous du Matterhorn, dit lady Beatrice en se tournant vers Austin

Les vingt minutes qui suivirent furent, en vérité, assez pénibles pour Val. Austin, surexcité, contrairement à ses habitudes, — il avait bien mangé, bien bu — se mit à faire de l'équilibre avec une salière, une timbale en argent et un poivrier, afin d'illustrer son récit, de donner une idée complète de sa performance. C'était en grimpant cette pente-ci qu'ils avaient le plus peiné ; c'était à ce tournant-là que le vent soufflait le plus fort ; c'était en arrivant à l'angle de la salière qu'ils avaient nettement vu les nuages et que Zermatt leur était apparu semblable à un semis de cailloux sur un drap de billard. Puis, comme l'expédition atteignait le sommet final, Austin apporta trop de feu à sa démonstration et le Matterhorn s'écroula sur la nappe en projetant de tous côtés du sel et du poivre.

Val émit une interjection de gaieté moqueuse et Austin fronça les sourcils.

« Je comprends parfaitement, s'écria lady Beatrice avec un enthousiasme affectueux. Non ; ce n'est pas la peine de les replacer ; tu sais, c'est une des salières de la reine Anne.

— Enfin, vous comprenez, n'est-ce pas ? dit Austin. C'est derrière ce tournant-là que se trouve la dernière pente. On n'a plus qu'une centaine de yards à faire et on est tout en haut.

— Ça doit être merveilleux ! soupira May qui avait écouté, fascinée, en ouvrant de grands yeux, et son menton sur ses mains. Oh ! Val ! si tu avais pu y monter toi aussi ! »

Val mit dans sa bouche un dernier morceau de pudding et ne répondit rien.

« Qu'est-ce que c'est que ça, s'écria encore May comme Austin, après avoir fouillé dans sa poche, posait solennellement sur la table deux pierres plates et grises.

— Ce sont des pierres que j'ai ramassées sur le sommet du Matterhorn, répondit-il avec gravité. May, veux-tu que je t'en donne une ? ou bien vous, maman ?

— Donne-la à May, dit sa mère en souriant.

— Oh ! Austin », vraiment ?

Austin, d'un air très important, poussa la plus grande des deux pierres vers sa sœur.

« Prends-la, » dit-il.

Val, de plus en plus, sentait son cœur se contracter. L'épreuve était plus dure encore qu'il ne l'avait craint. Avec une prudence avisée, il avait commencé par établir sa propre impeccabilité et, à force de répéter à chacun que seule une malheureuse lacune physique s'était interposée entre lui et le sommet du Matterhorn, il finissait presque par le croire lui-même. Mais ces récits, ces descriptions, cette adoration pour le héros lui semblaient intolérables. Il était absolument convaincu qu'Austin ne possédait pas les mêmes aptitudes d'alpiniste que lui, ni, en général, la même force de caractère ; témoin l'incident du sérac ; et il se sentait profondément méconnu...

« Dis donc, Austin, te rappelles-tu le jour où je me suis attiré une histoire ? l'affaire du glacier.

— Qu'est-ce que c'était ? » demanda May vivement.

Val vida son verre.

« Oh! pas grand'chose. Nous étions sur le glacier et, pendant que les autres s'attachaient avec la corde, moi, je suis parti en avant. Et je te prie de croire qu'Armstrong m'a attrapé !...

— Etait-ce dangereux ?

— Ça ne m'en avait pas l'air, à moi ! Armstrong trouvait que ça l'était... Oui, au fond, c'était plutôt dange-

reux. C'était sur le haut d'un pic, tu sais, — sur le glacier ; avec des crevasses tout autour. »

Austin eut un rire sardonique. Val poursuivit sans se troubler.

« Evidemment, je n'aurais pas dû le faire ; j'en étais tout confus après. Mais sur le moment, je ne me suis pas rendu compte du danger.

— Oh, Val ! s'écria May.

— Eh bien, mes enfants, si vous avez fini, allons raconter tout cela à votre père, dit lady Beatrice en prenant sa canne. Ça l'intéressera. »

Val se tint assis un peu à l'écart pendant qu'Austin recommençait son récit. Cette fois, c'était l'édition pour pères. Elle comportait le nom des pics et leurs particularités, ainsi que quelques allusions à la bonté de M. et Mme Meredith. (Il est extraordinairement instructif d'entendre la même histoire racontée tour à tour à une mère et à un père.) Mais Val se sentait plus content, superficiellement du moins : il avait attiré sur lui, dans la salle à manger, et amorcé une réputation d'audace qui compensait sa faiblesse physique.

Le général abandonna le trictrac et s'adossa dans son fauteuil pour écouter. Austin avait la parole et l'ascension au Matterhorn fut relatée une fois de plus en détail, depuis le départ du Schwarz-See jusqu'au retour au Riffelalp, le lendemain soir. Austin débita avec une grande volubilité les noms des pics qu'on apercevait du sommet...

« Et toi, Val, dit le vieux gentleman. Je ne comprends pas pourquoi tu n'es pas monté aussi. »

Val passa sa langue sur ses lèvres, se préparant à un nouvel effort.

« J'ai vu que je n'avais pas la tête bien d'aplomb, papa, dit-il. Je n'aurais pas été sûr de moi. M. Armstrong m'a conseillé de m'abstenir ; il a connu un homme, décoré de la Victoria Cross, qui...

— Pff! un peu de vertige... ce n'est rien! Tu aurais pu le surmonter.

— J'ai cru devoir écouter Armstrong et...

— Oui, oui, interrompit son père avec un peu d'impatience.

— Val désirait beaucoup nous accompagner, dit Austin, généreusement ; mais nous avons tous été d'avis, les Meredith, Armstrong, les Ratcliffe et moi, qu'il valait mieux pas. »

Le général demeura silencieux. Puis, tout à coup :

« Eh bien, les garçons, dit-il, vous vous êtes donné du bon temps. C'est parfait. Miss Deverell, restons-en là pour ce soir. »

## II

Val monta avant Austin, frémissant une fois encore de honte et de ressentiment. La façon erronée dont son père avait compris la chose faisait renaître toutes ses inquiétudes. Si seulement il avait pu inculquer à chacun la conviction qu'il avait obéi à une prudence légitime et non cédé à un manque de courage, il lui eût été infiniment plus facile de s'en pénétrer aussi lui-même. Mais, en même temps, sa colère le raffermissait ; la nécessité urgente de parer aux attaques du dehors lui interdisait tout loisir de s'analyser, de rechercher son opinion véritable.

Comme il entrait dans sa chambre, une vieille femme qui était penchée devant le feu se redressa.

« Eh ! » s'écria-t-elle en levant les mains.

Val embrassa sa vieille bonne, machinalement.

« Je chauffais votre pyjama, dit Benty, et demain matin je viendrai pour que vous me disiez ce que vous emportez à Eton.

— Oh ! ça m'assomme, répondit Val de mauvaise humeur.

— Mais vous partez vendredi ! s'exclama Benty consternée.

— Mets tout ce que tu voudras dans la malle. Ça m'est égal. Il faut que je me couche, je suis fatigué. »

Benty le regarda un instant, profondément désappointée. Elle comptait qu'il serait si content de la revoir ! Et elle s'était préparée à l'importante conférence du lendemain matin, où l'on déciderait si les *vieilles* chaussettes jaunes prendraient place dans la valise avec les *neuves* bleues et s'il fallait commander pour Master Val une douzaine de chemises, car les manchettes des vieilles commençaient à s'effilocher. Elle avait passé l'après-midi à les examiner une à une.

« Alors, je vais en parler à votre maman, dit-elle avec un manque de tact aussi évident que peu habituel.

— Laisse-moi tranquille, Benty, répondit Val en s'asseyant lourdement sur son lit et en défaisant le lacet de sa bottine ; tu ne vois donc pas que je meurs de fatigue ! »

Elle s'attendrit.

« Eh bien, alors, couchez-vous, comme un bon petit garçon.

— Bonsoir, Benty. »

Et il leva la tête pour l'embrasser encore.

Au moment d'entrer dans son lit, il se rappela qu'il n'avait rien à lire ; il mit donc ses pantoufles et alla au petit salon. Il cherchait un livre dans le casier quand Austin entra.

« Tiens ! dit Austin.

— Tiens ! dit Val. »

Austin, pendant quelques minutes, erra deçà et delà, replaçant dans sa bibliothèque personnelle des livres rapportés de Suisse, ouvrant quelques lettres qu'il trouva sur sa table, se chauffant les mains au feu, et enfin, posant avec un soin exagéré (ainsi que Val le remarqua du coin de l'œil) la pierre grise de Matterhorn sous un globe qui abritait déjà une coupe d'honneur.

« Val...

— Oui?

— J'ai mis ma pierre là. Ne la change pas de place, veux-tu? J'y mettrai une étiquette demain.

— Je n'ai pas l'intention d'y toucher, répliqua Val

Austin garda un silence offensif. Il ôta ses bottines, s'assit dans un fauteuil et se disposa à lire.

« Bonsoir, dit-il, comme Val se dirigeait vers la porte en emportant le livre qu'il avait choisi (et qui ne traitait ni de Suisse ni d'alpinisme).

— ...soir ! grogna Val en fermant la porte.

— Quel sale caractère ! » dit Austin tout haut et pour sa propre satisfaction.

Il était, ce soir, prodigieusement content de lui. Il revenait, après avoir accompli une prouesse vraiment notable, étant donné sa jeunesse et son inexpérience, et se voyait apprécié autant qu'il le méritait. Il avait rencontré chez sa mère une curiosité admirative, chez May de l'extase, chez son père de l'attention et même de la considération. Et puis, surtout, Val avait été contraint de prendre définitivement la seconde place. Ce n'était que juste d'ailleurs ; mais Val ne paraissait pas, d'habitude, enclin à reconnaître cette obligation. Maintenant nul doute ne pouvait subsister. Austin était monté au Matterhorn ; Val n'y était pas monté. Et Austin, qui avait parfaitement compris la manœuvre désespérée de Val pour reprendre le milieu de la scène au moyen de l'incident du sérac, savait que cette manœuvre n'avait guère réussi et que Val lui-même s'en était aperçu. Tout le monde connaissait de nom le Matterhorn ; le sérac n'avait pas même de nom par lequel on pût le désigner. En outre, il fallait que Val eût conscience d'une baisse sensible de son amour-propre pour penser qu'en invoquant un incident aussi regrettable il pourrait regagner son crédit.

Non ; la chose était à présent bien établie. Il avait

remporté la victoire ; il avait vraiment agi en frère aîné ; il avait réussi là où son frère cadet avait échoué, et conquis même une avance suffisante pour lui permettre le luxe de dire un mot généreux, — en bas, dans le hall.

Austin resta donc à lire jusqu'à ce que le sommeil le fît cligner des yeux. Alors il alla dans sa chambre avec l'allure du Guerrier las et, solennellement, se mit au lit.

## II

Vingt minutes après, la porte de la chambre de Val s'ouvrit discrètement. Quelques secondes s'écoulèrent. Puis, sans le moindre bruit, Val en pyjama bleu, pieds nus, une bougie à la main, apparut, rigide comme un spectre, l'oreille aux aguets. Après avoir constaté que tout était silencieux, il s'engagea dans le couloir, s'arrêta près de la porte d'Austin pour écouter et s'assurer qu'il n'en sortait aucun rayon de lumière ; il continua d'avancer et poussa la porte du petit salon, où il entra. Il était venu regarder encore la pierre grise, sous le globe de verre ; pas autre chose.

Dès qu'il l'avait vue dans la salle à manger, il avait senti qu'elle deviendrait à jamais pour lui un symbole. C'était le signe extérieur et visible d'une défaite intérieure et morale. Il la haïssait de toutes ses forces en même temps qu'il l'adorait. Elle avait reposé sur le sommet du Matterhorn, et des mains humaines l'en avaient retirée, l'avaient recelée depuis lors ; mais ce qui la rendait haïssable, c'est qu'au lieu de ses mains à lui, ç'avait été celles de son frère. Rapportée par quelqu'un d'autre, il aurait demandé qu'on lui en donnât une équille. Mais c'était Austin. Et il l'aurait voulu l'anéantir. Et puis, Austin lui en avait caché jusqu'à l'existence et cela encore ajoutait à son amertume. Ils avaient causé ensemble de bien des choses, depuis l'ascension ; et pourtant Austin n'avait montré

la pierre qu'au moment sensationnel où les aromes de l'encens familial montaient autour du héros... C'était intolérable. Malgré tout il éprouvait le besoin de la regarder encore !

Donc, elle était là, sur le velours bleu, tout à côté de la coupe en argent. C'était un éclat de rocher, gris avec des facettes brillantes, semblable à du quartz, à du mica. Elle avait dû rester depuis des siècles sur ce sommet orageux, sous le fouet des éclairs, sous les griffes de la neige. Val la regardait, fasciné.

Ah ! si elle lui avait appartenu ! — et cela aurait pu être ! Et il échafaudait des suppositions. Il l'eût fait monter sur un socle en bois portant une petite plaque de métal, sous un globe de verre, pour... pour l'offrir à Gertie avec quelques phrases modestes. Il l'éclairait de tous côtés successivement, et, à la lumière de la bougie, la surface scintillante se hérissait de petit rayons.

Puis, il éprouva le désir de toucher cette chose admirable et détestée.

Avec précaution, il enleva le globe, posa sa bougie et saisit la pierre. Il en palpa la contexture, les bords aigus, les angles ; elle pesait deux ou trois onces, pas davantage.

Puis il se remit à rêver. Le feu mourant lui chauffait agréablement les jambes ; ses pieds nus s'enfonçaient doucement dans la carpette laineuse. Et il recommença à se représenter en détail le genre de monture qu'il eût commandée : rien qu'un bloc de vieux chêne brut, approprié à l'âge et à la farouche histoire de la pierre ; un support recouvert de velours bleu pâle garni d'une frange ; une petite plaque en métal avec cette simple inscription : « V. M. à G. M. » Et G. M. l'aurait placé sur son secrétaire, en souvenir du vaillant exploit de V. M.

Hélas ! la pierre n'appartenait pas à Gertie ; elle ne lui appartiendrait jamais ! Elle était la propriété d'Austin — sa propriété incontestée, le gage de sa bravoure et de

son énergie ; et Austin ronflait de l'autre côté de ce mur et, le lendemain, dès son réveil, serait à même de faire valoir les droits inaliénables qu'il avait sur elle.

Val parcourut des yeux toute la pièce. Ces coupes rangées sur la cheminée étaient à Austin ; ces jambières en peau, à Austin, ces masques, ces boucliers, cet exemplaire des statuts du Pop noué d'un ruban bleu, à Austin. Et voilà que cet éloquent morceau de pierre était à Austin aussi. Et Val ?... Rien que cette casquette pendue au cadre de la photographie, et le petit coquetier en argent posé sur le bureau — il l'avait gagné deux ans auparavant. C'était tout !

Misérable, accablé, les yeux dilatés, il considérait la pierre. Ainsi tout pour Austin, toujours, et rien pour lui ! Pourquoi ? Oui, tout, jusqu'à ce dernier objet, symbolisant la force morale de son frère et sa propre faiblesse ! *Et elle aurait pu lui appartenir... elle aurait pu lui appartenir !...*

Alors, dans un spasme soudain, il lança la pierre dans les coussins du sofa et demeura là, debout, tremblant de rage.

# DEUXIÈME PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

### I

« Ma chère amie, dit Val tranquillement et d'un air compétent, en dehors de certains cas exceptionnels, de certaines circonstances particulières, les hommes sont infiniment plus courageux que les femmes. Elles

n'ont pas à en rougir. Leur fonction n'est pas d'être courageuses. Elles ont... elles ont d'autres avantages pour compenser ça, acheva-t-il vaguement.

Val et Gertrude Marjoribanks, dans l'ancienne salle d'études du premier étage, discutaient sur les droits de la femme ; et ils en vinrent à une énumération des vertus masculines et féminines, aussi peu flatteuses pour l'un que pour l'autre sexe.

— Quels avantages ? demanda Gertrude, le teint un peu animé par la chaleur de la discussion.

Val avait notablement grandi, en ces trois dernières années et tenu en tout point les promesses de son adolescence. Il était devenu, en vérité, un jeune homme d'extérieur très agréable : le nez et le menton des Medd, toujours accentués, sauvaient son visage de cette banalité si fréquente chez les jeunes gens de dix-neuf ans ; et, avec ses lèvres rasées, ses yeux sombres et sa saine pâleur, il avait vraiment quelque chose de romanesque.

Gertie aussi avait considérablement embelli ; ce n'était plus la jeune fille frêle et un peu brusque de naguère.

Elle avait fait sa révérence à la Cour, l'été précédent, sous les auspices de lady Beatrice ; plusieurs journaux avaient publié son portrait ou mentionné son nom dans des « échos mondains », notamment à propos de représentations d'amateurs et, consciente de son succès, elle se prenait assez au sérieux ; mais cela n'ôtait rien à son agrément. Faisant cet hiver-là une tournée de visites, elle était venue passer la Noël chez ses vieux amis les Medd. Et, après le thé, ils étaient montés, Val et elle, au premier étage, où ils discutaient avec une extrême vivacité sur les droits de la femme. Val expliquait que le grand charme des femmes résidait dans leur faiblesse et leur douceur. Il condescendit même à reconnaître que, pour être complet, un caractère d'homme avait besoin d'être tempéré par celui d'une femme ; que le courage naturel de l'homme

était par trop rude quand la tendresse et la circonspection d'une femme ne venaient pas l'assagir et en calmer la témérité.

Gertie l'écoutait avec un intérêt intense, le contredisait parfois avec chaleur et, quand elle ne regardait pas son visage, suivait les battements impatients de ses pieds éclairés par l'âtre. Elle portait une robe d'intérieur exquise, hâtivement passée après avoir avalé une tasse de thé dans le hall, encore vêtue de son amazone humide et fumante ; et elle jouait avec un éventail dont elle protégeait sa figure contre la lueur des bûches.

« Quand nous quittez-vous ? demanda Val brusquement et comme si soudain il était las de parler du droit des femmes.

— Ma tante doit venir me chercher jeudi pour me conduire chez les Northampton. Nous y jouons la comédie.

— Ah ! dit Val pensif. Qu'est-ce que vous jouez ? »

Il la contemplait pendant qu'elle lui décrivait son rôle... Des membres de la famille royale devaient, disait-elle, assister à la représentation.

Val, bien entendu, était sentimental — disons-le tout de suite, et ajoutons qu'aucun jeune homme de son âge et de son tempérament ne saurait manquer de l'être. C'est-à-dire qu'il songeait longuement à des détails d'importance secondaire : à la qualité des cheveux de Gertie, au reflet de son bas de soie ; il aimait penser à elle le soir, après avoir éteint la lumière, et faire de petits projets pour le lendemain, à ébaucher même un plan d'existence, vague mais délicieux, pour l'avenir, — pour quand Gertie et lui posséderaient à la campagne une maison de dimensions moyennes et un appartement en ville, et qu'ils vivraient ensemble, dans une parfaite et sympathique entente, sans vieillir — et pour toujours. Tout cela était normal, inévitable. Mais ce qui distinguait

sa carrière amoureuse de celle des garçons en général, c'est qu'elle avait duré trois ans, avec plus ou moins de continuité, depuis le soir où, au son de la musique, dans le hall, il s'était aperçu que Gertie était charmante. D'autres jeunes filles avaient passé en voletant dans ses rêves, mais sans s'y fixer : encore n'étaient-elles que des contrefaçons passagères de Gertrude Marjoribanks. Il avait eu assez fréquemment l'occasion de rencontrer celle-ci. Il avait chassé chez ses parents ; elle était allée avec May lui faire une visite à Cambridge et venait au moins deux fois par an passer quelques jours à Medhurst. Il éprouvait pour elle une adoration pure et loyale, mais qui commençait à excéder ses forces et il sentait qu'il fallait tenter un pas en avant. Après tout, il pourrait compter, dans quelques années de là, sur une très convenable aisance et Gertie, elle aussi, disposerait d'une fortune suffisante. En tout cas, ils seraient en mesure de se permettre l'appartement en ville ; et Medhurst leur servirait, entre temps, de maison de campagne.

Sous tous les autres rapports, les trois années écoulées depuis le voyage en Suisse avaient développé la situation dans un sens conventionnel et prévu. Austin, à Cambridge, avait laissé pousser sa moustache, puis l'avait rasée de nouveau quand il dut prendre ses repas au Temple (1) ; il était devenu un avocat des plus respectables, quelque peu hautain, et devait se présenter au Parlement dès que s'offrirait une occasion favorable. Val et lui se voyaient très peu et s'accordaient aussi bien que peuvent s'accorder deux frères tels que ceux-là, c'est-à-dire qu'ils observaient vis-à-vis l'un de l'autre toute la politesse désirable et, de temps en temps, par un ou deux mots acerbes, entamaient et terminaient une petite querelle bienséante. Val trouvait Austin trop compassé ; Austin estimait que Val était trop content de lui et manquait de pondé-

(1) Quartier des Services de la Justice.

ration ; et ils avaient raison tous deux. May commençait à être ce qu'on appelle « une fille modèle » ; elle aidait sa mère à écrire des invitations et disait en badinant à son père de ne pas se coucher trop tard. La stupeur du général, quand elle lui fit pour la première fois cette recommandation, puis son acquiescement quand il comprit qu'elle plaisantait, étaient réellement bien édifiants. Lui aussi avait vieilli, ses tempes blanchissaient, sa calvitie s'accentuait ; et, chez sa femme, ces trois années avaient également mis leur marque : elle marchait moins, ou plus lentement, et se montrait plus tolérante envers les brusqueries de langage de son vicaire.

Toute chose était donc telle qu'elle devait être, après ces trois années écoulées. Des gens venaient à Medhurst, puis repartaient, comme d'habitude, après un séjour tranquille, sinon très intéressant. Dans les derniers jours de mai, la famille allait à Londres et, au commencement de juillet, en revenait. Et le grand château demeurait inaltéré ; la vie y bourdonnait obscurément dans les sous-sols, réservés aux domestiques, tandis qu'elle respirait, paisible, aux étages supérieurs, dans le calme et la beauté. Au printemps, les faisans gloussaient dans les bois profonds, entourés de leurs petits et, l'hiver, ils volaient au-dessus des fusils en caquetant ; les chevaux, pour rentrer, suivaient le même itinéraire ; la cloche sonnait dans la tourelle et le gong tonnait à l'intérieur du château. Il y avait chaque année, comme par le passé, une exposition de fleurs, une fête au moment de la moisson et d'autres réjouissances traditionnelles. Et l'orgueil des Medd planait sur le tout comme une bénédiction et brûlait dans les cœurs comme une flamme sereine.

« Je suis absolument de votre avis, dit Gertie ; il faut que les hommes soient braves. Sans ça, ce ne sont pas des hommes. Mais il est certain que les femmes sont tout aussi braves et souvent même beaucoup plus.

— Autrefois, je croyais que j'étais poltron, dit Val, souriant à cette réminiscence. Vous souvenez-vous du jour où *Quentin* m'a jeté par terre, il y a trois ans ? Eh bien, le lendemain, j'étais terriblement nerveux; comme j'avais mal à la jambe, je ne pouvais pas monter à cheval, mais j'en étais joliment content. »

Elle le regarda.

« Ah?

— C'était stupide, évidemment ; et, bien entendu, si j'avais pu, j'aurais monté, tout en ayant peur au fond (car cela, on n'y peut rien). J'ai lu dans un livre sur l'équitation que ça arrivait souvent après une chute lente. »

Elle approuva de la tête.

« Oui, je comprends ; l'essentiel, c'est d'oser monter à nouveau. Ce qu'on éprouve intérieurement n'a pas d'importance.

— En rentrant de Suisse, j'ai monté comme d'habitude. La même chose m'est arrivée en Suisse, quand je me suis rendu compte que je n'avais pas la tête assez solide pour les ascensions. D'abord, j'étais affreusement honteux. Par bonheur, un monsieur qui était là, le secrétaire du Club alpin, m'a dit que le même cas s'était produit pour un officier décoré de la Victoria Cross. J'étais très malheureux ; j'aurais donné je ne sais quoi pour monter au Matterhorn avec les autres ; mais c'eût été imprudent, même pour mes compagnons.

— Oui, je comprends très bien. Et il me semble qu'il fallait plus de courage, au fond, pour y renoncer que pour le tenter. »

Val remua dans son fauteuil; la lueur du feu éclaira son visage et Gertie remarqua que ses yeux brillaient.

« En tout cas, moi, j'ai trouvé ça bien dur. Rester à la maison, les regarder partir en souriant d'un air idiot et puis aller dîner avec les vieilles dames, en se disant que sans ce maudit vertige on pourrait faire comme les autres... »

Il s'arrêta dramatiquement.

Gertie était dans cette disposition heureuse où l'on se trouve quand, après quelques heures de sport violent, on a bu un bon thé, pris un bain chaud, changé de linge et mis des vêtements élégants et confortables. Et il lui sembla que ce garçon était vraiment quelqu'un de très bien. Il lui apparaissait si modeste, si délicatement courageux ! La plupart des jeunes gens auraient escamoté cette histoire. Lui osait l'affronter. Elle ressentait une admiration véritable et un peu particulière.

« Ecoutez, Gertie, dit Val tout à coup, puisque vous partez jeudi, j'aimerais que vous fissiez, avant, une longue promenade à cheval avec moi. Vous dites que vous n'êtes jamais allée à Penhurst ; voulez-vous que nous y allions ensemble ? »

Elle esquissa un sourire.

« Croyez-vous que ce soit possible ?

— Pourquoi pas ? Lundi. Nous partirons après le déjeuner, sans nous presser.

— Rappelez-vous que le soir on doit danser.

— Nous serons de retour avant la nuit. »

Elle se tut.

Gertie n'était ni plus calculatrice, ni plus ambitieuse que la moyenne des jeunes filles. Ses parents avaient une assez jolie fortune et elle était fille unique. Durant cette dernière année, plusieurs perspectives assez séduisantes avaient brillé devant elle. Elle avait pu se dire, par exemple, qu'il serait extrêmement agréable d'être vicomtesse — et cela n'apparaissait pas comme invraisemblable. Mais ces idées s'étaient un peu effacées pendant son séjour à Medhurst ; et, en somme, le vicomte en question n'avait pas donné signe de vie depuis le mois d'août ; elle croyait devoir le rencontrer chez les Northampton. En attendant, il y avait Medhurst, et il y avait Val ; Val, qu'elle connaissait depuis trois ans, avec qui elle avait dansé, joué, monté à cheval, patiné ; Val, toujours

si gentil pour elle, toujours aimable et simple. Evidemment, il n'était encore qu'étudiant à Cambridge, mais, dans deux ans, il aurait terminé ses études... Et..., et, à n'en pas douter, il l'aimait beaucoup.

Aussi, tout à coup, dans cette demi-obscurité (ils n'avaient pas allumé l'électricité), elle se dit que la prudence était une chose fort laide (cette prudence, s'entend, qui opposait à un Medd un vicomte). En tout cas, ce château était un lieu splendide et de grande tradition ; le fait qu'il ne dût pas appartenir matériellement à Val importait peu... (Elle croyait savoir que Val, à sa sortie de Cambridge, serait ingénieur, c'est-à-dire qu'après avoir pendant quelques années joué à travailler, il travaillerait à jouer avec un revenu important.) Oui, la prudence, le calcul étaient des choses froides, détestables ; et puis enfin, Val était élégant et charmant, dans la clarté rougeoyante du foyer.

« Eh bien, oui, je viendrai, si vous voulez bien tout préparer, » dit-elle.

## III

Cependant, Austin, dans le petit salon de lady Beatrice, traitait le même sujet en présence de sa mère. Il se tenait debout devant la cheminée, les jambes un peu écartées, avec, dans toute sa personne, quelque chose de trop mûr et de trop digne pour un jeune homme de vingt-deux ans.

Il était déjà en smoking et portait un peu trop haut sa tête brune et bien formée.

Austin, certes, avait fait preuve d'une parfaite loyauté à l'égard de son frère dans l'affaire du voyage en Suisse. Il avait répété, froidement, les explications données par Val avec une bouillante volubilité, — car il n'y avait pas moyen de faire autrement. Mais il avait rappelé les faits, et, s'il faut tout dire, n'était pas fâché de pouvoir étayer sur un point d'appui solide ce

dédain naturel et presque universel du frère aîné pour son cadet. Mais, dans son orgueil, il ne s'en rendait pas compte. Tout au plus, se disait-il, quand la nécessité se faisait sentir d'ouvrir une soupape, que le pauvre Val méritait quelque indulgence, étant victime d'une inexplicable et malheureuse lacune physique, — argument commode qui le calmait quand Val était insupportable, qui sauvegardait sa propre dignité et lui donnait l'impression d'être magnanime.

Mais le fait que Val fût officiellement « un homme » venait tout compliquer. On peut traiter en enfant un jeune garçon, mais non un étudiant de Cambridge. Val, maintenant, fumait au su de tout le monde, buvait ouvertement du whisky ; il possédait un nécessaire de toilette avec ustensiles en argent ; il se rasait tous les jours, — bref, il faisait toutes ces mêmes choses qui, trois ans auparavant, mettaient une distance entre Austin et lui. Et maintenant, il faisait la cour, aussi, de façon dégagée, sans être ridicule. Du moins, on n'avait pas encore songé à dire que ce fût ridicule.

Or, c'est là, précisément, ce que faisait Austin.

« Il y a peut-être quelque niaiserie, dit-il d'un air réfléchi et pondéré, à parler de cela, maman. Bien entendu, je n'en ai rien dit à Val, il ne l'aurait pas supporté ; mais croyez-vous qu'il soit sage de laisser Val et Gertie si souvent seuls ensemble ? »

Sa mère éprouvait pour lui, maintenant, un certain respect. Sir James Meredith, conseiller du roi, lui avait fait beaucoup d'éloges de ce fils aîné, vantant sa studieuse application, sa solide conscience (il n'avait pas parlé de *brillant*). Et puis, Austin était l'héritier du nom, et il avait infiniment de dignité.

« Sont-ils donc seuls si souvent ? Est-ce que...

— Voyons, aujourd'hui encore ils ont monté à cheval tout l'après-midi, faisant bande à part. Je crois même que papa n'était pas très content.

— Mais ils se connaissent depuis si longtemps, Austin, et...

— Je suis sûr que Val rumine un projet pour lundi. Gertie doit partir mardi, n'est-ce pas ? » (Austin n'était pas aussi détaché de tout cela qu'il voulait le croire lui-même. En réalité, il avait tenté auprès de Gertie certaines avances cérémonieuses, accueillies avec ironie — presque railleusement. Mais il ignorait que cette circonstance eût une part quelconque dans les scrupules qu'il venait d'énoncer.)

Il fit remarquer à sa mère que Val n'avait pas dix-neuf ans, et que Gertie en avait dix-huit ; que Val, s'il voulait passer ses examens d'ingénieur, devait travailler très sérieusement ; et il ajouta que, malgré sa répugnance à se mêler d'une affaire qui ne le regardait pas, il estimait que c'était son devoir, puisque Val trouvait bon de se fiancer, à cet âge absurde, avec une jeune fille qui ne lui convenait en rien. Il avait un air si grave en disant tout cela, semblait si persuadé de sa responsabilité, que lady Beatrice, plus d'une fois, pensa se mettre à rire. Mais elle eut soin de n'en rien faire.

« Eh bien, mon fils, dit-elle, je suis contente que tu m'aies parlé. Pourtant, je crois que je ferai mieux de ne pas intervenir. Gertie part mardi. Et même si tu avais raison, s'il s'agissait d'autre chose que d'une simple amourette d'enfants, je ne m'alarmerais guère. Gertie est très gentille, tu sais, et Val, en quittant Cambridge, aura presque mille livres de rente. »

Austin leva son menton encore plus haut.

« Oh ! c'est très bien, dit-il, du moment que vous êtes au courant... Mais je pensais qu'il valait mieux vous en parler.

— Merci, Austin », dit-elle, avec un grand sérieux.

La réception faite par Val et Gertie à Austin dans la salle d'études ne calma pas le léger désordre de ses sentiments.

C'était une de ces pièces agréables et difficiles à classer qui, dans les vastes demeures, sont consacrées aux jeunes filles, équivalant pour elles à ce qu'est, pour les hommes, le fumoir — à ce qu'était pour Val et Austin le petit salon de l'aile Nord. Des tables minuscules et incommodes occupaient les espaces compris entre les fenêtres ; au mur, l'on voyait épinglés des panneaux en broderie ; de petites chaises blanches très basses étaient réunies en cercle devant la grande cheminée ; il y avait, çà et là, des vases en porcelaine. Le vert et le blanc dominaient dans l'ensemble de la pièce, qui dégageait une atmosphère d'innocence et de propreté. Les jeunes gens ne pénétraient là que sur invitation expresse ou après une autorisation tacite ; et il n'y avait de place pour rien faire car la table et le parquet étaient encombrés de travaux inachevés (aquarelles, point à l'aiguille, tapisserie), de chevalets, de boîtes à ouvrage et d'un grand rouet détraqué.

Austin entra d'un pas solennel ; et, tout d'abord décontenancé par l'obscurité, il discerna un faible mouvement.

« C'est toi, Austin ? » dit une voix, en même temps qu'Austin distinguait une silhouette de jeune homme se dessinant sur l'irradiation du foyer.

Austin tourna l'interrupteur.

« Oui, dit-il. Je venais voir si... euh... May...

— May joue au ping-pong avec Tom Meredith et miss Deverell. Elle vient de nous quitter. » (Pour être tout à fait précis, May était venue chercher une balle pour amuser le petit chat. Il y avait de cela près d'une heure.)

— Ah ! dit Austin.

— Puis-je faire quelque chose pour toi ? » demanda Val poliment.

Gertie se leva en regardant sa montre-bracelet.

« Grands dieux ! dit-elle, sept heures passées... Je n'ai que le temps. »

Et elle se hâta vers la porte, qu'Austin ouvrit galamment puis referma quand elle fut sortie.

« Val, dit-il.

— Oui ?

— C'est un peu bizarre que tu restes si longtemps seul ici avec Gertie...

— Pardon ?... »

Austin, vraiment, aurait dû deviner, au ton de son frère, que ce n'était pas le moment de hasarder des critiques. Val subissait encore l'influence vivifiante, irritante, d'une heure et demie passée sous le charme d'une jeune fille exquise, captivante, et se trouvait dans une disposition, si l'on peut dire, dangereuse.

En outre, il était stupéfait (comme on l'est toujours dans ces cas-là) qu'un tiers eût remarqué entre Gertie et lui quelque chose de plus que des relations banales d'amitié. Il s'imaginait qu'à part elle et lui nul n'en soupçonnait l'existence.

Mais Austin, dans sa rectitude, ne vit rien de tout cela. Il crut devoir saisir cette bonne occasion de se montrer supérieur et « frère aîné ».

« Je dis, répéta-t-il énergiquement, qu'il y a quelque chose de singulier dans le fait que tu sois resté seul ici avec Gertie, depuis l'heure du thé ; et dans l'obscurité », ajouta-t-il comme pour sceller sa phrase.

Il y eut un moment de silence. Val passa sa langue sur ses lèvres ; Austin remarqua qu'il avait un air étrange et comprit subitement que son amour de la bienséance l'avait entraîné un peu trop loin. Il fit, intérieurement, une manœuvre de recul.

« Je n'ai jamais vu de ma vie semblable insolence, continua Val. Tu oses me dire une chose pareille ?

— Mon cher ami...

— Sors d'ici, prononça Val d'un ton glacé, mais avec un léger tremblement dans la voix. Je ne veux pas te flanquer mon poing sur la figure. »

Austin perçut que Val, agrippant d'une main le dossier de la chaise, s'avançait un peu vers lui. Il tourna sur ses talons, vite, résolument, comme pour mettre son courage en dehors de la question. Arrivé à la porte, il se retourna :

« Tu devrais avoir honte de me parler ainsi, dit-il avec calme. J'étais venu tout simplement pour...

— Tu ferais mieux de te taire. Va-t'en. »

Val fit un pas vers son frère. Il le regretta aussitôt, car Austin s'assit instantanément sur un petit sofa et croisa les jambes. C'était un défi bien net ; et Austin eut la satisfaction de voir que Val hésitait.

« Je ne m'en irai pas sur un ordre de toi, dit-il. Val, assieds-toi. Il faut que tu entendes ce que j'ai à dire pour me justifier. »

Val s'assit avec lenteur, comme obligeant avec peine sa légitime colère à se courber sous un scrupule de justice. Austin sentit qu'il reprenait de l'avantage, mais résolut d'être magnanime.

« Ecoute, dit-il, je suis las de ces disputes perpétuelles. Je suis entré ici...

— Pour me dire des choses blessantes, rétorqua Val dans une convulsion de colère.

— Je suis entré ici, répéta Austin, pour te faire observer, simplement, que tu vas... que tu vas te donner en spectacle avec Gertie, si tu ne fais pas attention. Je croyais...

— Tu es trop bon, dit Val avec aigreur. Tu es mille fois trop bon. Et, veux-tu me dire en quoi ça te regarde ? »

Austin vit la bataille gagnée. Il avait eu un moment de frayeur. Mais maintenant il dominait la situation. Il se leva et remit la main sur le bouton de la porte.

« Mon cher ami, si tu trouves que ça ne me regarde pas, n'en parlons plus. A ta place, j'aurais été reconnaissant d'un avis. Toi, tu ne l'es pas. Très bien. Je ne t'importunerai plus.

— Tu as l'intention d'insinuer, je suppose, que je... que je suis amoureux de Gertie ?

— Mais...

— Aurais-tu la bonté de répondre à ma question ? »

Austin laissa de nouveau retomber la main :

« Je voulais dire — et pas autre chose — que c'en avait tout l'air.

— Eh bien, c'est faux, dit Val, en mentant délibérément. Il est tout bonnement scandaleux que je ne puisse être ami avec une jeune fille qui va et vient dans cette maison depuis trois ans, sans qu'on se mette à fouiner, à potiner, à dire que je suis amoureux d'elle. J'aime bien Gertie, et je ferai absolument et exactement ce qui me plaira. J'ai l'intention de faire une longue promenade à cheval avec elle, lundi — puisque tu tiens à tout savoir. Et je te prierai de vouloir bien garder pour toi tes remontrances et de t'occuper de tes affaires. »

Austin sourit doucement. Même, il fit une légère inclinaison.

« Allons, dit-il, je crois qu'il n'y a rien à ajouter. »

Ses genoux tremblaient un peu comme il longeait le couloir, en chantonnant — juste assez fort pour que Val l'entendît.

« Pauvre type, se dit-il, quelle frousse il avait ! »

Val resta debout. Il entendit Austin qui chantonnait. Il sourit par un effort musculaire.

« Je crois que, cette fois-ci, je lui ai fait salement peur ! » dit-il tout haut.

ROBERT-HUGH BENSON.

*(A suivre.)*

*(Traduit de l'anglais* par M. REYNALDO HAHN).

N° 28 Prix : 1 fr. 50 12 Juillet 1919

# La Revue hebdomadaire

ET

## SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

*VINGT-HUITIÈME ANNÉE*

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE NATIONALE PRÊT

## SOMMAIRE

AVESNES.....
LOUIS SONOLET.....
ROBERT-HUGH BENSON .....
GUILLAUME SAUVEGRAIN ...
MARGUERITE HENRY-ROSIER.
AGNÈS DE LA G.....
HENRI POTEZ .....
MAX BUTEAU .....
RENÉ MOULIN .....
FILM.....

*ENQUÊTE DE « LA REVUE HEBDOMADAIRE » :*
I. Le Retour à la Paix... 141
L'Ame de notre sauveur le Poilu..... 156
Le Poltron (VI). (Traduit de l'anglais par M REYNALDO HAHN)..... 192
Poésies. Le Prix des journées ..... 210
Le Retour..... 215
Souvenir..... 217
Abraham Lincoln..... 219
Les Places vides ..... 234
La Paix..... 239
La Vie qui passe : la Grande Journée de Versailles... ..... 261

*Les Faits et les Idées au jour le jour.*
*Memento bibliographique. — Vie mondaine.*

*LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit*

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garanciere (6e) — PARIS

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TÉLEPHONE · FLEURUS 12-53

# LE POLTRON

*(Suite)*

## CHAPITRE II

### I.

De toutes les saisons de l'année, c'est l'hiver qui prête le plus d'agréments à une longue promenade à cheval. Ni chaleur, ni mouches, ces mortels ennemis du bien-être ; les chevaux sont dispos ; et si le ciel est clair, s'il ne gèle pas, s'il ne fait pas de vent et s'il n'y a pas trop de boue, le corps et l'esprit sont également heureux.

La visite de Val et de Gertie à Penhurst avait été des plus agréables ; le vieux gardien, en apprenant qu'ils venaient de Medhurst, s'était montré déférent et loquace. Ils mangèrent leurs sandwichs dans le jardin, et, vers deux heures, étaient déjà sur le chemin du retour. Inutile de reproduire ici leur conversation ; elle n'offrait pas le moindre intérêt. Il suffit de mentionner que leur intimité grandissait peu à peu, à mesure qu'ils gagnaient du terrain. Ils prenaient de petits chemins, passaient à travers champs ; Val ouvrait des barrières ; des faisans couraient en caquetant dans les taillis, des pigeons voguaient dans l'air, violemment rejetés de côté par l'effroi, comme des bateaux par la tempête, dès qu'ils apercevaient les cavaliers. Autour de ces derniers se jouait la bise d'hiver, claire et fraîche, où soufflait à peine, dans le jour baissant, une faible haleine de glace , et le ciel commençait à ordon-

ner ses couleurs pour un bel effet de soleil couchant. Gertie laissa tomber sa cravache : Val en quelques secondes mit pied à terre et remonta à cheval ; comme il la lui tendait, leurs yeux se rencontrèrent.

Ils avaient, bien entendu, fait des projets pour la soirée, spécifié les danses que Gertie danserait avec Val ; ils devaient souper ensemble ; un certain coin de la galerie de musique fut désigné comme lieu de rencontre si l'un d'eux s'ennuyait. Ils riaient, leurs yeux brillaient pendant ces arrangements.

Chacun tenait très bien son rôle. Ils savaient que l'échelon d'intimité vers lequel ils progressaient était fragile et périlleux ; une phrase trop familière, une nuance sentimentale trop marquée, une seule supposition injustifiée pouvaient en compromettre l'équilibre. Ils étaient tous deux sans expérience mais pourvus d'une sensibilité intuitive qui les guidait infailliblement. Des experts en flirt eussent peut-être trouvé que « tout cela n'était pas au point », reproché deux ou trois fois à Gertie de mettre trop d'expression dans ses regards, à Val, la gaucherie de ses silences. Mais « tout cela » leur allait très bien. Ils étaient gourmands de sensations plutôt que gourmets ; ils ne connaissaient pas les subtilités infinies où se complaisent les gens de trente et quarante ans, et, d'ailleurs, ne les eussent pas comprises. C'étaient des enfants, rien de plus, mais des enfants bien élevés.

Comme le ciel atteignait son suprême rayonnement de gloire, ils suivaient côte à côte un sentier conduisant à une petite hauteur où se dressaient des sapins et d'où l'on dominait de tous côtés le paysage. Ils s'arrêtèrent à la lisière des arbres pour regarder la campagne. Devant eux, ils avaient le Sussex, derrière eux le Kent ; et la forêt d'Ashdown s'étendait au loin, sombre et dorée sous le vaste embrasement du ciel.

Val regarda Gertie à la dérobée. Il la trouva prodigieusement belle ; elle recevait en plein visage la splendide

clarté du couchant ; ses yeux noirs étincelaient, son visage avait les tons chauds de l'ivoire et l'exercice y avait fait monter un peu de rose. Son amazone vert foncé enserrait comme un gant ses formes juvéniles ; assise ainsi sur sa jument blanche, elle ressemblait à Diane.

Et Val — bien qu'elle n'eût jamais l'air de le regarder — prenait à ses yeux l'air d'un Parsifal ; il lui apparaissait jeune, viril, calme et romantique. Il portait un vêtement gris, il était grave et les rayons du soleil mettaient dans ses cheveux des reflets d'or sombre.

Ils restèrent un instant silencieux à contempler les flots d'éther chargés de lumière, les nuages flottant à l'orient comme des îles vermeilles, le riche tapis formé par le sommet des arbres ; leurs pensées se cherchaient, se confondaient ; ils se soumettaient intérieurement l'un à l'autre et se considéraient mutuellement comme dignes de commander à l'univers.

## II

« Nous pourrions galoper un peu, dit Gertie sans regarder Val ; il se fait tard. » Elle souleva ses rênes, se pencha en avant et la jument partit au petit galop.

Un sentier de gazon, long et droit, s'étendait devant eux ; ils le connaissaient bien, car ils n'étaient qu'à une heure de distance de Medhurst.

« Rappelez-vous qu'il y a la carrière au bout ! » cria Val et, de la tête, elle fit signe que oui.

Or, un certain faisan avait éprouvé, la veille, de violentes émotions. Par deux fois, des gens qui causaient, armés de bâtons, l'avaient dérangé, forcé à s'envoler par-dessus les arbres ; par deux fois, pendant qu'il volait, un bruit énervant s'était soudain fait entendre, venant d'en bas ; puis, dans l'air, immédiatement derrière lui, une sorte de cri strident, horrible. Il était arrivé sain et sauf à un mille de distance de son abri, avec la conviction

bien implantée parmi ses instincts, acquis ou héréditaires, qu'il valait mieux rester caché sous la fougère que courir et courir que voler.

Il se promenait ce soir dans la lumière, piquant du bec les châtaignes et les chenilles, longeant le chemin où galopait une jeune fille montée sur une jument blanche. Entendant un bruit martelé qui se rapprochait, il tendit le cou et resta quelques secondes une patte en l'air. Puis, baissant la tête, il se mit à courir en silence, avec une extrême rapidité, parallèlement au chemin, car une désagréable clôture de fil de fer l'empêchait de fuir vers la droite. Mais le bruit martelé gagnait du terrain... Le faisan courait toujours ; ses ailes pendaient en arrière, déployées, écartées et, de temps à autre, il s'en servait pour aider sa course d'un brusque battement. Les sabots se rapprochaient de plus en plus et son œil enflammé lui révéla qu'un groupe déconcertant fonçait droit sur lui : d'abord un monstre blanc et noir, puis un autre noir et gris. Alors, s'étant élevé pour s'envoler, en prenant du souffle avant de proférer son cri d'alarme et de défi, il s'aperçut que le grillage faisait un coude à gauche et lui barrait la route. Impossible d'hésiter : il monta avec un bruit de fusée et, par un brusque changement de direction, sortit du fourré, frôlant la tête de la jument blanche... Il montait, montait toujours, dans le soleil, au-dessus des sapins, en multipliant ses cris de triomphe... Enfin, il distingua dans le lointain, au delà des bois, le point qui marquait le terme de son voyage. Alors, comme un vaisseau qui rentre au port, il étendit ses ailes, se raidit et, glissant sur une pente invisible de l'air, descendit, en un magnifique vol plané, jusqu'aux branches hautes des arbres, puis jusqu'à leurs troncs ; il atterrit, courut, marcha, puis se coucha, silencieux, à l'affût de tous les bruits pouvant révéler une poursuite.

Cependant, la jument blanche avait fait un écart ;

elle porta la tête en arrière, renâcla et, folle de frayeur, partit d'un trait, piquant droit dans le chemin qui, cinq cents mètres plus loin, aboutissait à la carrière.

Gertie, sitôt revenue de sa surprise, entreprit sa tâche. Elle avait tiré sur les rênes, dans l'espoir de briser l'élan de la bête avant qu'elle eût le temps de prendre définitivement une allure effrénée. Après quoi, abandonnant le filet, elle mit toute sa force sur la rêne de bride, sciant la bouche, mais avec précaution, dans la crainte de jeter la jument contre un arbre.

A vrai dire, elle n'avait pas peur. Elle appréciait avec clarté les circonstances, la possibilité que la jument glissât dans la descente, la probabilité d'une chute mortelle par-dessus le parapet de la carrière. Mais ces faits lui demeuraient encore lointains comme un horizon ; une seule chose pressait : arrêter la jument. Elle se rejeta en arrière en tirant, jeta sa cravache qui lui embarrassait la main, tira encore...

De petites scènes, des idées, passaient rapidement dans son esprit. Il lui semblait qu'il y avait en elle deux personnes distinctes : l'une, étrangère, indifférente, remarquait un tronc d'arbre abattu, les tons ambrés du ciel, les oreilles couchées de la jument, sa crinière en désordre ; l'autre, d'abord attentive à la nécessité d'arrêter cette course, puis furieuse, puis désespérée. Car on croirait parfois que chacun des deux *moi* de la psychologie moderne, violemment séparés l'un de l'autre, est animé d'une vie indépendante, suit un cours particulier, fait ses propres observations...

Soudain, à un tournant où la route s'élargissait, elle aperçut à cent cinquante mètres environ, les buissons bas qui bordaient la carrière — cette carrière profonde où, quelques jours auparavant, elle avait plongé du regard, ainsi que Val et Austin — et, au delà, derrière le parapet opposé, des sapins noirs sur le ciel rouge. Puis, simultanément, deux choses survinrent : elle se mit à

sangloter — du moins une des deux parties d'elle-même — et elle vit, à sa droite, la tête de *Quentin* tout près de la sangle de sa jument, et enfin la main de Val s'avança, rapide, et s'abattit sur ses rênes.

Val criait, elle s'en souvint plus tard, mais ni alors ni après, elle ne sut quels mots il criait ; car elle s'abandonnait tout entière à une sensation de soulagement. Elle se renversa sur la selle mouvante, en fermant à demi les yeux. Elle n'éprouvait plus cette affreuse impression de solitude : il y avait près d'elle un homme... Val, le cher Val! Elle ne se souciait guère de savoir s'ils rouleraient ou non tous deux par-dessus le rebord, dans la carrière : non, vraiment, elle ne s'en souciait pas...

Val s'était emparé des rênes et les deux chevaux galopaient ensemble, s'entre-heurtant, se gênant l'un l'autre. Elle comprit et retrouva son calme. Elle se redressa, l'attention en éveil et se remit à tirer sur les rênes, en insistant sur la gauche. La jument releva la tête ; son galop se raccourcit... Enfin, elle s'arrêta, pantelante, couverte de sueur... Ils étaient à quarante mètres de la carrière.

Val, qui tenait toujours les rênes, se penchait sur le cou de son cheval et regardait Gertie d'un air calme et résolu pendant que *Quentin* s'apaisait peu à peu.

« Merci, merci, dit Gertie... Oh ! Val... »

Pendant le retour, ils frémissaient d'émotion. Ils chevauchaient côte à côte ; Val avait accroché à la gourmette de la jument sa ceinture de cuir dont il tenait l'autre extrémité dans sa main gauche. Ils parlaient et reparlaient du même sujet, revenant sans cesse sur le faisan malencontreux, sur l'effroi excusable de la jument, sur les avantages qu'il y avait à rendre et à reprendre successivement la main ou à scier la bouche de façon continue. Val préconisait le premier système : Gertie le second.

Val était radieux. Sa mâle vaillance émanait de lui

comme une aurore. Il lançait des regards à Gertie en lui parlant et celle-ci, malgré l'ombre crépusculaire qui s'épaississait dans les bois, voyait que ses yeux brillaient et que sur sa bouche le sérieux alternait avec le sourire. Ils étaient troublés ; leurs voix tremblaient par moments, et de longs silences s'intercalaient.

Val déclara que jamais *Quentin* ne lui avait semblé aussi lent que pendant la poursuite ; impossible, tout d'abord, de le mettre au galop. Et puis, il avait craint que *Quentin* ne s'emportât, lui aussi, et il l'avait flatté de la main tout en lui adressant des éloges extravagants sur son sang-froid, sur sa docilité... Il décrivit admirablement tout cela — sa frayeur de voir la jument tomber, passer par-dessus le parapet, son angoisse à l'idée d'arriver trop tard, la vision qu'il avait eue d'un lapin frôlant les jambes de *Quentin*...

Mais il ne dit pas (et en réalité il n'en avait guère conscience tandis qu'il parlait), il ne dit pas qu'une décision s'était imposée à lui en ce moment atroce et que si, arrivé à soixante mètres de la carrière, il ne fût pas parvenu, dans sa course effrénée, à happer la rêne de Gertie, il eût retenu son propre cheval, dans la crainte... dans la crainte de faire plus de mal que de bien...

## III

Ils étaient assis ensemble dans l'embrasure de la porte Sud et le son de l'orchestre leur parvenait comme une musique céleste. Depuis cinq minutes ils ne se parlaient pas.

Ils se trouvaient séparés de l'univers, car Val avait ouvert un grand paravent pour masquer l'entrée. (Gertie feignait de ne pas s'en apercevoir.)

Derrière eux se mouvaient de pauvres êtres humains, personnages fantomatiques d'un monde qui, désormais,

n'offrait plus le moindre intérêt. Austin était par là, sans doute, prosaïque et satisfait, avec son frac cérémonieux. Lady Beatrice assise, sa canne à côté d'elle, causait probablement avec le professeur Mac-Intosh, vêtu de son veston marron, avec sa ridicule chemise à jabot ornée de perles. Le maître de la maison, John Medd de Medhurst, long et de mise austère, dansait, vraisemblablement, pour la troisième fois avec miss Deverell, toute frêle dans sa robe de soie noire ; et les Meredith étaient là, ainsi que le Vicaire et sa femme, et la vieille lady Debenham, et tous les habitants des domaines environnants et le petit docteur, et tout le reste de cette foule qui avait la prétention d'exister !... Val les avait tous vus, avait évolué au milieu d'eux, souriant, condescendant même à causer, jusqu'au moment où il l'avait aperçue, Elle, dans Sa robe bleue, Ses bras souples et dorés gantés de blanc et où Ses yeux noirs et vifs avaient rencontré les siens, tandis qu'Elle parlait à un gros capitaine rubicond présenté par les Fergusson.

Il était alors allé vers elle et l'avait emmenée. Sans mot dire, ils avaient dansé ensemble ; puis, comme par une commune sympathie, en approchant de la porte, ils avaient tous deux hésité. Le rythme de leurs pieds s'était interrompu ; elle avait pris son bras ; ils avaient traversé les deux salons pleins de chrysanthèmes, suivi le couloir qui longeait le billard, et gagné le porche Sud dont Val avait masqué l'entrée avec un paravent. Ils ne s'étaient pas encore parlé. Le monde avait disparu ; seules le rappelaient par moments des bouffées de musique qui s'échappaient du hall.

Tout à coup il lui prit la main ; elle la lui laissa prendre. Il la serra dans les siennes.

« Gertie... » murmura-t il.

Chaque pulsation, chaque fibre de son être semblaient animées d'une vie nouvelle ; il était ivre de joie et de courage. Il lui avait sauvé la vie. Sa mère l'avait embrassé;

son père lui avait adressé trois mots et un sourire bienveillant ; Austin l'avait regardé d'une manière étrange. Et elle-même, elle ne lui avait dit que peu de chose, presque rien — en évitant son regard — mais il sentait qu'elle avait subi son pouvoir et il en frissonnait de bonheur.

Sa main monta sur le bras de la jeune fille, à la hauteur du coude, ses doigts cherchèrent les boutons du gant. Elle retira vite son bras, en étouffant une petite exclamation.

« Non... non ; enlevez-le, dit-il tout bas. Je veux... vous embrasser la main. »

Oh ! certes. c'était un amour de novices. Mais leur en fallait-il davantage ? Gertie eût pu apprendre à Val bien des choses qu'il ignorait ; mais elle l'aimait pour cette ignorance même, si bien en rapport avec son courage, son sentiment viril de l'honneur, sa simplicité, sa candide loyauté d'enfant ; et c'était de ces qualités-là qu'elle se sentait éprise. Il lui représentait un Homme, non un troubadour. Cet après-midi-là, il avait monté avec elle, il avait arrêté son cheval, il l'avait protégée, sauvée ! couronnement de cette intimité qui, au cours de la journée, s'était accrue peu à peu, qui avait commencé (Gertie du moins le pensait) par le matin d'été où, entendant le bruit des roues devant le perron, elle avait couru à la fenêtre pour observer le départ du jeune garçon qui devait entreprendre, en Suisse, tant de grandes choses. Elle se sentait, par moments, son aînée ; elle avait souri intérieurement, quelquefois, en le voyant bouder Austin, s'était moquée affectueusement de lui avec May ; et, même à présent, avait conscience que cet étrange instinct maternel se mélangeait à l'admiration qu'il lui inspirait. Mais, en même temps, elle avait conscience de sa propre jeunesse ; elle tremblait de le sentir ainsi tout près d'elle. Il lui donnait une impression de force, de mâle énergie, de courage !

Quant à lui, il se perdait dans l'extase. Cette merveilleuse jeune fille était à lui ! Comment le croire ? Mais comment en douter ? Un amour comme le sien ne pouvait manquer d'être vainqueur. Elle était près de lui, bien plus près dans cette ombre que dans la lumière éclatante du hall, devant tout le monde.

Donc, il lui avait embrassé la main. Puis, soudain, il l'enlaça et mit sa joue contre sa joue.

## IV

« Alors, chuchota Val, dix minutes plus tard, c'est arrangé. Nous sommes absolument fiancés. Et il ne faut rien en dire à personne. »

Elle murmura quelques mots rapides, confus.

« Non, ma chérie, reprit Val, il ne faut pas. Si nous en parlons à qui que ce soit, on ne nous permettra plus de nous voir. Et vous partez demain... oh ! Gertie... »

Un grand vide s'ouvrait devant lui à cette pensée. Elle faisait partie de sa vie, à présent qu'il avait parlé. Il ne pouvait plus concevoir la vie sans elle... Et, après la désolation de Medhurst, il lui faudrait supporter la solitude de Cambridge...

« Il faut que vous reveniez à Pâques, dit-il.

— Cher Val, à quoi bon ? Jamais.. jamais on ne consentira... »

Sa volonté se redressa impérieuse.

« Je vous dis que si. Et sinon, nous nous passerons de consentement. Dites-moi, Gertie, est-ce que vous partiriez avec moi, s'il n'y avait pas d'autre moyen ? »

Elle ne répondit pas. Il l'entendait respirer dans l'ombre ; il sentait son pouls qui battait ; il distinguait à travers ses cheveux, qui étaient de l'ombre aussi, un peu de la blancheur de son visage.

Il se mit à la supplier tout bas, en l'attirant plus près

encore. Il la tenait dans ses bras nerveux et résolus, comme une petite enfant frêle, docile.

« Oh ! Gertie, dites que oui... dites que vous me suivriez... Je vous aime plus que tout au monde... Je... je mourrais pour vous s'il le fallait. Nous n'aurons pas besoin de nous enfuir... tout ira bien. Mais dites-moi que vous le feriez... dites-le-moi. »

Il se laissa glisser à genoux, la tenant toujours, l'attirant vers lui. Leurs visages se touchaient presque ; il respirait le faible parfum de ses cheveux ; le bras nu de Gertie pesait, sa force l'abandonna ; et enfin il reçut la réponse qu'il désirait : Gertie, après s'être un instant dégagée de son étreinte, lui saisit la tête et se mit à l'embrasser, à l'embrasser, à l'embrasser, sur les lèvres, sur les yeux, sur le front.

« Oui, mon chéri, oui, je te suivrais, balbutiait-elle. Je t'obéirais, Val... je t'obéirais... Oh ! mon Val, que je t'aime ! Je voudrais mourir pour toi... tu es... tu es si fort, et si brave !... »

## V

A souper, le professeur Mac-Intosh décrivait à miss Deverell, pendant que lady Beatrice causait avec son voisin de gauche, la véritable manière de maîtriser un cheval emballé. Il fallait, dit-il, garder son sang-froid, et tirer méthodiquement, posément, sans cesser, autant que possible, de parler au cheval d'une façon calmante et encourageante. Les tractions brusques étaient funestes. La peur ne l'était pas moins, car elle se communiquait aisément au cheval.

Un couple fit son entrée dans la salle à manger. Le professeur s'écria :

« Tiens ! voilà le héros et l'héroïne ! »

Il se leva en agitant ses mains dans le vide comme s'il dirigeait un orchestre.

*Voici venir le héros conquérant* ! chanta-t-il d'une voix ample et retentissante.

« Il y a une chaise libre là-bas, mon fils, dit lady Beatrice. Il y en a même deux. Comme vous êtes en retard ! »

Val conduisit Gertie jusqu'à sa chaise, puis alla au buffet chercher du poulet froid et un carafon de champagne.

## CHAPITRE III

### I

L'émoi qu'on appelle « calf Love » n'est pas seulement très beau ; il est parfois singulièrement constant ; et Val emporta à Cambridge une photographie dans un petit médaillon à secret, deux lettres très froissées et un idéal puissant.

L'écriture de Gertie - ferme et plutôt grande — lui était plus chère encore que la photographie : celle-ci reproduisait ses traits, mais l'écriture émanait d'elle-même. Sa main avait reposé sur ce papier, ces petits traits impétueux étaient des signes directs de son état d'âme. Il enveloppa donc le médaillon et les deux lettres, les fit coudre dans un morceau de soie brodée qu'il porta comme un scapulaire, suspendu à son cou par une chaîne. Chaque matin et chaque soir, il embrassait son trésor, et il le tenait entre ses doigts lorsqu'il s'agenouillait près de son lit — car, depuis la Noël, il avait découvert à nouveau qu'on peut trouver dans les prières une exquise volupté

Telle était une des manifestations du nouvel idéal qui s'imposait de cent autres façons encore, manifestations qui eussent infiniment étonné Gertie si elle en avait eu connaissance. Bientôt, personne au collège n'ignora que Val Medd ne goûtait pas certains genres de conver-

sations, qu'il ne voulait pas jouer plus d'un demi-penny le point au poker, et qu'il risquait absolument de devenir insupportable... Cet idéal régissait toutes choses avec tant d'autorité et de douceur, qu'il se fit sentir jusque dans l'assiduité ponctuelle de Medd aux conférences. Certaines gravures disparurent de sa chambre et furent trouvées, par des camarades curieux, entassées sur le haut d'une armoire. Il donnait encore des dîners dans Jesus Lane, mais c'étaient des réunions paisibles et ordonnées. Il fréquentait toujours le Pitt's Club, mais restait moins longtemps à causer adossé à la cheminée ou à feuilleter des magazines dans le salon de lecture.

Intérieurement, il était plus soumis encore à son idéal ; certaines choses lui devinrent impossibles et, parmi celles-là, son ancienne peur de la Peur. Parfois, durant ces longs moments de solitude et de réflexion que les garçons amoureux réussissent à se réserver, il lui semblait tout à fait incroyable que la poltronnerie eût jamais pu avoir un rapport quelconque avec lui. Bien plus : il en arriva à reconnaître pour la première fois et sans en éprouver autre chose qu'un étonnement détaché, qu'il n'avait pas toujours montré, dans ses actes, toute la fermeté d'âme désirable. Bien entendu, les explications réitérées qu'il s'était données, ses actes de foi intérieurs avaient obscurci sa juste appréciation de soi, et il croyait encore qu'en renonçant à l'ascension du Matterhorn il n'avait obéi qu'à une sage prudence ; pourtant, il commençait à comprendre que ce n'était pas simplement une cause purement physique, irrésistible, indépendante de sa propre volonté qui, sur le bloc de glace, l'avait forcé à crier : « Je ne peux pas !... je ne peux pas !... » Mais si grand était le changement apporté par l'Idéal dans son imagination, qu'il pouvait affronter ce souvenir sans honte aucune. C'était un autre Valentin Medd qui avait fait cela, voilà tout, et non le Val amoureux de Gertie Marjoribanks : toute chose était ainsi renouvelée.

Entre temps, il employait ses aptitudes diplomatiques à la combinaison d'un très joli petit complot où il joua son rôle avec une adresse remarquable.

Il commença par écrire deux lettres, pendant le carême, à sa sœur May ; dans la première il lui exprimait son remords d'avoir manqué à ses devoirs épistolaires envers elle depuis qu'il avait quitté Eton. Cette première lettre n'était pas préméditée ; à peine avait-il conscience, en l'écrivant, de se trouver en contact plus étroit non avec sa sœur, mais avec l'amie de Gertie. La seconde était dictée pas l'astuce et se terminait par un post-scriptum : « Pourquoi maman ne t'a-t-elle jamais laissé voyager à l'étranger ? Si elle s'y décidait, je t'accompagnerais, quand tu voudrais. »

Ceci, comme bien l'on pense, provoqua chez May un débordement de lamentations : « Il était trop injuste, écrivait-elle, que les garçons fussent toujours les mieux partagés en tout... » Alors, Val démasqua une de ses batteries ; il répondit « qu'il croyait que Rome, au moment de Pâques, ce devait être absolument charmant, qu'il se demandait pourquoi lui et May n'iraient pas y passer quinze jours pendant les vacances, et que May devrait bien tâter le terrain... »

La correspondance, après cette lettre, subit un temps d'arrêt, pendant lequel Val, chaque jour, vit s'éteindre et se rallumer son espoir. Mais ses intuitions avaient été justes, ses jalons admirablement posés. A n'en pas douter, on estimerait préférable que May ne fût pas la seule jeune fille du voyage et Gertie Marjoribanks, qui parlait fort bien l'italien et le français, était la compagne rêvée. Donc, dix jours exactement après que les adroites incitations de Val eurent quitté la boîte aux lettres du Pitt's Club, il souriait un matin, tout en prenant un air préoccupé, en déjeunant avec son camarade Jim Waterbury qui s'indignait de son silence ; c'est que là, sur la table, gisait une lettre de May qu'il venait de recevoir. La

jeune fille s'y épanchait en torrents de joie et d'enthousiasme, et annonçait à son frère que le lundi des Rameaux, elle, lui et Gertie Marjoribanks partiraient pour Rome. Un seul petit nuage ternissait, pour Val, la limpidité du ciel : la possibilité, mentionnée par le post-scriptum, qu'Austin fût aussi de la partie.

Toutefois, il n'y attacha pas grande importance. Austin lui-même ne pouvait détruire ce bonheur : un voyage de quinze jours en compagnie de Gertie. Et elle irait à Medhurst en été, puis à la Noël ; et Val la rencontrerait en septembre chez des amis qui l'avaient invité à chasser.

Le mystère ajoutait un charme de plus à l'affaire. Ils avaient décidé, prudemment, de ne s'écrire que toutes les six semaines. Et ce silence était délicieux, ce silence partagé par deux cœurs exultants qui ne laissaient rien paraître de leur allégresse.

## II

L'état d'âme de Gertie est plus difficile à décrire, à cause de sa complexité. Chez Val, un seul fait et rougi à blanc : l'amour d'un jeune homme pour la jeune fille qu'il avait choisie, amour que raffinaient au suprême degré le romanesque, l'éducation, l'hérédité, flamme pure décelant la qualité très simple du combustible. Mais la jeune fille, bien que plus jeune, était non seulement plus complexe, mais encore bien plus expérimentée. La musique et la comédie de salon, ses principales occupations jusque-là, avaient agrandi le champ de son imagination en même temps que développé sa capacité de sentir. Les deux cœurs étaient, l'un par rapport à l'autre, comme un violon et un archet. C'est dans le violon que réside la musique, depuis le cri suraigu de la chanterelle jusqu'au langoureux murmure de la corde la plus grave. Et quand l'archet frémit d'extase au contact des cordes, c'est d'une seule extase et non de mille. Certes, la musique

s'exhalait du violon, appelée par l'archet ; certes, Gertie répondait à Val, et Val créait le prodige sonore ; mais il n'en est pas moins vrai que la musique gisait bien dans le violon et que si Gertie jouait, maintenant et de tout son cœur, la chanson de Val, elle était capable de jouer aussi d'autres mélodies. Que l'archet vînt à se briser, on pourrait en faire un autre ; mais que ce fût le violon, et l'on ne trouverait pas un instrument identique à lui substituer.

Gertie avait devant les yeux un aspect particulier de Val, devant lequel son être s'inclinait, sincèrement' ardemment. Dans l'intimité de Medhurst, elle s'était accoutumée au jeune homme; par delà les maladresses superficielles qui, en d'autres circonstances, eussent peut-être faussé sa clairvoyance, elle avait perçu un élément de ce caractère — les facultés romanesques et imaginatives — auquel il lui semblait que l'extérieur de Val correspondait en tout point. Il avait un visage de preux, grave et candide, nez aquilin, lèvres minces et droites, menton saillant et cheveux frisés ; il était grand, mince et nerveux. Et il avait galopé derrière elle, et il lui avait sauvé la vie. Elle le considérait comme son chevalier ; il lui avait déclaré son amour, passionnément, sans détours ; elle avait vu en lui un nouveau Parsifal, le douant de belles vertus telles que le courage et l'énergie — et l'avait couronné roi.

Elle se conduisait, dès lors, comme se conduisent les jeunes filles dans ces cas-là. D'abord, elle avait porté, dans un médaillon, tout contre sa poitrine — comme il portait son scapulaire — la petite bague ornée d'une grosse turquoise qu'il lui avait envoyée. Puis, audacieuse, elle l'avait mise à son doigt. Elle pensait constamment à lui, elle aussi, elle y pensait en s'éveillant, avant de s'endormir ; elle aussi fermait sa porte à clé, quelquefois, éteignait la lumière et rêvait, assise, devant le foyer.

Tout cela était parfaitement sincère ; elle aimait à s'imaginer près de lui, lui obéissant, cédant à son influence, s'appuyant sur lui ; elle tenait superbement à distance le vicomte d'âge mûr et se demandait parfois si elle ne laissait pas percer, d'une façon quelconque, un regret caché ; elle faisait de la musique et jouait la comédie avec une véritable ardeur... Elle était le plus souvent silencieuse ; et elle écrivait chaque jour à May, s'imposant de ne nommer Val, dans ses lettres, qu'une fois par quinzaine, environ.

Tout cela était simple et sincère. Amour de pensionnaire, sans doute, mais qu'importe ? C'était doux et frais — c'était l'émotion la plus vive qu'elle eût jamais éprouvée. Elle n'y apportait nulle coquetterie ; elle eût souffert de causer du chagrin à Val ; elle était fermement, loyalement résolue à tenir jusqu'à la fin ses engagements envers lui ; elle se voyait sa femme, la mère de ses enfants. Elle se proposait de vieillir, de blanchir au service de son amour et de ressembler exactement, dans trente ans, à lady Beatrice. Et ainsi de suite...

Mais ce qui démontrait sa complexité, c'est que tout en caressant ces pensées, ces projets, elle ne perdait jamais conscience d'elle-même et qu'elle croyait sa part de contribution plus grande que celle de Val. Chez lui, tous les sentiments s'étaient effacés devant l'amour ; chez elle, ils s'y soumettaient, mais conservaient leur identité. Par exemple, elle se demandait, nous l'avons dit, si, involontairement, elle donnait des signes d'un chagrin secret. (Val, lui, n'avait nul souci de ce genre. Il eût éprouvé une douleur mêlée de honte à la seule pensée qu'une pareille chose pût lui être imputée. Deux mois auparavant, il aurait pu avoir de ces doutes : maintenant toute complication avait disparu de son âme.) Ou bien, encore, Gertie se figurait de petites scènes qui prouvaient qu'elle « savait le prendre ». (Val, lui, ne pensait qu'à une seule chose : à l'aimer.)

Au fond, cela la flattait, dans son esprit féminin, de se pencher sur la chère simplicité de Val. (Alors que celui-ci n'analysait jamais ses qualités à elle ni ses défauts : pour lui elle faisait un tout.) Enfin elle mesurait l'amour qu'il lui inspirait aux sacrifices qu'elle avait été heureuse de lui faire — le vicomte par exemple ; elle se demandait si la Providence arrangerait les choses de façon que Val héritât de Medhurst. (Tandis que Val oubliait même de songer à quelque sacrifice que ce fût.)

Tels ils étaient l'un et l'autre, séparés par une distance de quatre-vingts milles en tant qu'espace, par une éternité en tant qu'âmes et que sentiments, mais se croyant tous deux étroitement unis. Val, chaque soir, joyeux et méditatif, assis devant son feu, observait en esprit Gertie s'endormant le soir dans sa chambre de jeune fille ; et chaque soir, Gertie, en s'endormant, se figurait Val assis devant son feu... Deux enfants !

Et, maintenant, assez de psychologie.

ROBERT-HUGH BENSON.

*(A suivre.)*

*(Traduit de l'anglais* par M. REYNALDO HAHN).

P. 192

N° 29 Prix : 1 fr. 50 19 Juillet 1919

# La Revue hebdomadaire

ET

## SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE NATIONALE PRÊT

*VINGT-HUITIÈME ANNÉE*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

## SOMMAIRE


ANDRÉ BELLESSORT..... **Virgile : I. Virgile et l'Italie de son temps,..** 281

*ENQUÊTE DE « LA REVUE HEBDOMADAIRE » :*

F. FRANÇOIS-MARSAL..... **II. Réflexions d'un banquier**..... 313

MARCEL POÈTE ..... **Origines de la fête triomphale à Paris**..... 349

PAUL DROUOT..... **Poésies**..... 363

ROBERT VALLERY-RADOT.... **La Forêt victorieuse. En mémoire du 18 juillet 1918**..... 366

EDMOND VERMEIL..... **L'Opinion allemande et les conditions de paix.** 373
Chargé de cours à l'Université de Strasbourg.

ROBERT-HUGH BENSON..... **Le Poltron (VII).** (Traduit de l'anglais par M. REYNALDO HAHN)..... 390

*Les Faits et les Idées au jour le jour.*
*Memento bibliographique. — Vie pratique.*


Per 16°

*LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit*

**LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garanciere (6e) — PARIS**

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TÉLEPHONE : FLEURUS 12-53

69

# LE POLTRON

*(Suite)*

## CHAPITRE IV

### I

« Alors, dit May d'un air décidé, demain, pour la dernière fois, nous irons au Pincio voir le coucher du soleil. Et mercredi, on flânera et on fera les malles. »

Ils étaient en règle avec toutes les choses réglementaires, ayant visité Saint-Pierre (par deux fois), les catacombes, le Forum, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean-de-Latran, assisté à une audience publique, pris le thé à la Piazza di Spagna, regardé l'assemblée des modèles et les fleurs d'amandiers sur l'escalier de la Trinita. Ils avaient dit les phrases qu'il fallait sur les prêtres mal rasés, sur les robes écarlates des séminaristes allemands ; ils avaient essayé d'assimiler le pape à un clergyman ; ils s'étaient rendus gravement, le dimanche, à la petite église gothique de Tous-les-Saints, via del Babuino, pour y entendre matines, en sortant de Saint-Pierre, où ils avaient parlé tout haut pendant la grand'messe, assis sur des pliants ; ils avaient acclamé le petit roi passant avec sa grande femme dans un dog-cart et, en causant avec un pasteur anglais, avaient convenu avec lui que le cardinal Merry del Val était un diplomate incompétent et sans scrupule. Ils s'étaient conduits, en somme, de façon inoffensive,

comme il faut, britannique, et sentaient vaguement que leurs horizons s'étaient élargis.

Et, de la vraie Rome, ils n'avaient, naturellement, rien vu du tout. Des êtres, des visions, avaient passé devant eux — des soldats portant des manteaux d'un bleu insolent et ressemblant à des conducteurs de tramways parisiens ; des prêtres râpés marchant, les yeux baissés, d'un pas hâtif et silencieux ; des paysans — des vrais, pas les paysans truqués de la Trinitá — endormis dans de petites charrettes couvertes de bâches qui faisaient un bruit de tonnerre sur les pavés ; d'interminables théories d'employés, de bourgeois, de commerçants à belles barbes qui passaient et repassaient lentement dans le Corso en lançant aux femmes des œillades brutales. Ils avaient vu des ruines se détachant sur le ciel ; de petites églises sales, assoupies et comme comprimées entre des maisons neuves et blanches garnies de balcons et percées d'innombrables fenêtres, et leur fausse conception de l'ensemble les avait empêchés de rien comprendre à tout ce qu'avaient enregistré leurs yeux et leurs oreilles.

Ils croyaient être, par définition, du parti gouvernemental, du parti des nouveaux hôtels, des tramways, des squares propres et blancs ; ils n'avaient pas compris que ce qu'ils rejetaient comme « ecclésiastique » et « intransigeant » était le seul élément avec lequel ils eussent quelque chose de commun, qu'à cela et rien qu'à cela ils devaient leur grandeur dans le passé, qu'en cela uniquement résidait leur seul espoir pour l'avenir. Ils n'avaient pas compris que tout cela n'était, sous une forme italienne, que la transposition de leurs propres instincts et de leurs propres coutumes familiales.

Les deux amoureux s'étaient comportés avec une discrétion merveilleuse. Ainsi, Austin voyait clairement « qu'il y avait quelque chose », sans cependant pouvoir trouver le moindre prétexte à réprimande.

Il lui fut permis d'escorter Gertie, de l'aider à monter dans les fiacres et de lui donner, à cœur joie, toutes sortes de renseignements instructifs et précis. C'est à peine si, une fois, Val s'était départi d'un calme raisonnable et amical ; il paraissait tout à fait satisfait de rester avec May et ne se montrait jamais irritable ou grincheux.

En effet, la félicité où il était plongé suffisait à l'absorber tout entier. Les jours passaient dans un rêve délicieux ; depuis leur entente si fermement établie, il s'estimait assez heureux de pouvoir se dire que Gertie occupait la chambre voisine, qu'elle s'asseyait en face de lui à table, et que, de temps à autre, elle croisait son regard avec le sien. Bien entendu, ils avaient des entretiens, échangeaient des phrases, dans des églises sombres, sur des terrasses ; très souvent ils s'écartaient des autres, mais toujours d'une façon toute naturelle et parfois sans même qu'on s'en aperçût ; pendant toute une heure délicieuse, ils étaient restés à causer, un soir, chacun sur le balcon de sa chambre, tels un Roméo et une Juliette modernes, séparés seulement par un petit grillage et plongeant du regard dans le jardin obscur au-dessus duquel se levait la lune .. Mais ce fut d'un air dégagé, extraordinairement naturel, qui n'eût peut-être pas trompé des observateurs plus âgés, mais qui suffisait pleinement pour dérouter May et Austin.

Il ne leur restait plus que deux autres soirées à passer à Rome. La tension de cette existence appropriée à son idéal et la sensation du temps qui s'enfuyait, commençaient à produire leur effet sur Val. Il était un peu silencieux, ce soir-là, — silencieux avec un rien de nervosité.

Depuis le dîner, ils jouaient au bridge dans un coin du grand hall, où l'on pouvait fumer, quand May, en remettant les cartes dans leur boîte en cuir, avait annoncé qu'on irait au Pincio le lendemain contempler le soleil couchant. (On devait aller, le matin, au musée du Vatican et, après le déjeuner, au mont Palatin.)

« Moi, il faut que j'aille voir mon ami de l'ambassade, déclara Austin ; j'y passerai dans l'après-midi. (Austin éprouvait trop de satisfaction à parler de « son ami de l'ambassade » et l'avait déjà mentionné plusieurs fois.) Val, sans rien dire, ouvrit son porte-cigarettes. May se leva.

— Je vais me coucher... Nous combinerons tout ça demain matin... Tu viens, Gertie ? »

Gertie se dressa, docile, et Val se complut à la regarder longuement.

Elle était vraiment ravissante et les conversations de la table voisine cessèrent dès qu'elle se fut levée. Son type méridional semblait, à Rome, moins exotique. Elle rayonnait de santé, toutes ces allées et venues sous le chaud soleil d'Italie avaient doré son visage pâle. Ce soir-là, elle était en blanc, avec une fleur bleue dans les cheveux et çà et là, sur sa robe, quelques broderies discrètes ; elle portait sur les épaules une écharpe légère, car les soirées étaient fraîches et ses yeux noirs brillaient de fatigue et de plaisir. Elle avait au doigt la turquoise de Val. Elle fit « bonsoir » de la tête aux deux jeunes gens et, droite, élancée, brillante et fine, elle sortit derrière son amie, avec cette admirable arrogance que confère un certain genre de vie et d'éducation...

« Une partie de montana ? » dit Val tout à coup.

Austin se rassit, de cet air un peu condescendant que Val avait parfois peine à endurer.

« Une, oui, si tu veux », dit-il.

Le montana est peut-être le jeu le plus fatigant qui soit, tout au moins pour les tempéraments quelque peu nerveux. C'est une espèce de « patience » double ; mais son intérêt consiste en ce que les paquets graduellement formés appartiennent à la fois aux deux adversaires ; il en résulte que de toutes les vertus, la patience est celle dont on a le plus besoin. Ce jeu exige une vue

rapide, un jugement impeccable, une grande décision, de la cruauté et, par-dessus tout, une sorte d'inspiration irréfléchie et en même temps lucide, telle qu'il la faudrait, par exemple, à un officier de cavalerie.

Parfois, le joueur qui perd a toutes les peines du monde à ne pas s'écrier que son adversaire triche, car les cartes lui passent sous les yeux avec une vélocité prodigieuse, volant vers leurs destinations respectives. A d'autres moments, le joueur qui gagne a toutes les peines du monde, après cette course où ses cartes ont disparu, fondu, comme par enchantement, à ne pas éclater de rire d'un air de triomphe. Le jeu est si précipité, si violent, qu'on ne peut même pas essayer de fumer ; c'est à peine si l'on peut respirer...

Vingt minutes après, Val, un peu rouge, ramassa ses cartes et recommença à les battre.

— Neuf points pour toi, dit-il. C'est ce valet que j'ai posé, tu sais bien !

— J'ai dit *une* partie, répondit Austin. Je suis...

— Oh ! c'est de la blague ! Cette partie-là était infecte. Il faut en faire une autre.

Austin leva les sourcils avec une lassitude voulue. Il reprit ses cartes.

— Une courte, alors. En vingt points.

Val ne répondit rien et se mit à donner.

Le mépris n'était jamais bien loin quand Austin jugeait son frère. C'était le principal argument qu'il se donnait en faveur de soi-même. Certes, il était en tout, pratiquement, supérieur à Val. Il montait mieux à cheval, il tirait mieux, il avait mieux réussi ses études ; il avait été membre du « Pop » à Eton, et du Comité du Pitt Club, à Cambridge. Mais Val ne demeurait jamais très en arrière et parfois même surgissait au premier plan, brillant avec une sorte d'opportunité, comme, par exemple, quand il avait arrêté le cheval emporté de Gertie. Et puis, il avait

une intensité intérieure qui manquait à Austin — une conviction, un acharnement qui, un jour, pouvaient devenir dangereux. Donc, pour avoir l'esprit en repos, il fallait qu'Austin se composât, vis-à-vis de Val, une attitude ; qu'il fût maître de lui et modeste là où Val tendait à se montrer emporté ou vantard ; et, à ces ingrédients, se joignait, comme nous l'avons dit, une parcelle de mépris.

Prenons, par exemple, les cartes. Aux jeux purement intellectuels, Austin était indiscutablement le plus fort ; à ceux qui exigeaient de l'inspiration et de la rapidité, Val gagnait au moins aussi souvent qu'il perdait. Mais, se disait Austin, Val jouait avec une âpreté qui nuisait à la bienséance ; il était trop pétulant quand il gagnait et trop silencieux quand il perdait. Le montana, en quelque sorte, caractérisait les deux frères. Val y gagnait environ trois fois sur quatre ; aussi, fallait-il parfois lui permettre d'y jouer quand il avait été malchanceux au bridge. Cela ramenait de la sérénité dans l'atmosphère et donnait à Austin la sensation de se montrer intègre et généreux.

Ils jouèrent quelques minutes en silence ; et le fait est que si l'on ne s'y livre à des cris, à des exclamations soudaines, il est difficile de jouer au montana autrement qu'en silence. Val commença bien ; ses cartes se présentaient à merveille et il demanda une trêve pour commander quelque chose à boire. Austin le considéra froidement, et résolut de gagner.

— C'est pour moi, je crois, dit Val avec fermeté en tirant de dessous le neuf de cœur d'Austin un autre neuf de cœur plié, froissé. Tous deux avaient jeté leur carte presque en même temps sur un huit découvert.

Incontestablement, le coup appartenait à Val. Austin s'affermit dans sa résolution et rapprocha sa chaise de la table. Dix minutes plus tard, survint un de ces développements comme il s'en produit parfois sans raison. Toutes les cartes d'Austin étaient bonnes ; toutes celles

de Val, mauvaises. Deux fois Val fut en retard d'une demi-seconde... Il y eut un tourbillon de mains et de cartes. Les tas d'Austin s'écoulaient comme de la neige au soleil. Val s'affolait. Il laissa tomber une carte sous la table; quand il l'eut retrouvée, les tas d'Austin avaient disparu.

— Voilà une belle série, remarqua Austin, tout animé par sa victoire et en repoussant sa chaise. (Les « vingt » points étaient dépassés.)

Or, Val se trouvait dans cet état d'irritation indescriptible que le jeu provoque parfois chez les joueurs; il était d'autant plus vexé qu'il se savait le plus fort au montana.

— En général, nous, on se sert d'une seule main, dit-il d'une voix incisive, tout en rassemblant ses cartes éparpillées.

— En effet, répondit Austin, comprenant que la guerre était déclarée.

— Il m'avait semblé que tu y avais mis les deux, continua Val, du même air froid et détaché, pendant que je ramassais la carte qui était tombée.

— Eh bien, alors, tu t'es trompé, dit Austin, je n'ai rien fait de semblable.

Val sourit avec un effort voulu et d'un coin de la bouche seulement. La colère, chez Austin bouillonna comme un torrent. Il lança autour de lui un regard rapide : le hall était presque vide. Alors, il se leva et se pencha en avant, les mains appuyées sur la table.

— Tu ne devrais pas jouer si tu es incapable de te maîtriser, dit-il à voix basse et d'un ton acerbe. M'accuser de tricher, c'est tout simplement grotesque; et tu le sais bien.

Puis, voyant s'enflammer de fureur le visage de son frère, il tourna les talons et s'en alla, sans ajouter un mot.

## II

Lorsque après une longue période de sécheresse, un orage éclate, il est généralement violent, car il faut à tout prix qu'une certaine moyenne météréologique soit observée. Il en fut de même de la querelle des deux frères. Depuis trois mois, ils ne s'étaient pas disputés ou insultés ouvertement. L'un était à Cambridge, l'autre presque tout le temps à Londres ; aussi, jusqu'au départ pour Rome, nulle occasion ne s'était présentée, et, ainsi que nous l'avons dit, Val, depuis lors, avait vécu sous l'influence apaisante de son idéal.

Les jeunes filles, bien entendu, ne remarquèrent rien le lendemain matin, sinon que tantôt les deux frères se montraient courtois vis-à-vis l'un de l'autre et tantôt semblaient s'ignorer mutuellement. Mais le feu de la discorde avait un foyer profond. Austin ne cessait de se répéter que Val était un gosse mal élevé, incapable de se contenir, et Val de se dire qu'Austin avait triché (bien qu'il sût parfaitement le contraire) et qu'il était tout bonnement intolérable...

Dans la matinée, ils visitèrent le Musée du Vatican, par sentiment du devoir plutôt que par amour de la beauté, et furent de retour de très bonne heure pour déjeuner. A deux heures et demie, ils sortirent en voiture, Austin et Gertie dans un fiacre, Val et May dans un autre.

Sur le mont Palatin, ils se montrèrent, plus que jamais, d'une politesse réciproque ; mais à travers cette politesse l'ironie était visible comme l'éclair d'un poignard parmi des fleurs. Val offrit à Austin son Bædeker en le priant de lire tout haut, « car il lisait si bien » ; et Austin, avec mille excuses, rendit à Val une petite boîte d'allumettes que ce dernier avait fait tomber de sa poche en tirant son mouchoir. Gertie, deux ou trois fois, les observa vive-

ment, puis devint particulièrement affectueuse envers May.

A vrai dire, tous quatre commençaient à en avoir un peu assez des « curiosités ». Il n'est pas facile, sous le climat italien, de prendre un intérêt intelligent à des monuments anciens pendant quinze jours, de dix heures à midi et de deux heures à cinq heures, sans laisser percer quelques signes de fatigue ou d'irritation. Et ils respirèrent enfin une atmosphère de délivrance en repassant sous l'arc de Titus.

— Savez-vous bien qu'il n'est pas encore quatre heures? dit Austin.

May soupira

— Je n'y peux rien, dit-elle, et je meurs d'envie de prendre le thé. Allons le prendre à l'hôtel, et puis nous monterons au Pincio voir le coucher de soleil. Je tombe de fatigue...

— Les voitures attendent là-bas, dit Val en montrant le Colisée.

Un sentiment de regret, pourtant — plus encore, une réelle et inexplicable dépression, s'empara de lui pendant le retour en voiture avec Gertie. (Ils avaient changé de compagne, cette fois.) Il lui semblait que la soirée, le lendemain, le voyage de retour et les trois ou quatre jours que Gertie passerait à Medhurst n'étaient qu'une dérision... Il le lui dit, tout en se tenant soigneusement renfoncé dans un coin de la petite victoria, pour le cas où les autres se retourneraient.

— Gertie, dit-il, plus qu'un jour ici, et, ensuite, cet ignoble Cambridge. (Il leur était doux de se parler ainsi, sans détour, comme eussent pu le faire mari et femme. Ils avaient découvert, pendant le voyage, le charme délicieux de cet abandon.)

Elle se fit maternelle.

— Mon cher petit, soyez raisonnable. Nous avons passé une quinzaine délicieuse, et... et nous avons encore presque toute une semaine à passer ensemble.

Val soupira de nouveau, l'air fâché. Elle reprit :

— Y a-t-il quelque chose entre vous et Austin?

— Oh ! oui, répondit Val avec lassitude. Il n'y a pas moyen de jouer aux cartes avec lui ; et je le lui ai dit.

Elle se mit à rire.

— Quels enfants, dit-elle.

— Austin est décidément impossible, continua Val du ton d'un homme de quarante-cinq ans qui juge un gamin de dix-sept. Il a trop mauvais caractère.

— Dites-moi ce qui est arrivé.

— Je lui ai demandé s'il ne s'était pas servi de ses deux mains, par erreur, en jouant au montana. Ça arrive à beaucoup de gens, vous le savez. Alors il est entré en fureur, il est devenu agressif...

— Et vous?

— Moi, je ne lui ai pas répondu.

— Quels enfants, répéta Gertie. Vraiment, vous avez passé l'âge de ces choses-là.

— Est-ce que c'est de ma faute, si Austin se conduit comme un voyou? s'exclama Val en persistant dans ses torts et sincèrement inconscient d'avoir travesti quoi que ce fût (n'avait-il pas dit littéralement la vérité ?).

— Vous savez, Val, je crois que vous êtes quelquefois taquin avec lui, dit Gertie avec sérieux. (Elle se rappelait les bienfaits que pouvait avoir l'influence d'une femme.)

Val fit un petit haussement d'épaules et, d'un geste italien, étendit les deux mains en avant.

— Oh ! je sais qu'il faut que je le supporte. Mais il est de ces gens à qui l'on ne doit jamais demander de faveurs. Hier soir, je lui ai demandé de jouer aux cartes avec moi, — et voilà le résultat.

— Alors, vous ne vous disputerez plus?

— Oh ! je serai tout à fait poli. Mais, je le répète, je ne veux plus accepter de lui aucune faveur.

## CHAPITRE V

### I

— Oui, prononça Austin après un long regard de connaisseur, c'est vraiment merveilleux.

— Allons, voilà qui est réglé, murmura Val entre ses dents.

Ils étaient debout, tous quatre, au soleil couchant, sur la terrasse du Pincio.

Le chapelain anglais leur avait dit que c'était là une des principales « choses à voir » et May, qui s'était sincèrement promis de tirer du voyage un profit sérieux, avait cru comprendre que cette conviction était partagée par tous les initiés ; qu'alors que les philistins se contentaient de parcourir, comme un troupeau, Saint-Pierre et les Catacombes, les esprits vraiment compréhensifs venaient au Pincio contempler Rome au coucher du soleil ; et elle avait insisté pour qu'on y retournât.

Ce qu'ils voyaient de cet endroit était, certes, frappant et beau, « vraiment merveilleux », comme l'avait très convenablement décrété Austin. Ils se tenaient sur le bord de la terrasse, les mains sur la balustrade et leur regard embrassait toute la Rome médiévale, baignée dans une gloire poudreuse de bleu et d'or. La ligne des toits, rompue çà et là par des coupoles et des clochers, s'étendait en demi-cercle à droite et à gauche, formant une sorte d'amphithéâtre plat, dont l'arène, grouillante de fiacres et de piétons, était la Piazza del Popolo, où Luther avait coutume de se promener après avoir dit la messe. Des fumées montaient toutes droites, fines comme du lin, sur le ciel somptueux que barraient à l'horizon de hauts cyprès, semblables à des masses noires devant une four-

naise ouverte ; le bruit des fouets, des cloches, des cris, des roulements de voitures sur les pavés de la Piazza, s'élevaient vers le Pincio, fondus par la distance en une douceur moelleuse. Mais le point vers lequel se tournaient sans cesse les yeux et la pensée, c'était la vaste cloche d'ombre violette illuminée de rose, qui dominait l'ensemble et qu'on appelle le Dôme de Saint-Pierre. Elle reposait comme une fleur renversée, descendue du ciel, et le soleil, caché derrière, la perçait de part en part, brillant à travers les vitraux, la rendant aussi insubstantielle qu'un coquillage d'écume. Elle était suspendue là, symbole de bénédiction, comme rattachée par un fil invisible au trône même de Dieu ; on l'eût dit supportée par des constructions terrestres qui se seraient haussées pour la recevoir et qui, maintenant, se poussaient et se pressaient l'une l'autre afin de s'abriter sous son ombre. Plus loin encore, et déliés comme un travail de dentelle, des arbres se dressaient, menus, délicats, estompés, semblables à des plumes effilochées et vues à contre-jour devant la lueur d'un feu. Mais cette lueur petit à petit devint rose, puis s'empourpra, puis enflamma tout le ciel, assouvissant le regard comme l'eau froide apaise une gorge enfiévrée.

Voilà donc ce qu'ils voyaient de cette terrasse. Plus tard, ils pourraient le décrire, et même, après avoir consulté le Bædeker, nommer un à un les clochers et les dômes qui contribuaient à l'harmonie générale — comme, par exemple, le dôme blanc de la synagogue, contrefaçon caricaturale du doux géant qui la domine de loin, imitation d'un roi tentée par un gamin des rues ; ils pourraient, à défaut de paroles, agiter les mains de-ci de-là ; ils pourraient à loisir divaguer sur l'Italie et ses colorations ; Austin pourrait faire ressortir des contrastes frappants entre la Rome moderne et l'ancienne Athènes (il avait visité consciencieusement cette ville en compagnie de professeurs du collège d'Eton) ; et les deux frères seraient en mesure de prouver qu'ils appartenaient à

l'élite des initiés, en disant que Saint-Pierre et Saint-Jean-de-Latran les avaient beaucoup moins impressionnés que le panorama de Rome, vu au soleil couchant, de la terrasse du Pincio.

Mais il y a bien autre chose encore à voir de cette terrasse, à l'heure du couchant. C'est l'histoire de la race humaine, et l'amour de Dieu, et l'histoire de « Celui qui vint vers les siens et ne fut pas accueilli », et la signification de la Cité de l'Univers, et la conjonction des petites affaires humaines avec l'Éternité, et leur réconciliation avec elle à travers cette coquille écumeuse et aérienne qui, matériellement parlant, consiste en une mosaïque aux tons innombrables. En un mot, la conciliation de tous les paradoxes, la solution de tous les problèmes, l'incarnation de tous les mystères, la satisfaction finale et complète du Créateur par la créature et de la créature par le Créateur, tout cela trouve des voix, des formes et des couleurs dans la vue de Rome au coucher du soleil, contemplée des hauteurs du Pincio.

Car pour ce qui est du Pincio lui-même, là où se tiennent les spectateurs, on n'y voit que l'Italie moderne, grossière, charnelle, aveugle et satisfaite. On y voit des bustes d'hommes barbus, de poètes décadents, de célébrités totalement dénuées d'importance, placés en rang sous les chênes, comme des philosophes méditatifs ; des groupes bavards allant et venant de tous côtés, les hommes regardant les femmes, les femmes, le nez en l'air, se prélassant dans des voitures défraîchies, faisant semblant de ne pas voir les hommes ; des séminaristes passant en rapides processions, marchant vite, comme des troupes qui foulent une terre étrangère, les manches de leurs soutanelles flottant au vent et pressés de regagner leur séminaire avant l'heure de l'*Ave Maria;* des enfants qu'on couche trop tard, nerveux, aux jambes maigres, aux regards méchants, échangeant entre eux de bruyants appels : « Ercole ! Luisa? Tito ! Elena ! » ; des couples bourgeois,

vêtus de soie et de drap fin, ayant les yeux d'Auguste ou de Poppée et des âmes d'insectes, arpentant gravement les allées, bras dessus, bras dessous, persuadés qu'ils sont élégants, éclairés et modernes. C'est du milieu de tout cela que l'on considère l'ensemble des siècles et qu'on suit leur évolution, depuis leurs racines, rampant d'abord le long des Catacombes, puis ornant de frondaisons les vieilles petites églises au chœur de marbre blanc, et se développant enfin jusqu'à devenir cette fleur épanouie et parfaite qui est suspendue là, remplie d'or, de bleu, d'orange et de lumière, de cette fleur prodigieuse dont la graine, répandue dans toutes les contrées, prépare l'immense forêt de l'avenir...

## II

Des quatre spectateurs, Val était probablement le seul à comprendre que certaines choses du spectacle échappaient à sa perception (si toutefois nous exceptons Austin qui, déjà, tentait des comparaisons entre ce qu'il voyait et l'Acropole d'Athènes — à l'avantage, bien entendu, de celle-ci, car il avait atteint ce point du développement intellectuel où l'on croit faire preuve de liberté d'esprit en préférant, coûte que coûte, le paganisme au christianisme). Val ne pouvait exprimer ce qu'il ressentait, il ne s'en rendait pas compte lui-même ; mais des émois divers vivifiaient sa sensibilité : le trouble que lui causait la proximité de Gertie, dont la main touchait presque la sienne sur le rebord de la balustrade, l'idée du départ, fixé au surlendemain, le souvenir de sa dispute avec Austin, qui faisait encore frémir légèrement ses nerfs, agissaient sur sa nature sensitive et sur son imagination.

Gertie n'éprouvait rien de particulier, sinon qu'elle était environnée de beauté supérieure — et une sensation, moitié plaisir, moitié colère et ressentiment, causée par

un jeune homme à moustaches qui, arrêté à dix mètres, la regardait avec fixité. Elle le reconnaissait : déjà il l'avait regardée ainsi après le déjeuner, dans la rue, pendant qu'elle mettait une lettre dans la boîte de l'église Saint-Sylvestre.

Mais Val ressentait quelque chose de vague et de tumultueux en regardant au loin, sans remarquer la présence du jeune homme. Il avait conscience d'une foule d'émotions et d'impressions, de conseils qu'il ne parvenait pas à entendre, d'images fugitives qu'il ne parvenait pas à saisir. Il sentait, sans la comprendre, une signification au fond de tout cela ; des allusions, des incitations trop subtiles, des prédictions trop vastes pour être formulées.

Agacé de ne pouvoir arriver à comprendre, il se détourna enfin d'un mouvement brusque.

— Allons jeter un regard de la terrasse du bas, dit-il à Gertie.

De cette terrasse inférieure, on a une vue moins belle quoique d'un charme spécial.

Gertie et Val restèrent un instant seuls en contemplation. Puis, Val se rappela l'existence de son frère et de sa sœur ; il les chercha des yeux. Pour tâcher de découvrir leurs deux têtes dans la frise mouvante qui garnissait le parapet, il fit quelques pas du côté d'où il était venu avec Gertie ; au même moment, Austin et May parurent au haut de l'escalier.

— Ah ! vous voilà, criait May en agitant la main.

Val fit un signe de tête. Et, comme il retournait vers Gertie, il vit un jeune homme qui, venant en sens contraire, s'approchait d'elle, ôtait son chapeau et montrait dans un sourire une belle rangée de dents blanches. Il tenait à la main une fleur, prise évidemment à sa boutonnière. Arrivé près de Gertie, il baisa la fleur et la lui tendit en prononçant quelques mots.

Val crut d'abord que la jeune fille venait de rencontrer par hasard un ami et il continua d'avancer. Mais Gertie

marcha rapidement vers lui ; sur sa figure pâle, il y avait de l'effroi et de la colère.

— Il... il m'a parlé... il m'a insultée... dit-elle dans un chuchotement saccadé.

Val la regarde, stupéfait.

— Qui? je ne comprends pas...

— Cet homme, dit-elle. Il me suit depuis ce matin. Il vient de... de m'insulter.

Val sentit soudain, dans le fond de sa gorge, son cœur qui battait furieusement. Une émotion énorme le saisit qu'il prit pour de la colère. Il fit quelques pas en avant.

— Monsieur... vous... vous avez osé... balbutia-t-il durement en anglais.

Le jeune homme, nullement déconcerté, restait souriant et tenait toujours, délicatement pincée entre ses doigts, la fleur dédaignée. Sa mise était élégante et simple ; visiblement, il n'appartenait pas à la classe des boutiquiers. Sans cesser de sourire, il fit un petit mouvement de sa canne, comme pour écarter Val de son chemin et, de nouveau, tendit la fleur... Gertie étouffa une exclamation.

Alors, poussé à la fois par une explosion de fureur et par la notion qu'on attendait de lui quelque chose de violent, Val prit une aspiration rapide, s'avança et, de toutes ses forces, gifla le visage brun qui souriait.

Avec une promptitude incroyable, un rassemblement se forma autour d'eux.

En une seconde, l'Italien obséquieux et galant s'était changé en chat-tigre. Il avait sauté en arrière, les yeux flamboyants, les poings serrés, comme hésitant à bondir sur Val pour le déchirer avec ses dents et des griffes. La fleur gisait par terre comme une goutte de sang.

Val attendait toujours, se préparant à repousser une attaque, et comme sa fureur, soulagée par le soufflet qu'il avait donné, tombait rapidement, il commença à se demander s'il avait eu raison d'agir comme il l'avait fait.

Sitôt après la gifle, pendant qu'il guettait la risposte, il perçut qu'un bruyant caquetage sortait de la frise vivante penchée au-dessus de lui ; mais il conserva sa belle attitude vaillante, droit, pâle et résolu.

Puis, avant que l'Italien eût retrouvé son calme, des pas précipités descendirent les deux escaliers, un groupe fébrile et bavard entoura les trois personnages — car Austin, qui atteignait l'angle de la rampe au moment où Val frappait l'autre en pleine figure, était accouru auprès de son frère.

Austin eut peine à se rappeler, plus tard, le cours exact des événements. Il était arrivé à point pour voir la main de Val levée en l'air et pour entendre le bruit de la gifle ; alors, il dit à May de rentrer directement à l'hôtel avec Gertie, et s'élança aux côtés de Val. Il n'eut pas le temps de demander d'explications : c'était d'ailleurs inutile. Trois ou quatre hommes, descendus en hâte, vinrent se ranger autour de l'Italien ; l'attention d'Austin fut particulièrement attirée par l'un d'eux, petit, l'air militaire, grosses moustaches grises, qui saisit le jeune homme par le bras, non sans une certaine déférence, et entreprit de l'apaiser. Derrière eux, le groupe augmentait rapidement.

L'étranger parut enfin se maîtriser. Il poussa de côté le vieux militaire, et, la joue encore rouge, il s'avança :

— Vous êtes Anglais, monsieur? demanda-t-il avec un fort accent ; ... un gentleman?

Val fit signe que oui.

L'Italien, redevenu tout à fait maître de lui, se baissa et ramassa sa canne. Puis il la leva en l'air.

— Est-ce nécessaire, monsieur? demanda-t-il.

Val recula d'un demi-pas, sous la menace.

— Qu'est-ce que tout ça veut dire? s'écria Austin vivement.

Val se tourna vers lui, très pâle.

— Ce... cette brute a insulté Gertie... il lui a offert une fleur.

L'Italien abaissa lentement sa canne et dit quelques mots au vieux militaire. Puis, ayant soulevé poliment son chapeau, il se glissa parmi les assistants, qui s'écartèrent pour le laisser passer.

Le vieux militaire prit alors la parole.

— Votre carte, monsieur, dit-il.

— Il te demande ta carte, expliqua Austin. Probablement pour déposer une plainte. Dépêche-toi, Val... Évitons une seconde scène.

Pendant que le vieux militaire attendait, courtois, en caressant sa moustache et en observant avec soin les deux Anglais, Val fouilla dans sa poche, en tira son porte-cigarettes et y prit une carte qu'il donna à Austin. Celui-ci la tendit au vieux monsieur.

— Voici la carte, monsieur, dit-il en un italien passable ; nous habitons l'Hôtel des Étrangers.

L'autre la prit, y jeta un regard et la mit dans sa poche. Après quoi il sortit son portefeuille et remit sa propre carte à Austin. Elle portait cette inscription : *Général Antonio Villanuova*, surmontée d'une petite couronne. Austin à son tour prit la carte en s'efforçant de garder, lui aussi, un maintien digne et assuré. Alors, ils se saluèrent mutuellement d'un coup de chapeau ; le vieux militaire, en s'inclinant, fit claquer ses talons.

Un instant après, Austin, tenant Val par le bras, le poussait à travers la foule, et bientôt ils se hâtèrent vers l'hôtel.

ROBERT-HUGH BENSON.

*(A suivre.)*

*(Traduit de l'anglais* par M. REYNALDO HAHN).

Rlg2

N° 30 Prix : 1 fr. 50 26 Juillet 1919

# La Revue hebdomadaire

ET

SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE NATIONALE PRÊT

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

BIBLIOTHÈQUE NUMIS

## SOMMAIRE


| | | |
|---|---|---|
| HENRI WELSCHINGER..... de l'Institut. | **L'Anarchisme et l'Art français**..... ..... | 421 |
| | *ENQUÊTE DE « LA REVUE HEBDOMADAIRE » :* | |
| PAUL-LOUIS WEILLER..... | II. **Le Retour à l'Industrie** | 454 |
| ANDRÉ BELLESSORT..... .... | **Virgile : II. Les Bucoliques.** | 466 |
| JEAN DORNIS..... | **La Force morale belge pendant l'occupation allemande**. .... . .. ..... | 494 |
| CLAUDE CHAMPION . ..... | **Grünewald et Schongauer.** | 502 |
| ROBERT-HUGH BENSON..... | **Le Poltron** (VIII). (Traduit de l'anglais par M. REYNALDO HAHN)..... | 516 |

**En l'honneur des délégations américaines à la Conférence de la Paix**

*La Vie mondaine.*


*LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit*

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière (6e) — PARIS

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-53

49

# LE POLTRON

*(Suite)*

## III

— Maintenant, raconte-moi tout, dit Austin, dès qu'ils se furent éloignés des indiscrets. (Ils suivaient l'allée en pente qui conduit à la ville.)

Val raconta ; sa voix tremblait encore d'émotion et d'énervement.

— Alors, je lui ai flanqué ma main sur la figure.

— C'est très ennuyeux, dit Austin ; il va sûrement y avoir une plainte et de l'argent à payer ! Dieu sait quand nous pourrons repartir !

(Il sentait vaguement qu'il y avait dans ses propos un peu trop d'irritation ; mais allait-il se mettre à choisir ses mots en un pareil moment? Il éprouvait de l'agacement, aussi, à la pensée que c'était Val qui leur occasionnait cette contrariété.)

— Je m'en fiche, s'écria Val. Si c'était à refaire, je recommencerais — et vingt fois de suite s'il le fallait... Quel ignoble voyou !

A nouveau, il frissonnait de rage, maintenant que la crise était passée.

— Enfin, s'il y avait moyen de nous esquiver après-demain, avant qu'ils puissent faire des démarches pour... Tiens ! voilà Gertie et May qui nous attendent.

Pendant qu'il allait en silence vers l'hôtel, avec Gertie et les deux autres, il semblait à Val que quelques-uns de ses anciens rêves se réalisaient. Gertie et lui marchaient côte à côte, sans rien dire, pendant qu'Austin résumait la situation en phrases concises et fondait des espoirs sur la lenteur de la justice italienne.

— Il n'y avait pas un seul gendarme aux alentours, dit-il. En Angleterre, il y aurait eu une demi-douzaine de policemen prenant des notes.

— Eh bien ! c'est scandaleux, déclara May avec véhémence. Oh ! Val... si tu avais reçu un coup de couteau !...

Val ne pouvait douter des sentiments de ses trois compagnons — et cela lui était extrêmement doux. Cette fois, du moins, il avait agi avec décision, avec courage, en l'honneur de sa bien-aimée et sous ses yeux. L'affaire du cheval emporté n'était rien auprès de celle-ci... Il marchait dans un rêve délicieux en foulant les pavés du square, encore ému, mais conscient de sa mâle énergie ; son sang courait plus vite dans ses veines, son cœur frappait un rythme joyeux. L'idée qu'il eût pu être poignardé ajoutait encore à son contentement ; tout le monde savait que les Italiens répondent souvent par le stylet aux provocations les plus insignifiantes !

Il allait donc, confiant, heureux, envisageant même sans le moindre déplaisir la perspective d'un débat judiciaire qui soulignerait encore son acte, le mettrait en lumière. A un cocher de fiacre qui lui criait de se garer, il répondit par un regard fier et dédaigneux ; il passa devant le portier de l'hôtel qui saluait, tenant à la main sa casquette galonnée, sans même remarquer sa présence.

Il y eut un moment divin en haut de l'escalier. May et Austin étaient en avant, causant toujours ; Gertie se retourna et regarda Val. Ses yeux brillaient comme s'ils eussent été mouillés de larmes, ses lèvres entr'ouvertes frémissaient ; elle lui tendit la main, et il y posa un baiser, d'un air tout à fait italien.

## IV

Le dîner fut gai ce soir-là. L'orchestre jouait, invisible, dans le jardin d'hiver ; et les quatre jeunes gens occupaient une table ronde placée à un endroit où, pendant les arrêts de la conversation, la musique arrivait claire et entraînante.

Ils parlaient vite, avec animation, en vrais héros d'aventures ; les deux jeunes filles plaisantaient Val, prétendaient qu'avant le plat sucré, des sbires apparaîtraient, armés de pistolets et de sabres, ayant pour mission d'arrêter le rebelle et de l'enfermer dans un cachot.

— Tout le monde se lèvera, dit Gertie, comme une foule de théâtre, l'orchestre s'arrêtera et les lumières s'éteindront. Alors je pousserai un cri aigu et je tomberai évanouie sous un feu de bengale rouge qui peu à peu deviendra bleu. On frappera sur des gongs, et...

— Et moi, je me suspendrai au cou de Val, ajouta May, et je clamerai que pour se saisir de mon frère, il faut passer sur mon cadavre.

— Ne parle pas si fort, dit Austin vivement, il y a un clergyman là-bas qui...

— C'est un archidiacre, répondit Gertie. Il s'avancera, la main levée, pour dénoncer la tyrannie d'une monarchie menée par les prêtres.

Val écoutait, de plus en plus ravi. Il lui semblait que cette manière d'effectuer une arrestation n'avait rien d'invraisemblable puisqu'on était en Italie et qu'il s'agissait d'un Anglais. Comment, d'ailleurs, prendre au sérieux ce petit pays arriéré? En tout cas, elle serait joliment drôle, cette entrée de gendarmes d'opéra-comique.

Mais la glace arriva et fut mangée sans incident ; puis, ce fut le tour des savory, et enfin des fruits. Austin, alors, commanda quatre verres de chartreuse.

— Nous allons boire à la santé de Val, dit May.

Ce fut fait avec solennité. May, sans se lever, improvisa un petit speech où elle proposait de « vider les verres à la santé du défenseur des femmes en détresse » ; et elle fut prise de fou rire.

Mais Val, promenant son regard sur les trois convives, rencontra et maintint un instant fixé celui de Gertie.

On se leva.

— Ne soyez pas trop longues, dit Austin aux jeunes filles ; nous allons retenir une table pour quand vous descendrez.

— Nous n'avons que quelques petits achats d'aujourd'hui à emballer, répondit May, des dentelles, des...

— Allez, allez, dépêchez-vous, interrompit Val ; et ce soir, Gertie sera ma partenaire.

Leur table était libre et Val s'enfonça dans un grand fauteuil d'où il pouvait guetter le retour de Gertie. Il attendait avec impatience le moment où elle traverserait le hall et où toutes les têtes se tourneraient vers elle... Il alluma une cigarette.

— Sérieusement, dit Austin, si des complications surviennent, j'irai tout droit à l'ambassade voir mon ami. Tu sais, il est à moitié Italien ; il connaît toutes ces choses-là.

— Pourquoi? S'ils font une histoire, ça n'en sera que plus amusant. Mais ils n'oseront pas. Ce voyou aura peur d'ébruiter l'affaire.

— Oui, mais... Tiens, voilà le portier. C'est peut-être nous qu'il cherche.

Val eut conscience d'une accélération de son cœur pendant que le gros homme, sa casquette à la main, zigzaguait vers eux entre les tables. Dans l'autre main, il portait un petit plateau.

— Oui, c'est bien nous, dit Val.

Le portier s'approcha, tendit le plateau et, en soulevant son pouce, découvrit une carte de visite.

— Pour qui est-ce?

— Pour M. Valentin Medd.

Val la prit, la lut et la passa à Austin.

— C'est le général, dit-il. (Il avait les lèvres sèches et passa sa langue dessus.)

— Écoute, dit Austin en se levant, il vaut mieux que j'y aille, moi. Je parle mieux l'italien. Ils viennent sans doute s'excuser ; et en ce cas, il faut être poli. Où est ce monsieur?

— Il y a deux messieurs ; ils sont dans le petit salon, à côté du hall.

— Très bien, dit Austin. Et il partit, suivi du portier.

## V

Val, cinq minutes après, se redressa dans son fauteuil. Les deux jeunes filles venaient vers lui, exactement comme il se l'était figuré ; les têtes, en effet, se retournaient pour regarder Gertie, mais elle ne semblait pas s'en soucier. Elle était souriante et radieuse.

— Enfin, dit-elle... Où est Austin?

— Ces malheureux sont venus s'excuser, grogna Val. Il est allé les recevoir.

— Grands dieux ! Il nous racontera l'entrevue. Si nous jouions au jacoby en l'attendant?

Val venait de passer cinq minutes très pénibles. Des soupçons vagues, qu'il avait résolument étouffés tout d'abord, lui revinrent avec une intensité nouvelle. Il refusa, toutefois, de les considérer sérieusement ; mais ils existaient : il se disait que ces Italiens étaient un peuple singulier, qu'ils avaient des idées bizarres... On ne savait jamais de quelle façon ils envisageaient les événements...

Mais l'arrivée des jeunes filles donna aux choses un aspect plus agréable ; elles apportaient avec elles le naturel, la familiarité, l'atmosphère de « chez soi » ; et Val donna les cartes avec beaucoup de verve, en commentant les aventures probables d'Austin.

Mais il était dit que cette partie ne serait jamais jouée ; car au moment où Gertie choisissait sa carte, le portier revint se planter près de la table.

— Hein? dit Val.

— M. Medd désire vous parler, monsieur.

Val se leva, faisant un effort pour rester calme.

— Allons ! il faut que j'aille en personne voir ces gens-là, dit-il. Surtout, ne regardez pas mon jeu !

Le portier le guida non vers le salon voisin du hall, mais vers une autre pièce plus petite, fermée par une porte vitrée qu'il poussa. Val entra. Il vit Austin debout, pâle et agité.

— Écoute, dit ce dernier vivement, après avoir constaté d'un coup d'œil que toutes les portes étaient fermées ; nous sommes dans un pétrin... Parle bas : ils sont à côté.

— Qui ça?

— Ce vieil imbécile de général et un autre type... Il paraît que celui que tu as giflé est un prince, ou peu s'en faut...

Il indiqua du doigt, sur la table, une carte de visite ; Val la prit : elle portait le nom de don Adriano Valentini-Mezzia, surmonté d'une couronne entourée d'arabesques entrelacées. En très petits caractères, dans le bas, à gauche, on lisait : *Palazzo Valentini-Mezzia, Roma.*

— C'est le frère cadet du prince, dit Austin.

— Eh bien?

— Eh bien, ça fait une histoire de tous les diables. Je leur ai dit clairement ma façon de penser ; je leur ai dit que quand le frère d'un prince s'avise de manquer de respect à une Anglaise, il faut qu'il s'attende à recevoir des

gifles. Ils ont haussé les épaules en marmonnant quelques mots. Ah ! si je parlais mieux l'italien !

— Mais enfin, qu'est-ce qu'ils veulent, demanda Val avec acrimonie ; ils ne sont donc pas venus s'excuser?

— Non, lui cria presque Austin. Ils sont venus te demander de sa part une réparation par les armes ; un duel. Et, si tu ne te bats pas, ils jurent qu'il te cravachera en public. C'est une infamie.

Val s'assit, tira de sa poche son porte-cigarettes... il lui restait assez de sang-froid pour remarquer que ses mains tremblaient si violemment qu'il ne pouvait prendre une cigarette ; il resta tranquille, balançant l'étui entre ses doigts.

— Tu parles sérieusement?

— Comment? Mais... mais voyons, ils sont tout ce qu'il y a de mieux informés sur nous ; ils savent que nous partons jeudi par le train de huit heures ; alors, pour ne pas contrecarrer nos projets, ils ont tout arrangé pour demain matin, cinq heures. Ils ont une espèce de jardin, je ne sais où, et disent qu'on n'y sera pas dérangé. Et ils ont le toupet de demander si ce rendez-vous-là nous convient.

— Qu'est-ce que tu as répondu?

— Je les ai envoyés promener ; je leur ai dit que les Anglais ne se battaient pas en duel ; qu'ils se battaient avec leurs poings ou pas du tout. Et j'ai ajouté que j'irais voir l'ambassadeur.

— Et alors?

— Alors, ils ont pouffé, déclarant que ce n'était pas l'usage en Italie et que les Anglais qui honoraient ce pays-ci de leur présence devaient honorer également ses habitants en se soumettant aux usages italiens. Tout ça, très bien dit, et avec une politesse extraordinaire.

Austin était complètement abasourdi. Il ignorait tout des coutumes italiennes et reconnaissait son ignorance.

En lui, l'Anglais était enclin à repousser ces propositions ridicules, mais le Medd sentait fortement qu'il fallait se conduire en gentilhomme. Il avait songé tout d'abord à téléphoner à son ami de l'ambassade, mais il se demandait si cette démarche était convenable ou non...

— Qu'est-ce que tu en penses? demanda Val d'une voix sèche dont le son l'étonna lui-même.

— Je ne sais que penser... (Austin se mit à manger ses ongles — chose qu'il évitait, d'ordinaire, entre toutes.) Je ne sais pas du tout. Je trouve tout ça idiot; mais qu'est-ce que nous en savons?... C'est le frère d'un prince, et, tu comprends, il doit savoir, lui.

Val leva la tête comme pour répondre ; Austin reprit :

— Et c'est ennuyeux de demander conseil à quelqu'un. On aurait l'air de se dérober, de chercher un faux-fuyant... Dis donc, veux-tu venir leur parler toi-même?

Val fit un effort pour avaler sa salive.

— Attends, dit-il. Est-ce qu'ils ont parlé des armes?

— Oui ; l'épée.

— Attends, dit Val de nouveau. Oui... je vais leur parler. Et je me battrai.

— Hein?

Val se leva. Son visage était couleur de cendre ; il avait autour des yeux un cercle noir ; mais il portait la tête haute et s'efforçait de joindre ses lèvres tremblantes.

— Je me battrai, dit-il. Je ne flancherai pas. Viens, Austin ; allons le leur dire.

## CHAPITRE VI

### I

Rome, durant la saison des touristes, est silencieuse une demi-heure toutes les nuits : pas davantage. Jusqu'à

trois heures, les fiacres stationnent, les cochers bavardent, se disputent, les chevaux frappent du pied sur le pavé. C'est vers cette heure-là, aussi, que les soupeurs attardés sortent des restaurants et que les employés des postes regagnent leur demeure, les uns et les autres rythmant leurs pas en chantant. L'on entend au loin un air d'opéra, d'abord ténu comme un fil ; il augmente, diminue, devient soudain plus fort, résonne sous vos fenêtres, si bien chanté, parfois, qu'on se demande si le chanteur n'est pas un artiste célèbre ; puis, de nouveau il s'évanouit peu à peu et se noie dans quelque nouveau bruit plus proche. Le silence lui succède. La vieille cité soupire et s'endort. A trois heures et demie, elle est réveillée par les charrettes qui viennent de la campagne, chargées de denrées, apportant à Rome de quoi manger et boire pour vingt-quatre heures. On dirait que cette ville qui a vécu si longtemps, qui sait tant de choses et dont le cœur doux et contemplatif, inconnu des touristes, se cache dans les églises abandonnées et dans les vieilles cours solitaires, ne peut jamais prendre beaucoup de sommeil, tant elle a de sujets de méditation.

A deux heures et demie, Val sauta brusquement de son lit ; et, nu-pieds, vêtu de son pyjama, se mit à marcher de long en large ainsi qu'il l'avait fait plusieurs fois déjà cette nuit-là. Dans la lumière voilée de la lampe électrique, il avait un air alerte et même actif ; ses yeux brillaient, paraissaient agrandis ; ses lèvres étaient entr'ouvertes, comme dans la course ; il murmurait sans cesse de petites phrases imperceptibles.

Pendant plus de dix minutes il arpenta la chambre, puis il se jeta soudain sur son lit à plat ventre, entourant de ses bras l'oreiller, et demeura ainsi étendu de tout son long. Il lui semblait maintenant que depuis le dîner des jours entiers s'etaient écoulés. Et pourtant les sonneries des pendules se succédaient avec une rapidité incroyable... Il y avait très très longtemps qu'on avait bu de la char-

treuse à sa santé... cela se passait à une époque lointaine comme celle de son enfance...

Il n'avait pas revu les jeunes filles. Austin lui avait conseillé de les éviter ; il craignait qu'elles ne pussent deviner, d'après les façons de Val, qu'il se passait quelque chose ; or, il fallait l'empêcher à tout prix. Austin alla donc lui-même leur dire que Val ne se sentait pas très bien et s'était couché, que les deux visiteurs avaient prononcé très vite un nombre considérable de paroles confuses et qu'il considérait l'affaire comme arrangée. Après quoi, il avait rejoint Val, pour s'assurer qu'il n'avait besoin de rien et pour examiner avec lui la situation.

Ils étaient restés ensemble jusqu'à onze heures passées, Austin soucieux et incertain, Val alternativement prolixe et silencieux. Plus d'une fois, Austin avait été sur le point d'aller téléphoner, puis s'en était abstenu sans que Val l'en dissuadât, ce dernier disant qu'il s'en remettait complètement à Austin.

Puis, ils avaient fait un peu d'escrime avec leurs cannes, répété certaines parades, et Austin avait expliqué dans tous ses détails une nouvelle feinte en seconde qu'il jugeait très efficace. Mais tout à coup Val avait lancé sa canne sur son lit, disant qu'il valait bien mieux dormir quelques heures. Austin l'approuva ; et, comme il allait sortir, après avoir promis à Val de le réveiller à quatre heures, celui-ci le rappela.

— Une seconde, Austin:

L'autre s'arrêta.

— Tu te chargeras, n'est-ce pas, de faire quelques commissions de ma part à certaines personnes, si... si c'était nécessaire?

— Quelle blague, voyons ! En trois minutes, tu lui auras donné son compte, répliqua Austin d'un ton bourru.

Val renversa la tête en arrière et demeura un instant immobile.

— Dis, n'oublie pas, mon vieux... si c'était nécessaire.

Quelques mots à maman, à papa, à May, et à... à Gertie. Tu lui diras ..

Il se tut.

— Je l'aime beaucoup, Gertie, dit-il d'un air triste.

Austin fit un signe de tête affirmatif et rapide. Sentant que l'émotion s'en mêlait il avait voulu tout d'abord y couper court. Mais, aussitôt, il se reprocha un peu trop de sécheresse.

— Ne te tourmente donc pas, mon vieux. Ça ira tout seul... Bonsoir.

— Bonsoir !... Dis donc, Austin.

— Quoi?

— J'ai été odieux avec toi — toujours. Je le regrette... Voilà, c'est tout. Bonsoir.

— Bonsoir.

Et Austin, après avoir fermé doucement la porte, était rentré dans sa chambre.

## II

Lui aussi veillait, se retournait continuellement dans son lit ; et, tout en écoutant les pendules sonner, les chevaux piaffer et les passants causer inintelligiblement sous sa fenêtre, il se répétait que Val avait été admirable. Il s'était conduit en vrai gentleman cet après-midi, en vrai Medd. Rien n'eût pu valoir en élégance et en à-propos, cette gifle, si inconsidérée qu'elle fût. Austin se demandait si, pris ainsi de court, il aurait eu assez de nerf pour agir avec cette décision et cette vigueur ; mais Val avait toujours possédé une espèce de courage nerveux — par exemple dans l'affaire du cheval de Gertie... Lui, Austin, aurait hésité, se serait demandé s'il était sage de galoper derrière un cheval emporté ; il eût pu évidemment en résulter plus de mal que de bien. Mais Val avait galopé — et réussi.

Puis, l'affaire du Matterhorn lui revint à l'esprit ; et il

convint que celle de Rome, — d'abord la gifle, ensuite la froide résolution prise par Val de se battre, — était de nature à modifier complètement sa première interprétation de ce fâcheux incident. Le pauvre Val, à n'en pas douter, avait manqué de stabilité nerveuse ; question purement physique ; la tâche était au-dessus de ses moyens, tout simplement. Car, à présent qu'il devait affronter un danger bien plus grand — un danger qui se rapprochait infailliblement à mesure que passaient les heures, il ne manifestait pas la moindre faiblesse. Décidément, Austin s'était montré injuste en accusant son frère de lâcheté.

Aussi éprouva-t-il, au cours de cette nuit, une très forte crise de repentir. Il s'avoua franchement qu'il avait méconnu Val ; il se promit que si cette affaire se terminait bien — non... que quand cette affaire se serait terminée, — il témoignerait à son frère plus de cordialité, plus de considération.

Jusque vers une heure, ces pensées le hantèrent, entremêlées, pourtant, à d'autres, infiniment plus angoissantes, touchant son rôle personnel dans l'affaire.

Il faut se rappeler, pour rendre justice à Austin, qu'il était encore très jeune ; il n'avait quitté Cambridge que depuis deux ou trois ans ; et, bien qu'il ressentît à l'égard du duel la haine et le mépris de tout Anglais (en même temps qu'il professait un grand dédain pour les habitudes étrangères), il n'en avait pas moins été en proie à une incertitude embarrassante quant à la conduite à suivre vis-à-vis d'un prince, d'un général et d'un lieutenant qui venaient prétendre qu'un gentilhomme anglais devait se comporter, en Italie, comme un gentilhomme italien, à moins de se déshonorer. Il pensa que cette dernière considération le dispensait de consulter qui que ce fût. Mais il l'eût fait, néanmoins, si Val ne s'était interposé aussi vivement, n'avait déclaré qu'il voulait se battre,

au moment même où lui, Austin, flottait entre deux solutions ; il suffit d'une plume, dans certains cas, pour impressionner une balance.

N'empêche qu'Austin passa une heure désagréable avant de s'endormir. Il savait que ses parents le tiendraient pour responsable ; qu'on l'avait envoyé en Italie parce que Val semblait encore trop jeune, trop inexpérimenté pour diriger convenablement l'expédition, et il n'osait songer à ce que dirait de lui le monde si... si Val ne rentrait pas avec lui — ou même quoi qu'il arrivât. Enfin, cela ne le regardait plus ; une décision était prise ; le défi était accepté, il fallait aller jusqu'au bout.

Il dormit abominablement. Vers deux heures, il se leva, longea le couloir jusqu'à la porte de Val ; la chambre était silencieuse. Par la fenêtre du couloir, il entendit les piaffements d'un cheval de fiacre qui stationnait devant l'hôtel. Il retourna dans sa chambre et se recoucha, après s'être assuré que l'aiguille de son réveil-matin marquait bien quatre heures moins dix.

Une heure après, il se réveilla, entendit trois coups argentins sonnés par le cartel du vestibule, dont il percevait, dans le silence, le solennel tic-tac. Il compta douze coups et ressentit soudain une impression horrible. Ce tic-tac semblait fractionner en secondes le temps que Val avait encore à vivre, ou du moins qui le séparait d'un grave péril. Il tira son drap par-dessus ses oreilles et finit par se rendormir, mais recommença de rêver : il voyait des épées, le visage de Val, ses adversaires moustachus plus grands que nature — et un vieux jardin charmant, pareil à celui qu'il avait traversé, quelques jours auparavant, aux abords d'un palais dévasté...

## III

Tout à coup, il se réveilla, terrifié ; une lumière brillante l'éblouissait ; il crut d'abord que c'était le grand jour et, d'un sursaut, se mit sur son séant, étourdi, décontenancé. Il vit alors la figure de Val tout près de la sienne ; son frère, à moitié assis sur son lit, se penchait sur lui, le secouait par l'épaule.

— Hein? quoi? C'est déjà l'heure?

Puis il distingua mieux le visage de Val et, pendant quelques secondes, crut qu'il rêvait encore. Car il lui semblait qu'en trois ou quatre heures, ce visage s'était aminci, réduit jusqu'à devenir pareil au visage d'un vieillard ou d'un homme atteint de quelque maladie mortelle : les cheveux étaient en désordre, les lèvres blanches et entr'ouvertes, les yeux comme tirés par des rides étranges qui se perdaient, au-dessus des pommettes, dans des taches sombres.

— Mon Dieu, dit-il, qu'est-ce qu'il y a? tu es malade?

Il sauta hors du lit, le regardant toujours.

Le visage livide fit un signe affirmatif.

— Oui, dirent les lèvres blanches, je suis malade... je suis malade... Je ne peux pas y aller.

— Tu ne peux pas y aller?... Mais mon cher, il le faut, voilà tout. Comment diable veux-tu que...

Les yeux de l'autre se dérobaient.

— Je ne peux pas y aller, répéta la bouche pâle. Je ne peux pas ; je suis malade.

— Mais...

Alors Val se laissa aller. Il tomba en travers du lit et ce misérable gémissement qu'Austin avait déjà entendu le jour où, tous deux, ils se trouvaient en face d'un vrai danger, ce cri lamentable sortit, étouffé, assourdi, de dessous les couvertures.

— Je ne peux pas... Je ne peux pas... je... je ne suis pas assez fort aux armes. Tu le sais bien, toi ; tu es bien plus fort que moi... oh ! je ne peux pas. Je ne peux pas.

— Val, relève-toi... Écoute...

A ce moment éclata une sonnerie stridente et métallique ; il semblait qu'elle allait réveiller tout l'hôtel, toute la ville, rassembler une foule autour de cette honte abominable. Austin saisit le réveil-matin, en tourna fébrilement les boutons, mais sans résultat ; il les tourna encore avec rage ; et, comme le maudit instrument ne se taisait pas, il le jeta de toutes ses forces dans le siège d'un grand fauteuil, où, enfin, il cessa de sonner. Un petit éclat de verre tinta contre le pied d'un meuble.

— Val... dis-moi (sa voix était devenue sévère), est-ce que tu parles sérieusement? Tu ne veux pas y aller?... Tu as peur?

Il y eut un silence. Le corps couché là, sur le lit, resta immobile. Austin s'en rapprocha, et par deux fois, tapa vivement sur un pied nu.

— Allons, dit-il, réponds-moi. Ne me dis pas que tu n'es qu'un lâche, décidément.

Dans l'âme du frère aîné, le mépris amer de jadis renaissait et s'enflait, multiplié par mille. Il voyait devant lui un être de son sang qui était un froussard, une femmelette, qui déshonorait le nom qu'ils portaient tous deux.

Le visage se tourna un peu sur l'oreiller.

— Je ne peux pas... gémit une voix brisée.

Austin ne prononça pas un mot. Il resta un instant sans bouger. Puis, ses doigts, rapidement, déboutonnèrent son veston de pyjama, qu'il ôta et lança sur le lit, sans se soucier de son frère ; il tira le cordon du pantalon qui glissa jusqu'à terre ; et, libre, mince, juvénile, alla au lavabo, emplit d'eau froide la cuvette, s'en fit couler sur la tête, s'en inonda les bras, et se sécha avec une serviette

éponge. Puis, prenant un à un ses vêtements pliés sur une chaise, il s'habilla.

S'étant assis pour lacer ses bottines, il dit, sans lever les yeux :

— Tu voudras bien, si c'est nécessaire, expliquer l'affaire à May et à Gertie. Tu peux dire tous les mensonges que tu voudras. Mais tu es seul responsable.

N'entendant point de réponse il leva la tête. Val, assis sur le lit, maintenant, le regardait. Alors, il détourna les yeux.

— C'est toi le seul responsable, répéta-t-il.

Il lui fallait passer derrière le lit pour prendre sa montre et décrocher son pardessus, pendu à la patère, Quand il se retourna, Val était debout près de la porte, comme pour lui barrer la route ; ses pieds nus n'avaient pas fait de bruit sur le tapis. La première charrette de maraîcher passait dans la rue en grinçant.

— Qu'est-ce que tu vas faire? demanda une voix à peine perceptible.

Austin fit semblant de ne pas entendre. Il mit vivement son pardessus, dont il remonta le col, car l'air du matin était frais. Il mit son chapeau et prit une canne — une canne que Val lui avait donnée quelques jours auparavant (mais il ne s'en souvint pas en la prenant). Puis, il s'approcha de la porte.

— Où vas-tu? demanda l'autre.

— Allons, laisse-moi passer.

Ce fut jeté si brusquement, si furieusement, que Val recula... Et Austin sortit laissant la porte ouverte.

Comme il traversait le hall, il se retourna sans savoir pourquoi, et jeta un regard vers une sorte de petite galerie à laquelle aboutissait le couloir qui conduisait à sa chambre. Il vit se détachant sur la lumière qui sortait d'une porte, quelqu'un vêtu d'un pyjama et qui semblait le suivre des yeux. Il continua son chemin.

Le portier de nuit se réveilla en sursaut dans son abri vitré. Un jeune homme en manteau clair et en chapeau rond était debout devant lui et lui faisait signe d'ouvrir la porte de la rue. Il obéit ; le jeune homme sortit, sans rien dire. Le portier le regarda s'éloigner à travers le square désert, livide comme le visage d'un cadavre sous le ciel rayé de rose. Puis il rentra reprendre son somme.

## CHAPITRE VII

### I

Il régnait un grand silence dans la chambre où Val, accroupi sur une chaise, épiait les moindres bruits qui auraient pu lui apporter des nouvelles ; mais c'était un silence dû à l'intensité d'un cerveau en travail plutôt qu'aux circonstances extérieures ; car, à mesure que les minutes s'ecoulaient, Rome s'éveillait de plus en plus dans le jour naissant.

Sous les fenêtres, les conversations se faisaient plus animées, plus nombreuses. Elles devinrent enfin générales. On entendait tantôt l'appel d'un cocher de fiacre, tantôt le cri d'un marchand, tantôt un bavardage amical. Les voitures ne faisaient plus, comme dans la nuit, un crescendo, un vacarme, puis un long diminuendo, mais un bruit continu et martelé.

L'hôtel aussi revenait à la vie. Des portes s'ouvraient, se fermaient, de l'eau giclait contre les murs de la façade et de la cour ; des pas résonnaient sur les pavés ; on percevait de vagues vibrations quand les domestiques parcouraient les tapis épais des couloirs ; à un moment donné, il se produisit un remue-ménage ; l'air fut secoué par des objets volumineux qu'on changeait de place ; on entendit des voix, des pas précipités ; des portes claquèrent. Le

jeune homme se dressa, pâle, les yeux dilatés, écoutant de tout son être... Mais les bruits cessèrent ; il y eut un roulement de voiture et Val, glissant un regard entre les rideaux, aperçut un fiacre ouvert qui s éloignait, chargé de voyageurs et de bagages. De la fenêtre, il courut à la porte ; il lui avait semblé entendre dans le couloir un pas qui s'arrêtait devant la chambre d'Austin. Il écouta avec angoisse : les battements de son cœur, répercutés dans sa gorge, l'assourdissaient. Par l'entre-bâillement il vit une femme de chambre qui le regardait d'un air étonné.

Dans les moments d'anxiété suprême, la pensée ne procède pas de façon consécutive et coordonnée. Des visions vont et viennent, de petites scènes entrecoupées se présentent à l'esprit. Il en était ainsi pour Val. Cent images surgissaient devant ses yeux, et quelques-unes d'entre elles, à plusieurs reprises, avec, à peine, quelques différences de détail : Austin blessé ou mort ; un groupe de personnes dans un jardin ; Austin pâle et victorieux, tenant une épée tachée de sang ; Austin le menaçant ; des visages italiens, moqueurs et sardoniques ; des visages italiens terrifiés et consternés. Il voyait son père, aussi, tantôt calme et normal, tantôt transfiguré par la colère et le mépris ; sa mère perdant connaissance ou bien sa mère, gracieuse et noble, ignorant ce qui s'était passe. Et, sans cesse, Gertie dans toutes les attitudes, dans tous les états d'âme, indulgente, compatissante, furieuse, accablée, sarcastique, puis compatissante à nouveau... Deux ou trois filons de pensée seulement s'ouvraient devant lui, mais ils s'interrompaient l'un après l'autre ou se confondaient inextricablement, ou bien disparaissaient au moindre bruit venant du square, ou bien, encore, aboutissaient à une muraille de désespoir impossible à escalader.

En premier lieu, le rôle qu'il avait joué lui-même. D'abord, il se voyait repentant et humilié ; puis, succombant sous le poids de sa misère ; puis enfin, ulcéré, se jus-

tifiant, comme c'était son droit, se raccrochant, par instinct de la conservation, à une excuse : il était réellement malade... Quelle cruauté de lui imposer un pareil effort ! Austin, qui était à la fois son aîné et de beaucoup le plus fort aux armes, aurait dû insister dès le premier moment pour prendre sa place. Puis, de nouveau, il retombait dans l'accablement et le mépris de soi-même. Une ou deux fois, il envisagea la possibilité de se coucher par terre et de feindre un évanouissement afin de prouver son mauvais état physique ; mais de cela même il était incapable.

En second lieu, son incertitude quant à ce qui se passait. Austin avait couru au rendez-vous : mais était-ce pour récriminer? pour faire des excuses? pour prendre un autre rendez-vous? ou pour se battre? Il n'en savait rien. Tantôt il ne doutait pas qu'Austin parvînt à éclaircir les choses, à arranger l'affaire, et tantôt qu'il se battît, tout simplement, à la place de son jeune frère... A quoi servaient les frères aînés, sinon à prendre quelques responsabilités aussi bien qu'à jouir de tous les privilèges?

Enfin — et ceci avec une telle fréquence qu'il pensa en devenir fou — il préparait les explications, les arguments grâce auxquels il se maintiendrait en bonne posture vis-à-vis de Gertie et de May. Il lui faudrait, tout à l'heure, descendre et s'asseoir avec elles à déjeuner... Pourquoi Austin ne revenait-il pas?... Au nom du ciel, *pourquoi Austin ne revenait-il pas?*... Qu'est-ce qu'il leur dirait, aux jeunes filles? Il n'en savait rien... Peut-être Austin était-il de retour. Peut-être, après tout, n'était-il pas allé au rendez-vous. Peut-être était-il en bas, déjeunant avec les autres — et parlant de lui...

Une horloge sonna. Il écouta éperdument. Deux coups seulement, séparés par une éternité. Puis un silence. Était-il deux heures de l'après-midi ou bien huit heures et demie? Il se leva d'un bond et courut à la tête de son lit ; les aiguilles de sa montre marquaient six heures trente.

Il agita la montre, la porta à son oreille, puis regarda fixement le petit cadran des secondes : les aiguilles tournaient. Ainsi, vraiment, il n'était que six heures et demie?

Il posa la montre, tout doucement, comme s'il eût craint de réveiller un enfant — car quelqu'un passait devant sa porte ; les pas continuèrent, s'arrêtèrent ; une porte se referma. Et, l'oreille collée à la cloison, il entendit quelqu'un qui remuait dans la chambre voisine.

Sur le seuil de la sienne, il s'arrêta, la bouche ouverte ; il sentait comme un tournoiement dans son cerveau...

Alors, il sortit et, sans regarder en arrière, marcha rapidement vers la porte d'Austin. Elle était fermée. Il frappa une fois, mais sans obtenir de réponse. Il l'ouvrit, entra. Austin, sans veston ni gilet, se penchait au-dessus de sa cuvette ; on entendait un bruit d'eau ; il ne se retourna pas.

Val se tint immobile un instant. Puis il toussa ; mais Austin ne sembla nullement l'avoir entendu : les manches de sa chemise étaient retroussées jusqu'au coude et il paraissait occupé à faire quelque chose avec une éponge.

— Austin...

— Ah ! zut ! dit Austin tout à coup. Viens m'aider.

Un éclair de joie traversa Val de part en part. Il s'approcha en hâte. Puis il recula en poussant une exclamation.

La cuvette était pleine de sang ; des bandages ensanglantés s'entremêlaient sur le marbre du lavabo ; et, le ong du bras droit d'Austin, à la partie intérieure, courait une plaie longue et profonde d'où dégouttait du sang.

— ais voyons, aide-moi donc ! s'écria Austin avec impatience ; tu vois bien que je saigne !

Par un violent effort de volonté, Val reprit possession de ses nerfs et les tint assujettis. Il se plaça derrière son frère, prit l'éponge teintée de rouge et gluante que ce dernier serrait dans sa main gauche, la pressa, la plongea dans l'eau et, tenant la main droite d'Austin, fit ruisseler sur le bras blessé un flot d'eau froide. Il vit alors qu'il

n'y avait pas qu'une blessure : au-dessus de la saignée se produisait un suintement et, de derrière le coude, quelque chose tombait dans l'eau par gouttes régulières.

— Tout ça ne sert à rien, grogna Austin. Il faut un bandage. Prends des mouchoirs, vite, là, dans ce tiroir... et déchire-les.

Val courut, ouvrit violemment le meuble, happa les mouchoirs.

Il chercha du regard, avec angoisse, les ciseaux, les vit, les prit et fit une entaille à chaque mouchoir, qu'il déchira en deux.

## II

Comme l'horloge sonnait sept heures et demie, Val, à genoux près du fauteuil où il avait fait asseoir Austin pour la lente opération du pansement, rabattit avec des mouvements doux et tendres la manche de la chemise sur le bras de son frère, déplia la manchette, y rattacha le bouton. Puis avant de poser doucement le long du fauteuil la main qu'il tenait dans les siennes, il la baisa.

— Allons, ne fais pas l'imbécile ! dit Austin hors de lui.

Ils ne s'étaient pas dit encore un seul mot, à part ceux qu'avait nécessités la manipulation du bras. Austin avait commencé par refuser de faire chercher un médecin. Val ne l'avait d'ailleurs pas proposé, mais l'autre s'était écrié spontanément qu'il ne voulait pas en entendre parler.

Val, pendant qu'il se hâtait d'aller prendre de la vaseline dans sa chambre, pendant qu'il s'habillait sommairement, qu'il dégringolait jusque chez le portier et l'envoyait acheter dans une pharmacie quelque chose pour arrêter le sang et, ensuite, pendant qu'il lavait et relavait la plaie, mettait le bandage, l'enlevait, le remettait, — pendant qu'il accomplissait tous ces actes extérieurs,

Val sentait fondre son orgueil et disparaître l'amer ressentiment qu'il avait éprouvé envers soi-même, il lui semblait qu'il devenait simple et humble, — comme l'est une jeune fille envers un amoureux qui aurait souffert pour elle. Ce fut en arrivant au point supérieur de cette transformation, dans un excès d'amour et de douleur, qu'il avait baisé la main de son frère. Et voilà que ce dernier, par une phrase cinglante, lui faisait remonter les nerfs à fleur de peau. Au ton d'Austin, il comprit que les caresses seraient impuissantes à rien réparer. Il se leva, confus et vexé.

— Écoute, dit Austin, il faut que nous causions. Assieds-toi. Mais d'abord donne-moi une cigarette et demande le café.

— Je vais le chercher, dit Val.

Cinq minutes après, il revint portant un plateau, emplit une tasse pour Austin, lui tendit une allumette et posa la cafetière à la gauche de son frère, afin qu'il pût se servir.

— Avant tout, dit Austin, je vais te mettre au courant de ce qui s'est passé. Après quoi, tu verras ce que tu dois dire aux autres. Bien entendu, je ne descendrai pas ce matin.

Ses lèvres se crispèrent en une espèce de sourire douloureux. Il finit de boire son café et se laissa aller sur le dossier du fauteuil, en fumant.

— Eh bien, dit-il, j'y suis allé. Les autres sont arrivés en même temps. Comme ils demandaient où tu étais, j'ai répondu que tu étais malade. J'ai menti sans broncher, il n'y avait pas autre chose à faire. Ils avaient l'air de vouloir sourire, et Don Adrien Je-ne-sais-plus-quoi a pris un air insolent ; mais je lui ai clos le bec en lui disant que je ne comprenais pas son mécontentement, qu'il s'était conduit comme le dernier des goujats, et qu'on l'avait traité en conséquence ; que nous lui faisions beaucoup d'honneur en consentant à une rencontre ;

que tu étais malade, que j'avais insisté pour que tu restes couché, et que je venais me battre à ta place. Et j'ai ajouté : « Vous voudrez bien que nous commencions tout de suite, sinon je me verrai forcé de vous gifler l'autre joue. » J'ai pensé que c'était le seul moyen d'en finir... Alors, ils se sont décidés, et nous nous sommes battus. Et à la première reprise il m'a fait ce que tu vois. Je dois dire qu'après, ils se sont conduits convenablement, surtout le médecin qui m'avait servi de témoin et qui m'a pansé. Ils voulaient qu'on s'embrassât et qu'on fît la paix. Je leur ai serré la main. Ils m'ont mis dans une voiture — et voilà.

Il se tut. Puis :

— La tête me tourne, dit-il ; je crois que je vais m'évanouir.

Val sauta de sa chaise, courut prendre l'éponge ; déboutonna le col d'Austin et lui baigna d'eau froide la figure, les oreilles et la poitrine. Austin rouvrit les yeux.

— Ça va, dit-il. Assieds-toi. Qu'est-ce que nous allons faire maintenant? Il faudra bien dire quelque chose aux deux filles.

Val entr'ouvrit la bouche pour parler — puis la referma. Austin continua :

— Je ne peux pas songer à sortir de ma chambre aujourd'hui ; et je doute beaucoup qu'il me soit possible de partir demain. Je ne vois pas le moyen de leur cacher la chose. Mais je suis tout disposé à leur dire que c'est moi qui ai voulu y aller à ta place ; ou que, réellement, tu étais tombé malade pendant la nuit. Dieu sait que je ne tiens pas à ce qu'on dise plus de choses désagréables qu'il ne faut ! Ça n'arrangerait rien.

Il se tut de nouveau.

— Qu'est-ce que tu choisis? C'est comme tu voudras. Seulement, quand ce sera décidé, il ne faudra plus en démordre, même à la maison.

— Je leur dirai la vérité, répondit Val à voix basse.

— Pas de bêtises, reprit Austin. A quoi ça servirait-il? Il y aurait sûrement quelqu'un pour le repéter, et bientôt tout le monde le saurait. Je ne veux pas qu'on dise qu'il y a un poltron dans la famille... Écoute ; tu étais vraiment malade, tu sais ! Tu avais une mine épouvantable.

Même alors, Val hésita un instant : une échappatoire s'offrait ; dans la tension exaspérée de toutes ses fibres mentales, il perçut une fois de plus la possibilité de « s'en tirer », tout comme pour le pugilat d'Eton, l'affaire de *Quentin*, l'ascension du Matterhorn. Austin ne convenait-il pas lui-même qu'il avait vraiment l'air malade? Mais il repoussa la tentation.

— C'était la frousse. Pas autre chose, dit-il. Je n'étais pas malade. J'avais peur. Je leur dirai la vérité.

Austin s'agita dans son fauteuil avec irritation.

— Tu ne penses jamais qu'à toi. Tu ne peux donc pas, pour changer, penser une minute à nous autres? Est-ce que tu t'imagines que nous voulons que cette affaire s'ébruite? Ce ne serait pas très agréable pour nous d'être montrés au doigt, et qu'on dise que tu es un capon. Tu sais bien que nous nous tenons tous ; il ne faut pas l'oublier.

Val se leva.

— Dis-moi, Austin, te sens-tu assez bien pour que je te laisse seul cinq minutes?

— Oui. Pourquoi?

— Je vais tout leur dire, à l'instant, répondit-il.

Et il sortit sans laisser à Austin le temps de répondre.

## III

May, dans son lit, commençait à se demander s'il était vrai qu'une femme de chambre fût entrée, eût ouvert les rideaux, lui eût annoncé qu'il était sept heures et demie. Sept heures et demie? Impossible ! La femme de chambre

avait dû se tromper. Sept heures vingt, tout au plus. En ce cas, on prétendait la frustrer de dix minutes de sommeil ; c'était presque un devoir de déjouer cette injustice. Ainsi raisonnait-elle, avec la logique singulière qui prévaut dans ces moments-là.

La chambre où elle sommeillait avait tous les signes distinctifs des chambres d'hôtel. Extrêmement confortable et même luxueuse, mais de physionomie déplaisante ; rien n'y donnait l'impression du « chez soi ». Les seuls objets familiers que rencontrât le regard de May étaient sa malle et une armoire ouverte, remplie de robes et de boîtes. Sur la table, un petit amoncellement disparate témoignait des efforts qu'elle avait faits, la veille au soir, pour réunir, avant de les emballer, ses achats « couleur locale » : un grand cadre à photographies, en cuir romain, une chasuble ancienne déchiree et roulée, quelques dentelles écrues, une statuette, un bronze d'Antinoüs et une petite boîte pleine de pierres de lune.

Elle trouvait une raison de plus pour rester encore quelques instants couchée dans ce fait que nul bruit ne venait de la chambre de Gertie, voisine de la sienne. La porte était fermée, et, malgré le silence, il se pouvait, en somme, que Gertie fût levée ; mais c'était peu probable ; et il y aurait un petit manque de tact à se trouver en bas, déjeunant, avant son amie. Les deux garçons seraient sûrement en retard aussi : ne l'étaient-ils pas toujours? et Val avait dit une fois que « ça l'agaçait de voir tout le monde déjà installé à déjeuner quand il arrivait ». A propos, Val n'était pas bien, hier soir ; par conséquent, il descendrait plus tard que jamais. Et, à propos, comment se portait-il ce matin? Austin avait parlé de refroidissement, de fièvre — rien de grave sans doute.

— Entrez... *avant!* cria May tout à coup, tirant ses couvertures jusqu'au menton. (Encore la femme de chambre? Ainsi, vraiment, il était...)

Val apparut et ferma la porte derrière lui.

— Val !

Il resta quelques secondes sans parler. Elle lui trouva un drôle d'air. Sa mise était correcte, mais il avait les cheveux en désordre ; on eût dit qu'il avait couché tout habillé.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda May en s'asseyant dans son lit.

Il entr'ouvrit les lèvres, mais ne dit rien. Elle eut peur.

— Val ! qu'est-ce qu'il y a? Es-tu malade?

— Écoute, May. Ne t'effraye pas. Il n'est rien arrivé ; — du moins, rien de grave. Mais d'abord, voudras-tu demander à Gertie de venir me parler, ici, tout de suite? C'est promis? Bien. Alors, je vais te dire...

May, devenant toute pâle, se glissa hors du lit ; elle se tenait debout, enfantine et frêle, dans sa longue robe de nuit et pieds nus ; une torsade de cheveux pendait sur son épaule.

— Oui, dit-elle, haletante, je te le promets. Oh ! Val, dis-moi vite !

Il hésita encore ; son visage décelait une lutte intérieure.

— Eh bien ! voilà, dit-il presque brutalement. Austin veut te voir... Il ne va pas très bien. Il est... il est blessé... au bras. Non : ce n'est pas grave. Il... il s'est battu en duel, à ma place, ce matin, il y a une heure. J'ai eu peur et n'ai pas voulu y aller... »

Elle chancelait. Il fit un pas vers elle.

— Tu me diras ce que tu voudras, plus tard. Mais...

La porte de Gertie s'ouvrit et celle-ci entra, vêtue des pieds à la tête, prête à descendre.

— Comment ! May...

Elle s'arrêta interdite, ouvrant de grands yeux.

— Val... May... qu'est-ce qui se passe?

Le jeune homme fit un signe de tête à sa sœur.

— Va, dit-il, va, il est dans sa chambre.

Elle passa vivement une robe de chambre, mit ses pantoufles. Il lui ouvrit la porte, puis la referma et se tourna vers Gertie.

— Gertie, dit-il, je suis venu pour vous dire que je suis un misérable poltron. J'ai été provoqué en duel, hier soir, par cet Italien. J'ai accepté ; c'est pourquoi je suis monté me coucher de bonne heure. Et ce matin, quand le moment est arrivé, je me suis conduit comme un pleutre. Je n'ai pas voulu y aller. Austin y est allé à ma place, et il est blessé au bras... Voilà. C'est tout.

Il resta un moment à la regarder. Elle ne bougea pas, ne prononça pas une parole. Alors, il se retourna et sortit tranquillement.

ROBERT-HUGH BENSON.

*(A suivre.)*

*(Traduit de l'anglais* par M. REYNALDO HAHN).

Rlgd

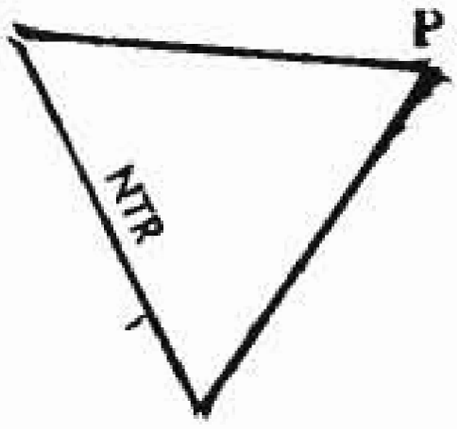
N° 31 Prix : 1 fr. 50 2 Août 1919

# La Revue hebdomadaire

ET

## SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI




*VINGT-HUITIÈME ANNÉE*

## SOMMAIRE


COMMANDANT DE LA ROCQUE.. — ENQUÊTE DE « LA REVUE HEBDOMADAIRE » : IV. Le Retour à l'Armée.. 3

MAURICE RONDET-SAINT..... Directeur de la Ligue maritime française. — Au Paraguay..... 25

GEORGES GRAPPE..... — En relisant Robinson Crusoé..... 38

ANDRÉ BELLESSORT..... — Virgile : III. Les Géorgiques. Les labours..... 67

ROBERT-HUGH BENSON..... — Le Poltron (IX). (Traduit de l'anglais par M. REYNALDO HAHN)..... 98

FERNAND LAUDET..... de l'Institut. — « Roma beata »..... 119

En souvenir des Victoires de la Marne.

*Les Faits et les Idées au jour le jour.*

*Vie mondaine.*


*LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit*

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière (6e) — PARIS

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-53

9

# LE POLTRON

*(Suite)*

## CHAPITRE VIII

### I

Le garçon d'office, en quittant le salon du personnel, ayant fermé la porte derrière lui, les Puissances et les Dominations se regardèrent face à face, par-dessus les carafons, placés, selon l'usage immémorial, à égale distance entre Mr. Masterman et Mrs. Markham. Étaient présents aussi Mr. Simpson, valet de chambre particulier du général Medd, figure rasée aux lèvres hermétiques, miss Ferguson, femme de chambre, et la vieille Mrs. Bentham, l'ancienne bonne de May et des deux garçons. Les messieurs étaient en habit (ils venaient de descendre de la salle à manger, laissant aux valets de pied le soin de desservir) et les dames en soie noire ; Mrs. Markham et Mrs. Bentham portaient de petits bonnets empesés.

On a peine à s'expliquer par quel prodige les « histoires » intéressant les étages supérieurs descendent à l'office avec une précision aussi extraordinaire.

Le général, lady Beatrice et miss Deverell croyaient avoir fait preuve d'une discrétion exceptionnelle. La première lettre de May était arrivee la veille ; la seconde, dans l'après-midi ; c'est à peine si le général et sa femme se rendaient bien compte des simples faits. Et pourtant l'histoire était déjà connue, dans ses grandes lignes, de toutes les personnes distinguées réunies dans le « salon du personnel ». Une profonde mélancolie avait régné, durant

le souper, au haut bout de la table des domestiques ; on eût dit qu'un deuil était survenu. Après la viande froide, l'aristocratie s'était levée et transportée solennellement au « salon » pour y manger le second service. Pendant cette deuxième phase du repas, on avait peu parlé et pas un mot n'avait été dit touchant le sujet qui pesait si lourdement sur les esprits. Enfin, quand on eut accompli le dernier cérémonial public, quand les « quatre mendiants » et les biscuits furent placés selon les rites, ainsi que les carafons, James, le garçon d'office, se retira et partit sur la pointe du pied pour discuter avec ses égaux sur « ce qui pouvait bien se passer ».

Alors, Mr. Masterman indiqua d'un geste le carafon. Mr. Simpson se versa un verre de sherry qu'il souleva et tint un instant devant la lumière de la suspension ; puis il le vida et le posa sur la table.

Mr. Masterman commença par dire que « toute cette affaire était bien pénible ». Après quoi, ayant pris un temps, il résuma l'histoire en quelques mots.

La manière d'être des domestiques, selon qu'ils se trouvent en présence de leurs maîtres ou qu'ils sont entre eux, offre des différences remarquables. Tant qu'ils évoluent aux étages supérieurs, ce sont des figurants superbes, attentifs uniquement à ce qui concerne leurs attributions, aveugles, muets et sourds en dehors de cela. Ils sont tels qu'on les a façonnés, rien de plus. Et même dans les familles comme celles des Medd, où de longues années de service les élèvent à une situation plus importante et plus intime, la barrière invisible subsiste, rigide, inflexible ; il leur est permis d'être tristes en certaines circonstances douloureuses (cérémonies funèbres, par exemple) ou de sourire et de prononcer des discours à l'occasion des réjouissances de famille ; mais ils n'ont jamais le droit d'être eux-mêmes, fût-ce un seul instant. Au sous-sol, tout change. Ils lèvent le masque, se forment des opinions personnelles, et les expriment avec une liberté dont on les croirait incapables,

à ne les juger que sur leur maintien officiel. Mr. Masterman, par exemple, se présentait dans les appartements sous l'aspect d'un serviteur grisonnant, courbé, empressé, à physionomie bienveillante et un peu inquiète, régnant sur ses inférieurs sans effort apparent, les guidant à la façon d'un rouage actionnant d'autres rouages, irrésistiblement, mécaniquement, reflet sympathique de ses supérieurs, faisant toujours ce qu'il fallait faire, ne voyant que ce qu'il fallait voir, ne risquant que très rarement et avec une humilité incroyable les quelques petites phrases familières auxquelles l'autorisait son long service. En bas, c'était un vieux sage, entêté dans ses opinions, doué d'une très forte individualité, fustigeant de sa parole cinglante les valets de pied et observant vis-à-vis des autres domestiques, soumis à sa loi, un silence écrasant.

Après avoir exposé les faits constituant l'incident de Rome, il formula une appréciation — défendable, somme toute, et généreuse. Le jeune Mr. Val n'était encore qu'un enfant, après tout ; Mr. Austin était un homme ; or, pouvait-on attendre d'un enfant qu'il se conduisît en homme? Certes, il y avait lieu de regretter que Mr. Val se fût trouvé dans un cas pareil, mais les esprits éclairés ne pouvaient se montrer sévères envers lui.

Puis ce fut le tour de Mrs. Markham. Pour elle, ce qu'il y avait de plus frappant dans l'histoire, c'étaient les instincts meurtriers des « papistes ». Tout le reste lui paraissait insignifiant ; elle était incapable de concentrer son esprit sur le rôle respectif des deux jeunes gens. Cette histoire ne faisait que confirmer tout ce que lui avait appris son oncle, jadis maître d'hôtel d'un archidiacre. Elle alla jusqu'à parler de Guy Fawkes et des incendies de Smith-Field, avec une amertume inouïe.

Miss Fergusson déclara que toute la culpabilité incombait à Mr. Austin, qui avait poussé Mr. Val à mal faire. Elle déclara que le châtiment éprouvé par Mr. Austin n'était que juste. Elle « déclara » ainsi un grand nombre

de choses qui n'avaient aucun rapport avec le sujet.

Alors, Mrs. Bentham donna son avis. Elle offrait un spécimen du plus beau type qui soit au monde parmi les serviteurs : la vieille bonne. Elle occupait à Medhurst une position difficile à définir, et disposait de deux pièces pour elle seule. Elle « raccommodait » les effets de tout le monde, enveloppait les choses dans du papier de soie avec le plus grand soin et les mettait de côté, puis ne se rappelait plus où elle les avait mises. Tous les Medd, sans exception, l'aimaient, lui faisaient des cadeaux de valeur le jour de sa fête et l'embrassaient constamment ; elle était respectée des domestiques supérieurs, crainte et révérée des autres ; car elle tenait son rang par la seule force de sa personnalité et par son intransigeant loyalisme.

Le premier article de sa croyance ou plutôt le premier axiome de sa philosophie édictait qu'aucun Medd ne pouvait jamais rien faire de mal ou de critiquable, à part des petites choses insignifiantes, telles que ne pas changer de bottines en rentrant, ou se coucher trop tard. Et les vues qu'elle exposa étaient en rapport avec cette croyance : elle regrettait que Mr. Austin se fût battu, mais il savait mieux qu'elle ce qu'il avait à faire, et sans doute avait obéi à quelque nécessité ; Mr. Val avait eu parfaitement raison de ne pas se battre : pourquoi se serait-il battu? Restait ce qu'elle appelait « tous ces gens-là » et qui comprenait le Pape, le roi d'Italie, la France (où elle était allée deux fois avec ses maîtres) et la vague multitude d'étrangers qui fourmillait autour de ces trois entités. Or, elle se montrait impitoyable pour « tous ces gens-là ». Ils avaient tort, c'était flagrant, puis qu'ils étaient en conflit avec les Medd. Et elle serait bien contente de savoir les deux jeunes gens rentrés au château et bien à l'abri.

Après un court silence, Mr. Simpson prit la parole.

Mr. Simpson, hors des planches, ressemblait infiniment à la plupart des gens qui l'employaient : il était malicieux, dédaigneux, sûr de lui et peu indulgent. En repré-

sentation il était, bien entendu, la perfection même : effacé, silencieux et extrêmement capable.

Il exprima, en quelques phrases mordantes, une opinion conforme à celle qu'auraient adoptée la plupart des gens du monde : raisonnable et sans pitié. « Le jeune Mr. Austin n'avait fait que son devoir ; quant à master Val... » — et Mr. Simpson ricana désagréablement.

Alors Mrs. Bentham fonça sur lui, affirma que cette façon de s'exprimer au sujet des deux jeunes gentlemen était indigne. Il n'y avait rien à dire sur Val. Quand Mr. Simpson serait depuis plus longtemps au service de la Famille, il tiendrait un autre langage. Mr. Simpson resta silencieux, tournant son verre entre ses doigts, permettant parfois à un petit sourire indulgent de contracter sa joue bistrée. Miss Fergusson recommença à « déclarer » d'innombrables choses.

Mr. Masterman, enfin, profita d'un arrêt pour dire que moins on parlerait de tout cela, mieux cela vaudrait. Du reste, impossible d'étayer un jugement sur des données aussi restreintes. Surtout, que pas un mot ne fût prononcé en dehors de l'enceinte du « salon » ! Il fallait à tout prix empêcher qu'on soupçonnât quoique ce fût dans le village.

Il repassa le sherry à Mr. Simpson, engagea Mrs. Bentham à en prendre peu, puis se leva : c'était l'heure de monter les bougeoirs et les rafraîchissements.

## II

Mrs. Bentham, après avoir pris sa dose de sherry, — un seul verre, ordonné par le médecin, — monta chez elle où elle arriva un peu essoufflée, tant par l'effort que par un dernier sursaut de colère. Elle était indignée qu'un homme qui n'était au service de la Famille que depuis trois ans se permît de parler des jeunes maîtres sur ce ton.

Voisins de l'aile occupée par les deux frères, ses modestes appartements avaient un cachet personnel et

intime. Du parquet au plafond, les murs étaient couverts de photographies et de gravures. Dans la chambre à coucher on voyait presque exclusivement des portraits de la famille Medd : le général sous d'innombrables aspects, depuis un daguerréotype encadré en cuivre, datant de l'époque où il était officier subalterne, jusqu'à une grande photographie qui le représentait en uniforme de général, constellé de décorations et monté sur son cheval de bataille ; lady Beatrice en toilette de ville, en robe de cour, à cheval entourée d'une meute ; Val et Austin à tous les âges ; May sur une balançoire, May en costume de marinier, se cramponnant à une corde, sur un fond de ciel orageux ; bien d'autres encore. Le petit salon était moins intime mais bien plus magnifique. Des intérieurs de cathédrales, dans des cadres en bois sculpté, des vues d'Égypte ou de plages anglaises et le Parlement de Londres se disputaient le mur avec de petites bibliothèques contenant des livres pieux et avec de grandes armoires remplies de trésors et d'effets divers qu'un amour immodéré de l'ordre y avait relégués depuis longtemps et pour toujours, hors de l'atteinte de leurs propriétaires. Le milieu de la pièce était occupée par une grande table de couture, encombrée de chaussettes et de linge et par une autre table plus petite où, de temps à autre, Mrs. Bentham offrait le thé à miss May ou à Mr. Val ; Mr. Austin avait cessé de venir depuis plus d'un an, bien qu'il embrassât toujours courtoisement et affectueusement la vieille femme, quand il arrivait à Medhurst et quand il repartait. Il y avait deux grands fauteuils pour l'achat desquels les enfants s'étaient cotisés ; et le tapis avait jadis couvert le plancher de la chambre d'Austin à Eton. De menus objets précieux s'alignaient sur la cheminée, sur le haut des bibliothèques : petites boîtes capitonnées, étuis à lunettes, ciseaux trop luxueux pour un usage courant — présents reçus à l'occasion d'anniversaires ou autres fêtes de famille ; et, dans les tiroirs des armoires, reposaient d'autres dons encore,

trop splendides pour être exhibés : broderies égyptiennes, cadres en argent et jusqu'à une ombrelle à manche de jade encore enfermée dans sa boîte en carton.

Mrs. Bentham — qu'on appelait familièrement Benty — était le digne possesseur de toutes ces merveilles. Sa philosophie, déjà décrite, s'étendait au surnaturel : le ciel, tel qu'elle se le représentait, consistait dans la possession éternelle, par elle, Benty, de ceux qu'elle chérissait (et, en vérité, il est difficile d'imaginer une conception meilleure) ; les Medd et elle-même formeraient un groupe céleste (portant des palmes et couronnés de gloire, bien entendu, ainsi que le voulait la tradition) et ne se quitteraient jamais. Elle leur offrirait le thé à travers l'Empyrée et ils viendraient s'asseoir avec elle dans sa demeure pendant qu'elle raccommoderait leurs nimbes...

Elle avait de pénibles sujets de réflexion, ce soir-là, plus pénibles qu'elle n'avait voulu en convenir, en bas, dans le « salon ». Elle s'assit donc dans un fauteuil, et, tout en inspectant une paire de chaussettes à travers ses besicles, se mit à réfléchir.

Ce n'est pas qu'elle admît, même alors, la possibilité que Val eût commis une faute, mais le simple fait qu'on se crût autorisé à lui en reprocher une lui était douloureux. Loin, très loin, en dehors de son entendement, des questions et des doutes se pressaient, tandis qu'elle demeurait intérieurement ferme, inébranlable, adorant de toute sa foi les images familiales. Mr. Val, se disait-elle, avait parfaitement agi, il agissait toujours parfaitement. Et Mr. Austin lui aussi, avait bien agi. Le premier ne s'était pas battu, alors qu'apparemment il aurait dû le faire ; l'autre s'était battu, bien qu'il n'y fût pas obligé. Et tous deux avaient eu raison.

Elle méditait ainsi, tout en reprisant, la tête courbée, fixant sur son ouvrage ses beaux yeux creusés par la vieillesse, et serrant les lèvres. Elle était magnifique et romantique, ainsi, sévèrement vêtue de noir, les épaules

couvertes d'un joli châle noir tricoté, retenu sur la gorge par un médaillon d'émail, portant en chiffres bleus et or le nombre de ses anniversaires ; c'était le dernier cadeau d'Austin, de Val et de May.

Elle finit de ravauder la chaussette — une des chaussettes de Val, qu'elle avait gardées, dans ce but, quand il était parti en voyage — et, comme elle la rangeait, elle entendit le bruit d'une robe de soie et d'une canne sur le parquet. Elle se leva, et une voix qu'elle connaissait bien, dit derrière la porte : « Puis-je entrer, Benty? »

Tout en répondant, elle se hâta de pousser son tabouret devant l'autre fauteuil. Lady Beatrice entra.

Sa maîtresse venait parfois ainsi, avant de se coucher, causer un peu avec elle près du feu. Mais ce soir elle semblait soucieuse et comme gênée en souriant à sa vieille amie de vingt ans. Elle s'assit sans rien dire, posa sa canne contre le mur et resta quelques instants à regarder l'âtre, sans prononcer un seul mot. Puis, soudain, elle se pencha et prit entre les siennes une des vieilles mains ridées.

— Nous avons des ennuis, Benty, dit-elle.

La vieille femme se raidit, un peu nerveuse.

— C'est... c'est au sujet de Val, continua la mère du jeune homme.

En matière de tact et de discrétion envers ceux qu'elle aimait, Benty était inégalable. Elle sentait qu'il ne fallait rien laisser soupçonner de la conversation qui venait d'avoir lieu dans le « salon » et qu'elle avait désapprouvée sans pouvoir y mettre obstacle. L'histoire avait transpiré, surtout, parce que Simpson se trouvait dans la salle à manger à un moment où les maîtres le croyaient absent. De plus, Masterman, lui aussi, ayant entendu la fin d'un entretien, on avait juxtaposé les faits de façon assez plausible.

— Qu'est-ce qu'il a fait, my lady? demanda-t-elle, en tâchant de dissimuler le tremblement de sa voix.

— Nous... nous craignons qu'il ne se soit pas bien con-

duit. Il a... il a laissé Austin s'exposer à un danger, à sa place. Et... et je suis obligée de vous en parler, Benty, parce qu'Austin a été blessé.

La vieille femme la regarda d'un air consterné. Elle trouvait affreux qu'une Medd accusât un Medd. Comment se pouvait-il que tous deux fussent dans le vrai? Et pourtant cela devait être ! Lady Beatrice se méprit à l'expression de Benty ; l'étreinte de ses mains s'accentua.

— Ne vous frappez pas ainsi, dit-elle ; Austin n'est plus en danger maintenant. Il a été blessé au bras dans un duel où... où je crois que c'était plutôt à Val de se battre.

Benty devint provocante.

— Comment cela, my lady? Mr. Val est trop raisonnable pour se battre en duel.

— Vous ne comprenez pas, ma chère...

— Et puis, c'est encore un enfant ! s'écria résolument Benty. Comment pouvait-on s'attendre à ce que...

— Benty, vous ne comprenez pas. Évidemment, un duel est une chose très blâmable ; si les deux adversaires s'étaient abstenus, c'eût été différent ; mais il paraît que c'était inévitable et...

— Et Mr. Austin a pris la place de Mr. Val. Il a bien fait ; il est l'aîné. C'était son devoir,

Lady Beatrice ne répondit pas. Ce plaidoyer lui faisait l'effet d'un baume ; elle avait essayé de dire cela tout à l'heure à son mari, mais elle sentait, en le disant, qu'elle n'était pas sincère. Et pourtant il lui était doux de l'entendre d'une autre bouche. Elle fixa de nouveau son regard sur le feu et se mit à caresser doucement la vieille main qu'elle tenait dans les siennes.

— Ne vous tourmentez pas, ma chère, continua Benty, surexcitée par la situation périlleuse où elle se voyait et en tapotant à son tour la main de lady Beatrice ; Mr. Val s'est conduit comme devait se conduire un jeune gentlemen, et Mr. Austin aussi. Mais, que voulez-vous ! quand on va dans ces pays étrangers, on est forcé d'avoir

des histoires ; et quoi d'étonnant à ce que Mr. Austin en subisse le contre-coup? (Benty était assez contente de cette phrase.) Mr. Val ! mais voyons, c'est un enfant ! Ne vous tracassez pas, my lady... (et comme sa maîtresse inclinait soudain la tête au-dessus des bonnes vieilles mains) là... là... Remettez-vous, ma chère. Il est temps d'aller vous coucher.

Pendant quelques minutes, elles demeurèrent silencieuses. Lady Beatrice s'était ressaisie presque instantanément et se tenait adossée dans le fauteuil, les yeux encore humides, mais calmée, réconfortée par la vieille présence familière et loyale, par sa chaude tendresse et son admirable charité. Elle savait que Benty ne comprendrait jamais, qu'elle se refuserait, tout simplement, à comprendre ; après tout, c'était une philosophie aimable et peut-être sage que ce refus de juger, cette fidélité à un principe, cette négation de tous les faits susceptibles de l'ébranler. Elle enviait presque cette force de croyance, cette foi absolue — et en même temps reconnaissait qu'il lui était interdit de la partager. Il lui fallait tenir compte des choses du monde ; elle ne pouvait, pensait-elle, se permettre de toujours rester dans l'atmosphère de cette chambre, de ne vivre que par la foi, l'espérance et la charité, et rien que par cela.

Elle se leva péniblement, s'appuyant d'un côté sur sa canne et de l'autre sur le bras de Benty.

— Vous êtes un amour, dit-elle ; et elle l'embrassa. Maintenant il faut que j'aille me coucher.

— Est-ce que le maître est très ennuyé? demanda la vieille femme anxieusement.

— Oh ! oui, répondit lady Beatrice.

## III

Benty accompagna sa maîtresse jusqu'à la porte de sa chambre et lui promit de revenir une demi-heure après

pour border son lit. Elle retourna ensuite chez elle et resta pendant quelques minutes à « tourner » dans son petit salon. Elle était trop agitée pour se remettre à coudre. Elle se borna donc à faire la revision des chaussettes, introduisant son poing dans chacune d'elles afin d'en mieux découvrir les minceurs vulnérables ; elle les compta par deux fois pour s'assurer que le nombre y était. Puis, elle remonta sa montre en or, cadeau du général. Elle alla ensuite dans sa chambre voir si tout était bien préparé pour la nuit (une deuxième femme de chambre était chargée d'y veiller). Puis, enfin, elle se rassit devant le feu, les mains croisées.

Un peu au-dessus de la cheminée était suspendu un long cadre contenant, rangés comme dans un musée, les photographies du général Medd, de lady Beatrice, de Minnie, morte en bas âge, d'Austin, de May, de Val ; et, en dernier, par un privilège spécial, l'image sévère de miss Deverell. Une ou deux fois, elle leva les yeux pour contempler les portraits, notamment ceux des deux garçons — Austin, à l'âge de seize ans, avec un col beaucoup trop haut pour lui, un front intellectuel dont on avait, sur les conseils du photographe, brossé soigneusement les cheveux en arrière ; et Val, âgé de treize ans, vêtu du costume d'Éton, et appuyé à une balustrade sur un fond représentant la Suisse.

Et Benty sentit renaître son petit combat intérieur. Les doutes et les questions, qui jusqu'alors n'avaient fait que frapper à la porte, insistaient maintenant, plus péremptoires, plus précis. Que Simpson se permît des critiques, passe encore ; mais voici qu'un membre de la famille Medd — la mère même de Val ! — croyait devoir en faire aussi. Et cela, c'était tout différent. Dure épreuve pour Benty ! Elle voyait lady Beatrice s'accorder, sans le savoir, avec ce larbin moqueur à qui la Famille n'inspirait aucune vénération !... Et elle luttait désespérément...

Les gens simples et inéduqués n'ont guère la faculté

de sortir d'eux-mêmes, de s'observer, de s'analyser. C'est tantôt un bien et tantôt un mal. Pour Benty, ce soir-là, ce fut un bien. Elle combattait pour son garçon, impulsivement et avec une partialité absolue. Elle profitait des moindres avantages et rejetait de parti pris toute objection. Elle soutenait que Val était un enfant, se refusait à convenir qu'il devenait un homme. Elle se pénétrait de l'idée que le duel était une chose criminelle—et repoussait l'inévitable conclusion qu'en ce cas, Austin n'aurait pas dû se battre (car elle avait résolu de le défendre lui aussi, et tout autant que Val, puisqu'ils étaient Medd l'un et l'autre).

Le grand mot de Benty, c'était : « convenable ». Il comportait mille teintes, mille nuances ; il signifiait, d'une façon générale, « ce qu'avait établi la convention » ; mais il se drapait de religion, de nobles instincts, de préjugés violents et beaux. Or, pour se sentir contente, il fallait qu'elle pût accorder la sanction de cette épithète à tous ceux qui avaient du sang Medd dans les veines et décréter que son maître avait raison d'être ennuyé, sa maîtresse d'être triste, Austin de s'être battu, Val de ne s'être pas battu et qu'en dehors d'eux, tout le monde avait tort ; « ceux de là-bas » et, ici, Simpson — surtout Simpson.

Naturellement, elle remporta la victoire. La charité prévalut sur la clairvoyance. Elle pointa sur les ennemis toute l'artillerie de sa réprobation ; leurs pensées n'étaient pas « convenables ». Et tous les Medd, sans exception, elle les étreignit sur son cœur. « Ma Famille, qu'elle ait raison ou tort ! »

Une grande joie descendit sur Benty pendant que l'ennemi se repliait. De vagues visions lui montraient les deux jeunes gentlemen et miss May rentrant à la maison. Tout reprendrait son cours normal. Mr. Val viendrait boire du thé avec elle ; elle lui dirait d'ôter ses souliers et de se chauffer les pieds sur les chenets, ainsi qu'il aimait

à le faire. La charité victorieuse se matérialiserait en petits actes de tendresse prodigués aux blessés, bientôt soulagés et guéris.

Avant d'aller chez « la maîtresse », comme elle le lui avait promis, elle fit une chose inaccoutumée : elle se pencha vers le cadre qui contenait trois photographies et embrassa doucement celle du petit garçon boudeur appuyé sur la balustrade au milieu des montagnes de la Suisse.

## IV

— Benty, dit lady Beatrice, en la regardant par-dessus les draps, est-ce qu'en bas — Masterman par exemple — on a parlé de ce que je vous ai dit?

Benty, le visage sérieux, était occupée à secouer les bas, préparés par miss Ferguson d'une manière qu'elle désapprouvait, et feignit de ne pas entendre.

— Benty, répondez-moi.

— Comment, my lady?

— Est-ce qu'ils en ont parlé en bas?

— Et comment auraient-ils pu? demanda la vieille femme avec une indignation subite. Vous ne m'en avez parlé vous-même que ce soir ; et vous pensez bien que je n'ai pas été...

— Alors, ils n'en ont pas parlé? persista l'autre, qui gardait l'impression désagréable d'avoir aperçu trop tard Simpson pendant qu'elle causait, dans le fumoir, avec son mari. En outre, il lui semblait que Benty avait été bien prompte à comprendre la situation...

Benty hésita. Puis, avec force, elle mentit.

— Non, my lady. Et s'ils s'en avisaient, je saurais bien les faire taire.

Lady Beatrice poussa un soupir de soulagement et reposa sa tête sur l'oreiller.

— Embrassez-moi, Benty, dit-elle. Bonsoir.

# CHAPITRE IX

## I

Il faisait presque noir dans le wagon-lit à deux couchettes. Le train de luxe Rome-Paris filait à travers les plaines méridionales de la France, et l'aube, traversant les stores baissés qui claquaient au vent, se mêlait à la lumière voilée de l'ampoule fixée au plafond.

Val, étendu sur la couchette du haut, se retourna et appuya sa joue au rebord, pour regarder son frère. Il avait renoncé depuis longtemps à s'endormir. Les yeux mi-clos, il écoutait les coups rythmés du train qui ponctuaient le grondement ininterrompu des roues, le frémissement des stores agités, les battements d'une porte laissée ouverte dans le couloir ; il écoutait et réfléchissait.

Enfin, il ouvrit les yeux et se mit à étudier machinalement les objets qui emplissaient le réduit : les vêtements d'Austin, posés en tas sur un petit siège canné ; par terre, quelques journaux italiens ; son propre manteau de voyage et son chapeau se balançant à une patère près de la fenêtre ; une boîte de cigarettes qu'Austin l'avait chargé de cacher avant qu'on arrivât à Modane et qui, ensuite, avait reparu ; et, enfin, le bord du couvre-lit rouge de la couchette inférieure où dormait Austin.

Il se pencha davantage, pour voir si le bras de son frère, presque guéri maintenant, reposait bien dans son écharpe, ainsi que l'avait prescrit le médecin. Puis il se recoucha et resta tranquille.

Dix minutes après il se redressa, se mit à genoux, fouilla, dans la poche de son veston pendu au pied de la couchette, et y prit un portefeuille en cuir. Il en tira un papier plié, et se recoucha pour le lire, aussi bien que le permettait la faible lumière. C'était bien la cinquantième fois qu'il relisait ces lignes d'une écriture énergique, bien qu'un peu jeune encore, et scolaire.

« J'ai repensé à tout ce que vous m'avez dit ; et ma réponse reste la même ; rien de ce que vous pouvez dire ou faire ne la modifiera. Je ne puis épouser un lâche. Quand je me suis fiancée à vous, je croyais que vous étiez brave, et, certes, je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvé la vie. Mais cela n'y fait rien. Quand l'occasion s'est présentée de faire vraiment preuve de courage, vous avez reculé, vous avez permis à votre frère de prendre votre place. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je regrette de vous avoir occasionné tous ces ennuis ; mais peut-être cela vaut-il mieux, car j'ai pu voir ainsi ce que vous étiez, en réalité, — avant qu'il fût trop tard. Il est pénible d'épouser quelqu'un qu'on n'aime pas ; mais épouser quelqu'un qu'on ne respecte pas, c'est bien pis ; et jamais je ne pourrais respecter un poltron. Quant à nos fiançailles, je m'en rapporte à votre honneur pour que personne ne sache qu'elles ont existé. Si je crois devoir le faire, je le dirai moi-même à May ou à votre mère ; mais je n'en vois pas la nécessité. Bien entendu, il faudra que nos relations amicales continuent, du moins tant que nous serons à Rome et jusqu'à notre retour en Angleterre.

« Gertie MARJORIBANKS. »

Il lut cette lettre, lentement, avec toutes ses phrases cruelles, ses velléités mélodramatiques, ses sentiments pesés, raisonnables, mi-enfantins mi-féminins — et bien qu'il la sût par cœur. C'était la dernière communication reçue de Gertie au sujet de l'affaire. Ils avaient eu d'abord deux ou trois conversations, puis, huit jours après le duel et trois jours avant que le docteur permît à Austin de partir, il avait trouvé cette lettre sur sa table. Il n'y avait pas répondu.

Un seul mot peut résumer son état d'âme : la tristesse. Il y avait des moments, des heures même, où il se sentait irrésistiblement poussé à faire quelque chose de vraiment

grand, pour prouver son courage ; à d'autres moments, il était secoué par des accès de désespoir. Mais tout cela commençait à passer ; il lui semblait maintenant ne voir partout que tristesse ; il n'y avait plus rien de bon, nulle part ; plus rien n'avait d'importance. Non seulement il avait perdu l'estime de tout le monde, mais, ce qui était infiniment plus grave, il ne s'estimait plus soi-même. A quoi bon feindre, argumenter, chercher des excuses? Il était démasqué ; et il s'était démasqué à ses propres yeux... Un gouffre immense le séparait des siens. Gertie lui échappait aussi irrémédiablement que si elle eût été morte ; May semblait l'éviter, comme si elle avait peur de lui ; Austin, blessé, conscient de sa vaillance, acceptait comme une chose toute naturelle les innombrables attentions que Val lui prodiguait, et même l'avait « attrapé » deux fois assez brutalement, la première en lui disant « qu'il pourrait se montrer un peu plus prévenant, vu les circonstances », et la seconde qu'il le priait « de ne pas venir tout le temps l'embêter, et de le laisser tranquille ». Quant à ses parents, eh bien ! ce qui le torturait le plus, pendant ces longues heures de voyage, c'était l'idée que chaque kilomètre le rapprochait de Medhurst... Ils avaient tous deux écrit à leur fille, mais sans mentionner le nom de Val. Une seule figure lui apparaissait souriante, lumineuse comme un espoir : Benty.

## II

— Val, es-tu réveillé?

Il se pencha aussitôt.

— Oui. As-tu besoin de quelque chose?

— Je voudrais que tu viennes voir ce cordon ; il y a un nœud qui me gêne.

Val passa ses jambes par-dessus le rebord et sauta. Austin tressaillit.

— Je t'en prie, ne saute pas comme ça ! dit-il. Je te

l'ai déjà demandé hier soir. Ça me fait contracter le bras.

— Oh ! pardon. Voyons ce qui te gêne.

— Doucement, dit ensuite Austin ; tu m'as touché le poignet.

— Je te demande pardon. Est-ce mieux comme ça? Tu n'as pas besoin d'autre chose?

— Quelle heure est-il? Probablement trop tôt pour demander du café.

— Je vais aller voir. Il doit être six heures.

Dix minutes après il revint ave un plateau.

— Comme tu as été long ! dit Austin.

— J'en ai porté un peu aussi à Gertie et à May.

Austin ne répondit rien. Val emplit une tasse et lui tint la soucoupe pendant qu'il buvait.

— Ça va mieux, dit Austin plus aimablement en s'appuyant contre l'oreiller. Et maintenant, si tu veux me donner une cigarette...

Val la lui donna, puis, ayant bu à son tour une tasse de café, posa le plateau par terre dans le couloir, et se disposa à regrimper dans son lit.

— Tu veux dormir encore? demanda Austin.

— Je n'y tiens pas. Pourquoi?

— Nous pourrions causer un peu. Gertie et May vont bientôt se lever et nous ne trouverons peut-être plus l'occasion de le faire.

— Très bien. Attends une seconde ; je passe un veston.

Alors, Austin s'installa comme pour faire une conférence.

Il faut bien l'avouer, Austin n'était pas mortifié outre mesure du tour qu'avaient pris les choses. Certes, il avait beaucoup souffert ; sa blessure avait été très douloureuse pendant les premiers jours et méme maintenant, quand Val, en le soignant, commettait une maladresse, elle lui faisait encore mal. De plus, il était sincèrement affecté par le coup infligé à l'honneur de la famille ; il n'en reve-

nait pas de la conduite de son frère. Néanmoins, il y avait des consolations : le plaisir d'être traité en héros et adoré comme un dieu par Gertie et par May — surtout par Gertie ; — la pensée que ses parents professeraient désormais à son égard une considération d'ordre tout nouveau. Le seul fait de s'être battu en duel n'allait pas sans quelque distinction, et enfin, surtout, peut-être, quoique plus subconsciemment, n'était-il pas agréable pour lui de se dire que ses rapports avec Val se trouvaient indiscutablement réglés, et pour toujours? Il ne pouvait plus y avoir de doute quant à la question de savoir lequel devait obéir à l'autre. Il avait agi, lui, comme le modèle des frères aînés ; Val témoignait, d'ailleurs, par ses attentions et son humilité, qu'il se reconnaissait les devoirs d'un cadet.

Fort de tout cela, Austin s'installa confortablement pour faire à Val sa première conférence.

— Écoute, dit-il, tu ne m'en voudras pas de te dire avant tout... que je trouve que tu t'occupes de Gertie et de May un peu plus qu'elles ne le voudraient. May me l'a laissé entendre hier, pendant que tu n'étais pas là. Tu ne m'en veux pas?

— Non ; je t'en prie, dis-moi tout.

— Eh bien, tu comprends, elles sont terriblement bouleversées toutes les deux en ce moment... Et tu as un peu l'air de... de vouloir les amadouer... Laisse un peu aller les choses et ça s'arrangera. Du moins...

Val ne dit rien.

— Tu permets que je te parle franchement?

— Oui ; je t'en remercie.

— Par exemple, cette idée d'aller leur porter du café !... Elles aimeraient bien mieux sonner et en demander. Sincèrement, je crois que tu feras bien de te tenir plutôt... un peu à l'écart.

Val acquiesca de la tête.

— Mais, continua Austin, ce dont je tenais surtout à te parler, c'est de ce qui va se passer quand nous serons rentrés à la maison, de ce que nous allons leur dire, etc...

— Je devrais déjà être à Cambridge ; les cours ont recommencé il y a huit jours. Je pensais que...

— Oh ! mais il ne faut pas esquiver la rentrée à la maison. Il faut affronter les événements.

— Je ne voulais pas dire que je ne rentrerais pas à la maison, dit Val humblement, mais que ce ne serait que pour un jour ou deux.

— Eh bien ! interrompit Austin avec quelque brusquerie, qu'est-ce que ça fait? Ce qui devra être dit le sera tout de suite. Tu n'espères pas qu'ils vont faire comme s'il ne s'était rien passé?

— Non, certainement.

— Eh bien ! la question est celle-ci : quelle conduite allons-nous adopter? Dieu sait que je ne cherche pas à faire des embarras ! Il s'agit de savoir s'il y a un moyen quelconque de présenter les choses sous un jour acceptable.

— Je me propose de leur dire la vérité.

— Mon Dieu, mon Dieu, Val ! on dirait que tu ne peux penser absolument qu'à toi, même dans le cas présent. Tu ne comprends donc pas que pour papa c'est le coup le plus affreux qu'il ait jamais reçu? Ce n'est pas à toi que je pensais, mon cher, mais à lui. Il s'agit de savoir s'il y a moyen de dire quelque chose qui rende le choc moins dur ; que tu étais vraiment malade, par exemple? Tu n'as pas du tout l'air de te rendre compte que l'honneur et le courage sont... Qu'est-ce que tu as?

— Rien ; continue.

Austin le regarda, un peu gêné. Val avait fait un mouvement en arrière comme si on lui eût donné un coup en pleine figure ; et, dans la demi-obscurité — car la lumière était toujours voilée — il paraissait singulièrement pâle.

Austin se promit d'être moins dogmatique, mais il fallait tout de même parler clairement.

— Écoute-moi, Val, je sais que tout ça n'est pas agréable pour toi. Mais il faut affronter les événements. Tu connais les idées de papa. Tu te rappelles le laïus qu'il nous a tenu quand nous sommes entrés au collège sur « l'amour-propre, la dignité, etc... » Eh bien ! pour lui, autant que pour maman, nous devons tâcher d'atténuer l'affaire autant que nous le pourrons. Et je crois que la version de ton malaise serait la meilleure à adopter.

— Je crains que ce ne soit plus possible maintenant, dit Val presque sans voix.

— Comment? Je n'entends pas.

— Je crains qu'il soit trop tard. Rappelle-toi que May et Gertie sont au courant.

— Je le sais bien. Tu as absolument tenu à tout leur raconter. Je t'avais prié de n'en rien faire.

— Enfin, maintenant c'est fait.

Austin réfléchit, puis :

— Alors, qu'est-ce que tu proposes? demanda-t-il.

Val se leva, cherchant dans sa poche son porte-cigarettes (pour détendre un peu la situation, pensa Austin) et, mettant une cigarette entre ses lèvres, il répondit :

— Je n'ai rien à proposer, si ce n'est l'entière vérité. Je propose de la dire sans y rien changer, et... et d'affronter les événements, comme tu dis. Il n'y a rien à faire, Austin : il faudra finir par tout dire à papa. Naturellement, je veux bien que quelqu'un s'en charge — si quelqu'un est disposé à s'en charger. Je... je ne tiens pas particulièrement à le faire moi-même. D'ailleurs, il doit déjà savoir l'essentiel, je suppose...

— Il sait que tu... que tu as refusé de te battre au dernier moment, et qu'il a fallu naturellement que je te remplace.

— Eh bien, c'est exact, n'est-ce pas?

Austin savait bien, au fond, que c'était inévitable,

que la vérité ne pourrait être tenue secrète. Mais il reculait devant cette certitude.

— Écoute, dit-il, je te prends au mot. May et moi nous lui dirons... Nous ferons pour le mieux. Mais je crois qu'il faut t'attendre à... enfin... à des observations.

— Je m'y attends.

Il y eut un silence.

— Autre chose encore, reprit Austin. C'est à propos de Gertie. Tu te souviens que nous nous sommes disputés un jour à ce sujet. Eh bien ! écoute, est-ce que tu as... est-ce que tu as un engagement quelconque avec elle? un engagement secret? De deux choses l'une...

— Tu veux parler de fiançailles?

— Oui ; enfin, de fiançailles sous-entendues, même sans promesses formelles.

— Il n'y a rien, dit Val. Il n'y a pas entre nous la moindre entente.

— Alors, ça va bien. Parce que j'allais te dire que cela valait mieux — du moins pour le moment. Quand on est dans une passe difficile, on ne doit pas... Qu'est-ce qu'il y a?

— Je me suis brûlé la lèvre, dit Val.

— Eh bien, voilà ; c'est tout... Val?

— Oui,

— Je sens que tu es bien embêté de tout ça et...

Il n'acheva pas la phrase : Val était parti, laissant la porte ouverte.

Austin grogna entre ses dents :

— Quel type !

ROBERT-HUGH BENSON.

*(A suivre.)*

*(Traduit de l'anglais* par M. REYNALDO HAHN).

N° 32 Prix : 1 fr. 50 9 Août 1919

# La Revue hebdomadaire

ET

## SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

## SOMMAIRE


ERNEST SEILLIERE..... de l'Académie des Sciences morales et politiques. — **Passion romantique et morale contemporaine.** 141

*ENQUÊTE DE « LA REVUE HEBDOMADAIRE » :*

P.-LOUIS RIVIÈRE..... Avocat à la Cour d'appel de Paris. — **V. Le Palais et la guerre.** 158

ANDRÉ BELLESSORT.. ..... — **Virgile : IV. Les « Géorgiques » : les arbres, les troupeaux, les abeilles.** 178

JEAN VARIOT..... — **Quelques légendes du vieux Strasbourg.** ..... 210

ROBERT-HUGH BENSON ..... — **Le Poltron** (X). (Traduit de l'anglais par M. REYNALDO HAHN)..... 237

*Bibliographie. — Vie mondaine.*


*LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit*

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière (6e) — PARIS

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TÉLEPHONE : FLEURUS 12-53

# LE POLTRON

*(Suite)*

## III

Il faisait déjà nuit quand le bateau de Folkestone aborda près de la gare pour laisser débarquer les Medd. C'était là un privilège de Medhurst, — consacré par l'usage plutôt qu'officiellement stipulé, — car la ligne de chemin de fer passait à deux ou trois milles d'une langue de terrain faisant partie du domaine. On n'en profitait pas souvent ; mais on avait remis à Austin, sur le quai de Folkestone, un télégramme lui annonçant qu'il en serait ainsi.

Une voiture fermée à lanternes flamboyantes les attendait, attelée de deux chevaux qui piaffaient, comme impatients d'entreprendre la course de douze milles qu'ils avaient à faire pour regagner Medhurst. Derrière la voiture, une charrette était prête à recevoir les malles.

Val s'attarda près de la portière du wagon, feignant de surveiller le transport des petits bagages, mais en réalité peu désireux d'apercevoir fût-ce un seul visage familier.

Quand il arriva au haut de l'escalier, les jeunes filles étaient déjà en bas et Austin descendait avec précaution, appuyé sur le bras de Simpson, valet de chambre particulier de son père, dont la présence constituait une très grande marque de faveur. En toute autre circonstance

on eût envoyé à la rencontre des jeunes gens un simple valet de pied.

Trois minutes plus tard, Austin était installé à sa place, calé par des coussins, avec Gertie à côté de lui et May en face. Val monta à son tour ; Simpson, ayant fermé la portière, monta sur le siège et la voiture partit.

Pour Val, la journée avait passé comme un cauchemar lugubre. Ils avaient déjeuné au wagon-restaurant avant d'arriver à Paris où ils s'étaient hâtés de prendre le train à la gare du Nord. La pluie et le vent avaient rendu assez désagréable la traversée. Mais ce qu'il y avait eu d'horrible pour Val, pendant cette journée, c'était l'impression de se trouver séparé de ses compagnons par un gouffre qui s'élargissait et se creusait de plus en plus à mesure qu'on avançait. Conformément au conseil d'Austin, il s'était abstenu de faire l'empressé. Il le reconnaissait maintenant, son frère avait raison ; en se multipliant, il n'avait obéi qu'au vague espoir de fléchir les deux jeunes filles. Ses compagnes lui facilitaient, d'ailleurs, sa nouvelle attitude. Personne ne lui avait adressé la parole, excepté Austin ; à vrai dire ils n'avaient guère causé entre eux, du moins en sa présence. Mais ce qui le faisait souffrir surtout, c'était la relégation qu'on lui infligeait intentionnellement. Il la jugeait comme un avant-goût de l'accueil qui l'attendait chez lui. Si, après dix jours écoulés, Austin et May le traitaient encore de cette manière, que ne lui réservait-on pas à Medhurst?... Sauf, peut-être, Benty...

Un silence de mort régnait maintenant dans la voiture. Val ayant par hasard frôlé de son pied le pied de Gertie, elle l'avait aussitôt retiré, sans un mot. Cet incident avait fourni à Val un nouveau sujet de méditation.

Austin, pour dire quelque chose, avait parlé de la pluie, du changement de temps et May lui avait répondu avec une prolixité réellement excessive, à laquelle avait succédé un nouveau silence.

— Val.

— Oui?

— Sais-tu si on a mis dans la charrette mon petit sac jaune?

— Oui. Du moins, je l'ai recommandé au porteur.

— Merci.

Puis, de nouveau, un long silence, rompu seulement par la pluie battant contre les vitres et le trot égal des chevaux sur la route boueuse.

Trois ou quatre phrases encore furent prononcées durant ce trajet de quatorze milles. May, se penchant vers Austin, lui demanda si son bras ne le faisait pas souffrir ; Gertie, répondant à une question de May, dit qu'elle serait obligée de rentrer chez ses parents dans deux jours au plus tard. Austin demanda tout haut s'il y avait du monde à Medhurst ; May dit qu'elle « ne croyait pas ». Et ce fut tout. L'intensité du silence s'aggravait de minute en minute ; ils ne parlaient que lorsqu'elle devenait insupportable ; ils finirent enfin par y renoncer, et tous quatre restèrent absorbés dans l'obscurité silencieuse, réfléchissant, puis prêtant l'oreille au bruit de la pluie, puis de nouveau réfléchissant.

La voiture s'arrêta devant la grille du parc ; et ce fut peut-être à ce moment que l'angoisse de Val atteignit son comble. Car il s'était toujours rappelé cet arrêt — le brusque silence des sabots et des roues, le faible cri d'un harnais ou le cliquetis d'une chaînette causés par les mouvements de tête des chevaux, — les pas sur le gravier, le bruit que faisait la serrure de la grille ; et tout cela lui rappelait, maintenant, ses retours de l'école, alors que cette pause semblait intolérable à son impatience de revoir les siens. Tandis qu'à présent !...

Il y avait un kilomètre de la grille au château. Après avoir suivi une allée de rhododendrons, on passait

devant l'étang des cygnes, puis on montait doucement à travers des bois jusqu'au gazon où les lapins venaient brouter par les soirs d'été, et enfin, après avoir gravi la colline, on descendait tout droit vers le grand château qui rêvait au milieu de ses arbres.

Personne ne parlait. Mais, comme la voiture atteignait le haut de la côte, Gertie se pencha soudain pour tâcher d'apercevoir les lumières du château ; la vive clarté des lanternes tomba en plein sur son visage, et Val remarqua une expression de fatigue dans ses beaux yeux et sur sa bouche aux coins tombants. Elle se rejeta aussitôt dans l'ombre, en lui lançant un regard. Leurs yeux se rencontrèrent.

La voiture longea sans s'arrêter la façade du château, comme c'était la coutume par les soirs pluvieux. Val vit passer sous la clarté de la lanterne la grande terrasse grise. Mais ce fut seulement quand les roues s'arrêtèrent devant le porche sud, qu'il se souvint que c'était là, sous ce porche, que Gertie et lui s'étaient embrassés, le soir du bal.

Hélas ! ce souvenir était moins douloureux que le présent ; il servait simplement de « fond » ironique à sa rencontre imminente avec son père et sa mère ; son cœur lui martelait la poitrine ; il n'osait pas avancer la tête jusqu'à l'angle lumineux projeté par la porte grande ouverte.

La portière de la voiture s'ouvrit également ; il le perçut sans lever les yeux. Par bonheur, il était assis du côté opposé à cette portière. Il entendit des voix qui parlaient ; puis, la voiture grinça : Austin, en descendant, pesait sur le marchepied.

— Doucement, Simpson, dit la voix de son père, péremptoire et anxieuse.

Il y eut un silence. May descendit à son tour ; il entendit sa mère qui murmurait quelque chose. Puis Gertie se glissa au dehors et disparut. Mais lui ne bougeait toujours pas.

— Master Val, dit une voix.

Il leva les yeux ; Masterman inspectait l'intérieur de la voiture. Il regarda par-dessus l'épaule du vieux maître d'hôtel et constata que personne n'obstruait plus la lumière de la porte. Mais pour leur donner le temps de s'éloigner de lui, il fit semblant de chercher quelque chose sous la banquette.

— Je m'assurerai qu'il ne reste rien, master Val.

Il gravit lentement les deux marches du porche ; le long corridor, brillamment éclairé, était vide. La porte du hall se referma. Il comprit que le chemin était libre. Ainsi donc, ils étaient partis, les uns et les autres, sans s'occuper de lui.

Il monta l'escalier et, en arrivant au dernier étage, il s'arrêta pour écouter ; n'entendant aucun bruit, il courut sur la pointe du pied comme quelqu'un qui se sent traqué, le long des petits couloirs et de la grande galerie, redescendit un étage et parvint à sa chambre. Tout en courant, il avait aperçu, dans l'embrasure d'une porte, une vieille figure coiffée d'un bonnet, mais il ne voulut pas la voir et ne s'arrêta pas. Il entra chez lui, s'enferma à double tour, et se tint là debout toujours prêtant l'oreille...

... Il n'était encore qu'un enfant.

## IV

L'horloge de l'écurie sonna dix coups. En arrivant dans sa chambre, trois quarts d'heure auparavant, il avait entendu la cloche qui annonçait le dîner des domestiques. Il avait fait un peu de toilette, mis ses souliers d'intérieur. Il éprouva presque de la reconnaissance en trouvant devant la cheminée des souliers, des chaussettes et de l'eau chaude. (Était-ce Charles, le jeune valet de pied, qui avait eu cette idée ? ou Benty ?) Et il s'assit devant le feu, à songer.

La réalité était, en quelque sorte, cent fois pire que ce qu'il avait anticipé. Naturellement, il s'était imaginé des scènes diverses qui, toutes, se terminaient de la même façon : ses parents le chassaient. Il voyait bien tout le ridicule de ce dénouement, mais son imagination ne lui fournissait aucun autre moyen vraisemblable, pour son père, de résoudre la situation. Et même, il avait trouvé une sorte de soulagement à se considérer dans ce rôle de paria ; car l'épilogue de son drame comportait soit le suicide, soit une mort due aux privations. Mais la réalité était pire : on allait le traiter, pour les choses matérielles, avec une gentillesse normale. On lui apporterait de l'eau chaude, on fermerait ses rideaux ; mais, normalement, on l'ignorerait, comme s'il n'existait pas... On devait avoir fini de souper, à présent, et l'histoire infamante était sans doute racontée dans tous ses détails.

Un coup frappé à la porte le fit tressaillir.

— Qui est là?

— C'est Masterman, master Val.

Il ouvrit la porte et se tint debout, comme barrant l'entrée, tenant dans sa main gauche, hors du rayon lumineux, un petit paquet d'où pendait un cordon ; il l'avait détaché de son cou en se déshabillant et, depuis, l'avait tenu presque inconsciemment serré dans sa main.

— Pardon, master Val, Madame demande si vous voulez bien descendre tout de suite manger quelque chose ; et quand vous aurez fini de souper, vous voudrez bien aller parler à Monsieur dans le fumoir.

Val fit signe que oui. Il voyait le vieux maître d'hôtel intrigué — à moins que lui aussi ne fût au courant de l'histoire et qu'elle n'eût fourni aux domestiques un sujet d'hilarité.

— Je vais descendre... Est-ce que les autres ont fini?

— Oui, monsieur. Tout le monde est chez Madame. Miss Marjoribanks est montée se coucher.

— Très bien. Je descends.

Quand les pas se furent éloignés, il referma la porte à clef, alla encore une fois se placer devant la cheminée, et demeura immobile. Pendant la première partie du voyage, il s'était décidé à une petite chose tragique et, sur le bateau, avait songé à l'accomplir. Mais il lui sembla qu'elle prendrait à Medhurst un caractère plus réfléchi, plus définitif... Donc, se trouvant seul dans sa chambre, il avait détaché de son cou le scapulaire contenant les lettres et le portrait de Gertie. Après l'avoir regardé quelques instants, il le pressa passionnément sur ses lèvres; puis, avec précaution, le laissa choir dans le cœur incandescent du foyer.

« Tout le monde est chez Madame », avait dit Masterman. Val, en sortant de sa chambre, se rappelait ces mots. Et il se représentait nettement la scène : sa mère assise dans son fauteuil ; son père debout devant la cheminé ; Austin, assis à côté de May, sur le sofa, et racontant l'histoire...

Dans la salle à manger, où il entra, trois personnes avaient soupé ; le quatrième couvert était intact. Ils avaient donc compté qu'il souperait avec eux?

Il y avait du potage qui refroidissait. Il en prit un peu, tout en lançant des regards, par-dessus son épaule, vers la porte : il ne voulait pas être pris de court et changea de place afin de ne pas perdre de vue cette porte. Il mangea ensuite de la viande froide et but deux ou trois verres de vin. Pas un instant il ne cessa d'être aux aguets. L'heure était venue.

Pourtant, il resta là quelques minutes à manipuler son pain, les yeux fixés sur les tableaux d'ancêtres qui l'observaient. Il y en avait une douzaine, assez médiocres en comparaison de ceux qui formaient la précieuse collection du hall. Deux de ces portraits représentaient des hommes : l'un jeune, au visage doux, portait une armure, — il avait combattu à Naseby et y était mort

âgé de dix-neuf ans ; l'autre, en perruque et en manchettes de dentelles, avait été blessé à Blenheim en servant sous les ordres de Marlborough... Son père lui avait plus d'une fois raconté l'histoire de ces héros, quand il était petit...

Enfin, sans se rendre compte qu'il avait pris la résolution de bouger, il se leva comme un automate, gagna la porte, l'ouvrit, sortit, traversa le hall dans toute sa longueur, la tête baissée, les yeux fixés à terre, posa la main sur le bouton de la porte du fumoir, la poussa sans avoir frappé, la referma derrière lui, et se trouva face à face avec son père, qui le regardait.

## V

Le général était assis près du feu, dans un fauteuil à haut dossier, la tête appuyée sur sa main. Une chaise était placée — intentionnellement, à n, en pas douter — devant la cheminée. Sans dire un mot, il la désigna du doigt.

Val s'assit.

On ne saurait dire qu'il eût conscience de souffrir. Il existe un degré de douleur morale, comme de douleur physique, au delà duquel la réflexion sur cette même douleur devient intolérable. C'est dans cet état que se trouvait Val ; aussi, son attention se portait-elle sur des choses insignifiantes : il remarqua le reflet verdâtre de la lampe, abritée par son abat-jour, qui se jouait dans les cheveux d'argent du vieillard et les faisait briller, les rides et les ombres qui apparaissaient sur ses longues mains nerveuses, selon qu'il contractait ou étendait les doigts. La crainte habituelle, traditionnelle que lui inspirait son père était englobée dans une émotion plus générale...

Son père, après avoir toussé légèrement, prit la parole ; et Val fut frappé de la sécheresse du ton. Une partie de

lui-meme qui n'était pas l'attention proprement dite, recevait et enregistrait chaque mot.

— Je n'ai pas grand'chose à vous dire, monsieur. J'ai décidé de vous faire l'honneur de croire encore qu'il n'en est pas besoin. C'est surtout de l'avenir que je vais vous parler.

Il se tut et avala sa salive.

— Nous avons causé, votre mère et moi, de toute cette affaire. Nous savions, bien entendu, par les lettres, ce qui s'était passé et nous venons d'en apprendre les derniers détails. Votre frère a dit tout ce qu'il pouvait dire en votre faveur ; il nous a affirmé que vous paraissiez vraiment malade ; il a fait son possible pour vous défendre. Je ne sais pas jusqu'à quel point ses arguments peuvent vous constituer une excuse. Je renonce à vous comprendre, ainsi que votre code d'honneur. May a également plaidé pour vous. Et voici notre décision. Désormais, je défends qu'il soit dit à aucun être vivant un mot sur ce sujet ; quand j'aurai fini d'en parler ce soir, je n'y ferai plus jamais allusion, ni à vous ni à qui que ce soit. Votre mère, Austin et May imiteront mon silence. May est en ce moment avec miss Marjoribanks ; elle lui fait part de notre décision et lui demande de s'y conformer. Et j'attends de vous — c'est un ordre — que vous vous y conformiez aussi. Vous ne discuterez plus sur cette matière avec qui que ce soit, — même pas avec Austin. En ce qui concerne les paroles, voilà qui est réglé.

Pour ce qui est des actes, je ferai ce qui me paraît bien. Je ne dis pas que je vous exclurai de la maison ou que je vous retirerai de Cambridge. Les choses continueront comme par le passé. Votre disgrâce ne sera pas publique. Mais si, parfois, vous avez des raisons de penser que je vous traite sévèrement ou que je vous témoigne un manque de confiance, vous voudrez bien vous rappeler pourquoi. Me comprenez-vous?

— Oui.

— Avez-vous quelque chose à dire?

— Non.

— Vous partirez demain matin par le train de neuf heures quinze et vous vous rendrez directement à Cambridge. Vous déjeunerez donc seul. Quand nous nous reverrons, aux vacances prochaines, l'ancienne vie reprendra son cours, autant qu'il sera possible.

Il s'arrêta.

Puis, il appela vivement, à haute voix :

— Beatrice !

La porte du petit salon de lady Beatrice s'ouvrit et Val vit entrer sa mère. Elle s'avança calme, droite et magnifique ; mais sa main tremb'ait un peu sur sa canne. Val se leva et attendit.

— Beatrice, je viens de lui parler. A partir de ce moment, plus un mot ne sera prononcé sur cette affaire. Et il faudra qu'il rachète son honneur, du mieux qu'il pourra.

Le vieillard se tourna vers Val.

— Bonne nuit, dit-il. Embrassez votre mère.

Alors, lady Beatrice entoura de ses bras le jeune homme, qui fondit en larmes.

# TROISIÈME PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

### I

La rue du village de Medhurst ressemble à celles de tous les villages moyens d'Angleterre ; c'est-à-dire qu'elle contient des spécimens de huit cents ans d'architecture,

depuis l'église normande qui se dresse à mi-chemin, à gauche, jusqu'aux toits en tôle ondulée du vingtième siècle qui couvrent les hangars dans les faubourgs de droite. Aussi, a-t-elle des aspects très beaux ou misérables, selon l'endroit où l'on se place.

Par cette matinée de juin, elle aurait dû sembler excessivement belle à lady Beatrice Medd, qui se tenait à l'entrée de la ferme du château, près de sa petite voiture attelée d'un âne égyptien. Mais elle pensait à autre chose.

Le village était situé dans le creux d'une vallée. Lady Beatrice avait derrière elle la cour de la ferme, les potagers, les serres, le parc, et devant elle, l'auberge du village, à la porte de laquelle se balançait une enseigne accrochée à un tasseau de fer et portant le blason des Medd ; à travers les portes ouvertes, elle apercevait les fleurs d'un jardin, et à gauche, dans l'enfilade de la rue, une série de maisons datant des Tudor, puis une maison en briques, du temps de la reine Anne, placée un peu en retrait derrière une petite barrière de verdure, comme en un maintien noble et modeste, avec un toit semblable à celui d'une chapelle ; et enfin, un rang de maisonnettes recouvertes de chaume, à moitié cachées par de hautes floraisons. Tout cela se trouvait du côté opposé à celui où se tenait lady Beatrice ; le mur extérieur de la cour de l'église était attenant à la ferme, et, derrière lui, pointait le clocher. La route, ensuite, faisait une courbe et s'éloignait dans la direction de l'école, du presbytère et de la maison du fermier.

Lady Beatrice, encore une fois, pensait à tout autre chose qu'à la vue. D'ailleurs, ne l'avait-elle pas contemplée mille fois? C'était son habitude, une ou deux fois la semaine, quand il faisait beau, de descendre au village, dans sa charrette à âne, de causer avec le maire, d'inspecter la serre aux orchidées ou de visiter l'école, dont elle payait à elle seule presque tous les frais. Ces soins, ces calmes soucis qu'elle assumait à loisir lui fournissaient

une agréable sensation de responsabilité, et, parfois, elle trouvait réellement à s'occuper. Ce matin-là, elle était indécise : elle avait dit à la maîtresse d'école qu'elle irait peut-être la voir ; mais elle n'en sentait nulle envie. Elle restait là, son ombrelle appuyée à son épaule, observant le drame infinitésimal de cette rue de village.

D'abord, ce fut un cycliste qui passa, accroupi comm un singe sur son guidon. Il jeta un regard à la grande dame comme s'il se proposait de lui demander un renseignement ; puis se ravisa. Il descendit de bicyclette devant l'auberge, où il entra ; et quelques instants après, lady Beatrice le vit, par la fenêtre ouverte, portant un long verre à ses lèvres ; elle se complut à penser qu'il y trouvait du plaisir...

Puis, elle vit sortir de l'auberge un gros chien blanc ; il lui rappela son cher Jimbo qui, depuis longtemps, reposait sous le cèdre du parc, recouvert d'une pierre tombale où se lisait une épitaphe en latin rédigée par le professeur Mac-Intosh. Le gros chien sortit de l'air important d'un propriétaire, adressa à lady Beatrice un aboiement maussade afin, de lui notifier qu'il était là et se coucha sur le pavé, la surveillant d'un œil. Elle entendit à travers la route le grognement de plaisir (ou bien était-ce du rhumatisme?) qu'il exhala en se laissant choir. Sans doute avait-il eté dérangé par le cycliste à culotte serrée qui, maintenant, buvait et fumait assis dans un fauteuil.

Ensuite, une procession de volailles apparut à l'angle de l'auberge, sortant par une palissade laissée ouverte. Visiblement, elles faisaient là une chose défendue, car elles avançaient d'un air emprunté où perçaient la timidité, l'inquiétude et la méfiance. Un coq les précédait, l'œil en feu, steppant très haut ; parfois il se baissait vivement vers le sol pour y picorer quelque chose, puis se redressait soudain comme un grand homme qui,

surpris dans un moment de faiblesse, prend les devants et lance un défi à la critique. Il était suivi de quatre poules vulgaires, qui picoraient avec plus d'abandon mais considéraient le monde avec moins d'assurance. Tout à coup, le coq s'arrêta, une patte en l'air, puis fit brusquement volte-face et rebroussa chemin à toutes jambes, suivi par les poules dans sa retraite précipitée : une jeune fille était sortie de l'auberge en brandissant un balai. Elle fit une petite révérence à lady Beatrice et alla clore la palissade.

— Bonjour, Alice.

— Bonjour, m'lady.

— Papa et maman vont bien?

— Oui, m'lady, merci.

De nouveau le chien aboya ; le vicaire parut sur le seuil de la cour de l'église et s'avança, les pans de sa redingote lui battant les jambes. Il venait de lire les prières et les litanies matinales et se rendait à l'ecole. (Lady Beatrice se rappela que la lecture des prières et des litanies matinales avaient lieu le mercredi et le vendredi à onze heures.) Il se découvrit.

— Bonjour, mister Arbuthnot.

— Bonjour, lady Beatrice.

C'etait un homme simple et convaincu, qui travaillait beaucoup et qui n'éprouvait pour la Dame de Bonté qu'une sympathie relative. Il sortait d'Oxford et de Cuddesdon alors qu'elle était d'éducation fortement evangélique. Il dépensait une extrême activité, lisait Matines et Vêpres chaque jour, avait fondé une confrérie de Sainte-Marie pour les femmes, une confrérie de Saint-Georges pour les hommes et souffrait secrètement, intensément de la présence du père Maple dans le village.

Il avait fait graver sur cuivre une liste de tous les vicaires de Medhurst depuis Thomas de Hope (1493) jusqu'à James Arbuthnot (1891) et l'avait fait placer sur le porche de l'eglise peu après l'arrivée du père Maple,

mais rien n'y indiquait qu'une interruption quelconque avait pu se produire vers les années 1540 à 1560. Il se servait, pour désigner son collègue, de cette appellation : « le prêtre Romain » ou, quand il ne se portait pas très bien, de cette autre : « le clergyman Papiste ». Mais c'était un homme bon et sincère, qui faisait de son mieux et ne manifestait jamais plus de malveillance ni d'amertume que n'en exigeait strictement l'*odium theologicum*.

— Je me disais que le village avait un aspect charmant, ce matin, dit lady Beatrice (qui ne s'etait rien dit de semblable). Vous allez à l'ecole, n'est-ce pas?

— Oui ; j'y vais généralement vers cette heure-ci.

— Voulez-vous me donner le bras jusque-là? Je me promettais justement d'y aller ce matin.

Ils descendirent lentement la rue en causant de choses et d'autres. Lady Beatrice dit qu'il était temps qu'Alice, la jeune fille de l'auberge, trouvât à se placer car il ne fallait pas que les jeunes filles, etc., etc. Le vicaire répondit qu'il en avait parlé au père d'Alice quelques jours auparavant, et que ce dernier avait accordé son consentement formel, mais que la mère opposait encore quelque résistance ; peut-être un mot, dit par lady Beatrice elle-même, etc., etc. Conversation agréable, bienveillante, paternelle, de deux Grandes Puissances qui commençaient à se demander si leur domination absolue durerait encore très longtemps.

Ils arrivèrent à la porte de l'ecole. Quand ils entrèrent, une forte voix de femme cria : « Debout ! Dites : bonjour milady, bonjour monsieur. » Et les Grandes Puissances furent ainsi saluees, et tout le monde fut content : les uns, parce qu'on leur témoignait du respect, les autres, parce qu'ils se trouvaient en présence de ces choses rassurantes : la Domination et l'Autorité représentées par les hommes.

## II

En sortant, elle assura au vicaire qu'elle pouvait regagner seule sa voiture et, lentement, remonta la rue. Arrivée devant l'église, elle eut une courte hésitation, puis entra.

Les jours de semaine, l'interieur des églises a souvent un aspect froid, irréel et même désagréable ; il y flotte une odeur étrange, des idées de contrainte, des réminiscences du dimanche matin, et les livres de prières qui gisent sur les bancs semblent y avoir été abandonnés. Je ne sais pourquoi, on se sent presque devenir profane ; on serait tenté de monter dans la chaire, de se mettre à gesticuler, de faire semblant de s'endormir dans une stalle ; en un mot, de se conduire comme un vulgaire garnement. (Cela vient sans doute de ce que les tables etant retournées, on a l'impression que la majesté du lieu est à votre disposition.)

Inutile de dire que lady Beatrice ne se livra à aucun de ces actes inconvenants. Elle suivit le bas côté jusqu'à la chapelle des Medd, où elle s'assit dans la splendeur obscure et odorante des bannières et des écussons. Elle n'était pas venue dans l'intention de prier ; elle espérait, simplement, être là plus à son aise que chez elle pour réfléchir de façon impartiale.

Dix minutes s'écoulèrent, puis le son d'un piano la fit tressaillir. Discrètement, délicatement, la musique pénetrait dans l'église — quelque gavotte d'un maître allemand, pleine à la fois de sérieux et d'humour, scholastique, mélancolique, académique, mais pourtant souriante. Des petites phrases s'affirmaient, solennelles, puis, soudain, faisaient la culbute, riaient et s'évaporaient. On eût dit une discussion légère, un échange de répliques spirituelles pendant un repas en plein air. Le vent se

taisait dans le village, et la musique, venant de la maison de la reine Anne, située juste en face, parvenait à lady Beatrice aussi claire que si le musicien eût joué dans la cour de l'église.

Elle écoutait, subissait le charme, les yeux fixés sur la table de communion qu'ornaient gaiement des vases de cuivre, une croix et des candélabres multicolores fixés sur des boucliers au milieu d'emblèmes commémoratifs. Au-dessus, quelques morceaux de vitrail ancien — un crucifix brisé, deux saints sans tête et une inscription incomplète en lettres noires — pieusement juxtaposés par le moderne successeur de Thomas de Hope, laissaient entrer du soleil. Les autres fenêtres étaient moins bien partagées. En face de l'entrée, par exemple, un grand Élie trônant dans un char bleu montait, au milieu des flammes pareilles à des torrents de confiture, vers un ciel entièrement composé d'édifices gothiques.

Elle écoutait, et la musique poursuivait son cours. Machinalement, elle se mit à lire quelques-unes des inscriptions qui chargeaient copieusement les murs de la chapelle. Ici, une urne, une colonne brisée et une liste de vertus — elle avait déjà souri parfois en lisant la phrase qui la terminait : « Bref, il fut doué de toutes les qualités qui peuvent orner un Homme et honorer un Chrétien. » (Il s'agissait du vieux Christopher Medd, père de dix-sept enfants, mort en 1734.) Plus loin, une plaque de cuivre consacrée à Antony Medd, qui avait combattu et trouvé la mort à Naseby ; ailleurs encore, une simple plaquette de marbre rappelant la mémoire de John Valentin Medd... Elle les regardait, tout en écoutant. Puis, la musique ayant cessé, elle se leva, sortit, traversa la rue et alla sonner à la porte de la maison d'en face.

— Le père Maple est-il chez lui? demanda-t-elle.

Pour tout dire, lady Beatrice, à part son grand air et le prestige de son nom, n'avait rien de fort intéressant. Elle était bonne, consciencieuse, familiale, plutot reli-

gieu e, à sa façon, et absolument irréprochable. Mais son pire ennemi n'aurait pu dire qu'elle fût subtile, ni son meilleur ami qu'elle eût de l'imagination. Elle avait des instincts qu'elle suivait d'ordinaire et s'efforçait ensuite de justifier, à ses propres yeux, des joies dont elle jouissait paisiblement et des chagrins qu'elle supportait avec stoïcisme, comme un animal très intelligent, sans indignation ni rancœur. En un mot, elle incarnait d'une façon parfaite le rôle qui lui était dévolu. Évidemment, il lui incombait parfois des devoirs un peu ennuyeux ; mais elle aussi était un peu ennuyeuse et cela rétablissait la balance.

En allant voir le père Maple, elle obéissait précisément à l'un de ces instincts et de ces chagrins... Elle n'y serait probablement pas allée si elle n'avait entendu le piano du prêtre, — bien qu'en descendant de voiture elle eût eu la pensée d'inviter celui-ci à dîner.

La femme de charge irlandaise la fit entrer dans une pièce très plaisante, vaste, haute de plafond et sans tapis, à l'exception d'une carpette étendue devant la cheminée. Des rayons chargés de livres garnissaient les murs ; le milieu de la pièce était occupé par un grand piano à queue et un casier rempli de musique.

— Je croyais trouver Sa Révérence ici, m'lady... Il doit être dans le jardin ; je vais aller le chercher

Lady Beatrice s'enfonça dans un fauteuil. A travers les fenêtres, elle apercevait un coin de la haute chapelle en briques rouges qui inspirait aux habitants du village une curiosité mystérieuse et au vicaire une aversion chrétienne : dans ses moments sarcastiques, il la dénommait « la boutique aux schismes ».

Une porte-fenêtre s'ouvrit et le petit prêtre entra, en soutane. Après un bonjour banal, elle lui dit qu'elle était venue le prier à dîner pour le jeudi suivant, tout à fait en famille, avec elle, son mari et son fils Val qui devait rentrer de Cambridge ce jour-là. Puis elle lui exprima

le plaisir qu'elle avait eu à l'écouter de l'église et lui demanda le titre du morceau.

Il lui répondit qu'il serait charmé de se rendre à son invitation et lui montra le morceau de musique manuscrit qu'il venait de jouer : il l'avait copié récemment au British Museum et croyait pouvoir l'attribuer à Sébastien Bach.

Il s'assit même au piano et en rejoua deux ou trois passages. Elle observait son visage sérieux, ses cheveux grisonnants ; il lui inspirait de la sympathie.

Et, tout à coup, elle révéla le véritable objet de sa visite.

— Père Maple, dit-elle, je vais sans doute vous étonner, mais, voici... Je serais très désireuse de vous consulter au sujet de mon fils Val.

Il fit entendre un petit murmure d'encouragement et tourna un peu vers elle le siège de son tabouret.

— Je sais, continua-t-elle, que les prêtres catholiques passent pour savoir beaucoup de choses sur la nature humaine, sur la jeunesse... Eh bien ! avez-vous entendu parler de nos ennuis? (Le pas était fait ; elle attaquait franchement la question.)

— Oui, dit-il.

— Ah... Je pensais bien qu'il se trouverait quelqu'un pour en parler. Je regrette de vous dire que la chose est exacte, et vous ne sauriez imaginer à quel point mon mari en est affecté. Voulez-vous que je vous raconte tout?

— Je vous en prie.

Elle relata donc l'histoire, en termes pleins de convenance, appelant Val, deux ou trois fois, « le pauvre petit », expliquant la solution adoptée par son mari et, pour finir, s'avouant incapable de décider ce qu'il y aurait à faire par la suite. Car les lettres de Val avaient quelque chose d'étrange ; elles ne lui ressemblaient pas ; elles arrivaient régulièrement mais on n'y sentait ni regret ni, semblait-il, d'affection véritable. Elles se bornaient à

retracer les épisodes les plus ordinaires de l'existence de Cambridge.

— Je ne vois pas du tout quel parti prendre, dit-elle ; son père ne veut pas en parler, même avec moi. Jamais aucun événement ne l'a autant impressionné.

Le père Maple demeura un instant silencieux. Son expérience professionnelle lui avait enseigné deux choses : d'abord que les prêtres reçoivent des confidences qu'ils sont seuls à recevoir ici-bas ; et ensuite, que, neuf fois sur dix, les personnes qui se confient à eux ne recherchent pas les conseils et ne viennent que soulager leur cœur. Il attendit donc, en silence, afin de s'assurer qu'elle voulait qu'il parlât. Puis, il commença, très simplement.

— Il me semble qu'on lui a imposé là un traitement bien sévère.

— Sévère... Mais...

— Vous lui défendez la seule chose qui pourrait alléger un peu son fardeau. En l'empêchant de parler de cette affaire, vous l'enfermez en lui-même et je ne vois pas quel bienfait il peut en retirer.

— Peut-être avez-vous raison, murmura-t-elle.

— Je ne dis pas, continua-t-il en souriant, que ce soit nécessairement le plus mauvais — mais c'est un traitement héroïque. (Il avait tourné entièrement le tabouret et se tenait un coude appuyé sur le clavier.) Je connais à peine votre fils. S'il a l'âme vraiment bien trempée, cela réussira, sans doute. Mais sinon, eh bien ! on ne peut pas savoir.

— Ah ! oui ; sinon !... Voilà justement ce qui me préoccupe.

Il éluda.

— Vraiment, il est impossible de prévoir ce qui pourrait arriver.

— Voyons, tâchez de deviner... en mettant les choses au pis.

Il la regarda fixement et elle remarqua la vivacité pénétrante et douce de ses yeux.

— Eh bien ! s'il faut vous parler en toute sincérité, je crois qu'il pourrait entrer dans une mauvaise voie, ou s'abandonner au désespoir, ce qui serait plus grave.

Elle se rendit compte tout à coup de ce qu'il y avait d'étrange dans cette soudaine intimité. Mais cet homme était aussi impersonnel qu'un médecin ; il semblait trouver tout naturel d'être consulté et de donner son avis. Elle fit un effort pour répondre.

— Je comprends ; merci. Alors vous tenez pour dangereux de ne pas le laisser parler?

Il esquissa un mouvement des épaules et des sourcils, puis se remit à sourire.

— Oui, cela me paraît dangereux ; mais non absolument fatal.

J'aimerais que vous l'observiez jeudi et me disiez ce que vous pensez de lui. Je voulais en parler au vicaire, mais je n'en ai pas eu l'occasion. Et puis, le vicaire le connaît trop pour pouvoir bien juger.

— Certainement, je tâcherai de causer avec votre fils ; mais, vous comprenez, en une seule soirée...

Elle se leva ; il lui tendit sa canne.

— Je vous remercie infiniment, père Maple. Je suis heureuse d'être venue... Alors, à jeudi...

En disant ces mots, elle sourit aimablement, spontanément, et lui tendit la main ; elle avait repris son air *grande dame.*

## III

Dans sa charrette, traînée doucement à travers le parc par le petit âne dont un groom tenait la bride, elle repensait à tout ce que sa visite et sa conversation avaient eu d'étrange, d'anormal. Elle avait parlé au père Maple une douzaine de fois au plus dans toute son existence et jamais

l'idée ne lui était venue qu'elle pourrait le consulter sur des questions intimes. Pourtant, comme elle s'était sentie à l'aise avec lui ! Cela tenait sans doute à ce qu'il n'avait témoigné aucune surprise, n'avait fait ni « hum ! » ni « ho ! ho ! », n'avait pas pris un air doctoral, mais s'était montré aussi naturel qu'un médecin consulté sur un enfant rachitique. Et, à propos — cet enfant-là... Elle n'aurait pu dire de quand dataient ses inquiétudes, ni même pourquoi elle était inquiète. Mais au moment où, entrant à l'appel du général, elle avait vu son enfant debout devant elle, le visage pâle et triste, une source avait jailli dans son cœur, une source de compassion qu'elle ne soupçonnait pas. La lettre où May racontait l'affaire du duel avait anéanti d'un seul coup son orgueil ; elle ne pouvait plus prêter à son fils toutes les qualités que, par naissance et par habitude, elle associait à sa conception de ce que devait être un homme. Mais, au lieu de cet orgueil, elle éprouvait une émotion que ses autres enfants ne lui avaient jamais causée.

Parfaitement soumise au décret de son mari, — qu'elle approuvait d'ailleurs, — elle n'avait rien laissé percer de cette émotion dans ses lettres à Val ; elle se contentait d'y effleurer des sujets quelconques, lui parlant des jeunes faisans, d'une chute que May avait faite dans le parc ; et, au retour, elle recevait, avec une déconcertante promptitude, des lettres du même genre. S'il se fût avisé de rompre le contrat, elle l'eût sans doute réprimandé sévèrement, mais le fait qu'il s'y conformât lui causait un trouble inexplicable. Elle était, normalement, déraisonnable et inconséquente.

Ce malaise, la pitié seule l'avait rendu possible à son cœur étonné. Malaise irrémédiable et inexplicable. Irrémédiable : car elle ne pouvait s'en ouvrir au vieux général sans risquer d'aviver sa blessure. Durant ces deux derniers mois, il avait passé les soirées dans son fauteuil, immobile, feignant de s'absorber dans la lecture de livres

sur l'Afghanistan ou autres sujets du même ordre, mais en réalité, sa femme le savait bien, pensant au fils qui l'avait si profondément humilié. Inexplicable : car les lettres de Val ne décelaient que la soumission et un état d'âme des plus ordinaires. Aussi, ce malaise, amollissant peu à peu sa réserve, l'avait-il conduite chez un homme qu'en d'autres circonstances elle n'eût jamais songé à consulter.

Et encore maintenant elle se demandait pourquoi elle l'avait choisi. Était-ce à cause de son air discret et cultivé? de son talent musical? ou bien encore de son regard brillant et doux? Elle s'accusait d'une vague déloyauté envers le vicaire. Il fallait réparer cela. L'inviterait-elle à dîner, lui aussi, pour jeudi?... Non ; un autre jour... la semaine prochaine... plus tard...

May attendait sa mère près du bassin des poissons rouges, sous les cèdres.

— Comme vous êtes restée longtemps !

— Je suis allée visiter l'école avec M. Arbuthnot, répondit lady Beatrice.

## CHAPITRE II

### I

Benty était dans un état de surexcitation intense et radieuse le jour fixé pour le retour de Val. A peine avait-elle fini son breakfast, qu'elle retirait les matelas du lit de Val afin de leur faire subir un chauffage supplémentaire et absolument superflu ; la porte capitonnée qui séparait son appartement de celui des deux frères ne cessa, durant toute la matinée, de s'ouvrir, puis de se refermer sur elle avec un petit bruit sourd, tandis qu'elle allait et venait, chargée de draps, de couvertures, ou de paniers remplis de chemises et de chaussettes racommodées.

Elle eût été incapable, certes, d'analyser ses sentiments avec précision ; elle était toujours ravie quand l'un de ses enfants rentrait à Medhurst, surtout Val ; mais, cette fois-ci, elle sentait, sans savoir pourquoi, qu'un effort particulier était nécessaire.

Depuis le départ de Val pour Cambridge, un silence sinistre s'était fait sur toute l'affaire ; le matin même de ce départ, « la maîtresse » avait fait à Benty une nouvelle visite et réussi à la persuader que plus un mot ne devait être prononcé sur ce sujet. Benty trouva cette décision fort sage ; et, pourtant, elle n'était pas satisfaite. Elle n'avait pas vu Val pendant les douze heures de son séjour, excepté au moment où il était passé en courant dans le couloir ; et la situation ne lui paraissait pas dépourvue d'amertume autant qu'elle l'aurait souhaité. Elle se disait que, par la suite, beaucoup de choses dépendraient de la façon dont Val serait accueilli à son retour ; et, pour sa part, elle était résolue à faire de son mieux.

Le coupé qui devait ramener Val de la gare ne pouvait arriver avant deux heures moins vingt ; mais, dès une heure et quart, Benty s'était excusée auprès de ses compagnons de table et s'appliquait à des besognes diverses dans une des chambres d'amis ayant vue sur l'allée. A deux heures moins vingt-cinq, elle avait renoncé même à faire semblant de s'occuper, et, les sourcils froncés, guettait au loin, par-dessus la colline, l'apparition de la voiture. Dix minutes s'écoulèrent ainsi avant que fût exaucé le désir de son cœur et qu'elle pût enfin aller se placer près de sa porte capitonnée pour apercevoir Val dès qu'il viendrait se laver les mains.

— Hé ! hé ! hé ! s'écria-t-elle, les bras levés et la face rayonnante comme il atteignait le haut de l'escalier et s'avançait vers elle.

— Tiens, Benty ! dit Val. Et il l'embrassa à deux reprises.

Elle remarqua que son garçon n'avait pas bonne mine ; mais pour rien au monde elle ne le lui aurait dit.

— Master Val, il y a de l'eau chaude toute prête. Il faut vous laver les mains et vous brosser les cheveux avant d'aller voir votre maman.

Val répondit à ce vieux refrain par un sourire ; mais son visage redevint grave trop vite pour qu'elle fût contente. Et il ne dit rien sur sa maman, comme il le faisait d'habitude.

— Là, dit la vieille femme en poussant la porte ; j'ai sorti vos anciennes brosses en attendant que les neuves soient déballées.

Elle demeura dehors jusqu'à ce qu'il ressortît, car sa stratégie n'était pas épuisée ; et dès qu'il reparut, elle lui dit :

— Il y aura du monde pour le thé.

Val changea brusquement de visage.

— Vraiment? Dis donc, Benty, veux-tu que je vienne prendre le thé avec toi?

Son vieux visage, à elle, se plissa de rides joyeuses.

— Si je le veux ! dit-elle. Mais peut-être votre maman...

De nouveau cette gravité brusque et anxieuse s'imprima sur la physionomie du jeune homme, et d'autant plus frappante qu'en même temps il souriait.

— Oh ! ça leur sera bien égal, dit-il. Ils aimeront mieux ça.

— Allons ! allons, master...

Val lui prit les mains et les serra.

— Il faut que je descende déjeuner, dit-il ; je monterai chez toi à cinq heures. Donne-moi encore un baiser, Benty.

## II

Elle réfléchit longuement à tout cela, en cousant, autant que le lui permettait le loyalisme auquel elle se soumet-

tait avec une si rigoureuse conscience. Personne ne méritait de reproche — voilà qui était net et certain ; tous les Medd avaient toujours raison ; et, néanmoins, il était flagrant que quelque chose allait mal. Elle n'entrevoyait aucune solution, excepté celle, toute pratique, de descendre vers quatre heures et de faire polir, sous ses yeux, par le garçon d'office, sa théière en argent, son pot à lait et son sucrier — autre série de dons reçus à l'occasion de sa vingtième année de service. Après quoi, elle se rendit dans la chambre aux provisions, fit son choix et donna ses ordres. Vers cinq heures moins vingt, tout était en place et la théière attendait, en bas, le moment d'être remplie et montée sur-le-champ par une femme de chambre, ainsi que les galettes beurrées ( qui chauffaient déjà dans le four) dès que le timbre de la nursery sonnerait deux fois.

Cette nursery était délicieuse, dans la belle saison, avec ses fenêtres garées par le rebord du toit et donnant sur la partie sud du jardin qu'ombrageait le grand cèdre et d'où montait déjà un bruit de conversations. La « société » qui prenait le thé se composait, comme de coutume, d'amis des propriétaires voisins, que ces derniers avaient amenés pour leur montrer Medhurst. Au delà, on voyait la prairie dont la pente descendait jusqu'au village et que l'été recouvrait d'un glorieux manteau vert et or. Et Benty aperçut, traversant cette prairie à pas lents, coiffé d'un chapeau de paille et les mains dans les poches, celui qu'elle attendait avec anxiété. Elle se sentit mal à l'aise en le voyant ainsi solitaire le jour de son retour... Mais bientôt il serait là, près d'elle. En entendant le bruit de la porte capitonnée qui se refermait, elle sonna deux fois ainsi qu'il avait été convenu.

Il paraissait singulièrement las et malheureux, bien qu'à peine entré il eût commencé les petites plaisanteries et taquineries habituelles qui réjouissaient le cœur de Benty, disant, par exemple, qu'il espérait qu'on ne le

mettrait pas au pain sec pour le punir d'être arrivé cinq minutes en retard ; qu'il ne changerait pas de chaussures, malgré tous les sermons de Benty ; qu'il aimait à croire qu'elle avait été bien sage durant ces deux mois, loin de sa surveillance. Elle fit les réponses et les interjections d'usage, tout en lui versant le thé et plaça les galettes à portée de sa main ; mais plus que jamais elle sentait que quelque chose, vraiment, allait mal et que la situation n'était pas ce qu'elle aurait dû être.

Ayant vidé une dernière tasse et allumé une cigarette, il entama lui-même le sujet.

— Benty, dit-il, je suis un méchant garçon, et mon papa et ma maman ne sont pas contents de moi. Savais-tu ça?

— Allons, voyons, il ne faut pas dire de ces choses-là...

— Mais c'est vrai, reprit Val. Et je n'ai pas le droit d'en parler. Ça m'est défendu. Alors, il faut être bien gentille avec moi, pour me dédommager.

— Allons, voyons ! répéta-t-elle.

— Moins ils me verront, plus ils seront contents, continua Val avec une sorte d'énergie amère. Ils me l'ont déjà fait comprendre. Oh ! ils n'ont rien dit, bien entendu ; mais je sais à quoi m'en tenir. Je viendrai te voir très souvent, Benty ; et tu m'offriras du thé et tu seras bonne pour moi, n'est-ce pas?... Si nous nous enfuyions ensemble, hein? En voilà une bonne idée !

— Voyons, master Val... commença Benty, qui n'avait plus du tout envie de rire. Mais il l'interrompit :

— C'est absolument vrai, je t'assure. Je te parie un penny que personne ne me demandera si je veux monter à cheval. Jusqu'à présent ils ne l'ont pas fait ; ils ne le feront pas. Tu verras... Pour quelle heure a-t-on commandé les chevaux?

— Masterman disait que c'était pour cinq heures et demie.

— Il ne manque plus que cinq minutes. Eh bien ! tu vas voir.

— Mais ils ne savent pas où vous êtes, dit la vieille d'un ton de reproche, en se levant à demi. Je vais aller...

— Non, tu n'iras pas, répliqua Val avec calme. Tu ne bougeras pas. S'ils veulent de moi, ils sauront bien me trouver ; d'ailleurs les chevaux doivent déjà être prêts et personne ne m'a parlé de rien.

— Qu'avez-vous fait tout l'après-midi? demanda Benty, désireuse de changer de conversation.

Val sourit avec cette même ironie désagréable qu'il avait déjà manifestée.

— J'ai déjeuné comme un bon petit garçon, dit-il, et tout le monde m'a demandé si j'avais fait bon voyage et à quelle heure j'avais quitté Cambridge. Après quoi, nous sommes allés prendre le café dans le hall ; et puis, ma maman a demandé à mon papa pour quelle heure il fallait commander les chevaux, et il a répondu « pour cinq heures » ; et puis, il s'est rappelé que des gens devaient venir prendre le thé ; et puis, May a renversé le sucrier, et on n'a plus parlé des chevaux. Et puis, je me suis mis à regarder les journaux illustrés, et tout le monde est parti ; alors, je suis parti aussi, et puis voyons... que s'est-il passé ensuite? Ah ! je suis monté dans ma chambre remplir mon étui à cigarettes et je suis redescendu dans le hall, où il n'y avait personne. Alors, je suis sorti et me suis mis à jouer au croquet tout seul et personne n'est venu. Alors, j'ai été jusqu'à la ferme, voir les chiens et je les ai emmenés dans les bois pour les faire courir un peu ; et puis, je suis rentré, et les visites prenaient le thé dans le jardin ; alors, je me suis approché, et j'ai dit bonjour, comme un enfant bien sage ; et personne ne m'a rien dit, et je suis monté ici... Un bon après-midi, n'est-ce pas, Benty? Tout le monde était si content de me revoir !

Son ton fendit comme un couteau le cœur de la vieille femme. Il avait haussé un peu la voix en prononçant les derniers mots, et son amertume éclatait sans feinte.

Elle se mit à le gourmander.

— Voyons, master Val, pourquoi n'êtes-vous pas allé leur parler, vous, aux uns et aux autres? Je suis sûre que miss May aurait été trop contente de...

— Oh ! oui, elle serait venue jouer au croquet si je le lui avais demandé. Mais c était précisément ce que je ne voulais pas faire. Et ils trouveraient tous très bien que je commande *Quentin* pour sortir avec eux ; mais c'est précisément ce que je ne ferai pas. Puisqu'ils ne veulent pas m'en parler les premiers...

Il s'interrompit.

— Master Val....

— Écoute, Benty ; il est juste la demie. Allons les regarder partir. Venez, ma vieille dame !

Il sauta et la prit par le bras.

— Mais non, voyons...

— En avant !

Ils sortirent ainsi tous deux, elle protestant doucement, lui l'entraînant le long du couloir jusqu'à la pièce où, quelques heures plus tôt, elle guettait son retour. Il referma soigneusement la porte.

— Là, derrière les rideaux, dit-il ; qu'on ne vous voie pas.

— Tenez ! vous voyez bien ! s'écria-t-elle dès qu'elle eut glissé un regard au dehors. Voilà *Quentin* qui vous attend, master Val. Soyez gentil et descendez.

— Non, répondit-il. Ah ! les voilà !

En effet, le général parut, suivi de May qui soulevait d'une main la traîne de son amazone ; ils s'arrêtèrent en haut du perron, devant lequel des grooms faisaient marcher de long en large les trois chevaux. Masterman s'y tenait et le général échangea avec lui quelques phrases que Benty et Val ne purent entendre à travers la fenêtre fermée. Mais ils virent le maître d'hôtel qui courait vers la maison pendant que le général descendait les degrés.

— Laissez-moi y aller, master Val, s'écria la vieille bonne. Le maître vous envoie chercher. Je vais dire à Masterman....

Il lui lâcha le bras.

— Ne te dérange pas, Benty. Je vais aller lui parler moi-même.

— Écoutez-moi...

— Reste là, dit Val. Et il sortit.

Elle le suivit et, le voyant se pencher au-dessus de la cage de l'escalier, s'arrêta pour écouter.

— Non, je ne suis pas prêt, disait-il. Dites au général que je ne savais pas qu'il comptait sur moi, et que je ne suis pas habillé.

Elle entendit le murmure d'une voix venant d'en bas.

— Bon, répéta le jeune homme. Je ne suis pas habillé... ou bien... ou bien une seconde ; dites que je les rejoindrai, qu'ils ne m'attendent pas. Et qu'on tienne *Quentin* devant le perron.

Il se redressa ; Benty était à côté de lui.

— Ça, c'est gentil, master Val, dit-elle. Et maintenant vous allez faire une belle promenade. Savez-vous de quel côté ils vont?

Il sourit.

— Je vais me promener tout seul, répondit-il, et du côté opposé.

## III

Voilà qui est bien, mon enfant, lui dit sa mère, comme il arrivait à la porte du hall en culotte de cheval. Ils m'ont chargée de te dire qu'ils sont partis du côté de Hurst. Comment n'étais-tu pas prêt?

Les visites, après avoir fait tout le tour de la maison étaient maintenant debout, en rang, devant les fameux portraits.

— J'ignorais qu'on sortirait à cheval, dit-il ; du moins, je l'ai su trop tard.

Elle le considéra, un peu gênée. Il paraissait extrêmement calme et maître de soi ; d'autre part, elle savait fort

bien qu'on ne lui avait pas demandé, une fois les dispositions prises, s'il sortirait ou non. Elle s'était promis de le faire, puis n'y avait plus songé.

— Eh bien ! dépêche-toi de les rattraper.

Val ne répondit pas ; il prit sa cravache au râtelier en allant vers la porte et, avant de sortir, se retourna.

— Vous m'avez bien dit du côté de Hurst, n'est-ce pas, maman?

— Oui, mon enfant ; dépêche-toi... Et bonne promenade.

Quelques instants plus tard, elle fut arrêtée dans ses explications sur le portrait d'Anthony Medd par le bruit d'un galop ; elle tourna vivement la tête et aperçut, par la fenêtre ouverte, Val partant à fond de train — comme il l'avait annoncé à Benty — dans une direction opposée à celle qu'avaient prise les autres cavaliers...

## IV

Benty, on le devine, était de nouveau à la fenêtre un peu après sept heures. Depuis son entrevue avec Val, elle n'avait cessé d'aller de-ci de-là, rangeant le service à thé, entrant à maintes reprises dans la chambre du jeune homme pour s'assurer qu'il n'y manquait rien et qu'on avait tout préparé selon ses recommandations. Puis, elle s'était assise, pour coudre, à la fenêtre de la chambre d'amis, se donnant pour prétexte que la lumière y était meilleure que dans sa propre chambre.

Son attente ne fut guère longue. Elle entendit un cheval qui trottait d'abord sur le gazon, puis sur le gravier ; un groom surgit de derrière les buissons et bientôt Val mettait pied à terre. Pendant qu'il montait le perron, les deux autres cavaliers arrivaient, descendant la côte. Mais il sembla ne pas s'en apercevoir, continua son chemin sans se retourner et entra dans la maison.

Benty, son ouvrage en rouleau sur le bras, sortit en hâte de la chambre. Elle ne sentait en elle et autour d'elle que malaise et désarroi ; elle éprouvait le besoin de se rassurer par un échange de quelques mots avec son petit. Dans le couloir, elle perçut des voix venant du rez-de-chaussée.

— Oui, maman, ils arrivent... Non, je les ai manqués... Mais si ; seulement, j'ai pris l'autre route, pensant les rencontrer, et je ne les ai pas vus.

Il y eut un silence, puis le bruit d'une porte refermée.

Benty se hâta vers la chambre de Val et rencontra celui-ci sur le palier.

Timidement, elle lui demanda s'il avait fait une bonne promenade.

— Charmante, répondit Val. Et tout seul. Viens chez moi ; je vais te raconter ça...

— Mais vous n'avez pas pris le bon chemin, master Val, dit-elle quand ils furent dans la chambre.

Il ferma la porte. L'exercice lui avait fait monter un peu de rose aux joues, mais il portait dans ses yeux à demi baissés la même expression amère.

— Je suis allé à Hurst, comme je l'avais dit ; seulement, par un autre chemin. Et quand je les ai entendus venir, je me suis caché dans la fougère et les ai laissés passer. Voilà pourquoi nous ne nous sommes pas rencontrés. C'est dommage, n'est-ce pas?

ROBERT-HUGH BENSON.

*(A suivre.)*

*(Traduit de l'anglais* par M. REYNALDO HAHN).

Page

N° 33 Prix : 1 fr. 50 16 Août 1919

# La Revue hebdomadaire

ET

## SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

*VINGT-HUITIÈME ANNÉE*

## SOMMAIRE


| | | |
|---|---|---|
| | *ENQUÊTE DE « LA REVUE HEBDOMADAIRE » :* | |
| Abbé THELLIER DE PONCHEVILLE... | **Le Retour à l'autel.. ....** | 281 |
| PAUL BUREAU ..... | **La Vie chère.....** | 304 |
| ANDRÉ BELLESSORT..... | **Virgile : V. Le Roman de « l'Énéide »..** ..... | 317 |
| ROBERT-HUGH BENSON..... | **Le Poltron** (XI). (Traduit de l'anglais par M. REYNALDO HAHN)..... | 348 |
| GASTON BONNIER ..... de l'Institut. | **Albert Dastre** ..... | 369 |

*Les Faits et les Idées au jour le jour.*

*Bibliographie. — Vie mondaine.*


*LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit*

**LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière (6e) — PARIS**

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TÉLEPHONE : FLEURUS 12-53

19

# LE POLTRON

*(Suite)*

## CHAPITRE III

### I

— Le père Maple, milady, annonça Masterman.

Le prêtre vit une frêle silhouette à la démarche peu imposante dans le grand hall où le soleil couchant distribuait une lumière splendide sur les fines boiseries, les étendards et les vieux cadres dorés. Lady Beatrice se leva pour l'accueillir.

— Mon fils Valentin, dit-elle ; d'ailleurs je crois que vous l'avez déjà rencontré.

Derrière elle, dans l'ombre, un grand garçon pâle, paraissant plus jeune encore qu'il ne l'était, s'inclina doucement sans changer de place. Presque aussitôt le général entra.

— Et nous espérons bien, ajouta-t-elle aimablement, que vous avez apporté un peu de musique.

Le prêtre observa qu'une contrainte singulière régnait pendant le dîner. Val ne parlait que lorsqu'on lui adressait la parole ; il répondait alors convenablement, mais brièvement, levant à peine les yeux. Le général semblait faire un effort pour causer. Le prêtre plaignait le père plus encore que le fils ; il le voyait accablé par l'humilia-

tion, sous la honte d'un autre ; sa joyeuse assurance avait disparu, il parlait comme un homme qui se sent enveloppé d'un nuage impossible à écarter. Ce fut à peine si une ou deux fois une lueur d'attention s'éveilla sous ses sourcils épais, quand, par exemple, on parla politique ; mais elle s'effaça vite et il se remit gravement à manger. Sa femme et sa fille ne se montraient pas plus animées que lui ; c'était — le prêtre se le rappelait — la première soirée passée par Val au milieu des siens depuis son ignominieux départ pour Cambridge. Lady Beatrice, bien que tout à fait maîtresse d'elle-même, éprouvait de la gêne ; elle faisait des tentatives trop visibles pour attirer Val dans la conversation, et recevait de lui des réponses de plus en plus laconiques. May révélait sa nervosité par des expansions intermittentes ; quant à miss Deverell, elle gardait, comme de coutume, un maintien sévère et discret.

La fin du dîner fut une délivrance pour tous. Le général demanda au prêtre et à Val s'ils désiraient reprendre du porto, mais avec une inflexion telle qu'il était absolument impossible de répondre oui.

Il leur proposa alors, avec une satisfaction non dissimulée, de suivre les dames.

— Nous fumerons dans le hall, ajouta-t-il.

Comme ils traversaient la galerie, la prêtre se tourna vers Val.

— Vous rentrez de Cambridge, n'est-ce pas?

— Oui, répondit le jeune homme.

— Je suis moi-même élève du Trinity, dit le prêtre. Grande cour, bâtiment M.

Val acquiesça de la tête et sourit avec une affectation qui frisait l'insolence.

Et, quelques instants après, lady Beatrice demanda au père Maple de faire de la musique.

Il se dirigea vers le piano, l'esprit très sérieusement préoccupé. Il constatait la détresse qui pesait sur cette famille, mais ne voyait aucune façon d'y remédier. Il pos-

sédait, comme c'est le devoir de tout prêtre, une connaissance approfondie de la nature humaine et comprenait que la tragédie morale à laquelle il assistait contenait les éléments d'une véritable catastrophe. De par l'hérédité, l'instinct, l'éducation, les personnes qu'il avait sous les yeux étaient infiniment sensibles à certaines choses, parmi lesquelles l'honneur et le courage occupaient la première place. Et précisément, c'était en ces points essentiels qu'ils se trouvaient outragés par l'un des leurs. La dissipation, la prodigalité, l'amour du jeu, la fainéantise, l'égoïsme, la vanité, la tyrannie, tout cela pouvait se pardonner ; tout cela passait sans laisser de trace ineffaçable. Plusieurs d'entre les Medd illustres qui veillaient du haut de leurs cadres avaient fourni des exemples surprenants de tous ces vices aristocratiques : le jeune combattant de Naseby, dont l'image trônait dans la salle à manger, ne l'attestait que trop par sa physionomie ; ici même dans le hall, ne voyait-on pas la célèbre Mrs. Anthony Medd, qui avait occupé une situation non équivoque à la cour de Charles II? Et cependant leurs portraits étaient suspendus là, et l'on racontait leur histoire sans nulle honte. Si Val se fût ruiné aux cartes, s'il eût enlevé la femme d'un autre, c'eût été triste, mais non tragique ; tandis que s'être dérobé à un duel, quelque futile et disproportionnée qu'en fût la cause, cela le classait dans une catégorie complètement différente. Et, comme couronnement du drame, comme complication finale, le jeune homme, à n'en pas douter, ressentait aussi profondément que son père, le crime dont il s'était rendu coupable.

Le père Maple avait conscience de tout cela en allant s'asseoir au piano et, ainsi qu'il arrive toujours chez certains individus, ses nerfs, au lieu d'en être abattus, puisaient dans son état d'âme une vigueur nouvelle. Il s'en aperçut dès qu'il eut touché ces quelques accords préliminaires par lesquels un virtuose éminent se plaît à com-

mencer, et résolut instantanément de s'en servir, de gagner la confiance de cet enfant par le moyen le plus subtil qui soit au monde. Il mit de côté sa musique et se disposa à jouer spécialement pour Val...

## II

Il jouait depuis dix minutes, quand il vit le jeune homme changer de place.

Jusque-là, il avait senti autour de lui cette atmosphère tendue, figée qu'il lui arrivait si rarement de vaincre, même au milieu d'un auditoire restreint. Sans quitter des yeux le clavier, il percevait la totale immobilité du mari, de la femme, de la fille et de leur compagne effacée ; ces trois dernières étaient assises d'un côté de la cheminée et le vieux gentleman de l'autre. Il ne savait pas où était assis Val. Mais il le voyait maintenant quitter une extrémité de la banquette placée devant la fenêtre pour s'asseoir à l'autre extrêmité, plus proche du piano ; sa tête fit une tache noire sur le ciel crépusculaire ; le soleil avait disparu et le prêtre, s'apprêtant à improviser, avait soufflé les deux bougies.

Jusqu'au moment où il remarqua que Val changeait de place, il avait conservé des doutes sur l'ascendant qu'il pourrait acquérir et se demandait si son langage serait compris... Mais à présent, il ne doutait plus. Cette intuition étrange qui ne se manifeste que dans les régions de l'art et qui, dans ce domaine, est aussi infaillible que l'ouïe ou le toucher dans l'ordre physique, lui révéla qu'un contact s'était établi. Ce contact amènerait-il un résultat? Sa prédication artistique susciterait-elle une réponse? Il l'ignorait. Mais il décida de dire jusqu'au bout ce qu'il avait à dire. Il se pouvait fort bien que cet enfant à l'âme dévastée par huit semaines d'un isolement lamentable et qui, rentrant dans son foyer, était encore boule-

versé, déchiré par d'innombrables contingences, par la réalité de sa honte et de sa disgrâce, il se pouvait que cet enfant réagît en comprenant qu'une personne, du moins, l'avait pénétré.

Il rassembla donc ses forces.

Jusque-là, il avait joué d'une façon plaintive, caressante, infiniment pathétique, ne cherchant qu'à éveiller des émotions douces, qu'à tirer des larmes. C'était de la sentimentalité, il le savait bien, mais une sentimentalité voulue ; il la considérait comme le seul moyen de se creuser un chemin jusqu'à ces âmes qu'il devinait pétries dans un singulier mélange de raffinement et de banalité. Mais, rejetant soudain la douceur, il rechercha la puissance... Des accords grandioses éclatèrent. La flamme de son jeu l'étonna lui-même ; il éprouvait ce tressaillement subtil des nerfs, cette pulsation électrique de toutes les fibres, qui met en connexion le cœur, le cerveau et les doigts, révélant à l'artiste qu'il est transfiguré ; il ne connaissait plus ni règles ni limites, et, par les cordes et le clavier, par les pieds et les mains, il submergeait le hall tristement solennel et les auditeurs palpitants sous les flots de cette passion formidable dont l'Artiste et l'Orateur seuls connaissent le secret et dont, seul, le Prêtre connaît la source.

. . . . . .

Quand il cessa de jouer, il y eut un assez long silence. Miss Deverell se moucha. Nul n'osait bouger, ni parler...

Une minute entière s'écoula. Puis, le père Maple crut entendre quelqu'un qui soupirait tout bas. Alors, il prit la parole avec une aisance calculée.

— Maintenant, lady Beatrice, je vais vous jouer la gavotte qui vous a plu l'autre jour.

## III

Ayant fini, il alla s'asseoir près des dames et prit son café, qui avait refroidi. Il ne prévoyait pas quelle pourrait

être la suite des événements et, s'étant proposé de ne rien provoquer, se contenta de répondre aux questions qu'on lui adressait.

— Oui, dit-il, j'ai travaillé à Leipzig et à Dresde pendant dix ans... Listz? oh ! oui, je l'ai beaucoup connu. Et, même, il s'en est fallu de peu que...

Il s'arrêta.

— Que quoi? demanda May, haletante, en rapprochant son siège.

— Que je fisse de la musique ma véritable carrière.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— Je suis devenu catholique, puis prêtre, répondit-il simplement. Je ne suis entré dans les ordres qu'à quarante ans.

— Et vous avez renoncé à la musique ! s'exclama la jeune fille.

— Comme profession, oui. Mais j'y trouve encore de grandes joies. Il ne se passe guère de jour sans que je reste au piano deux ou trois heures.

— Mais... — et elle se tut, au comble de l'étonnement.

Val n'avait rien manifesté ; il restait silencieux, dans son coin. Mais le prêtre, tout en parlant, ressentait sa présence bien plus que celle des quatre personnes qui l'entouraient. Les deux femmes étaient loquaces ; le général lui-même avait tiré un peu son fauteuil pour entendre le musicien raconter ses années de Leipzig. Mais le silence de Val dominait la conversation. Le prêtre savait bien ce qui se passait dans l'ombre du lourd rideau, près de la fenêtre ; il se représentait la lutte des sentiments qui s'y livrait, l'espérance piétinée sans merci par la honte et le chagrin ; il entendait une voix qui criait : « Lève-toi, recommence ! » et une autre, plus forte, proclamant qu'il était trop tard, que c'en était fait, qu'il y avait plus encore à espérer d'une fin que d'un recommencement. Car il avait observé, pendant le dîner, la figure du jeune homme ; il y avait lu

que tous ses plus délicats organes de sensibilité étaient retournés sur lui-même, qu'une torture intérieure s'était substituée à la disgrâce qu'on lui infligeait du dehors. Quelques jours auparavant, il avait dit à Lady Beatrice qu'un garçon se trouvant dans cette situation pouvait se tourner soit vers le mal, soit vers le désespoir, ce qui était pire. Or, il le voyait pencher vers le désespoir...

— Et vous ne le regrettez pas? demanda May.

Il sourit.

— Un prêtre ne peut pas regretter d'être prêtre. Et même en supposant que ce fût possible, n'est-il pas insensé de regretter les choses passées? Il y a toujours moyen d'y puiser un bienfait.

(Cette phrase était sentencieuse, il le savait. Mais il la dit exprès.)

May ne répondit rien, il comprit pourquoi. Et ce fut lady Beatrice qui reprit la conversation.

Ce fut au moment où il se leva pour prendre congé que s'offrit à lui la première occasion de parler à Val. Il adressa un regard particulier à son hôtesse en lui serrant la main et cette dame eut l'esprit assez prompt pour comprendre ce qu'il signifiait.

— Val, dit-elle, accompagne le père Maple. Je ne veux pas que ton père sorte ; il est un peu enrhumé.

Et, comme le général protestait, elle ajouta :

— Non, non, j'insiste !

Vivement, silencieusement, le jeune homme sortit de l'embrasure — il n'avait pas prononcé un mot depuis que le prêtre s'était mis au piano et tous les deux allèrent ensemble jusqu'au porche.

— Quelle nuit merveilleuse, dit le prêtre.

Il s'arreta, humant les lourds parfums nocturnes de l'été. Le ciel était clair, mais l'air humide exhalait une vapeur qui brouillait l'atmosphère, tamisant la lumière

des étoiles. Tout contre elles, de grands arbres se dressaient, noirs, au sommet de la côte. Un rossignol se mit à chanter.

— Voulez-vous m'accompagner jusqu'à la grille? demanda le prêtre.

— Mais, certainement, répondit Val.

Tout le long du chemin, le prêtre parla de choses indifférentes, s'efforçant de mettre le jeune homme à son aise ; parfois, il faisait une pause pour l'inciter à parler, lui aussi. Mais Val ne répondait que par monosyllabes et dans la stricte proportion où l'exigeait la politesse. Une ou deux fois, le prêtre crut sentir que le silence de son compagnon tremblait au bord même de la parole... Mais rien ne vint.

A la grille, il s'arrêta et prit congé.

— Venez me voir quand vous voudrez, dit-il ; je suis presque toujours chez moi.

— Merci beaucoup, dit Val impassible, d'un ton inexpressif.

Le prêtre, en s'éloignant, prêta l'oreille aux pas du jeune homme, mais n'entendit rien. Ou bien Val était resté près de la grille à regarder la nuit, ou bien il s'en allait à travers le gazon faire une promenade solitaire.

Rentré chez lui, le père Maple écrivit une petite lettre.

« CHÈRE LADY BEATRICE,

« Je vous suis reconnaissant de votre charmante réception. Votre fils a fait avec moi un bout de chemin, mais il s'est loyalement conformé aux prescriptions imposées. Je continue à trouver (puisque vous avez la bonté de me permettre la franchise) qu'elles sont bien rigoureuses et je vous conseillerais fortement de faire entendre à votre fils qu'il peut, sans les enfreindre, causer de cette affaire avec une personne qui lui ins-

pire confiance et qui n'y est pas directement mêlée — avec le vicaire, par exemple.

« Il y a toujours du danger, ce me semble, à clore hermétiquement une soupape.

« Votre sincèrement dévoué

« Arthur MAPLE. »

Il écrivit cette lettre lentement, de sa petite écriture pointue, hésitant çà et là devant un mot, mais avec, néanmoins, une sorte de décision tranquille. Il la relut et la cacheta.

Puis, il prit son livre de prières et s'assit dans son grand fauteuil, près de la lampe.

## CHAPITRE IV

### I

Les petites infirmités vulgaires ne sont malheureusement pas incompatibles avec la tragédie. Si, d'une part, ceux qu'une grande douleur a frappés pouvaient toujours arpenter la scène sous un éclairage sinistre, au son de tambours voilés, sans jamais craindre le mal de dents ou le rhume de cerveau ; si, d'autre part, les gens affligés de la goutte étaient à l'abri des grandes passions, les rôles respectifs des uns et des autres seraient relativement aisés à tenir. Mais des difficultés se présentent dès qu'il y a mélange d'emplois, dès que le gentleman qui souffre du foie perd son fils unique ou, surtout, dès que le roi de tragédie casse un lacet de sa chaussure. Car, alors, se produit subitement un changement à vue ; le podagre geignard est écrasé sous le poids d'un chagrin pour la grandeur duquel il n'était pas préparé, et la héros vêtu de pourpre devient grincheux comme le premier venu.

C'est un peu ce qui arriva au général Medd, une semaine après la retour de son fils. Incontestablement, le général était en proie à une grande souffrance et il y avait quelque chose de pathétique et d'imposant dans la façon dont il la supportait. Son juste orgueil se trouvait blessé en son point le plus délicat ; le ressort initial de sa vie, son idéal prédominant, son évangile le plus intime, le plus vivace, était souillé ; et par qui? Par son propre fils. Si ridicule que cela paraisse à ceux qui ne partagent pas de telles croyances, à ceux d'une époque éprise de bon sens et de démocratie, tout ce qui, pour le général, constituait la noblesse de la vie reposait sur l'honneur et le courage. Il lui semblait que l'honneur et le courage une fois abolis, plus rien n'avait de valeur ici-bas. Évidemment, Austin lui offrait une consolation ; un peu poseur, peut-être (son père le pensait, au fond), mais courageux et droit. Et pourtant, Austin n'avait fait que strictement son devoir. Quant à Val, il avait failli aux obligations les plus élémentaires d'un gentilhomme. Cette sensation d'avoir subi un outrage n'abandonnait pas le vieillard et, bien qu'il observât loyalement les conditions par lui-même édictées, la seule vue de son fils Val suffisait à exaspérer la plaie toujours ouverte de son orgueil meurtri. Si Val n'était revenu que six mois ou un an après son crime, le général serait arrivé, sans doute, à dominer ses impulsions — contrairement à ce qu'il fit lors de l'épisode suivant.

Jimbo avait eu pour successeur un collie d'Écosse qui, déjà mûr au moment de son adoption, s'acheminait maintenant vres la sénilité. Il n'était pas si vieux, cependant, qu'il ne tentât parfois de suivre ces cavaliers, bien qu'ayant pour habitude, dans ces cas-là, de rester di crètement en arriere dès qu'on avait parcouru un ou deux kilomètres et de rentrer au château sans se presser. Par un certain soir de juin, Laddie — c'était son nom se sentant d'humeur joyeuse, accompagna ses maîtres,

avec de grands aboiements et quelque raideur dans l'allure, le long de la lisière du bois, jusqu'à l'extrémité la plus éloignée du village, tout en se proposant de les quitter à un moment donné, sans qu'on s'en aperçût, et de s'en retourner par la ferme et les jardins. Il savait le général familiarisé avec ses petites habitudes et trop homme du monde pour les contrarier.

Ainsi donc, comme les trois cavaliers longeaient l'école pour traverser le village et gagner, au delà, les hauteurs boisées, Laddie, affectant un excès d'attention, se mit à flairer une palissade qu'il connaissait déjà jusqu'en ses moindres détails.

— Il commence sa manœuvre de retraite, dit May en souriant.

— Fais semblant de ne pas le voir. Il a pris assez d'exercice pour aujourd'hui, répondit le général.

Laddie flairait, flairait sans cesse, s'arrêtant pour étudier tous les points pouvant lui servir de repère pour son trajet de retour, et se laissait ainsi peu à peu distancer. Son intention était d'attendre ses maîtres, deux heures plus tard, devant le perron et de les acceillir par des bonds et des cris de contentement, d'amour et de reproche. Mais à peine s'étaient-ils engagés dans le sentier montant, qu'une clameur lamentable éclata derrière eux. May tourna bride aussitôt.

— C'est cet affreux épagneul des Palmer qui l'aura encore mordu ! s'écria-t-elle.

Le général, ce matin-là, s'était réveillé avec un goût amer dans la bouche, et, en s'examinant dans la glace, avait constaté dans le blanc de ses yeux une teinte jaunâtre qui l'incita à ne pas manger de jambon à son breakfast et à faire, après ce repas, une promenade à pied, en marchant vite. Mais le foie, même contre-attaqué promptement, n'est pas toujours disposé à la soumission ; et, toute la journée, le vieillard avait cru devoir garder

le silence sur diverses petites choses banales qui lui apparaissaient comme très importantes et contrariantes.

Il tourna bride, lui aussi, d'un mouvement bref et irascible.

— Val, va tuer cette brute ! s'écria-t-il.

Val, qui avait imité la volte-face de May, car il avait le cœur excessivement tendre envers les animaux, — observait déjà le combat de près quand son père et sa sœur arrivèrent.

C'était un spectacle peu agréable. Froissé, sans doute, de l'air soupçonneux dont Laddie explorait la palissade d'une demeure qui se trouvait être la sienne, le gros épagneul, en vrai butor, avait bondi violemment hors d'une barrière et, le poil hérissé, la gueule ouverte, les yeux flamboyants, s'était rué sur lui. Laddie avait riposté avec vaillance, mais trop tard, et son maître, en approchant, le trouva terrassé, hurlant, et luttant contre le grand monstre noir qui, en poussant des grognements effroyables, s'efforçait de lui enfoncer ses crocs dans la gorge. Laddie battait l'air de ses pattes crispées ; mais il était beaucoup plus vieux que son adversaire, et, par surcroît, celui-ci l'avait pris en traître.

— Grands dieux ! il va l'étrangler ! s'écria le général. Val, sépare-les !

Val sauta de son cheval avant même que son père eût fini de parler ; mais ce n'était pas chose facile que de prendre un parti. L'épagneul sautait d'un côté et de l'autre, grognant comme un démon et rivé par les dents au cou de sa victime.

Laddie criait comme peut seul crier un collie ; un nuage de poussière roulait et se gonflait autour des combattants, tantôt cachant et tantôt laissant voir leurs corps tordus et frénétiques. Mrs. Palmer, sortie en courant de son cottage, gémissait, devant ce spectacle atroce, en levant les mains au ciel. Le bruit et la confusion étaient ahurissants.

D'une voix où perçait très distinctement la colère, le général cria :

— Mais Val, vas-y donc !

Pourtant le jeune homme hésitait. Vraiment, honnetement, il ne savait que faire. Saisir l'épagneul? C'était presque impossible ; et par où le saisir? Attraper Laddie? cela ne pouvait qu'aggraver la situation. Alors, comme il hésitait, le général poussa un rugissement :

— Damné poltron !

Et Val vit passer en trombe près de lui son père, nu-tête, levant en l'air son fouet de chasse, qui s'abattit sur les deux chiens. Les coups se succédaient, vigoureux, précipités, tantôt sur la tête de l'épagneul, tantôt sur l'infortuné Laddie ; mais la fureur de l'assaut fut si terrible, son effet moral si stupéfiant, que l'épagneul soudain lâcha prise et se sauva en hurlant de douleur et de détresse. Laddie se remit sur ses pattes, et, la queue entre les jambes, détala du côté opposé, en poussant des aboiements hystériques, suraigus, qui se perdirent enfin sous le portail hospitalier de la ferme.

Le général, au paroxysme de la rage, se tourna vers son fils.

— Alors, tu as peur de deux malheureux chiens !

Val, blanc comme un linge, le regarda. S'il eût été conscient de véritable poltronnerie, l'injure l'aurait blessé moins vivement, mais, au contraire, en sautant de cheval il avait réprimé, par un acte de volonté, l'hésitation naturelle qu'eût éprouvée tout être humain à intervenir d'une façon trop subite ; il ne s'en était abstenu que parce qu'il doutait, très sincèrement, du meilleur parti à prendre.

D'autre part, le général, obsédé depuis deux mois par la couardise de son fils, était absolument convaincu qu'elle se manifestait à nouveau ; et son exaspération, aggravée par son état hépatique, l'avait poussé à exprimer sa pensée avec une force dont il se fût bien gardé sans cela.

Pendant quelques secondes, le père et le fils se dévisagèrent, hostiles, frémissants. May les regardait avec consternation ; Mrs. Palmer rentra discrètement chez elle.

Puis, Val enfourcha Quentin et partit sur les traces de Laddie, laissant derrière lui ses deux compagnons silencieux.

## II

Un autre épisode relatif à l'histoire de Val eut lieu en juillet.

Le père et le fils s'étaient épargné mutuellement toute allusion à l'incident des chiens. Le général l'avait raconté à sa femme et reconnaissait s'être montré un peu inconsidéré en exprimant tout haut une vérité indéniable. (Car il repoussait entièrement la thèse maternelle qui voulait que peut-être Val n'eût réellement pas su comment s'y prendre.) Val n'en avait parlé à personne et May s'était bornée à risquer une tentative aussitôt réprimée par lui.

Sa mère lui avait transmis, comme venant d'elle-même, l'idée du père Maple, en lui certifiant, après beaucoup de circonlocutions, qu'une promesse de silence (elle ne spécifia pas davantage) impliquait des exceptions en faveur des conseillers spirituels (elle était étonnée, en disant cela, de son propre jésuitisme) et qu'en parlant de ses affaires à M. Arbuthnot ou... ou à quelque autre, Val ne pourrait se voir accuser de rompre ses engagements.

Il l'écouta d'un air poli, attentif, et ne répondit rien.

Donc, vers le milieu de juillet, survint un deuxième incident.

Il y avait des invités à demeure. Cette année-là, les Medd n'étaient pas allés à Londres, le médecin ayant dit que le général ferait mieux de rester à la campagne,

et, pour remplacer ce petit voyage, ils recevaient, deux fois par mois, plusieurs personnes, du vendredi au mardi.

La réunion se composait, ce jour là, de quelques vieux amis, parmi lesquels trônait, colosse intellectuel, le professeur Mac-Intosh. Les Meredith aussi étaient là ; Austin, et miss Gertie Marjoribanks qui, ayant refusé toutes les invitations précédentes, sans donner ses raisons, avait enfin consenti à venir faire une visite à May, posant toutefois comme condition qu'elle serait entourée de beaucoup d'autres visiteurs. May, naturellement, attribuait ses hésitations au souvenir de l'affaire de Rome.

Le fumoir de Medhurst ouvrait sur le billard. Un soir, les dames étant montées se coucher, le professeur Mac-Intosh y entra, dans toute la gloire de ses velours, de ses jabots et de son bonnet Renaissance. Il y trouva les Meredith, père et fils ; le père, les mains derrière le dos, faisait lentement le tour de la pièce en regardant des gravures sportives aux nuances délicates qui garnissaient les murs. Tom, assis sur une chaise longue, fumait gravement sa pipe en silence. (Tom était de ces gens qui ne font jamais qu'une chose à la fois, et la font très sérieusement.)

Sir James Meredith tenait le professeur Mac-Intosh pour un âne de bon rendement ; il prenait plaisir à lui faire dire des choses caractéristiques afin de les raconter ensuite à ses amis. Cette fois, le professeur n'eut pas besoin qu'on l'incitât.

— Triste histoire, n'est-ce pas, que celle de ce garçon, commença-t-il brusquement, avant même de s'asseoir. Mais bien intéressante ! C'est un cas de ce que nous appelons, nous autres hommes de science, un *caprice*.

— Voilà un début qui promet, se dit l'avocat. C'était toujours amusant d'entendre le professeur se faire le porte-parole de ses prétendus collègues. Mais sir James ne savait pas du tout de quoi il parlait et en profita pour plaisanter sur sa distraction. (Les faux génies répondent

toujours à cela, comme les fleurs au soleil.) Il se détourna donc des gravures coloriées et s'assit.

— Vous autres, penseurs et savants, vous commencez toujours par la fin, dit-il d'un air à la fois respectueux et enjoué. Puis-je vous demander de quoi il s'agit?

Le professeur était radieux. (Ce genre de raillerie lui agréait infiniment.)

— Mais, du jeune Valentin ! Un des gardes m'en parlait avant le dîner ; — un nouveau, je crois, car je ne l'avais jamais vu.

— Qu'a-t-il donc fait, le jeune Valentin? demanda l'avocat. (Il lança un regard, par simple précaution, vers la porte du billard ; il lui sembla que les battants étaient joints.)

Le professeur lui raconta tout, en emboitant ses doigts les uns dans les autres, comme il l'avait vu faire au docteur Huxley, et en prenant une physionomie scientifique, à la fois sérieuse et dégagée. Le cas offrait, disait-il, un intérêt tout particulier pour un sociologue tel que lui.

En effet, les Medd étaient une bonne et ancienne famille, d'instincts féodaux, de lignée très pure ; et soudain, se produisait un *caprice*, — surgissait un garçon au cœur de lièvre. Il se demandait si ces caractéristiques contraires étaient un apport maternel et se proposait d'examiner la généalogie de lady Beatrice. Il dit aussi, d'ailleurs, des choses bienveillantes, fit observer combien tout cela était pénible, — d'autant plus qu'on en jasait dans le village, vraisemblablement à la suite de bavardages d'office — un domestique informé de la blessure d'Austin avait, peut-être, surpris des conversations. En tout cas, le garde lui avait raconté une histoire qui s'enchaînait fort bien et concordait à merveille avec des détails qu'il avait lui-même observés. Bien entendu, le général ignorait que les gens du village fussent au courant et...

A ce moment, le général entra par la porte du corridor, avec Austin. L'avocat prit la parole.

— Oui, dit-il, ces gravures sont probablement des originaux. — Je viens de regarder vos gravures, général, elles sont de premier ordre.

Le général répondit par quelques mots convenables, et sir James se leva :

— Pardon, puis-je fermer cette porte?

Il alla jusqu'à la porte du billard et la ferma, mais non sans avoir jeté un regard rapide dans la pièce. Elle était vide. Et pourtant, une seconde avant qu'il parlât des gravures, cette porte avait vibré légèrement comme si l'on eût ouvert une porte donnant sur le corridor. Mais la pièce était bien vide. Donc, quelqu'un l'avait quittée aussitôt après l'entrée du général dans le fumoir. Cela paraissait incontestable. Évidemment, il se pouvait que ce fût un domestique...

Sir James se rassit, mais ne parla plus guère. Et Val ne parut point.

## III

Le professeur, cela va sans dire, était bien trop émancipé pour aller à l'église. Lorsqu'on a conquis dans le monde scientifique une place à ce point prépondérante qu'on peut se permettre de porter un bonnet cramoisi et une chemise à jabot, on n'a plus à se soucier des conventions ; or, quelle raison y a-t-il, si ce n'est le respect des conventions, pour s'imposer cette fastidieuse formalité qui consiste à invoquer un Être dont la forme la plus basse est une sorte de gélatine gisant sur le bord de la mer et dont le plus haut développement n'est autre chose que *soi-même!* L'auto-communion devient, dès lors, la seule méthode intelligente d'adoration.

Néanmoins, le professeur observait le Sabbat. Il vantait l'instinct des anciens sémites nomades ; disait que

le corps et l'esprit se trouvaient bien d'un jour de repos sur sept et que, pour sa part, il déplorait l'agitation de la vie moderne et son manque de loisir.

Aussi profita t il de ce que tout le monde se rassemblait dans le hall, le dimanche matin, avant de se rendre à l'église, — sir James présentant comme d'habitude un parfait modèle du gentleman anglais bien pensant — pour apparaître, chaussé de pantoufles en cuir, un grand plaid gris sur le dos, en annonçant qu'il allait s'asseoir dans le kiosque au delà des cèdres, jusqu'à la fin de l'office. Il tenait à la main un gros livre relié en vert, traitant des parasites, et qu'il se proposait de compulser.

Vers midi, il ferma les yeux, afin de mieux méditer sur ce qu'il venait de lire. L'air était chaud, énervant. l'eau d'une fontaine toute proche faisait un bruit berceur ; le bourdonnement des mouches était somnifère : il se peut donc que le professeur sommeillât. Il n'avait pas lu grand'chose sur les parasites, ayant eu l'imprudence d'emporter aussi le dernier numéro du *Pall Mall Magazine*, dont il s'était muni dans le hall, après le départ des fidèles pour l'église, et qui, maintenant, gisait, retourné, sur ses genoux...

Soudain, il eut l'impression que l'entrée du kiosque s'était assombrie et, avec la logique intuitive du génie, conclut que quelqu'un s'y tenait debout. Aussitôt il ouvrit les yeux et couvrit vivement de ses mains le *Pall Mall Magazine*.

C'était Val.

— Pouvez-vous m'accorder dix minutes? demanda le jeune homme, essoufflé comme s'il eût couru. (Il semblait ne pas remarquer le *Pall Mall Magazine*.)

Le professeur se leva en hâte.

— Mais certainement, dit-il.

— Voulez-vous que nous allions dans les bois? Je crains que les autres ne viennent de ce côté.

Le professeur enveloppa ingénieusement le *Magazine*

dans les replis de son plaid, ne laissant en vue que le livre traitant des parasites ; et ils s'en allèrent tous deux vers le boqueteau qui bordait la clôture du jardin. Là, ils s'assirent, par une assez curieuse coïncidence, à l'endroit même où Val, quatre ans auparavant, s'était couché pour rêver à ses prouesses futures...

— Voilà, dit Val avec brusquerie ; il faut que je vous pose deux ou trois questions ; vous permettez? Je ne crois plus à rien de tout ça (d'un mouvement de tête il indiqua le clocher de l'église) et je voudrais savoir ce qu'en pensent les savants.

— Mais, mon cher ami... commença le professeur d'un ton réprobateur.

Val se tourna vers lui, très pâle.

— Je vous en prie, ne protestez pas, dit-il ; je sais que vous n'y croyez pas non plus... C'est justement pour ça que je m'adresse à vous. Vous savez que j'ai entendu tout ce que vous disiez avant-hier soir dans le fumoir...

— Euh...

— J'étais dans le billard. J'ai entendu prononcer mon nom et alors, j'ai écouté.

— Vous avez eu grand tort, exclama le professeur énergiquement. Et je me demande si je ne devrais pas...

— Vous ne pouvez pas le dire à mon père, en tout cas, répliqua Val, puisqu'il croit que personne n'est au courant. Donc, ne parlons plus de ça. Voici ce que je veux savoir : est-ce de ma faute, et est-ce que je pourrais me corriger?

Le professeur sentit son cerveau qui tourbillonnait. Il n'était pas accoutumé aux problèmes humains et n'y entendait goutte. Il avait l'habitude de ne voir dans l'humanité qu'un simple développement de protoplasme et considérait, pour ainsi dire, comme négligeable, tout ce qui n'était pas protoplasmique. Mais c'était un vieux brave homme, bienveillant, positif et, voyant le jeune homme bouleversé, il entreprit de l'apaiser.

— Écoutez, mon enfant, dit-il, mieux vaut laisser de côté ces problèmes compliqués. Faites tout votre possible ; mais ne soyez pas trop sévère pour vous-même et ne pensez pas trop à tout cela. Chacun de nous a ses faiblesses et rien ne sert de s'y attaquer trop durement.

— Ainsi, vous pensez que ces faiblesses sont incurables? Que nous ne pouvons pas nous modifier? Voilà surtout ce que je voulais savoir. Si je suis né faible, je n'y puis rien changer?

— Évidemment, on peut obtenir quelque chose par l'effort, dit le professeur d'un air judicieux, en supposant, toutefois, que les forces extérieures soient suffisantes. Mais chacun de nous a ses limites et il est sage de les reconnaître. Nul ne peut vous blâmer d'être ce que vous êtes — du moins nul esprit philosophique. Je vous assure, mon enfant, que je ne vous estime pas moins parce que vous... parce que vous avez moins de nerf que votre frère, par exemple. Nous sommes tous les créatures de notre ascencendance, de notre éducation, etc... Les savants commencent à croire que nous sommes pratiquement formés dès l'âge de trois ans ; ensuite, chaque année qui passe nous rend plus ou moins plastiques. C'est là, du moins, ce que dit la science.

— Voilà exactement ce que je voulais savoir, dit Val avec flegme : ce que dit la science Alors,... alors, je dois me faire une raison? On ne peut pas me reprocher mes actes?

— Nul philosophe, du moins, ne s'en aviserait. Bien entendu, les personnes ignorantes...

Le jeune homme secoua la tête ; son regard devenait de plus en plus fixe.

— Je me moque de celles-là, dit-il. Je ne m'occupe que des faits... Et puis, il y a encore autre chose...

— Parlez, dit le professeur, encourageant.

(Il était enchanté de trouver un élève aussi soumis.)

— Il s'agit de l'autre vie. Qu'est-ce qu'elle en dit, la science?

Le professeur se recueillit un instant. Il tenait à se montrer absolument équitable.

— S'il y a une autre vie, dit-il enfin, elle échappe aux investigations de la science. La science traite des phénomènes physiques, du corps, du mécanisme cérébral. Elle ne sait rien de l'âme ; elle ne traite que de ce qui, s'il y a une âme, lui sert d'instrument.

— Elle ne sait rien de l'âme... répéta le jeune homme ; c'est donc qu'elle ne la reconnaît pas comme un fait ; que rien ne démontre son existence. Est-ce bien cela?

Le professeur approuva de la tête.

— C'est ainsi, dit-il. Certes, il y a des circonstances, invoquées par des non-scientifiques et qui, si elles sont réelles, ne peuvent être expliquées actuellement par la science physique. Mais cela ne prouve point qu'on ne les expliquera pas — en admettant, je le répète, qu'elles soient bien réelles.

Val leva la tête avec impatience. Jusque-là il était demeuré très calme, les sourcils froncés, les lèvres serrées, regardant fixement le sol moussu et les feuilles mortes.

— Eh bien ! dit-il, en résumé la science dit que rien ne démontre l'existence de l'âme ni d'une seconde vie, n'est-ce pas?

— Cette formule, dit solennellement le professeur, est, je crois, un peu sommaire.

Le jeune homme se leva avec effort, mais d'un air résolu et réfléchie, comme quelqu'un qui est arrivé à une conclusion définitive.

— Merci. Merci beaucoup, dit-il. C'est tout ce que je voulais savoir. Voilà les autres qui arrivent.

ROBERT-HUGH BENSON.

*(A suivre.)*

*(Traduit de l'anglais* par M. REYNALDO HAHN).

N° 34 Prix : 1 fr. 50 23 Août 1919

# La Revue hebdomadaire

ET

## SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

B O U
CENTR. E
Z

*VINGT-HUITIÈME ANNÉE*

## SOMMAIRE

PAUL ADAM..... 1814 et 1919..... 436
*ENQUÊTE DE « LA REVUE HEBDOMADAIRE » :*
COMTE J. DU PLESSIS..... VII. Le Retour à la Paix. 437
Doyen de la Faculté libre de droit d'Angers.
ANDRÉ MICHEL..... A propos d'un nouveau musée français à Rome. 456
FIRMIN ROZ..... L'Armée de Pershing..... 471
ANDRÉ BELLESSORT..... Virgile : VI. L'« Énéide » et les Antiquités de Rome. 494
ROBERT-HUGH BENSON..... Le Poltron (XII). (Traduit de l'anglais par M. REYNALDO HAHN)..... 525
*Les Faits et les Idées au jour le jour.*
*Memento bibliographique.*

16°

*LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit*

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière (6e) — PARIS

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TÉLEPHONE : FLEURUS 12-53

49

# LE POLTRON

*(Suite)*

## IV

Ces quelques jours furent singulièrement pénibles pour Gertie Marjoribanks. Mais, comprenant qu'il lui faudrait, un jour ou l'autre, affronter une première rencontre avec Val sur leur nouvelle base de relations, elle s'était décidée à franchir le saut. De plus longs atermoiements eussent fini par éveiller les soupçons ; et s'il y avait quelque chose au monde dont elle fût violemment, farouchement honteuse, c'étaient ces fiançailles puériles qu'elle avait si sentimentalement contractées à Noël, puis si courageusement rompues à Pâques. Elle s'était juré de n'en rien dire à personne, même pas à May.

Ses sentiments à l'égard de Val étaient extraordinairement aigus, et leur âpreté la surprit elle-même au moment où, en arrivant, elle aperçut le jeune homme pour la première fois. Sa seule vue lui était odieuse — elle se l'avoua en montant s'habiller pour le dîner, après avoir échangé une poignée de main avec lui dans le hall. Il faisait partie d'une période de sa vie à laquelle elle ne pouvait songer sans rancœur et sans confusion. L'idée qu'ils s'étaient embrassés lui faisait horreur...

Car la réaction était totale. Elle s'était, sur la foi d'une certaine évaluation et dans l'enthousiasme du service qu'il lui avait rendu, abandonnée tout entière à ses sentiments. Elle le regardait comme son défenseur, son pa-

ladin, son roi. Il avait magnifiquement souffleté cet insolent sur l'escalier du Pincio, et la transfiguration atteignit son comble au moment où, après le dîner, au son joyeux de l'orchestre, on avait bu à la santé du héros. Tout son idéal de pensionnaire s'était embrasé au contact de l'amour et emplissait son univers d'une gloire de flamme... Il avait été pour elle Lohengrin à la cuirasse d'argent, Caruso en justaucorps, — son doux et parfait chevalier. Puis, dans un grand fracas, ce bel univers s'était écroulé ; et, un peu théâtrale peut-être mais sincèrement passionnée, il lui semblait que la honte insoutenable de son ancien fiancé l'enveloppait elle-même tout entière. A l'instant précis où le ciel eût dû s'ouvrir, c'est la terre qui s'était entr'ouverte et ils gisaient maintenant côte à côte au fond d'un gouffre !

Durant ces deux mois, elle avait entrepris de se hisser au dehors. Évidemment, elle trouvait une consolation à se dire que quelqu'un s'était battu pour elle, mais il ne lui était pas permis de s'attarder à cette pensée avant d'avoir repris pied sur un sol ferme ; alors, seulement, quand elle aurait reconstruit son univers et chassé de son âme, à force de ressentiment et de fureur, jusqu'aux derniers vestiges de Val, alors, seulement, elle pourrait consentir à le revoir ou à causer avec son frère... Et quand elle l'eut revu dans le hall de Medhurst, se tenant un peu à l'écart et qu'ils se furent donné la main, il lui fallut toute sa volonté, toute son énergie, pour dissimuler l'aversion qu'il lui inspirait.

Elle éprouvait une joie terrible à constater son isolement ; elle voyait bien qu'il n'avait plus sa place parmi les siens ; que la gentillesse appliquée de sa mère rendait sa solitude plus notable encore ; que le silence dédaigneux de son père devait empêcher la blessure de se refermer.

Après qu'elle se fut remise du premier choc, elle prit meme un certain plaisir — car il y avait en elle de légers instincts de tigresse — à lui parler avec quelque ostenta-

tion, d'une voix claire et distincte, afin de lui montrer et de se prouver à soi même son irrévocable et suprême détachement. Cela dura quarante-huit heures ; puis, le dimanche soir, pour la première fois, la pitié se fit sentir — un petit semblant de pitié.

Le dimanche soir, en été, produit un effet sentimental tout particulier sur les jeunes personnes, surtout quand elles sont allées à l'église ; et Gertie, qui parfois était un peu dévote, non seulement y était allée avec May, mais encore avait mêlé sa voix au cantique *Ecoute, ô mon âme, écoute,* avant de sortir au son de *Repose-toi dans le Seigneur!*

Après quoi elle avait dîné en buvant un peu de vin de Moselle. Puis, la tête entourée d'une écharpe légère, elle était allée se promener avec Austin dans les jardins, derrière le château. (Austin, elle l'avait observé, se montrait toujours poli avec Val, mais, par moments, semblait ignorer sa présence.)

C'était une soirée délicieuse, odorante et chaude et un rossignol attardé — celui-là même peut-être qu'écoutaient trois semaines auparavant Val et le père Maple — se remémorait sa chanson printanière. Les étoiles, serties dans un velours gris-perle, formaient une immense voûte et, cette fois encore, brillaient d'une clarté trouble et lointaine. Les grands arbres étaient immobiles et les massifs exhalaient ce frais parfum qui sort des fleurs après une journée brûlante.

Ils traversèrent la pelouse, passèrent sous le cèdre, gagnèrent la première allée de la terrasse, celle qui conduisait au village, et, là, se tinrent silencieux, appuyés à la balustrade. Derrière eux, au delà du cèdre énorme, les hautes fenêtres illuminées du château, ouvertes à l'air du soir, laissaient parvenir jusqu'à eux, de temps à autre, un mot isolé. Décor des mieux appropriés à la fin d'un dimanche : dans l'esprit de la jeune fille quelque chose subsistait de l'émotion causée par le service religieux.

Tout lui paraissait empreint, ce soir-là, d'une paix harmonieuse et sacrée.

Après quelques instants passés ainsi, elle souleva son bras de dessus la pierre froide et se mit à marcher lentement vers l'autre extrémité de la terrasse ; Austin l'imita. Leurs souliers fins ne faisaient presque pas de bruit sur le sol ; mais comme ils atteignaient le bout de l'allée, Austin prononça une phrase ; elle y répondit et à ce moment ils aperçurent Val, parfaitement reconnaissable dans la pénombre, qui s'éloignait précipitamment d'un siège placé au-dessous de la balustrade. Il marchait vite, sur la pointe des pieds ; évidemment, il ne les savait pas aussi proches et comptait pouvoir disparaître derrière les bosquets avant d'être vu.

Ce fut alors que, pour la première fois, la pitié posa son doigt sur le cœur de Gertie : ainsi donc, tout de suite après le dîner, Val s'était glissé au dehors, il était venu s'asseoir là, tout seul avec son tourment. Il pensait avoir trouvé dans ce coin un sûr refuge ; et voilà qu'il s'enfuyait dans la nuit, par crainte d'être importun ou importuné.

Elle ne dit rien et Austin non plus, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés de nouveau à l'autre bout de la terrasse. Alors, elle lui demanda :

— C'était bien Val, n'est-ce pas?

— Je crois, répondit-il avec indifférence.

— Est-ce que... est-ce qu'il est très affecté de tout cela?

— Il faut qu'il le soit, dit Austin brièvement ; c'est le seul remède possible, pauvre diable !

## CHAPITRE V

### I

— Je vais envoyer à East Grinstead aujourd'hui annonça lady Beatrice en s'asseyant au breakfast le mer-

credi suivant. Quelqu'un a-t-il besoin de quelque chose? Le dog-cart partira à onze heures.

Aucune demande ne fut énoncée.

Tout le monde était reparti la veille, même Austin. Gertie, malgré les reproches de May, avait déclaré qu'elle ne pouvait remettre un rendez-vous pris avec le photographe et elle était repartie pour Londres sous la garde d'Austin. Le professeur aussi était reparti. Avant son départ il avait recherché un nouvel entretien avec Val, dans le but de lui inculquer une philosophie plus riante, plus humaine que celle qu'il lui avait prêchée précédemment mais il fut surpris — et un peu ulcéré — en constatant que le jeune homme ne semblait prendre aucun intérêt à ses paroles. Les Meredith étaient partis également tous les trois. (Tom et son père, imperturbables, avaient continué à traiter Val exactement de la même façon amicale et naturelle qu'avant les révélations du professeur.) Il ne restait donc à Medhurst que le général, lady Beatrice, May et Val (sans oublier miss Deverell).

Vers onze heures et demie, lady Beatrice résolut de mettre à exécution un projet qu'elle avait formé, celui de causer longuement elle-même avec son fils. Elle avait remarqué, durant ces quelques jours, son continuel isolement et, plusieurs fois, s'était efforcée de l'obliger à prendre part à la conversation générale, ne réussissant par là qu'à augmenter la gêne du jeune homme. Il avait été poli mais impénétrable. Maintenant que les invités étaient partis, l'occasion lui parut bonne de le voir seule à seul et de lui parler tranquillement... Elle éprouvait, de plus en plus, à mesure que les jours passaient, la sensation d'un fardeau.

Vers onze heures et demie, elle prit sa canne, traversa le hall en claudiquant et monta l'escalier. Le temps avait changé ; il pleuvait depuis l'heure du breakfast. Elle était persuadée qu'elle le trouverait dans la pièce qu'Austin et lui appelaient encore leur petit salon.

Elle suivit le couloir, frappa à la porte, selon sa coutume et, n'entendant pas de réponse, entra. Val n'était pas là. Avant de sonner, de s'informer, elle resta une minute à regarder autour d'elle. La pièce était telle qu'elle l'avait connue, plutôt en désordre : résidence de collégiens, affectant des airs de fumoir. Elle vit, sur le fauteuil, deux petits livres, les prit, les feuilleta. Ils lui parurent fort ennuyeux ; l'un avait pour auteur un nommé Hæckel, l'autre un nommé Laing. Elle sonna et s'assit.

Il se passa un assez long moment avant que l'on vînt et elle allait sonner une deuxième fois quand Charles, le valet de pied, entra.

— Savez-vous où est master Val? demanda-t-elle ; trouvez-le, s'il vous plaît, et dites-lui que je suis ici.

— Oui, m'lady.

Charles disparut. Demeurée seule, elle se remit à feuilleter les livres de MM. Hæckel et Laing et les trouva de plus en plus ennuyeux. On y voyait des gravures fort laides représentant des hommes qui ressemblaient à des singes — ou des singes qui ressemblaient à des hommes, elle ne savait pas, car les légendes étaient en latin. Charles reparut.

— M'lady, master Val est sorti dans le dog-cart.

— Comment, il est allé à East Grinstead?

— Oui, m'lady. Il est descendu aux écuries juste comme le dog-cart allait partir.

Elle se leva du fauteuil, prit sa canne des mains de Charles. A quoi bon attendre là?

— Vous me préviendrez dès que le dog-cart sera rentré, dit-elle. Inutile de rien dire à master Val. Je lui parlerai moi-même.

— Très bien, m'lady.

Mais elle n'eut vraiment conscience de la profondeur de son malaise qu'en se trouvant brusquement en face de Val, dans le hall, à l'heure du déjeuner. A sa vue, elle éprouva nettement une sensation de soulagement. Il

accrochait sa casquette aux bois de cerf cloués près de la porte d'entrée.

— Où étais-tu donc, mon petit? Je t'ai cherché...

Je suis allé à East Grinstead, répondit Val posément.

— Mais tu ne m'avais pas dit...

— Non. Je n'y ai pensé que plus tard. J'avais deux ou trois achats à faire.

— Et tu as trouvé ce que tu voulais?

— Oui, merci.

— Eh bien, allons déjeuner.

Et elle lui prit le bras d'une façon maternelle et affectueuse pour s'aider dans sa marche.

## II

Vers sept heures du soir, elle remonta péniblement l'escalier ciré qui conduisait chez Val. Il y avait encore une demi-heure avant le premier coup de cloche et elle aimait mieux aller chez Val ainsi, sans façon, que de fixer à l'avance une entrevue.

De plus, un petit dialogue échangé avec miss Derewell, après le thé, l'avait décidée à ne pas attendre au lendemain. Quand May et les domestiques furent sortis, lady Beatrice dit tout à coup :

— Jane, je suis inquiète de Val. Il a certainement quelque chose.

— C'est bien mon avis, répondit sèchement miss Derewell (à qui, bien entendu, on avait appris le désastre et qui s'était gardée de tout commentaire).

Lady Beatrice sursauta. (On ne pouvait s'habituer à ces façons de miss Derewell. Les petites phrases inattendues qu'elle lançait ainsi, une demi-douzaine de fois la semaine, surprenaient toujours.)

— Ah! vous le pensez aussi? dit lady Beatrice plus faiblement.

Ce garçon-là est malheureux, poursuivit Jane avec énergie. Mais je ne suis pas sa mère.

Je vais lui parler.

Je crois que vous ferez bien.

Elle monta donc.

Elle eut plus de chance cette fois. La voix de Val répondit aux petits coups qu'elle frappa, et, en la voyant entrer, il se leva vivement de son fauteuil.

— Tu es occupé, mon fils?

— Non, maman.

— Tu es là tout seul?

— Tout seul, oui, répondit-il d'une voix absolument placide.

Elle s'assit avec lenteur, en ayant soin de ne pas le regarder trop attentivement; mais elle discernait qu'il se passait quelque chose de grave. Ce qu'elle percevait en lui, ce n'était pas exactement de la dépression, mais plutôt une surexcitation très vive. Son visage résolu, sa voix calme décelaient une tension intérieure. Il n'avait plus ce morne laisser-aller, cette subtile intonation de méfiance qui, plus d'une fois, s'étaient manifestés devant le monde. Sa voix rendait au contraire un son ferme, assuré... Néanmoins, lady Beatrice se heurtait encore à une cloison mystérieuse qui ne laissait pas échapper son secret. Elle eut l'impression d'un état de choses anormal.

— Parle-moi de Cambridge, dit-elle. Es-tu content de ta période d'études?

Val resta quelques secondes sans répondre. Puis, avec une parfaite possession de soi, se mit à faire une relation semblable à celle qu'un neveu ferait à sa tante, moins l'humour. C'était intelligible, plein de détails — et complètement superficiel. Il ne laissa percer aucune émotion, ne permit point que le moindre jour se fît sur ses sentiments personnels. Il parla des conférences, des courses du carême...

— Ah ! oui, dit lady Beatrice distraitement ; et qu'est-ce que tu comptes faire pendant les vacances? Que dirais-tu d'un petit voyage avec Austin ou l'un de tes jeunes amis?

De nouveau il observa ce petit silence délibéré.

— Je n'y avais pas pensé, dit-il ; j'avais plutôt songé à rester ici tout à fait.

Alors, elle ne put plus se contenir ; il lui était intolérable de se sentir exclue de lui à ce point. Un mur les séparait, par-dessus lequel et à travers lequel elle ne voyait rien. Elle devinait seulement que derrière ce mur il y avait de la souffrance. Et un flot de tendresse inonda son cœur.

— Mon petit, qu'est-ce que tu as?

Il y eut un nouveau silence. Elle avait tendu vers lui, en un geste impulsif, sa main toute scintillante de bagues pour inviter son fils à y mettre une des siennes. Mais il ne bougea pas. Un instant, elle crut qu'il allait faiblir car la contrainte était tendue à se rompre. Mais il tint bon.

— Je n'ai rien, dit-il.

— Écoute-moi, mon petit, dit-elle en précipitant les mots. Je vois très bien que tu es malheureux, et, naturellement, je sais bien pourquoi. Mais je tiens à te dire que rien de ce que tu as pu faire ou ne pas faire n'a d'importance à mes yeux. Il ne faut pas en vouloir à ton père ; c'est un homme, tu comprends ; il ne peut pas penser de même. Mais il a beaucoup d'affection pour toi... C'est justement pour ça qu'il voit les choses ainsi. Nous t'aimons tous, tu le sais !

Il fit un effort pour avaler. Et enfin toute son amertume s'épancha. Il pressa étroitement ses mains l'une contre l'autre et se mit à parler. Un venin terrible imprégnait chacune de ses phrases ; sa physionomie était redevenue mobile.

— Beaucoup d'affection pour moi? Tiens, tiens ! Et

pourtant il a dit devant tout le village que j'étais un poltron. Voilà ce qu'il pense de moi ! Vraiment ! En ce cas, je ne vois pas comment il pourrait avoir de l'affection pour moi... Et il n'a pas retiré le mot ; il n'a pas dit qu'il le regrettait.

— Val ! (Elle s'était dressée sur son siège, stupéfaite, épouvantée.)

— Il me traite comme un chien... Oui, comme un chien. Et il a peut-être raison. Je ne vaux pas cher, je le sais... L'ai-je jamais nié? Mais je n'ai pas demandé à naître, moi. Ce n'est pas de ma faute... Seulement, il ne faut pas venir me dire qu'il a de l'affection pour moi... D'ailleurs, est-ce que ce serait possible?

— Val ! Val ! (Sa voix n'était pas indignée, mais implorante.)

— Alors, pourquoi ne peut-on pas me laisser tranquille, me laisser... me laisser retourner à mon vomissement, comme dit la Bible? Je demande seulement qu'on me laisse tranquille, qu'on me laisse aller de mon côté. Je ne fais de mal à personne, n'est-ce pas?... excepté en vivant. Et ça... (Il s'interrompit.) Pourquoi s'occuper de moi? Je me tiens à l'écart autant que je peux... Je ne crois pas avoir beaucoup ennuyé qui que ce soit... mais vous voulez absolument me tirer de mon coin, me faire parler... vous essayez de me tirer les vers du nez. Vous n'y arriverez pas. Je suis un sale individu, un chien, n'est-ce pas? Très bien ; laissez-moi me conduire en conséquence... et... et rester tout seul. Papa et vous vous avez Austin, n'est-ce pas? et May? Qu'est-ce qu'il vous faut de plus? Pourquoi ne peut-on pas me laisser tranquille?

— Val, c'est méchant à toi de me parler ainsi.

— Qu'est-ce qui a commencé? Ce n'est pas moi. Je ne suis pas allé geindre auprès de vous, moi, tout chien que je suis ! Mais il arrive un moment où on n'en peut plus !

— Oh ! mon enfant ! je ne suis pas venue ici pour t'ennuyer, gémit la mère.

Il aspira profondément ; sa colère parut se calmer.

— Très bien, maman. Je vous demande pardon. Là ; êtes-vous contente?

— Je ne suis pas venue t'ennuyer. Je ne me doutais pas que tu fusses dans cet état. Je te croyais seulement un peu triste, je pensais que tu te sentais blessé, peut-être, et je...

Ses beaux yeux s'emplirent de larmes et sa voix s'étrangla.

— Pardon, maman, dit Val, se refusant obstinément à la regarder. Je ne suis qu'une brute... je le sais.

Soulagée par les larmes, elle leva sur lui ses yeux mouillés. Il était assis très droit, les pieds grimpés sur le barreau de la chaise, les mains serrées autour de son genou. Son visage exprimait l'accablement, mais nul signe de douceur n'y était visible. Il avait rentré ses cornes, mais la carapace demeurait impénétrable. Sa mère comprit qu'il le voulait ainsi.

— Val, je ne veux plus t'importuner maintenant ; tu ressens tout cela d'une façon trop vive. Mais rappelle-toi, mon enfant, que je suis tourmentée. J'ai été bien malheureuse tous ces temps-ci en pensant à toi !

Il resta impassible.

— Est-ce que tu n'aimerais pas causer avec quelqu'un d'autre? Le père Maple, par exemple,... si tu ne veux pas parler de tout cela au vicaire. Le père Maple est un homme très bon ; et il comprendrait, j'en suis certaine.

— Merci beaucoup, répondit Val, calme comme une eau stagnante après un orage.

— Tu veux bien? Je pourrais lui faire porter un mot ou bien tu irais le voir demain matin.

J'y penserai, répondit-il d'un air morne.

Elle se leva ; il lui tendit sa canne comme il l'eût

fait pour une étrangère. Le mur s'était dressé à nouveau entre eux ; mais elle s'en réjouissait maintenant. Elle se disait qu'il valait mieux oublier le peu qu'elle avait pu entrevoir derrière cette cloison et qu'il finirait par se calmer.

— Donne-moi un baiser, dit-elle en s'efforçant de sourire.

Il l'embrassa. Mais ses lèvres et ses yeux étaient de pierre.

## III

En allant se coucher, ce soir-là, elle s'arrêta au haut de l'escalier.

— Allez, Jane, dit-elle à miss Deverell. Il faut que je parle à Val un instant.

Le dîner s'était assez bien passé. Se trouvant seule avec son mari dans le hall avant de passer dans la salle à manger, elle lui avait dit quelques mots touchant leur fils ; mais il avait secoué la tête sans répondre. Elle avait conclu de son silence qu'il lui permettait de parler à Val comme elle l'entendrait. A dîner, elle avait fait avec May presque tous les frais de la conversation. Val, assis au bout de la table, à côté de miss Deverell, avait répondu brièvement, mais avec opportunité, quand on lui adressait la parole. Avant qu'on apportât les bougeoirs et le plateau de rafraîchissements, il s'était esquivé sans dire bonsoir. Maintenant elle aussi montait se coucher et l'idée lui vint d'aller le voir, pour se rassurer soi-même plutôt que par un excès de sollicitude. Elle se proposait de lui reparler du père Maple — mais le lendemain matin seulement, de crainte qu'il ne se crût encore persécuté.

Un peu d'appréhension faisait battre son cœur au moment ou elle frappa à la porte du petit salon. Quelques secondes s'écoulèrent avant que Val répondit. Elle

entra comme il se levait de la table-bureau placée devant la fenêtre, tout en fermant le grand sous-main en cuir

— Je suis venue te dire bonsoir, mon fils.

Elle s'approcha lentement de lui, appuyée sur sa canne; il se tenait debout, tournant le dos à la table comme pour en monter la garde.

— Bonsoir, maman, dit-il. Et il l'embrassa.

Mais elle ne se sentait pas aussi rassurée par sa vue qu'elle avait espéré l'être. Il paraissait tranquille; mais l'excitation qu'elle avait remarquée dans ses yeux, trois heures auparavant, se devinait encore chez lui, profonde, dissimulée sous la surface. Elle bouillonnait là, comme la vie dans un homme qui dort.

Lady Beatrice regarda autour d'elle, en affectant le plus d'aisance possible et d'un air intéressé.

— Tout ça est un peu defraîchi, Val, dit-elle. Si nous faisions changer les rideaux? Ceux-là sont ceux d'Eton, n'est-ce pas?

— Oui.

— N'aimerais-tu pas qu'on t'en mît de nouveaux? Et peut-être aussi un nouveau tapis?

— Oh! ceux-là sont encore bons, dit-il.

Elle fit quelques pas, pour regarder de près un papier encadré, pendu au mur de la cheminée.

— C'est la liste des canots, n'est-ce pas?

— Oui.

Elle examina la liste. Le nom de Val y figurait en troisième dans la colonne; il le lui avait indiqué du doigt, avec fierté, il y avait cinq ans.

— Comme tu étais content! dit-elle souriante en se tournant vers lui.

— Oui.

— Et ça, qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle soudain en regardant avec curiosité un objet placé sous un globe.

— Quoi?

— Ceci, sous ce globe.

— Ah ! ça? c'est le morceau de pierre du Matterhorn.

Elle sourit.

— Je me souviens, dit-elle. Austin l'a rapporté et nous l'a montré dans la salle à manger. Te rappelles-tu? May en a un pareil dans sa chambre.

— Oui.

— Tu étais ennuyé de n'avoir pu grimper là-haut, toi aussi !... Val, n'aurais-tu pas envie de retourner en Suisse, et de le faire à ton tour?

— Je n'ai pas la tête assez solide, dit Val d'un air plus sombre. D'ailleurs...

— Quoi?

— Rien.

— Penses-y, dit-elle. Ton père te permettrait peut-être d'y aller en septembre. Tu irais avec Austin, s'il pouvait s'absenter. Je crois que ça t'amuserait. Ou bien, peut-être, avec Tom Meredith ; je crois qu'il y va généralement à cette époque-là. (Elle s'efforçait d'établir un diapason moins tragique et elle essayait dans ce but de se montrer naturelle, banale, amicale, pensant obtenir ainsi un meilleur résultat que par des explications ; celles d'avant le dîner en tout cas n'avaient guère réussi.)

— Eh bien ! encore bonsoir, mon fils, dit-elle en allant vers la porte. Dors bien.

— Bonsoir, maman ; je tâcherai...

Dehors, elle s'arrêta un instant et prêta l'oreille, mais n'entendit qu'une brusque rafale de pluie battant la fenêtre du couloir ; il avait plu tout le jour et, la nuit venue, le vent s'était levé. Elle marcha sans bruit le long du couloir, se servant à peine de sa canne, pour qu'il ne soupçonnât pas qu'elle était restée à écouter. Arrivée au bout, elle se retourna dans l'ombre et au même instant la porte du petit salon qu'elle venait de quitter s'ouvrit rapidement ; une tête parut, se retira, puis la clef tourna dans la serrure... Elle se dit qu'il n'avait pu la voir.

## IV

Elle eut grand'peine à s'endormir. Peu après minuit, elle entendit son mari entrer dans le cabinet de toilette où il couchait, et ouvrir doucement la porte qui séparait les deux pièces, ainsi qu'il le faisait toujours pour le cas où lady Beatrice aurait besoin de quelque chose pendant la nuit. Mais elle ne lui parla pas, de peur de l'inquiéter en lui révélant qu'elle veillait encore à cette heure tardive.

Elle avait dit ses prières, comme de coutume, et récité l'hymne du docteur Ken :

*Enseigne-moi à vivre, afin que je ne craigne pas plus la tombe*
*Que je ne crains mon lit. Enseigne moi à mourir...*

Et ainsi de suite.

Elle se rappelait combien elle avait senti l'ironie de ces vers durant les jours qui avaient suivi son accident de cheval, alors qu'elle redoutait son lit, la nuit, infiniment plus qu'elle n'eût redouté la tombe — du moins l'espérait-elle — quand le moment serait venu. Et maintenant, étendue dans ce lit, et promenant son regard sur les vieux murs qui l'entouraient, à peine visibles dans la pénombre, sur les rangées de photographies au-dessus de la cheminée, sur les points lumineux de la table de toilette, sur la longue Psyché inclinée et fantomatique, elle se berçait de l'espoir que son fils était couché depuis longtemps, étouffant son chagrin dans le sommeil. Durant ces mêmes semaines de souffrance, jadis, elle s'était répété chaque soir : « Demain matin j'irai mieux. »

Ainsi ses pensées tournaient et s'enchevêtraient, formant de petites vignettes éphémères, s'exprimant en petites phrases audibles qui instantanément se taisaient ; et, à travers toutes ces pensées, elle voyait se mouvoir l'image de Val : Val la regardant ; Val sous les traits d'un petit enfant, dormant dans la vieille nursery, vingt ans

auparavant ; Val tel qu'elle l'avait vu en entrant chez lui, après le dîner ; la voix de Val émettant des paroles oubliées sitôt qu'entendues, et enfin, le visage de Val, tout proche du sien, un visage énigmatique, terrible et blafard, aux yeux brûlants, aux lèvres décolorées...

Cette dernière vision la réveilla pour de bon... Et elle entendit sonner trois heures.

Mais à trois heures et demie elle était rendormie et heureuse.

## V

Benty, elle aussi, avait passé une mauvaise soirée.

D'abord, Masterman, pendant le souper, avait dit quelques mots tendant à insinuer que Mr. Val paraissait mélancolique. Mais un regard sévère de Benty et une simple phrase tombée de ses lèvres avaient réprimé sur-le-champ toute autre velléité de commentaires sur Mr. Val. Sitot le souper terminé, elle était montée droit à sa chambre et, après deux ou trois minutes passées en écoute derrière la porte capitonnée, elle était entrée doucement dans la chambre du jeune homme. Elle ignorait d'où venait le malaise qui la tourmentait ; mais, toute la journée, elle avait senti peser sur elle une sorte de lourdeur et, prudente, l'avait attribuée jusqu'alors à un fonctionnement défectueux de l'estomac. Que telle en fût ou non la cause, le malaise s'accrut au point de devenir une véritable inquiétude ; et pourtant, Benty eût été incapable de dire ce qui l'inquiétait.

La chambre à coucher ne laissait rien à désirer. Charles et la femme de chambre s'étaient parfaitement acquittés de leurs fonctions. Les vêtements de jour et les bottines avaient disparu, le lit était soigneusement préparé. Elle eleva en l'air son vieux bougeoir (car, en vraie conservatrice, elle ne faisait pas volontiers usage d'un autre luminaire), afin de tout explorer en détail. Apres quoi, elle passa dans le petit salon.

Certes, en vieille femme raisonnable qu'elle était, elle n'ajoutait nullement foi aux superstitions ; mais, si seulement elle se fût fait une habitude d'analyser ses états psychologiques, elle aurait démêlé que son malaise était causé par une sensation absurde : elle croyait sentir quelque chose de sinistre flotter dans l'atmosphère de ces deux pièces, et même de la maison tout entière. Elle alla jusqu'à éclairer l'un après l'autre, pour les examiner minutieusement, les moindres recoins du petit salon. Puis, elle inspecta la table-bureau mais n'y remarqua rien d'inaccoutumé — tout au plus une petite pile de papier à lettres placée comme à portée de la main, mais où il n'y avait rien d'écrit.

Il lui semblait vaguement qu'elle faisait quelque chose de coupable en cherchant, en fouinant ainsi... Et, ayant perçu des pas, elle s'enfuit vivement dans le couloir où elle se tint, de l'autre côté de la porte, immobile, retenant son souffle... Elle entendit « son garçon » qui rentrait chez lui.

Elle retourna chez elle, accomplit diverses petites besognes familières, rangea ses raccommodages, sa boîte de couture, s'assura que les fenêtres étaient bien garanties contre la pluie et le vent. Puis, tout à coup, elle reprit son bougeoir et sortit à pas furtifs.

Il lui fallut une minute entière pour se décider à l'acte très simple qu'elle se proposait : aller chez son garçon, lui demander s'il n'avait besoin de rien, et lui souhaiter une bonne nuit. Qu'y avait-il là de particulier? Ne le faisait-elle pas deux jours sur trois, chaque fois qu'il remontait chez lui de bonne heure? Et pourtant, ce soir, il lui fallut faire un effort... Elle comprima résolument les lèvres et alla frapper à la porte de Val.

Elle n'obtint pas de réponse, mais un bruit de papiers remués parvint à ses vieilles oreilles. Elle appela tout haut et tourna le bouton ; la porte était fermée à clef Elle attendit. Quelques secondes se passèrent, puis Val

ouvrit la porte et reconnut la visiteuse. La rigidité de son visage se détendit.

— Tiens, Benty....

— Je voulais simplement vous dire bonsoir, dit-elle.

— Entre une minute, mais tu sais, une minute seulement.

Les aptitudes policières de Benty ne dépassaient point la sagacité que donne une aveugle tendresse ; mais il était flagrant que Mr. Val venait d'écrire. La chaise était à moitié tournée, et un porte-plume lâché en hâte roulait sur la pente douce du sous-main.

— Il ne faut pas rester trop tard à écrire, master Val. Soyez sage et couchez-vous.

Il ne répondit rien. Il la regardait, adossé au marbre de la cheminée. Gênée par son long regard, elle furetait des yeux dans toute la pièce.

— Allez-vous coucher, master Val, voulez-vous? dit-elle.

Soudain, il lui mit les deux mains sur les épaules.

— Ma vieille Benty ! dit-il. Embrasse-moi, ma chère, et puis tu iras te coucher, comme une bonne petite fille !

Sa voix tremblait un peu. Il l'embrassa doucement, posément, sur chaque joue.

— Oh ! mon cher petit ! murmura-t-elle.

— Dis-moi « que Dieu te bénisse » comme autrefois, Benty.

— Que Dieu te bénisse, dit-elle, effrayée de sa pâleur et de l'éclat de ses yeux.

Avant de sortir, elle se retourna et lui fit un petit signe de tête.

— Là, dit-elle, maintenant dormez bien.

Et elle rentra dans sa chambre, encore troublée, se disant qu'il irait mieux après avoir dormi. Peu après, la canne de lady Beatrice résonna sur le plancher du couloir.

## CHAPITRE VI

### I

Après avoir regardé au dehors pour s'assurer que sa mère n'écoutait pas, il referma la porte à clef, puis reprit sa place à la table-bureau.

Il ouvrit le sous-main, en tira trois ou quatre feuilles de papier, qu'il relut afin de reprendre le fil de sa lettre et se mit à écrire. Pendant près d'une heure il écrivit, très calme, en s'arrêtant souvent pour chercher une phrase ou choisir un mot.

Il termina sa tâche un peu avant minuit. Il plia les feuilles, les mit dans cinq enveloppes qui portaient déjà des adresses, les cacheta soigneusement, puis alla les aligner sur la cheminée.

Après quoi, il s'assit sur un sofa placé en face et les considéra longtemps sans bouger.

Une demi-heure après, il se leva, ouvrit une petite armoire, y prit une boîte en carton pleine de lettres et passa une heure à les relire, à les trier, déchirant les unes et en jetant les fragments dans le panier à papier, mettant de côté celles qui devaient être conservées et qu'il attacha ensuite avec une faveur, avant de les replacer dans la boîte. Puis il vida les premières dans la cheminée, y mit le feu et les regarda brûler...

Vers deux heures, il quitta le sofa où il était resté étendu, les yeux fermés, et se tint debout un instant sur la carpette. Au-dessous des statuts du « Pop » il y avait une glace qui occupait la largeur de la cheminée ; il y voyait son col et son plastron blanc. Il se pencha en se baissant un peu et regarda longuement son visage reflété : ses yeux d'un éclat insolite, bordés de cils noirs, ses lèvres serrées, la pâleur de sa peau. Il était maintenant dans un

état de surexcitation intense car l'heure qu'il avait fixée était très proche ; et il commença, ainsi qu'il arrive à ces moments-là, à douter de sa propre identité .. Il se rappela que, tout enfant, il avait été tourmenté par des pensées semblables. « C'est moi qui pense, se disait-il alors, dans le langage limité des enfants, mais je suis en train de penser que je pense. Donc ce « je » me regarde penser. Mais je pense que je suis en train de penser que je pense. Donc ce « je » me regarde penser que je pense. » Et ainsi, ce « je » reculait indéfiniment, franchissait à reculons, l'un après l'autre, tous les cercles de la conscience « Dès lors, qu'est-ce que ce « je »? Y a-t-il quelque chose derrière tout cela? Y a-t-il autre chose qu'une série de couches de conscience? Renferment-elles seulement un noyau?... »

Ainsi songeait-il maintenant, avec une intensité telle qu'il se sentait devenir fou. Quel que fût ce « je », il se cachait sous ce visage qu'il scrutait dans la glace, sous les plis du cerveau, sous les opérations du cerveau, sous la pensée qu'engendrent ces opérations, et même sous la superposition infinie des consciences du moi. Ou bien n'y avait-il rien derrière celles-ci? Le moi était-il simplement la coïncidence et la somme de tout cela?...

Il s'arracha brusquement à cette méditation, car dans son cerveau la pensée s'enchevêtrait et tournoyait au point de lui causer un vertige presque physique. S'adossant à la cheminée, il regarda cette pièce familière qui lui apparaissait à la fois plus familière, plus intime que jamais, et infiniment étrangère, lointaine. C'était la figuration la plus vraie qu'il eût encore trouvée de lui-même et d'Austin.

La pluie, frappant tout à coup les persiennes closes, ramena ses pensées vers l'abri et la sécurité dont il jouissait là, vers ses parents, May, Benty, les domestiques, tous reposant en paix dans leurs lits ; vers les écuries, les chevaux, la maison du cocher, le logement

des grooms. Pendant quelques instants, il se représenta tout cela, comme si, à vol d'oiseau, son regard perçait les toits ; il voyait, dans chaque petit compartiment bien fermé, un petit corps couché, blotti dans le sommeil. Et ses yeux s'emplirent de larmes, tant il éprouvait de pitié pour soi-même. Il allait quitter tout cela... tous ces gens qui ne le comprenaient pas, qui l'avaient rebuté, répudié !

Il allait leur montrer si, après tout, il était aussi poltron qu'ils le croyaient. Le lendemain, quand ils s'éveilleraient et accourraient dans sa chambre, ils verraient bien s'il avait fait ou non preuve de poltronnerie. Ils trouveraient sa petite case et ils trouveraient aussi ses dernières paroles, — le pardon qu'il leur accordait à tous, sa sérénité, son chagrin, oui, ses dernières paroles, enfermées soigneusement dans les enveloppes qui étaient là, derrière lui, adressées à sa mère, à Austin, à May, à Benty et à Gertie — mais pas à son père... On le saurait aussi là-bas, dans le village, où il avait été critiqué, raillé ; ce nouveau garde aussi le saurait, lui qui était allé bavarder sur son compte alors qu'en sa présence il se montrait si respectueux !... Et Benty? Que dirait-elle, Benty, et que ferait-elle?

La pendule sonna la demie et il tressauta. Le moment était venu. Il fallait que tout fût fini à trois heures. Il en avait décidé ainsi. Il traversa donc la pièce et entra dans sa chambre à coucher.

## II

Il y avait dans un coin, près de son lit, une petite armoire en noyer. Il l'ouvrit avec une clef fixée à sa chaîne de montre, y prit une cassette à compartiments (ses mains avaient commencé à trembler, de sorte que les compartiments se heurtaient en faisant un cliquetis), et en tira une fiole et un petit verre.

Il avait acheté ces objets le matin même à East Grinstead, non sans peine, du moins en ce qui concernait le poison : il lui fallut expliquer que son père en avait besoin pour tuer un cheval ; que le général Medd l'avait envoyé exprès, lui, son fils, afin qu'on ne fît pas de difficultés, qu'il s'agissait d'un vieux cheval qu'on ne voulait pas abattre d'un coup de pistolet.

Le mensonge était ingénieux : il impliquait une dose à coup sûr fatale et, par son invraisemblance même, paraissait convaincant. Le pharmacien lui avait donné la drogue — arsenic, ou acide prussique, ou autre chose, il ne se souvenait plus, — après l'avoir fait signer dans un registre.

Le verre gradué, il l'avait acheté par un vague souci de ne se servir que d'ustensiles tout neufs, vierges, et bien à lui ; il répugnait à faire usage d'un verre appartenant à la maison.

D'autres méthodes, naturellement, lui étaient venues à l'esprit. Il avait envisagé de se jeter du haut du toit, ou de se brûler la cervelle avec sa carabine ; mais il repoussa le second moyen comme trop bruyant et trop incertain, et le premier comme pouvant être compromis par un manque de volonté. Le poison était bien préférable : personne, se disait-il, dans un état de désespoir tel que le sien, ne pouvait hésiter devant un petit verre rempli d'un liquide incolore.

Donc, tenant le verre et la fiole, il retourna au petit salon, sur la pointe du pied ; il referma la porte à clef ; puis il s'assit sur le sofa et considéra la petite fiole bleue et son étiquette à gros caractères noirs, ainsi que l'innocent petit verre placé à côté d'elle. La fiole lui étant désagréable à regarder, il décida d'en verser tout de suite le contenu dans le verre et de la mettre de côté. Il avait encore une demi-heure. Il le fit donc, — le liquide ne monta pas aussi haut qu'il l'avait supposé et mit le flacon sur la cheminée, derrière une des enveloppes, — là où il

ne pouvait plus l'apercevoir. Puis il se rassit, regardant fixement le verre...

Tout son corps tressaillit quand l'horloge de l'écurie sonna les trois quarts : un instant il crut qu'il était trois heures et en même temps l'idée lui vint que, s'il était trois heures, il était trop tard, qu'il aurait alors enfreint sa résolution et ne serait plus obligé de s'y conformer. Mais l'horloge sonna six coups et le silence se fit : son honneur était encore sauf.

Tout à coup, il se dit que rien ne pressait. Le pharmacien lui avait affirmé que le poison tuait sur-le-champ, et sans douleur. Oui, il attendrait treize, — non, quatorze minutes... Il ôta sa montre et sa chaîne et les posa sur la table près du verre... Quatorze minutes. Quelle nécessité y avait-il de regarder le verre? Il se coucha donc à demi et ferma les yeux...

Alors, recommença le conflit intérieur qu'il croyait avoir définitivement résolu la veille au soir, au pied de la terrasse, au moment où Austin et Gertie étaient survenus ; il avait tout pesé, considéré les deux solutions : la vie, avec sa honte insoutenable, et la mort avec ses incertitudes ; et il venait de choisir la mort, froidement et consciemment, quand il entendit la voix de son frère. Pour confirmer sa décision, il avait, chose bizarre, prononcé une sorte de serment solennel, à genoux près de son lit. A partir de ce moment-là, sa résolution n'avait plus vacillé ; le romanesque du plan, le voyage à East Grinstead, ses explications au pharmacien, l'achat prévoyant de quelques cartouches de carabine pour le cas où on lui demanderait ce qu'il avait acheté ; la sensation de contraste dramatique éprouvée à table pendant le déjeuner en se disant que c'était la dernière fois, puis au moment du thé, puis au dîner ; sa scène violente avec sa mère, le dernier bonsoir qu'il lui avait adressé ; sa manœuvre pour éviter de prendre congé de son père ; et, par-dessus tout, le plaisir intense, fébrile, que lui avait

procuré la composition de ses lettres, — le tendre pardon qu'il envoyait à Gertie et la confession qu'il lui faisait de sa faiblesse, son fier et viril adieu à Austin, ses parole affectueuses à Benty, sa lettre à sa mère où il lui disait que sa sympathie l'avait fait un instant faiblir dans sa détermination, son petit billet à May, résigné, presque gai, ses instructions minutieuses au sujet de ses obsèques (ni fleurs, ni service religieux à moins que sa mère ne le désirât très vivement), tout cet ensemble de choses l'avait tant absorbé, tant exalté, qu'exception faite de deux ou trois mauvais moments, il ne s'était pas rendu compte qu'en lui un instinct persistant se cramponnait à la vie. Il croyait sérieusement que l'affaire était réglée.

Et voilà qu'un impétueux revirement s'effectuait, dont le pivot était Benty, — Benty dans sa chambre, près de son feu ; Benty apprenant la nouvelle, le lendemain matin ; Benty, telle qu'il l'avait vue en dernier, à la porte, lui souhaitant une bonne nuit.

Trois minutes auparavant, il ignorait que ce revirement se produirait. Il avait goûté sans s'en douter une ardente satisfaction à se contempler soi-même, veillant seul au milieu de la maison endormie et penché sur son acte de désespoir ; il s'était complu inconsciemment dans la fermeté calme et grave avec laquelle il était allé dans sa chambre chercher les instruments de mort, puis avait versé le poison et posé le verre devant lui sur la table... Mais à présent que tout était prêt, qu'il ne restait qu'un acte à accomplir, celui auquel tendaient tous les actes précédents et sans lequel ils n'eussent été que de sottes et théâtrales grimaces, l'intoxication du drame et de l'action s'était dissipée ; il se trouvait en présence des faits...

S'il se conformait à sa résolution, il serait mort dans dix minutes — *mort*... Medhurst aurait cessé à tout jamais d'exister pour lui — Medhurst, Cambridge, son cheval, sa famille, cette chambre, — chacune de ces choses par lesquelles s'affirmait sa propre identité ; ce

cœur, qui tambourinait maintenant dans ses oreilles, ces mains moites qu'il serrait l'une contre l'autre, les pulsations de son corps — toutes ces choses qui lui attestaient son être — auraient disparu. Et quant à lui?...

Par contre, il pouvait, après avoir jeté cette sale drogue par la fenêtre, ôter ses habits, mettre son pyjama et se coucher, comme d'habitude, et demain, se réveiller, voir la lumière du matin sur le tapis de sa chambre et Charles debout près de son lit — et continuer à vivre... Et personne ne saurait jamais...

Mais il aurait manqué à sa résolution, à cette résolution prise si délibérément et par laquelle il s'était démontré d'une manière irrécusable qu'on avait tort de le tenir pour un poltron.

*Mais puisque personne ne saurait jamais...*

D'ailleurs, ne l'avait-il pas déjà prouvé, qu'il n'était pas un poltron? Un poltron aurait-il fait tout cela? Aurait-il acheté le poison, regardé la mort sans sourciller pendant vingt-quatre heures, pris ses dernières dispositions si tranquillement, si sincèrement? Il avait remporté une incontestable victoire intérieure, et c'était là l'essentiel. Il avait eu la volonté de mourir et fait tout ce qu'il fallait pour cela. Il s'était prouvé lui-même à lui-même. Et qu'importait l'opinion du monde, puisqu'il n'était pas intérieurement, réellement un lâche? N'y avait-il pas plus de courage, au fond, à raisonner ainsi?... Et Benty!... quel chagrin pour elle!... N'était-ce pas bien plus beau de vivre? et plus fort?

Il se redressa, ébloui par cette vive lumière. Pendant quelques secondes il se vit magnifique et comme transfiguré — un cœur d'airain et de feu, incompris et méconnu, un homme follement courageux dès qu'il importait vraiment de l'être, — un homme dont le monde était indigne, une âme infiniment tendre en même temps que vaillante...

Puis, à nouveau, il eut conscience qu'il était plus cabotin que jamais — un hâbleur, un menteur, qui prenait des poses superbes quand nul danger ne le menaçait, et qui, le moment venu, flanchait misérablement. Il avait fait le matamore comme boxeur, — mais s'était dérobé au combat ; il avait vanté son audace équestre, — mais avait eu peur de monter Quentin ; il avait imaginé des exploits d'alpiniste et brandi son piolet, — mais s'était mis à crier comme une femme à l'endroit périlleux ; il avait galopé derrière Gertie pour la sauver, — mais en même temps se proposait de ralentir l'allure à l'approche de la barrière ; il avait giflé un insolent, — mais il avait laissé Austin se battre en duel à sa place. Et maintenant, il avait écrit des lettres d'adieu et versé le poison... — mais... *mais il n'allait pas le boire....*

L'horloge commença à sonner le quatrième quart d'heure.

Il se leva précipitamment et saisit le verre... Son cerveau et son cœur cahotaient, en proie à une confusion inextricable ; sa propre image apparaissait et disparaissait devant lui comme la lumière et l'ombre sur un mur. Il était trois heures. Il fallait faire quelque chose. Dans une minute il serait trop tard. Trois heures : le moment fixé par le destin et par lui-même.

Il courut à la porte et tourna la clef, en sanglotant tout doucement ; tenant toujours le verre avec soin, il se précipita dans sa chambre... Il fallait se dépêcher, sans quoi *il pourrait bien le boire...* L'horloge n'avait pas encore fini de sonner trois heures. La fenêtre était ouverte, comme d'habitude, derrière le store baissé. De la main gauche il souleva le store, rapidement mais avec précaution, pour ne pas renverser ce qu'il tenait dans la main droite, puis il lança le contenu du verre au loin, vers les buissons.

Il se rejeta en arrière, encore tout tremblant ; consumé de honte mais agissant néanmoins avec une

attention exaspérée, il plongea le verre plusieurs fois dans le pot à eau, le sécha, et le mit sur une tablette au-dessus du lavabo. Toujours sanglotant, il courut à la pièce voisine, happa les lettres sur la cheminée, les déchira, les jeta dans les cendres — ces lettres qu'il avait mis deux heures à écrire, la veille au soir.

Puis, avec un gémissement soudain, il rentra dans sa chambre, laissant les lumières allumées, arracha ses vêtements, se glissa nu dans son lit, souffla la bougie, et s'accroupit sous les couvertures en poussant tout haut des sanglots et des plaintes.

Ce n'était encore qu'un enfant.

ROBERT-HUGH BENSON.

*(A suivre)*

*(Traduit de l'anglais* par M. REYNALDO HAHN).

P 192

N° 35 Prix : 1 fr. 50 30 Août 1919

# La Revue hebdomadaire

ET

## SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

*VINGT-HUITIÈME ANNÉE*

## SOMMAIRE


| | | |
|---|---|---|
| LUCIEN HUBERT..... Sénateur. | Le Programme colonial d'après-guerre..... | 561 |
| | *ENQUÊTE DE « LA REVUE HEBDOMADAIRE » :* | |
| MARC SANGNIER..... | VIII. Le Retour à la Paix. | 582 |
| JOACHIM GASQUET..... | Les Fêtes d'Orange..... | 596 |
| ANDRÉ BELLESSORT..... | Virgile : VII. L'« Énéide » et l'Empire..... | 612 |
| MARIUS-ARY LEBLOND..... | Prague capitale des Tchèques..... | 644 |
| ROBERT-HUGH BENSON..... | Le Poltron (XIII). (Traduit de l'anglais par M. REYNALDO HAHN)..... | 668 |

*Les Faits et les Idées au jour le jour.*
*Memento bibliographique.*


*LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit*

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière (6e) — PARIS

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-53

9

# LE POLTRON

*(Suite)*

## CHAPITRE VII

### I

S'il faut parler en toute franchise, le père Maple s'était endormi dans son jardin en lisant son bréviaire Il y avait à cela toutes les excuses possibles : il faisait très chaud ; sa servante, femme profondément conservatrice en toute matière excepté le *home rule*, s'était obstinée, en dépit de ses remontrances, à lui servir, pour son déjeuner, du mouton chaud et un pudding de semoule ; importuné par les mouches, il avait mis sur sa tête son mouchoir qui, ayant glissé, lui garait les yeux du soleil, comme une visière. Après avoir fini de lire le deuxième nocturne, il s'était dit qu'il lirait plus attentivement le troisième s'il fermait un instant les yeux pour les reposer. Aussi, quand la cloche de la Tour Normande sonna quatre heures, ne le dérangea-t elle pas.

C'était une après-midi très calme. Au dehors, s'étendait la longue rue brûlante, silencieuse et vide, où des chiens, çà et là, somnolaient dans l'ombre, sortant parfois de leur torpeur pour happer une mouche. La cour de la ferme faisant face à l'auberge était vide ; la cour de l'église vide aussi. Et, sans doute, le long de

cette rue, dans trente ou quarante chambres, des gens dormaient, qui par un jour plus frais eussent, à cette même heure, été occupés à bavarder, à remuer, à déranger la quiétude universelle. La chaleur était revenue pour de bon ; elle faisait son œuvre. Et, chose touchante si l'on y songe (bien que n'ayant aucun rapport avec cette histoire), le clergyman était aussi profondément endormi dans le jardin du vicariat que le prêtre catholique dans celui du presbytère.

L'horloge venait de sonner quatre heures quand Brigitte apparut à une fenêtre, regarda dans le jardin, puis redisparut. Le prêtre avait ouvert les yeux ; il la vit et, connaissant ses habitudes, lui cria :

— Est-ce qu'on me demande, Brigitte?

Elle reparut.

— Je disais justement à ce monsieur que je ne pouvais réveiller Votre Révérence.

Le prêtre se leva, mit son mouchoir dans sa poche et se dirigea vers la maison. Val en sortait, tenant son chapeau de paille à la main.

Du thé, Brigitte, dit le prêtre ; puis, se tournant vers le visiteur : Cela tombe à merveille, vous arrivez pour le thé.

Bien que le regardant à peine, il distingua chez lui une émotion particulière qui se dissimulait très loin, hors de l'atteinte de la perception visuelle, une émotion que n'eût pas discernée un observateur superficiel ou insouciant. Presque quatre semaines s'étaient écoulées depuis le soir où, à Medhurst, le prêtre avait senti la nécessité de forcer la confiance du jeune homme sans qu'il s'en doutât et d'obtenir qu'il vînt à lui spontanément. Certain d'avoir réussi, il commençait à s'étonner que le résultat fût si long à se produire.

Enfin, Val était venu. Le père Maple conjectura qu'il y avait du nouveau.

Tout en lui servant le thé, il lui parlait de choses

et d'autres afin de lui donner une impression de laisser-aller banal, normal; mais en même temps il suivait avec une attention extrême le changement qui s'opérait peu à peu. L'agitation de Val se calma; il cessa de se contracter sur le bord de sa chaise, ses réponses devinrent aisées; il finit même par prendre l'initiative d'entamer quelques petits sujets.

— Quel superbe piano vous avez!

Le prêtre parla complaisamment de son piano, énumérant les différents procédés employés pour améliorer la sonorité d'une pièce, expliquant l'usage qu'il avait fait, dans ce but, de certaines carpettes ou tentures.

— Qu'est-ce que vous avez joué l'autre soir à la maison? demanda Val. J'y ai repensé souvent.

— C'est ce qu'on appelle une improvisation.

— Comment! vous l'avez composé pendant que vous jouiez? s'écria Val ébahi.

— Oh! ce n'est pas aussi surprenant que c'en a l'air. On prend un thème — c'est-à-dire une idée exprimée en sons au lieu de mots — une idée intéressante et qui prête à des développements — à la façon d'un paradoxe; on la commente, on l'amplifie, on lui fait donner tout ce qu'elle peut, on la retourne en tous sens, on la transforme — mais en ayant soin qu'elle demeure toujours reconnaissable. Puis, on prend le contre-pied, on lui oppose des contradictions et, finalement, on la fait triompher.

Il s'interrompit, souriant, devant la stupeur de Val.

— Mon langage vous semble insensé?

Val sourit, à son tour, avec un peu d'effort.

— Non, dit-il, mais je trouve extraordinaire qu'on puisse faire ça tout simplement... sans avoir l'air de peiner.

Le prêtre allait poursuivre, mais il se retint, sentant qu'il était à deux doigts de l'expansion... Cela ne dura qu'un instant; après une lutte intérieure de quelques secondes, Val rétrocéda...

— Si nous allions dans le jardin? dit le prêtre, je suis sûr que vous avez envie de fumer. Savez-vous que c'est très aimable d'avoir pensé à venir me voir?

Une fois de plus, dans le jardin, le prêtre entreprit de calmer, de rassurer ce garçon qui, à tout propos, retombait dans une timidité ombrageuse. C'était une besogne difficile. Il savait bien que Val, venu expressément pour lui faire une confidence, était capable de repartir sans la lui avoir faite.

Enfin le moment arriva.

Val, visiblement inattentif à la description que son hôte lui faisait du Kurhaus de Dresde, brusquement l'interrompit :

— Écoutez, dit-il, il faut que je sois rentré à six heures pour monter à cheval. Il y a quelque chose que j'ai très envie de vous demander — et ça me prendra assez longtemps.

## II

Une demi-heure s'écoula avant qu'il eût fini de parler.

Le prêtre, maintes fois, dut l'aider par une question, par un commentaire, le modérer s'il montrait trop d'amertume, et, enfin, rester immobile, sans remuer un doigt ou une paupière, pendant que Val lui racontait une dernière scène — cette tentative de suicide qu'il qualifiait maintenant de tentative simulée. Travail délicat. Une phrase superflue, un mouvement dédaigneux, une inflexion trop affectueuse, et l'équilibre était détruit — l'équilibre subtil et instable d'une âme enfin sur le point de dévider toutes les complications qui la tenaient assujettie.

— ...Voilà pourquoi je suis venu, dit en terminant le jeune homme, pâle et surexcité. Je ne savais à qui m'adresser... Je sentais qu'il fallait voir quelqu'un qui ne me connût pas et à qui je pourrais dire la vérité. Et la vérité, la voilà. Je suis poltron, tout simplement. C'est pen-

dant que vous jouiez que j'ai senti pour la première fois que j'irais vous trouver — je ne sais pas pourquoi. Voilà : je suis poltron. Et je veux savoir ce que je dois faire. Chaque fois, je me déteste moi-même et je me mens à moi-même. Et je veux savoir, une fois pour toutes, s'il existe un moyen de me guérir. Ce n'est pas la peine de me conseiller de grandes choses : j'en serais probablement incapable... Voilà... je voudrais savoir quoi faire.

Le prêtre remua un peu dans son fauteuil ; pendant les dernières minutes il n'avait pas dit un mot ni fait un mouvement.

— Écoutez-moi, dit-il avec calme. Encore une cigarette? Je considère que vous êtes venu me consulter comme on consulte un médecin. Eh bien ! je vais vous répondre en médecin. Est-ce là ce que vous désirez?

— Oui.

— Vous voulez entendre la vérité? même si elle est désagréable? Rappelez-vous que je ne vous la dirais pas si... (et il se pencha un peu vers lui) si je n'étais absolument certain qu'il y a un remède.

— Oui ; la vérité !

— Très bien. Alors, écoutez-moi. Avant tout, pourtant, je veux vous dire ceci : Vous avez fait preuve de courage en venant me trouver... Non ; ne m'interrompez pas. Il eût été beaucoup plus facile pour vous de ne pas venir ; de continuer à... à vous mentir vous-même. D'autant plus qu'il n'y avait aucune raison pour que vous me choisissiez, moi, comme confident. Cela vous eût coûté infiniment mieux de libérer votre conscience en parlant à votre mère.

Val sursauta.

— Comment le saviez-vous? demanda-t-il haletant.

— Mon cher enfant, c'est là exactement ce que répète un vrai poltron... Nul doute que vous y ayez songé ; mais vous ne l'avez pas fait. Vous êtes venu chez moi. Maintenant, écoutez-moi, bien attentivement.

Il s'adossa dans son fauteuil, hésita un instant afin de rassembler ses paroles et commença.

— Premier point. Êtes-vous vraiment poltron? A cela je réponds oui et non. Cela dépend de ce que l'on entend par ce mot. Si c'est être poltron que d'avoir un système nerveux très tendu et de l'imagination, d'être dominé par cette imagination dans les moments de danger, au point que vous faites ce qui est faible au lieu de ce qui est fort, et cela contre votre gré, pour ainsi dire — dans ce cas, oui. Mais, si l'on entend par poltron comme je l'entends moi-même — un homme sans volonté qui prémédite de faire passer sa sécurité avant toute chose, qui calcule tout ce qui peut lui épargner la souffrance ou la mort et agit en conséquence, alors, certainement vous n'en êtes pas un, ce n'est qu'une question de mots. Comprenez-vous?...

Or, je crois que les gens les plus estimables ressentent ce que vous ressentez vous-même ; mais, chez vous, cela prend peut-être une forme particulièrement aiguë. Vous avez des tentations violentes et vous y cédez. Mais vous n'avez pas l'intention d'y céder. Ce qu'il y a de bon chez vous lutte constamment. C'est un cas tout différent de ce que nous autres catholiques appelons la *malice*, l'homme qui prépare ses intentions, qui compte sur elles et qui se propose de leur obéir. Vous avez une volonté faible, si vous voulez, une imagination ardente et un bon cœur... (N'interrompez pas ; je ne suis pas en train de vous flatter... je vous dirai tout à l'heure des choses désagréables.)

Eh bien !... l'homme vraiment brave ne permet pas à son imagination de le dominer — l'homme courageux, le genre d'homme, par exemple, qui gagne la Victoria Cross — c'est sa volonté qui le guide ; ou, plutôt, il se guide lui-même au moyen de sa volonté. Il peut avoir terriblement peur, et plus son imagination a peur, plus il est brave, s'il la domine. Le simple courage physique — l'absence de peur — ne mérite pas le nom de bravoure.

C'est la bravoure du tigre, non la bravoure morale de l'homme.

Vous n'êtes pas brave de cette façon-là, mais vous n'êtes pas peureux non plus dans le véritable sens du mot. Vous êtes tout simplement ordinaire. Et ce qu'il faut que nous cherchions, c'est la façon dont vous pourrez faire prédominer votre volonté.

Avant tout, il est nécessaire que vous vous compreniez bien vous-même, que vous voyiez bien les deux choses qui vous tiraillent en sens contraire ; l'imagination et la volonté. Et ensuite, il faut vous appliquer à vivre par la volonté, et non par l'imagination — j'entends dans les petites choses insignifiantes. Les muscles deviennent forts en faisant de petites choses, en soulevant de petites haltères d'une façon continue et non en soulevant de grosses haltères une ou deux fois seulement. C'est par le même procédé que la volonté devient forte, — c'est en faisant certaines petites choses qu'on a décidé de faire, quelque envie qu'on ait de ne pas les faire *à ce moment-là;* je veux parler de choses vraiment infimes, comme de se lever le matin, d'aller se coucher... Pour arriver à soulever des haltères lourdes, il ne suffit pas d'en avoir le désir. Et je crois que c'est le cas pour les différentes choses dont vous m'avez parlé. (A propos, nous autres catholiques, considérons le duel et le suicide comme extrêmement repréhensibles : c'est ce que nous appelons des péchés mortels...) Toutefois, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; si vous vous en êtes abstenu, ce n'est pas que vous les crussiez répréhensibles. Nullement ; c'est que le courage vous a manqué.

Mes conseils vous paraissent, sans doute, un peu ennuyeux. Mais, vous savez, on ne peut pas d'un seul coup reformer en entier son caractère. Dire qu'il nous suffit de *vouloir* pour devenir instantanément forts... ou bons, c'est faux, tout simplement. C'est aussi faux que de dire, comme ce professeur vous l'a dit, que nous ne pouvons

nous modifier en rien : ça, c'est un abominable mensonge, sachez-le ; c'est une opinion moderne, — un moyen de simplifier les choses !... Nous pouvons nous modifier, lentement et progressivement, si nous y appliquons notre volonté.

Il se tut. Val, redevenu tout à fait calme, l'écoutait. Deux ou trois fois, pendant le petit discours du prêtre, il avait fait un mouvement comme pour l'interrompre ; mais l'autre, d'un mot ou d'un geste, l'en avait empêché et le jeune homme écoutait, immobile, son chapeau entre les mains.

— Voilà donc mon diagnostic, et mon conseil, reprit le prêtre en souriant. Commencez à exercer votre volonté. Tracez-vous une règle d'après laquelle vous vivrez : réglez l'emploi de votre journée et conformez-vous-y. Et persistez à vous y conformer. Ne pensez pas à ce que vous feriez si telle ou telle chose arrivait. Ne vous demandez pas si vous seriez brave ou si vous ne le seriez pas : c'est funeste, car, en le faisant, vous encouragez, vous excitez votre imagination. Tout au contraire, affamez l'imagination et mûrissez la volonté. C'est parce qu'on méconnaît ce précepte, que nous voyons, en ces jours de surmenage nerveux, de hâte et d'agitation, tant de gens brisés par la vie...

— Et... et sur la question religieuse? demanda Val timidement.

Le prêtre fit un geste de la main.

— Vous savez quelle est ma religion, dit-il. Ou du moins, vous ne le savez certainement pas. Et, bien entendu, je suis tout à fait convaincu que c'est la vraie : mais pour le moment il ne s'agit pas de cela ; si vous voulez vraiment savoir en quoi elle consiste, revenez me voir et nous en parlerons. Au sujet de la religion, je me bornerai à vous dire aujourd'hui : Pratiquez la vôtre ; faites, en matière de prières, par exemple, tout ce qui vous sera possible, et consciencieusement... Oui, faites-vous de cela

aussi une règle, soumettez-vous-y. Si vous décidez de dire ces prières chaque jour, dites-les, dans quelque disposition que vous vous trouviez. Ne vous en abstenez pas, un matin, subitement, sous prétexte que vous ne vous sentez pas d'humeur pieuse : ce serait donner à votre imagination le pas sur votre volonté. Et c'est là, je vous le répète, ce qu'il faut que vous évitiez.

Val se leva soudain...

— Six heures moins le quart, dit-il. Je suis obligé de rentrer. Merci mille et mille fois.

— Ne me remerciez pas, répondit le prêtre en se levant ; c'est mon métier, vous savez...

Val le regardait toujours. Ce qui lui causait le plus d'etonnement, c'était le naturel, l'absence d'émotivité qu'il constatait chez son interlocuteur. En venant, il envisageait cet entretien comme une crise qu'il allait braver. Or, ce petit homme tranquille à cheveux gris ne paraissait pas du tout le considérer comme une crise, mais comme une partie de son travail journalier. Val se demandait pourquoi il n'était pas venu plus tôt, pourquoi il avait ignoré jusque-là qu'il existait des gens semblables... Les prêtres catholiques étaient-ils tous comme celui-là?...

— Merci encore, dit-il. En somme...

— Eh bien?

— Croyez-vous que j'aurai quelque jour une occasion — quand je serai plus fort — de... de prouver que...

— J'en suis sûr, répondit le prêtre. Cela peut ne pas être une occasion très sensationnelle, et peut-être que personne n'en saura rien. Mais elle viendra, croyez-le.

Et, après une courte pause, il ajouta :

— Le Dieu Tout Puissant, vous savez, ne gaspille jamais ses matériaux.

Quand il fut seul, le pretre se rassit et resta quelques minutes silencieux.

Puis, se parlant tout haut (selon l'habitude qu'il avait contractée en vivant toujours seul) :

— Quand je pense, dit-il avec animation, que ce garçon-là n'a jamais entendu parler de l'Absolution... Quelle... Quelle honte abominable !

## CHAPITRE VIII

### I

Dans la vie, comme dans les rivières, il y a parfois de longues droitures pendant lesquelles rien de particulier ne se présente. L'eau coule, le soleil brille, sans que l'attention soit éveillée. Et il semblait à lady Beatrice, assise dans sa chambre un matin, qu'elle voguait depuis quelque temps sur une de ces périodes inaccidentées. D'abord, ils n'étaient pas allés à Londres ce printemps-là, et, même à Medhurst, un séjour continu de dix-huit mois, cela finit par devenir monotone. Son mari vieillissait sensiblement, il dormait davantage après le dîner, il était moins enclin à s'éloigner de chez lui. Aussi, à part une dizaine de jours passés en Écosse avec les deux garçons et May chez des gens assez ennuyeux, rien n'avait interrompu le trantran casanier de l'existence. Dans le domaine moral, se disait-elle, il ne s'était rien passé non plus de saillant. Il y avait eu aussi le choc causé par la conduite de Val à Rome, puis, quelque temps après, une petite scène très désagréable avec lui, un soir, à son retour de Cambridge. Elle se rappelait encore avoir mal dormi cette nuit-là. Le lendemain matin, d'ailleurs, les choses semblaient s'être arrangées ; on voyait que Val, lui aussi, avait peu dormi, mais il n'était rien survenu de particulier et bientôt elle avait senti se dissiper cette angoisse dont l'entretien pénible de la veille avait marqué

le point culminant. Elle se rappelait avoir recommandé à Val d'aller voir le père Maple, mais se réjouissait maintenant qu'il n'eût pas suivi ce conseil. Savait-on jamais quelles complications pouvaient surgir d'une trop grande intimité avec un prêtre catholique? Certes, elle appréciait le père Maple; il était venu dîner deux ou trois fois encore pendant l'été; mais elle ne lui avait plus reparlé de son fils. D'ailleurs, il s'était absolument trompé en désapprouvant le système adopté à propos de l'affaire du duel et qui avait, au contraire, admirablement réussi; personne n'avait fait allusion à cette histoire. Quel soulagement! Ces choses-là, mieux valait les ignorer, et, si possible, les oublier.

On était en octobre. Le calme allait cesser. Elle irait le 8 avec son mari et sa fille passer une semaine à Debenham où régnait à présent son frère aîné. Val resterait à la maison, devant partir pour Cambridge le 10. D'ailleurs, il chassait déjà tous les jours à Medhurst; elle n'avait donc pas de soucis à se faire à son sujet. Somme toute, elle était contente de lui. Il abandonnait, du moins elle le croyait, cette contrainte singulière qui l'avait tant inquiétée. Évidemment, il se tenait très tranquille, mais les jeunes gens étaient souvent silencieux et Val n'avait jamais été bruyant. Il n'y avait plus eu entre son père et lui de scènes pénibles comme le jour où les chiens s'étaient battus dans le village. Il était réservé, n'avait invité aucun de ses amis à Medhurst, ne manifestait pas le désir de voir des étrangers; mais son air boudeur avait entièrement disparu. Il commençait, trouvait-elle, à prendre un peu les façons d'Austin.

Elle réfléchissait ainsi, assise dans son fauteuil, après s'être entretenue avec la femme de charge et avoir écrit plusieurs lettres. On frappa à la porte. Son mari entra.

— Que faut-il faire des clefs? demanda-t-il sans préambule. Le mieux, je crois, serait de les donner en garde à Masterman.

Elle était familiarisée avec le genre d'humeur où il se trouvait ; humeur passagère, mais, à vrai dire, un peu énervante, qui se manifestait par une exagération du sens de la responsabilité et qu'une épouse moins respectueuse n'aurait pas hésité à qualifier de tatillonne. Elle comprit qu'il faisait allusion au départ du surlendemain et à la nécessité de mettre en sûreté quelques clefs précieuses et quasi symboliques : celle du petit coffre-fort, par exemple, c'est-à-dire du coffre-fort qui recélait certaines pièces d'argenterie ayant une vague corrélation avec Charles II et le premier prétendant, — celle de la vitrine de la bibliothèque, contenant des objets tels qu'une paire de boucles portées par Charles II, un éventail de la reine Anne, une paire de bas passant pour avoir appartenu à Élisabeth, ainsi qu'un grand nombre de miniatures, de clefs émaillées, de tabatières et de médailles ; et, enfin, la plus importante de toutes, celle du « cabinet des parchemins », situé dans l'aile sud, au premier étage. Dans ce « cabinet des parchemins » étaient conservés des documents pour ainsi dire inestimables concernant le domaine, ainsi que les reliques mentionnées au premier chapitre de ce livre — ces reliques qu'on n'oserait énumérer, par crainte d'éveiller l'incrédulité...

— Mais oui, mon ami, en effet, dit-elle ; n'est-ce pas toujours lui qui les garde en notre absence?

— Ma chère, vous avez donc oublié? reprit le général en insistant d'un air solennel. Ces clefs-là doivent toujours être gardés par un membre de la famille, quand il s'en trouve un au château.

Et son regard prit une expression réprobatrice. Alors elle se rappela ce détail de la terrible étiquette des Medd, plus rigide que celle d'aucune cour et qui prévalait chaque fois qu'il s'agissait de la « Famille ».

Elle répondit, un peu confuse :

— Val sera ici jusqu'au 10, et je crois qu'Austin doit arriver ce jour-là pour chasser — n'est-ce pas?

— Ainsi, vous pensez que je puis en toute sécurité les confier à Val? demanda-t-il comme quelqu'un qui résout des choses définitives.

— Je crois que le pauvre garçon serait peut-être blessé que vous ne le fissiez pas ; surtout s'il se souvient de cette coutume.

— Très bien, dit le général, de l'air d'un homme qui se range, par condescendance, à un avis contraire au sien (et, par conséquent, moins raisonnable). Après quoi il sortit avec précipitation.

Lady Beatrice ne put s'empêcher de sourire. Elle voyait en pensée son mari, avec sa culotte de cheval, marchant très vite pour aller révéler à son fils cadet la responsabilité dont il l'investissait pour une durée de deux jours, puis rentrant dans son cabinet de travail afin d'y compléter ses dispositions de départ ; son entrevue avec Masterman ; son agitation en rangeant les tiroirs... Mais cette innocente ironie ne dura qu'un instant : bientôt l'orgueil des Medd et sa pourpre glorieuse vinrent envelopper à nouveau lady Beatrice de leur écrasante splendeur.

## II

Elle n'avait fait erreur que sur un seul point. Son mari ne se rendit pas dans la chambre de Val, mais fit notifier cérémonieusement à celui-ci, par l'entremise de Masterman, qu'il l'attendait dans la bibliothèque.

L'état d'âme du vieillard à l'égard de son fils est assez malaisé à décrire. Ses sentiments, toujours massifs, d'un seul bloc, étaient de ceux qui défient l'analyse. En lui deux grandes idées fixes se faisaient face, — deux idées fixes devant lesquelles toute affection, toute tendresse domestique rampaient comme des fourmis au pied d'une chaîne de montagnes : l'orgueil familial et le déshonneur. Ces deux idées dominaient tout ; et

sept mois écoulés n'étaient point parvenus à les concilier. Val, la chair de sa chair, le sang de son sang, Val — un Medd — avait outragé sa naissance... Mais, à vrai dire, les débats intérieurs du général n'importent guère... Extérieurement, il traitait Val avec une froide aménité, lui parlait peu et ne lui faisait jamais d'observations. (Val, d'ailleurs, ne lui donnait pas de raisons d'en faire.) S'il ne pouvait estimer Valentin, il gardait pour lui la considération due, malgré tout, à un Medd. En cette occasion particulière, il eut conscience d'accomplir un acte de haute générosité.

— Je voulais te parler des clefs, dit-il, en voyant entrer le jeune homme. Je te les confierai quand nous partirons, et tu les remettras à Austin le 10, dès son arrivée.

— Très bien.

— Regarde-les. Les voici, toutes les trois. (Il les lui tendit à travers la table.) Elles ont des étiquettes et sont, par conséquent, faciles à reconnaître : celle du petit coffre à argenterie, marquée C. A. ; celle de la grande vitrine, marquée G. V., et celle du cabinet des parchemins marquée C. P. Tu as bien compris?

— Oui.

Le général passa sa langue sur ses lèvres d'un air très important.

— Bien. C'est ici que je les mets. (Il désigna un des tiroirs de la table.) Masterman aura les clefs de la maison, comme d'habitude. Mais ces trois-là, je les confie à ta garde. Tu comprends?

— Oui.

Le général fit une pause... (Oui, décidément, il valait mieux mettre les points sur les *i*. Peut-être Val ne mesurait-il pas toute l'étendue de la responsabilité.)

— Je fais cela, mon garçon — mais tous les pères ne le feraient pas, étant donné les circonstances... tu comprends, hein?

Il vit affluer une très vive rougeur sur le visage de son fils.

— Oui, papa; je comprends parfaitement. Je vous remercie beaucoup.

— Très bien. C'est tout, mon garçon.

Quand Val fut reparti, le général remit soigneusement le petit trousseau dans le tiroir qu'il referma. Il était content, somme toute, d'avoir conféré cet honneur au jeune homme. Peu de pères, se disait-il, eussent agi de la sorte... Puis, il se demanda s'il n'avait pas fait preuve de faiblesse et resta un bon moment à regarder au dehors, en soufflant doucement par les narines, ce qui, chez lui, était l'indice d'une méditation profonde.

Quand la famille se déplaçait, ne fût-ce que pour quelques jours, il y avait une grande abondance de choses à faire dans la maison; des tiroirs à fermer à clef, des papiers à mettre en ordre; des caisses, ne contenant d'ailleurs rien de particulier, à transporter deçà et delà. Et puis, il y avait des entrevues avec Masterman — conversations secrètes où il était question de la cave; des entretiens avec Mr. Watson, le piqueur, traitant de l'emploi des chevaux et de leur exercice; des colloques avec Mr. Kindersley, le garde chef, au sujet des parties de chasse que seraient autorisés à faire les deux jeunes gens.

Aussi le général ne put-il pas rester longtemps à souffler par les narines, car Austin devait arriver le 10, avec Tom Meredith et un autre de ses amis, et Mr. Kindersley attendait de son maître les ordres précis au sujet des endroits qu'il faudrait battre. Le général regrettait qu'Austin et Tom ne pussent venir le 8 ou le 9, ce qui eût permis à Val de chasser avec eux. Mais Austin, semblait-il, ne pouvait se rendre libre avant le jour fixé pour le départ de Val. Après tout, ce dernier avait déjà chassé le perdreau pendant plusieurs jours; d'ailleurs un garçon qui est encore à Cambridge ne doit pas s'attendre à faire toujours ce qu'il lui plaît.

## III

Le départ fut une terrible affaire.

La famille devait effectuer le trajet en voiture et les domestiques en chemin de fer, avec les bagages. Debenham n'était qu'à quinze milles de Medhurst par la route et à vingt-six milles par la voie ferrée. Mrs. Bentham était partie dès la veille au soir, en personne indépendante et honorée, pour faire sa visite annuelle à la femme de charge des Debenham.

Vers neuf heures, la wagonnette et le fourgon à bagages étaient devant le porche sud ; ce fut le signal d'une activité tumultueue.

D'abord apparurent de grandes malles à couvercles bombés en formes d'arches, entremêlées de colis mystérieux, de boîtes à chapeaux, de porte-parapluies, de deux étuis à fusil et de trois ou quatre valises.

Puis, May, regardant par la fenêtre, vit Masterman, sévèrement vêtu de noir comme d'habitude et qui, avec des gestes multiples, donnait des ordres à deux hommes en tablier vert chargés de placer les paquets selon les rites, les uns dans le fourgon (jusqu'à ce qu'on pût prévoir, comme une chose imminente, que le gros cheval brun serait soulevé par la sangle et suspendu en l'air), les autres, devant le siège de la wagonnette. (May, en joli costume de voyage, observait, fascinée, ces préparatifs.)

Au même moment, la femme de chambre de May, qu'on eût prise pour une duchesse diaphane et travestie, entra, très agitée, en s'excusant d'avoir oublié d'emballer certaines paires de guêtres, qu'elle saisit et emporta.

Quand May se remit à la fenêtre, l'assemblée était devenue plus nombreuse, Mr. Simpson, le valet de chambre, en complet chocolat, pardessus noir, chapeau noir, canne

noire à la main et semblable à un détective de théâtre, se tenait près de la wagonnette où devaient monter « les dames ». Mrs. Caunt, femme de chambre de lady Beatrice, s'apprêtait à le faire, pendant qu'un des hommes en tablier vert, tremblant sous le doigt dénonciateur de Masterman, faisait glisser en zigzag une malle du haut du fourgon sur le sommet du promontoire, déjà considérable, entassé devant le siège de la wagonnette. Puis Fergusson elle-même survint, portant quelque chose de plat (les guêtres probablement) dissimulé dans du papier...

— Dieu ! que c'est donc compliqué ! (Bonjour, maman) — que c'est donc compliqué, ce départ !

Lady Beatrice embrassa distraitement sa fille. Elle semblait impressionnée, elle aussi, par l'importance de l'événement.

— Caunt est partie, dit-elle. Et je ne peux pas trouver ma voilette à pois. Ne l'a-t-elle pas laissée ici? Elle oublie toujours tout !

Et, après avoir promené un regard circulaire sur la chambre en désordre, elle repartit en claudiquant.

Mais le départ des bagages et des domestiques ne fut qu'une chose insignifiante et banale comparée au départ de la famille elle-même.

Le premier épisode eut lieu au breakfast, où les dames parurent en chapeau. Le général, vêtu de gris, avec des guêtres blanches, entra, porteur d'un manteau, d'une paire de jumelles dans leur étui à longue courroie et d'une petite boîte recouverte en cuir, qu'il dénommait son « coffret de voyage ». Nul n'ignorait que ce « coffret de voyage » devait toujours contenir une gourde de spiritueux, une timbale en corne, une brosse à cheveux et un peigne. Ce manteau et ces articles de voyage, Mr. Simpson les avait disposés avec soin sur la grande table du hall, où il était facile de les prendre en partant.

Mais le général estima préférable de les apporter dans la salle à manger.

En les posant sur une chaise, près de la porte, il secoua sa tête grise d'un air sévère.

— Simpson devient négligent, dit-il. J'ai trouvé ces affaires-là sur la table du hall !

— C'est peut-être qu'il les y avait mises exprès, risqua May, non sans audace.

Le général secoua la tête de nouveau, en se dirigeant vers le dressoir.

— Probablement... Miss Deverell, puis-je vous donner un peu de volaille?

Trois quarts d'heure après, on entendit des pas de chevaux et un bruit de roues ; et May qui, après avoir mis son manteau, jouait dans le hall avec le petit angora, alla regarder par la porte ouverte, au moment même où la voiture s'arrêtait devant les marches.

Déjà Masterman se trouvait là (par un prodige magique, évidemment, car moins de deux secondes auparavant, il allait et venait dans le hall) en conférence avec Mr. Watson, dont la majesté trônait sur le siège, derriere les deux grands chevaux noirs et lustrés aux harnais armoriés, qu'un groom tenait par la bride.

Puis, plusieurs autres personnages survinrent. James, le premier valet de pied, qui devait accompagner ses maîtres jusqu'à Debenham (sans doute pour tenir compagnie à Mr. Watson pendant le retour, car sa présence ne paraissait avoir d'utilité ni à l'une ni à l'autre extrémité du trajet), traversa précipitamment le hall, allant vers la bibliothèque, puis repassa en sens inverse, et cela deux fois de suite — moulé dans son habit bleu à longues basques. (La vitesse dont il alla, revint, retourna puis revint encore, révélait que le général avait dû sonner de façon un peu nerveuse.) En même temps, deux nouveaux figurants surgirent de derrière les bosquets qui masquaient l'écurie : un deuxième

groom et un palefrenier, qui se tinrent à l'écart, observant de loin l'action.

Soudain une servante entra dans un état d'animation extrême.

— Pardon, Mademoiselle, Madame ne peut pas trouver sa voilette à pois !

— Dites à Madame qu'il y en a deux à moi au vestiaire, dans le tiroir de gauche.

— Bien, Mademoiselle.

Alors, miss Deverell apparut comme une ombre, car l'horloge des écuries sonnait l'heure fixée pour le départ. Elle était vêtue, gantée, voilée et chapeautée avec une précision vraiment extraordinaire.

— Ma chère, dit-elle à May, vous n'avez pas mis votre boa en fourrure.

— Il fait trop chaud ; d'ailleurs, il est dans la malle.

Miss Deverell cligna des yeux deux ou trois fois et s'assit sur le bord d'une chaise.

A ce moment, Masterman ayant consulté sa montre et s'étant assuré par un échange de regards avec Mr. Watson que l'heure signalée par l'horloge était la vraie, rentra et se dirigea vers la bibliothèque, de l'allure dégagée d'un homme qui dispose de prérogatives particulières. Il allait, à n'en pas douter, prévenir son maître qu'il était dix heures un quart.

Val, alors, parut à son tour en knickerbockers, les mains dans ses poches, avec l'intention bien marquée de se montrer respectueux et soumis. May se rappela qu'il serait reparti pour Cambridge quand elle reviendrait...

## IV

Les sentiments de May à l'égard de Val étaient des plus variables. Elle avait été sincèrement et profondement choquée de sa conduite à Rome ; par contre, c'était

mal de se battre en duel. De plus, elle faisait partie de la famille Medd, et elle était une jeune fille ; le sang Medd se révoltait chez elle à l'idée de la tache infligée à l'honneur du nom ; mais la jeune fille aimait tendrement son frère, qui, si souvent, l'avait fait jouer sur l'herbe ou emmenée dans les bois dénicher des oiseaux. Elle était aussi peu imaginative que sa mère. Chez elle, le sentiment remplaçait l'imagination et cette lacune tantôt la rendait trop dure pour Val, tantôt voilait la noirceur de sa faute Tout cela avait eu pour conséquence de les rendre très étrangers l'un à l'autre pendant les derniers mois, car les jeunes gens montrent en général peu de tolérance pour les caprices, et May avait semblé à Val particulièrement capricieuse. A plusieurs reprises il avait senti entre eux comme une chaleur sympathique ; un soir, même, il crut à un entente véritable ; mais le lendemain matin, des volets s'étaient refermés sur la gentillesse de la veille, ne laissant plus voir qu'une façade froide et digne. D'ailleurs, il ne pouvait oublier le cauchemar de ce voyage durant lequel les deux jeunes filles s'étaient obstinément écartées de lui avec une sorte de répulsion..,

— Vous arriverez vers midi, n'est-ce pas? dit Val. appuyé contre un sofa, les mains toujours dans ses poches.

— Oui, à la condition que papa ne continue pas à lambiner comme ça...

Masterman sortit de la bibliothèque avec la même agitation que James. Les préparatifs, bien qu'ils eussent duré deux jours n'étaient évidemment pas terminés encore. Comme il disparaissait, lady Beatrice entra, dans un frou-frou de soie.

— Où est ton père?

— Je crois qu'il n'est pas encore tout à fait prêt, dit May. Masterman et James ont l'air de chercher quelque chose.

Lady Beatrice ressortit aussitôt.

— Tu seras parti quand nous reviendrons, observa

May après un silence, et ne trouvant rien d'autre à dire.

— Oui, répondit Val.

Il se dirigea, comme en flânant, vers la table où étaient les journaux illustrés et se mit à regarder le *Graphic*, remettant ses mains dans ses poches à chaque page qu'il tournait.

Il y eut quelque chose de frappant dans la façon dont il rectifia instinctivement la position en voyant apparaître à la porte de la bibliothèque le général, harnaché comme pour une exploration et s'avançant d'un pas énergique et rapide. Il avait sur la tête un chapeau haut-de-forme gris, pareil à un gâteau ; par-dessus son complet gris, un manteau de voyage, gris aussi, mais plus foncé, barré de courroies ; sur ses bottines marron, des guêtres blanches ; dans l'une de ses mains gantées il tenait un étui rempli de parapluies et d'ustensiles divers, et dans l'autre son « coffret de voyage ». Il marchait vite, enveloppé d'une odeur de cheviotte neuve et d'une atmosphère solennelle.

— Allons, dépêche-toi, dépêche-toi, cria-t-il à sa fille ; nous sommes déjà en retard de dix minutes.

Alors, commença la dernière phase du départ, semblable à un raz de marée.

Lady B atrice suivait son mari avec une prestesse surprenante, pendant qu'une femme de chambre, marchant presque à quatre pattes, lui tirait le bas de sa robe. Masterman réapparut du côté opposé à celui par où il avait disparu ; May se leva d'un bond et plongea dans le torrent, à côté de sa mère. James s'envola par une porte latérale, ses longues basques lui battant les jambes ; deux têtes de servantes émergèrent, inquisitrices, au-dessus de la balustrade de la galerie, et Mrs. Markham, la femme de charge, vint assister au spectacle du haut d'un palier, les mains croisées sur l'estomac, comme sur le point de prendre part à un chant liturgique.

Enfin, les voyageurs s'entassèrent dans le grand landau. Miss Deverell s'y trouvait déjà, assise, très droite, à sa place, dans le fond à gauche. Lady Beatrice prit place à côté d'elle ; May s'assit en face de sa mère et le général en face de miss Deverell. Masterman ferma la portière et James grimpa sur le siège.

— Au revoir, mon garçon, au revoir ! cria le général avec un signe de sa main gantée à Val qui avait suivi le flot et se tenait maintenant, nu-tête, sur une marche de l'escalier. Enfin, nous voilà prêts !

Lady Beatrice lui envoya un baiser. (Elle avait oublié de lui dire au revoir et en était un peu confuse — mais il avait fallu tant se presser !)

May lui fit un signe de tête en souriant.

— Au revoir, Val !

— Ça va bien, Masterman.

La voiture s'ébranla ; au contact du fouet qui doucement leur caressa les flancs, les chevaux tressaillirent, firent cliqueter leurs mors, et l'on démarra. Le deuxième groom et le palefrenier, n'étant pas « en tenue », se cachèrent derrière les buissons ; des visages féminins se montrèrent aux fenêtres. Masterman s'inclina par deux fois.

Et c'est ainsi que la famille Medd quitta sa résidence des champs.

Lorsqu'on fut à mi-côte et que le général eut fini de chercher son étui à jumelles qui avait glissé derrière son omoplate, May jeta un regard vers le château.

Il était là, dans sa grandeur et sa magnificence, indescriptiblement beau, paraissant bien plus essentiel au paysage que les chênes et les hêtres qui l'entouraient de leur verdure. Les deux ailes se tendaient comme des bras accueillants, ses cheminées envoyaient vers le ciel clair et matinal d'octobre de longs écheveaux d'un gris délicat ; le corps central s'élevait, majestueux et dominateur, au-dessus de la large terrasse dallée et du grand perron. Et

là, près de la porte surmontée de l'écusson, May aperçut la petite silhouette de quelqu'un vêtu de gris, en culotte et sans chapeau, qui les suivait encore des yeux. Masterman n'était plus là ; plus de visages aux fenêtres ; les alentours des buissons étaient déserts. Il ne restait plus que Val.

Elle regarda sa mère. Sa mère arrangeait une couverture sur ses genoux.

Elle regarda miss Deverell. Miss Deverell, les yeux clos, se disposait à sommeiller.

Elle regarda son père. Son père rajustait une de ses courroies.

Lorsque la voiture atteignit le haut de la colline, elle se retourna une dernière fois et vit la silhouette grise qui rentrait.

ROBERT-HUGH BENSON.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

*(Traduit de l'anglais* par M. REYNALDO HAHN).

P 192

N° 36 Prix : 1 fr. 50 6 Septembre 1919

# La Revue hebdomadaire

ET

## SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE SAMEDI

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE NATIONALE PRÊT

*VINGT-HUITIÈME ANNÉE*

## SOMMAIRE


| | | |
|---|---|---|
| | *ENQUÊTE DE « LA REVUE HEBDOMADAIRE » :* | |
| Lieut[t]-colonel REILLE | **IX. De l'Usine au front et retour** | 3 |
| JEAN-LOUIS VAUDOYER | **Le Livre d'Alcione** *(fragments)* | 24 |
| ROBERT-HUGH BENSON | **Le Poltron** (XIV, *fin*). (Traduit de l'anglais par M. REYNALDO HAHN) | 54 |
| JEANNE D'ORLIAC | **Chez le poète Guillaume de Salluste, seigneur du Barthas** | 71 |
| ANDRÉ BELLESSORT | **Virgile : VIII. L'Art et l'âme de Virgile** | 80 |
| RENÉ MOULIN | **L'Autriche au tombeau** | 112 |

*Les Faits et les Idées au jour le jour.*


Per 16°

*LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit*

**LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière (6e) — PARIS**

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-53

49

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

# LE POLTRON

*(Suite et fin)*

## CHAPITRE IX

### I

Charles, le second valet de pied, était encore assez jeune pour se réjouir quand la famille partait et qu'il ne restait au château que Mr. Val ou Mr. Austin, ou les deux.

Car, alors, bien des libertés étaient tolérées. On pouvait se laisser voir à toute heure en manches de chemise ; il suffisait d'un complet sombre et propre pour être en grande tenue ; les coups de sonnette étaient rares ; il y avait très peu de service de table. Certes, les besognes ennuyeuses ne manquaient pas : il fallait déplacer les meubles pour nettoyer à fond, polir certaines pièces d'argenterie dont on se servait rarement. Mais il flottait une atmosphère de vacances, quelque occupé que l'on fût.

Pendant ces deux jours-là, par exemple, Charles eut l'impression de faire du sport. Le 8, après le lunch, Mr. Val alla tuer des pigeons, et Charles fut posté, pendant la majeure partie de la journée, dans un site charmant et ensoleillé, à la lisière nord du bois de sapins

Le 9, il eut des récréations plus attrayantes encore, car, au moment où il entrait pour desservir la table du breakfast, Mr. Val l'informa qu'il l'emmenait, ainsi que l'un des gardes, d'abord dans un champ de chaumes,

pour y chasser quelques perdreaux, puis dans certains taillis embroussaillés où il devait y avoir des lapins, peut-être même un ou deux faisans égarés. Ils réussirent dans la première partie de l'expédition, rentrèrent pour le lunch, ressortirent ensuite et restèrent dehors tout l'après-midi. Mr. Masterman, il est vrai, témoigna ce soir-là un assez vif mécontentement, mais on n'en avait pas moins passé une journée entière en plein air.

Quand il eut apporté le café à Val qui, en ces occasions-là, dînait dans un petit salon voisin du hall, il monta préparer les bagages pour le départ du lendemain, puis descendit au sous-sol, où il mangea, pour son souper, un demi-lapin. Après quoi il alla se coucher.

Un peu après deux heures il se réveilla, sentit une odeur de brûlé et en se dressant dans son lit, crut entendre une voix qui appelait.

## II

Cette même nuit-là, à deux heures moins dix, Mr. John Brent, aide-forgeron, passait devant l'extrémité du château, dont une centaine de yards le séparaient ; il portait, dissimulés sous ses vêtements, les diverses pièces d'un fusil à air comprimé, une douzaine de petits filets enroulés autour de son corps, et dans une énorme poche intérieure de son veston, un furet muselé, attaché à une ligne de longue dimension. Il marchait avec précaution sur l'herbe, dans l'ombre des arbres, chaussé de souliers de tennis très légers, teints en noir, et se dirigeait vers les fourrés épais situés derrière la colline environ à mi-chemin entre le château et la maison du garde. Tout en avançant, il épiait attentivement le château, seule habitation devant laquelle il fût absolument contraint de passer ; aussi, ne manqua-t-il pas de remarquer une lueur bizarre qui allait et venait assez étrangement dans le rez-de-chaussée de l'aile sud... Tout d'abord, il attribua ce phénomène au

mouvement des branches devant quelque fenêtre éclairée, et, protégé par les ténèbres du bouquet d'arbres qu'il traversait, il s'arrêta pour observer, car une fenêtre éclairée, ce n'était pas dépourvu de danger...

John Brent était un brave homme ; il n'éprouvait que des sentiments de respect et d'affection pour les grands de la terre qui, involontairement, mais si abondamment, le pourvoyaient de gibier ; et, constatant qu'il y avait le feu au château, il n'hésita pas un seul instant à donner l'alarme.

Il partit donc à toutes jambes à travers l'herbe humide, en préméditant dans sa course une explication plausible de sa présence. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé tout près de la fenêtre du billard, d'où sortait maintenant une fumée épaisse et rougeâtre ; et là, une main de chaque côté de la bouche, il se mit à brailler de toute la force de ses poumons, sans souci de sa propre sécurité. Une fenêtre s'ouvrit enfin. Il comprit qu'on l'avait entendu ; alors, après avoir crié quelques mots bien distincts, il tourna précipitamment l'angle de la façade, courut à la corde qui pendait de la cloche et fit retentir un carillon éperdu.

## III

On n'imagine pas le peu de temps qu'il faut pour réveiller toute une maison quand la nécessité l'exige réellement.

Trois minutes ne s'étaient pas écoulées que des fenêtres s'ouvraient partout et que Charles détalait vers les écuries pour y sonner la cloche et faire seller les chevaux. Des cavaliers partirent presque aussitôt dans trois directions différentes avertir les pompiers et bientôt tous les habitants du château, les femmes en jupons, un châle sur les épaules, les hommes en pantalon, sans veste ni gilet, se trouvaient rassemblés dans le hall, excepté ceux qui

allaient et venaient à l'angle de l'aile sud, organisant tant bien que mal un service d'eau. Les lampes électriques étaient presque toutes allumées et le château brillait, au milieu de ses arbres et de ses gazons, illuminé comme pour une fête. De grandes ombres passaient sur l'herbe ; l'air était plein de clameurs de cloches et de cris.

Avec une décision et une promptitude surprenantes, Val assuma le commandement. Avant même que Masterman fût descendu dans le hall, il était sorti, avait contourné l'aile sud pour examiner la situation et revenait, tout en donnant des ordres, au moment où M. Watson, suivi d'une équipe de palefreniers, faisait irruption sur la terrasse. Val grimpa sur le petit mur qui bordait le perron et, d'une voix forte :

— Watson, s'écria-t-il, que six de vos hommes prennent des seaux et forment la chaîne en partant du puits, et qu'ils jettent de l'eau sur les fenêtres sans s'arrêter... Vous avez envoyé chercher les pompiers?... Bien... Masterman, retournez dans le hall et commencez à décrocher les portraits ; les femmes vous aideront, nous avons besoin de tous les hommes. Mettez les portraits en tas ici, sur la terrasse, de ce côté-là. Après, vous sortirez les meubles... Ah! dites-donc, envoyez-moi quelqu'un... Charles! Charles!

— Voilà, monsieur.

Charles agita une main au-dessus de la foule haletante. Il avait déjà la figure noire de suie.

— Charles, faites le tour des chambres à coucher, allez dans *toutes*, vite, vite, assurez-vous qu'il n'y reste personne et venez me rendre compte... Mistress Markham... Où êtes-vous, Mistress Markham?... Veillez, je vous prie, à ce qu'aucune des femmes ne s'approche du feu sans permission ; tenez-vous dans le hall pour le moment. James, j'ai besoin de vous ici. Et... et de William...

(Le valet de pied et le groom s'approchèrent, dociles.)

— Master Val...

— C'est vous, Masterman?... Je ne vous entends pas.

Taisez-vous donc là-bas, les femmes, et rentrez dans le hall à l'instant, — à *l'instant*, je vous dis !... C'est ça — et fermez la porte. *Mais fermez donc la porte!* je n'entends pas Masterman... Allez et faites ce que je vous ai dit... William, James. Ah ! vous voilà. Où est Charles?... Ça ne fait rien. Venez, suivez-moi.

Il sauta en bas du mur.

En quelques secondes il avait nettement tracé son plan. C'est un des avantages de l'imagination : celui qui la possède peut voir beaucoup de choses à la fois.

Réveillé par Charles, il avait bondi hors du lit, tout à fait alerte, s'était élancé au dehors, avait couru jusqu'aux fenêtres du billard et fait son diagnostic : l'incendie s'était déclaré dans le billard — l'avant-dernière pièce de l'aile sud — et avait gagné le fumoir. Il le déduisit d'après ce fait que le feu, vu à travers les volets, était beaucoup plus vif dans la première pièce que dans la seconde. (Probablement un fil électrique.)

Alors il avait traversé le hall pour pénétrer dans le billard, puis reculé en entendant, à travers la porte, le grondement des flammes. Il comprit qu'il y aurait du danger à produire un courant d'air et que le seul parti à prendre momentanément était de lancer de l'eau par les fenêtres en attendant l'arrivée des pompes. Alors, il avait fermé la porte à clef, mis la clef dans sa poche et regagné la terrasse pour donner ses ordres aux domestiques.

## IV

Charles, ayant accompli sa mission, redescendit quatre à quatre (toutes les chambres des domestiques étaient vides, à l'exception d'une seule, où la nouvelle fille de cuisine mettait tranquillement ses bas). Il arriva dans le hall comme Mr. Val en sortait par la porte conduisant à l'aile sud, suivi des deux hommes ; Charles s'élança

derrière eux. Ils se dirigeaient vers le petit salon de lady Beatrice où elle avait réuni quelques trésors : portraits, meubles, objets d'art. Cette pièce, contiguë au fumoir, était par conséquent la plus exposée. Sur le seuil, Val se retourna.

— Charles ! ah ! vous êtes là... Montez par l'escalier de service et tâchez d'entrer dans les pièces qui sont au-dessus de celles-ci. Si vous y arrivez, jetez tout ce que vous pourrez par la fenêtre. Mais n'allez pas jeter aussi les porcelaines ! Partez vite !...

Charles obéit ; il entendait, tout en courant, la voix des palefreniers, les fracas et le sifflement de l'eau qu'on lançait sur les flammes. Par bonheur, le feu s'était déclaré en cet endroit que cinquante yards au plus séparaient du puits où s'alimentaient les citernes.

Les chambres du haut, dont Charles tourna les commutateurs en entrant, avaient un aspect singulièrement tranquille et paisible après l'agitation et la confusion d'en bas. Déjà la fumée commençait à traverser les parquets, mais l'atmosphère était encore respirable. Il courut aux fenêtres, les ouvrit et se mit à sa tâche, arrachant d'abord les rideaux, preuve de grand bon sens, comme étant ce qu'il y avait de plus inflammable, puis jetant par les fenêtres les tableaux, les chaises, les couvertures... C'étaient les chambres du maître de la maison et de sa femme.

Au bout d'un quart d'heure, la chaleur et la fumée devinrent subitement intolérables. Il empoigna un petit bureau en marqueterie et tâcha d'atteindre la fenêtre, mais, chancelant, étouffant, fut obligé de lâcher le meuble, et s'enfuit en oubliant d'éteindre les lumières, qui brillaient maintenant comme des reverbères dans le brouillard. Il fit claquer la porte derrière lui, prit une longue aspiration et descendit en toute hâte.

— Ah ! s'écria Val en le voyant. Vous êtes sain et sauf. Tant mieux ! Avez-vous fini là-haut?

— A peu près, master Val. Mais je n'ai pas pu...

— Venez nous aider ici. Ces maudites pompes qui n'arrivent pas !

Le petit salon était presque vide. Les tapis persans, les petites tables, les coffrets, les tableaux, les chaises gisaient en désordre sur l'herbe piétinée, sur les parterres éclairés par le rouge flamboiement des fenêtres. Dans cette même lumière, qui commençait à prendre une teinte jaunâtre et fumeuse, les palefreniers occupés à passer des seaux d'eau avaient l'air de démons. On entendait par moments la voix de Mr. Watson commandant la manœuvre ; mais le rugissement de l'incendie devenait plus intense et sa crépitation plus continue.

Mr. Val et les deux hommes étaient aux prises maintenant, avec un grand secrétaire en ébène, dont la largeur n'excédait pas celle de la fenêtre, mais trop lourd pour qu'on pût le pousser sur le parquet glissant. Charles se mêla au groupe, lui adjoignant sa force.

Et tout à coup, il entendit un juron poussé par Mr. Val.

— Nom de Dieu ! j'ai oublié le cabinet des parchemins ! Charles, chargez-vous de ce qui reste ici. Quand vous aurez fini, faites pour le mieux.

— Master Val...

Mais Val n'était plus là.

Cinq secondes après, Masterman, qui s'occupait encore des portraits, dont plusieurs étaient déjà décrochés et empilés sur la terrasse, le vit qui, bousculant les servantes ahuries, disparaissait dans la direction de la bibliothèque. Il l'appela faiblement, mais n'obtint pas de réponse : presque aussitôt il le vit revenir, tenant à la main un petit trousseau de clefs qu'il faisait tinter en courant.

— Master Val !...

Mais Val était encore parti, et Charles qui sortait du petit salon, l'aperçut, à travers un mince rideau de fumée, s'élancer sur les premières marches de l'escalier de service.

Il le rattrapa sur le palier du premier étage et lui prit le bras.

— Master Val... vous ne pourrez pas ; c'est impossible. Tout est déjà...

— Quelle blague ! allons, lâchez-moi !... *Vous ne pouvez pas comprendre.*

— Mais, monsieur...

— Lâchez-moi, n'est-ce pas !

Il y eut une courte lutte. Val se libéra violemment.

— Ça va bien, je vous dis ! cria-t-il à Charles en pleine figure. Et il partit d'un trait.

— Master Val, vous ne pourrez pas... Tout doit être en feu maintenant...

Il n'y eut pas de réponse. Déjà venait d'en haut une grande rafale de fumée, et Charles, les yeux grands ouverts mais aveuglés, perçut que le plafond du palier se perdait dans d'épais nuages. Mais nulle flamme n'était visible ; et, après tout, cela n'avait pas l'air très dangereux pour le moment.

## V

La nuit était très sombre, mais l'incendie projetait sa lueur sur les gazons, les arbres et les silhouettes noires qui se démenaient. Un homme, détaché par Mr. Watson, mettait en lieu sûr les objets jetés par Charles du premier étage ainsi que ceux du petit salon. Quand le grand secrétaire en ébène sortit enfin et tomba au dehors en écrasant les fleurs d'automne, Mr. Watson lui-même prêta son aide à ceux qui eurent à l'emporter à travers le gazon.

Cette tâche accomplie, il venait de lâcher prise, haletant et ruisselant, quand il s'entendit appeler par une voix aiguë et stridente qui perçait la rumeur des autres voix, le bruit des meubles qu'on roulait et l'haleine monstrueuse du feu.

— Watson ! Watson !

Il leva la tête. Là-haut, très visible dans une chambre jusque-là obscure et maintenant éclairée, Mr. Val, en pyjama clair, trépignait, au paroxysme de l'agitation. Il semblait avoir quelque chose dans les mains ; les gros barreaux de fer de la fenêtre lui dessinaient sur le corps un filet noir.

Le cocher accourut. La voix lui cria :

— Je vais vous lancer des choses. Veillez dessus avec grand soin.

— Master Val, descendez, c'est dangereux ! La chambre voisine...

— Ici, ça va. Tenez, attrapez !

Un paquet tomba lourdement sur les mains de Watson et glissa sur le sol.

— Ramassez-les ! Ne les perdez pas, pour l'amour de Dieu !

Et la silhouette disparut.

Alors de nombreux paquets se succédèrent jetés à travers les barreaux.

Soudain il y eut une pause.

— Descendez, master Val, au nom du ciel ! La chambre à côté...

La silhouette réapparut, les mains vides, cette fois, et gesticulant.

Tout d'abord, le piqueur ne comprit pas.

Derrière lui, pendant quelques secondes d'un silence relatif, il entendit le souffle oppressé des hommes qui formaient la chaîne, à présent réduite. Mais le rugissement des flammes reprit, plus fort, noyant les mots qu'on criait de là-haut... Sortant par les fenêtres ouvertes du premier étage et voisines de cette unique fenêtre garnie de barreaux épais que la silhouette blanche secouait désespérément en criant des mots inarticulés, de grandes langues de flamme rouge et orange perçaient, comme des sabres tordus, l'énorme volume

de fumée qui montait dans le ciel noir pointillé d'étincelles dansantes. Et de temps à autre, entre deux explosions de flamme, quand le bruit de la fournaise se calmait, les appels furieux de la cloche et le tumulte des voix remplissaient la nuit...

Soudain, Watson, hagard, épouvanté, comprit. Avec un grand cri et un geste de fou, il s'élança en proférant des exclamations confuses, vers la façade du château où s'ouvrait la seule porte donnant accès dans l'aile-sud.

## VI

Ce fut à ce moment-là, sans doute, que les hommes, toujours peinant sur leurs seaux d'eau, aperçurent la silhouette solitaire qui s'agitait derrière les barreaux de la fenêtre, et, à leur tour, comprirent...

A l'enquête, l'un d'eux déclara qu'il avait couru chercher une échelle; mais il n'en restait pas une seule dans l'écurie; on les avait toutes prises, sans doute pour décrocher les portraits; — et quand l'homme revint, tout était fini.

Un autre dit qu'il avait essayé de lancer de l'eau — c'était la seule idée qui lui était venue — mais la fenêtre était trop haute.

Un troisième avait voulu monter par l'escalier de service jusqu'au cabinet des parchemins, mais déjà l'escalier était en flammes. Alors il avait pris le grand escalier, mais derrière la porte qui faisait communiquer le palier du premier étage avec l'aile sud, il avait trouvé une véritable fournaise. Mr. Watson, ajouta-t-il, était là, criant comme un damné... Il avait été obligé de le tirer en arrière.

Le dénouement fut, d'ailleurs, facile à reconstituer — et il eut pour spectateurs ceux qui, abandonnant tout espoir, avaient enfin posé à terre leurs seaux, et,

les yeux dilatés, regardaient s'accomplir le désastre, ainsi que les gens du village, hommes et femmes à moitié vêtus qui, s'agglomérant peu à peu depuis une demi-heure, avaient fini par former au bord de la pelouse une foule nombreuse et terrifiée.

Val s'était attardé trop longtemps dans le cabinet des parchemins et, en ouvrant la porte pour s'enfuir, avait dû se trouver arrêté par une poussée de feu. Il eût probablement pu s'échapper encore en s'élançant tout de suite par cette issue ; mais, affolé, sans doute, il avait rebroussé chemin et, instinctivement, tiré sur lui la porte dont la clef restait à l'extérieur, échangeant ainsi un risque de mort contre une mort certaine — car les barreaux de la fenêtre supprimaient toute chance de salut.

Alors, il se mit à crier, à pleurer, à secouer les barreaux comme un forcené, en pleine vue de la foule. Par moments, sa silhouette et son visage grimaçant étaient cachés par les nuages de fumée qui montaient d'en bas... Mais ce qui porta l'horreur à son comble, c'est qu'il perdit tout contrôle sur lui-meme.

Des exclamations, des lambeaux de phrases où revenaient sans cesse les mots « Dieu » et « Christ » étaient entendus par les assistants atterrés. Un moment il disparut ; on crut que le plancher s'était effondré, car, au-dessous, les fenêtres du rez-de-chaussée ne présentaient plus que de grands carrés incandescents. Mais il avait dû aller à la porte pour la secouer, pour appeler désespérément au secours... car il reparut presque aussitôt à la fenêtre, fou d'épouvante, se jetant contre les barreaux, s'y suspendant, les entourant de ses bras.

Puis, ce fut la fin — miséricordieusement brève.

Un immense craquement domina la voix des flammes. De gigantesques bouffées de fumée, qu'éclairaient des torrents de feu et d'étincelles, explosèrent par toutes les fenêtres à la fois. Quand elles se dissipèrent, Val

avait disparu. Et l'on entendit une cloche effrénée dont le bruit se rapprochait de plus en plus, annonçant les pompiers de Blakinston qui arrivaient au grand galop.

## ÉPILOGUE

— Je suis venue vous demander les raisons qui vous ont fait m'écrire cette lettre, dit lady Beatrice, et vous remercier de me l'avoir écrite ; c'est une grande bonté de votre part.

Le crêpe et le chagrin lui donnaient un aspect pathétique. Elle avait relevé son voile noir ; son beau visage vieillissant était pâle et un peu amaigri.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis l'enterrement. Le château avait un air désolé. Il ne restait plus rien de l'aile sud ; on avait remplacé provisoirement par une maçonnerie en briques les murs carbonisés du grand hall et ceux du couloir du premier étage. La famille partait dans quelques jours pour l'Égypte afin d'y passer tout le temps nécessaire aux travaux de reconstructions, qu'on pensait devoir être terminés vers le mois de juin. Austin était du voyage.

Le père Maple se rassit dans le fauteuil qu'il avait quitté pour la recevoir.

— Je vous ai écrit, dit-il en s'efforçant d'être aussi calme, aussi naturel que possible, parce que j'avais eu trois ou quatre longues conversations avec votre fils Valentin, et je crois pouvoir dire qu'il m'avait accordé toute sa confiance. Si je ne me trompe, vous souhaitiez qu'il en fût ainsi.

— Assurément ; je le lui avais conseillé.

— En effet... C'est pourquoi je ne vous en ai pas rendu compte... Eh bien ! vous me pardonnerez si je vous parle de ceci — mais les gens sont si bavards ! Certaines choses qui se sont passées, — à l'enterre-

ment, par exemple — ont fait dire que le général Medd était honteux de son fils. Si c'est une erreur, je n'ai plus qu'à vous offrir mes excuses. Mais on me l'a affirmé. J'ai donc jugé préférable de ne pas m'en tenir au mépris des commérages et de vous dire, en toute sincérité, qu'il n'y a vraiment pas de quoi être honteux.

En dépit du fardeau qui l'accablait, elle eut conscience, cette fois encore, d'un sentiment de surprise, devant cette attitude si franche et si simple ; il n'y avait dans la voix ni dans le maintien nulle velléité de tendresse conventionnelle. Elle fut étonnée aussi, de n'en éprouver aucun grief. Avant de répondre, elle hésita.

— C'est parfaitement vrai, dit-elle, bien que j'ignore comment on a pu le découvrir. Oui, c'est vrai : ce qui nous cause le plus de chagrin, c'est ce que nous avons appris de la façon dont... dont il s'est conduit en face du danger. Ce n'était pas la première fois, vous le savez. Il y avait l'affaire de Rome... et puis, ce qui s'est passé en Suisse — peut-être ne vous a-t-il pas raconté cela.

— Il m'a tout raconté, dit le prêtre.

Les beaux yeux de lady Beatrice s'emplirent subitement de larmes.

— J'en suis heureuse. Mais cet aveu n'y change rien... Cela doit vous paraître affreux de m'entendre parler de lui ainsi, le pauvre petit ! Mais c'est encore plus affreux pour nous de nous dire... de nous dire que...

— Qu'il s'est conduit comme un lâche?

— Oui... Tout le monde l'a vu, vous le savez. Il s'est conduit d'une façon terrible à la fenêtre. Et... et il l'a payé de sa vie.

— Avez-vous bien considéré qu'il a fait preuve de courage rien qu'en montant dans cette chambre?

— Oui, répondit-elle. Mais il ne s'était pas rendu compte du danger. (Je ne fais que répéter ce que m'a dit mon mari.) Il croyait ces pièces à l'abri du feu... Oh ! je sens que c'est cruel de dire tout cela ; mais vous le com-

prenez, n'est-ce pas, père Maple, c'est justement parce que nous l'aimions, parce que nous étions fiers de lui... (Elle s'interrompit.) Et quand il a vu le danger, il... Ah! je ne pourrais dire ces choses-là à personne qu'à vous... je n'en ai parlé à qui que ce soit. Mais vous comprenez combien... combien tout cela nous fait mal. Je...

Elle cacha sa figure dans ses mains.

Le prêtre, immobile, silencieux, attendit qu'elle eût maîtrisé sa douleur et son désarroi. Puis, comme elle levait sur lui un regard désespéré :

— Voulez-vous m'écouter attentivement, lady Beatrice? dit-il. Je savais pleinement ce que je faisais en vous adressant cette lettre — cette lettre dans laquelle je vous disais que j'étais convaincu que votre fils avait fait preuve d'un vrai courage. Voulez-vous entendre mes raisons?

Elle fit signe que oui. Mais son visage n'exprimait aucun espoir. C'était celui d'une personne qui, devant un tribunal, se voit obligée d'écouter les arguments de la partie adverse.

— Je dois donc commencer par vous répéter ce que je lui ai dit lors de sa première visite...

« Il y a deux espèces de courages : le courage physique de la brute, — celui que votre fils ne possédait pas — et le courage moral de l'homme. Il avait un tempérament très sensible, très imaginatif — un système nerveux des plus tendus. Deux ou trois fois, au moins, ce tempérament a pris le dessus — en Suisse et à Rome, pour ne citer que deux exemples. »

Elle lui lança un regard rapide et interrogateur.

— Oui, oui, il y en a eu d'autres. Mais bornons-nous à ces deux-là...

« Il en était horriblement honteux. Et la première preuve de courage moral qu'il ait donnée, ce fut de venir me l'avouer. Il aurait pu s'en abstenir. Je vous assure qu'il fallait infiniment de courage moral pour le faire. On

ne lui avait jamais appris à se confier à quelqu'un. Et il n'a pas cherché à se justifier. Il m'a dit avoir découvert qu'il était poltron, et m'a demandé ce qu'il devait faire.

« Pensez à cela avec calme, lady Beatrice. Il y a là dedans plus de choses que vous ne croyez. Le vrai poltron cherche des prétextes, des excuses, jusqu'au dernier moment. Et lui, lui n'en a pas cherché. »

Il se tut quelques instants pour laisser à ses paroles le temps d'agir. Puis il reprit :

— Eh bien ! je lui ai expliqué ce que c'était que la volonté. Il semblait n'en avoir jamais entendu parler. Je lui ai dit, par exemple, que l'homme qui fait une chose dont il a peur était plus brave que celui qui n'a pas peur de la faire. Cela est bien évident. Mais ce n'est pas l'opinion du monde. Et l'opinion du monde ruine bien des existences...

« Je lui ai donc donné quelques petits conseils touchant l'exercice de la volonté. Et c'est à cela que je veux en arriver. La dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit quelques paroles qui, aujourd'hui, m'apparaissent comme presque prophétiques. Je crois me les rappeler textuellement. Il m'a dit : « Je voudrais être dans le cas de faire une chose que je saurais très dangereuse, mais qui n'en aurait pas l'air ; il me semble que je n'hésiterais pas. Ou bien, une chose que je saurais très dangereuse, mais à laquelle je n'aurais pas le temps de penser. » Comme je lui demandais pourquoi, il m'a répondu : « Parce que je suis sûr que je la ferais ; cela me donnerait de l'espoir et je ne me sentirais plus aussi malheureux. »

« Nous avons continué à causer... et... et, en finissant, il m'a dit à peu près ceci : « En supposant que tout de suite après avoir fait cette chose dangereuse — délibérément, en me rendant bien compte du danger — j'aie une défaillance et me conduise encore comme un

froussard, serait-ce un signe de poltronnerie? » Je lui affirmai que non; que beaucoup de gens se laissaient aller à la faiblesse après avoir accompli un acte de courage; que ce fait prouvait l'effort considérable qu'il leur avait fallu soutenir et le pouvoir qu'ils avaient conquis sur eux-mêmes.

Lady Beatrice, commencez-vous maintenant à saisir ma façon de penser? (Il se pencha vers elle, agrippant les bras du fauteuil où il était assis. Sous sa voix calme et son visage inaltéré se cachait une émotion profonde.) Je crois que ni vous ni son père — pardonnez-moi de vous le dire — n'avez absolument rien compris à cet enfant. Vous ne vous rendiez pas compte de la violence de ses sensations, des souffrances aiguës que lui causait sa nature sensitive, de la façon dont son imagination lui travestissait les choses. Même, s'il avait cédé à tout cela, même alors, je ne me sentirais pas la force de le blâmer. Mais, précisément, il n'y a pas cédé. Il a lutté de toutes ses forces. Et... et Dieu, alors, lui a fourni exactement la circonstance qu'il demandait. L'occasion s'est présentée : il l'a saisie. Croyez qu'il a parfaitement vu le danger. N'a-t-il pas dit à un des domestiques avant de monter : « Mais, voyons, vous ne pouvez pas comprendre. » Puis, quand il eut terminé sa tâche, la réaction s'est produite. Et vous le condamnez pour cela? Moi pas. »

Elle le regardait sans bouger. Au dehors, le froid soleil de novembre éclairait le jardin où, à peine un mois auparavant, le prêtre et Val avaient eu leur dernier entretien; les chaises où ils s'étaient assis se trouvaient maintenant enfermées dans le kiosque au bout de la petite allée; et, de l'autre côté de la rue, par-dessus le mur qui bordait la cour de l'église, lady Beatrice pouvait apercevoir dans l'ombre de la haute tour normande le tertre allongé sous lequel reposait le corps de ce fils qui avait déshonoré son nom. Et elle ne com-

prenait toujours pas. Elle ne voyait devant elle qu'un ecclésiastique ayant pour mission de consoler, de dire des paroles calmantes — non un prêtre dont le devoir ici-bas était de comprendre les motifs, les intentions et d'interpréter les événements.

Elle se leva avec peine, en s'aidant de sa canne.

— Merci, père Maple. Vous avez été bien aimable de me recevoir. Notre vieille bonne disait la même chose que vous...

Puis, après un court silence, elle ajouta :

— Je vais repenser à tout ce que vous m'avez dit... Le pauvre petit !... (Des larmes lui vinrent encore.)

Mais, il le sentait bien, elle n'avait pas compris. Elle ne se rappelait que les faits matériels. Elle n'avait rien entrevu de cet autre domaine qu'il s'était appliqué à lui décrire, rien soupçonné de cette tendre et aveugle charité à travers laquelle, semblait-il, la vieille bonne avait su voir si profondément.

— Vous allez en Égypte, n'est-ce pas? dit-il en la reconduisant à la grille.

— Oui... Nous rentrerons au commencement de l'été, quand les travaux seront finis... Merci encore, de tout cœur.

ROBERT-HUGH BENSON.

(*Traduit de l'anglais* par M. REYNALDO HAHN).